

LE
SACRIFICE

DANS

LE DOGME CATHOLIQUE

ET DANS

LA VIE CHRÉTIENNE

PAR

L'Abbé J.-M. BUATHIER

Chanoine honoraire de Belley

HUITIÈME ÉDITION

Augmentée de fragments inédits sur « Le Sacrifice et le Beau »



PARIS

Gabriel BEAUCHESNE, Éditeur

117, rue de Rennes, 117

—
1913

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LE SACRIFICE

*Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.*



APPROBATION

DE

S. G. MONSEIGNEUR LUÇON

Évêque de Belley.

ÉVÊCHÉ

DE

BELLEY

BIEN CHER MONSIEUR LE CURÉ,¹

J'ai lu avec autant de plaisir que d'édification votre beau livre sur *Le Sacrifice*, et je ne suis point surpris des éloges si honorables qu'il vous a valu ni du succès dont le public l'a honoré. Vous avez su traiter ce sujet sublime

avec une hauteur de pensées, une élévation de sentiments, une noblesse de langage dignes de lui. C'est un poème, un chant, où la théologie, le cœur, l'imagination font entendre leurs voix dans un accord parfait. La théologie vous fournit la substance d'une solide doctrine ; la tradition appuie de ses témoignages les mieux choisis vos théories et les enseignements moraux que vous en tirez ; l'imagination vous prête ses couleurs les plus vives et les plus vraies, la piété son onction, le cœur enfin sa chaleur et sa vie. Bien que nourri d'heureuses citations, ce livre est de vous. Il sort vivant de votre intelligence et de votre cœur ; il a bien germé dans le sol de votre âme, avant de s'épanouir sous votre plume, dans les belles pages qui nous font jouir de vos méditations. Les vérités les plus hautes sont mises à la portée de tous par la clarté de l'exposition, et les charmes d'un style facile autant qu'élevé entraînent agréablement le lecteur qui trouve avoir à faire un sacrifice chaque fois qu'il est obligé de s'arrêter.

Mais le mérite littéraire n'est pas le seul ni le principal de votre ouvrage. Vous avez, je crois, réussi à faire aimer votre sujet. Sans rien enlever au sacrifice de sa religieuse austérité, vous le peignez sous des couleurs et avec des traits si justes, qu'en le faisant admirer vous le faites aussi aimer et vous conduisez à l'embrasser. A vous lire, on se sent entraîné à la suite de Celui qui porta pour nous le bois de son sacrifice sur le chemin du Calvaire, en compagnie de ces glorieuses phalanges de saints, de vierges, de martyrs, qui l'ont suivi comme un cortège triomphal, et comme lui ont vaincu par la croix. On se sent incliné doucement, mais puissamment, à accepter avec plus de générosité les peines, les épreuves, le sacrifice en un mot, sous quelque forme qu'il se présente. Nul doute que tel ne soit pour bien des âmes le résultat pratique de la lecture de votre pieux ouvrage, comme telle sera, par là même, la plus précieuse récompense de vos travaux et de vos veilles, celle que votre âme sacerdotale a le plus désirée.

Quand on a lu « Le Sacrifice », on s'estime heureux de connaître l'auteur pour le remercier et le féliciter; c'est ce que je fais, bien cher Monsieur le Curé, du meilleur de mon cœur.

† LOUIS-JOSEPH,

Évêque de Belley.

Belley, le 29 septembre 1888.

En la fête de saint Michel Archange.



LETTRE DE S. G. M^{GR} MARCHAL

Archevêque de Bourges.

ARCHEVÊCHÉ

Bourges, le 6 février 1886.

de

BOURGES

MONSIEUR LE CURÉ,

Je suis bien en retard pour vous remercier de l'envoi de votre ouvrage *Le Sacrifice*, mais j'ai voulu le lire tout entier avant de vous écrire.

Il en résulte que je dois vous remercier en même temps du plaisir que m'a causé ce témoignage de votre souvenir, et de la pleine satisfaction que m'a donnée la lecture de votre beau et bon livre.

Vous avez su condenser en des pages peu nombreuses les meilleures et les plus sûres doctrines sur le sacrifice,

et vous en avez fait d'heureuses applications pour la direction de la vie chrétienne. Sans jamais cesser d'être net et précis, votre style est toujours pur et souvent même brillant. Vous avez beaucoup lu, et vous avez ainsi recueilli un riche trésor dont vous savez user personnellement. Je crois que je n'exagère pas : le sujet est fécond, et vous l'avez abordé avec succès.

C'est pourquoi j'espère que vous aurez l'occasion d'*ouvrir* plus complètement *votre bon trésor*, pour en tirer *les bonnes choses* que vous y avez recueillies par le travail, la méditation et la piété.

Je vous remercie de n'avoir point douté de l'affectueux intérêt que je continue à vous porter, et je vous prie de me croire, monsieur le Curé, votre bien dévoué et affectueux serviteur.

† JOSEPH,

Archevêque de Bourges.





LETTRE DE S. G. M^{GR} MERMILLOD

Évêque de Lausanne et de Genève.

Aujourd'hui cardinal.

ÉVÊCHÉ

de

LAUSANNE ET DE GENÈVE

Fribourg (*Suisse*).

Fribourg (Suisse), le 25 mars 1887.

Fête de l'Annonciation de la Ste Vierge.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je ne m'étonne pas que votre ouvrage sur *le Sacrifice* parvienne à la troisième édition. Vous avez traité ce sujet fondamental du christianisme avec la science théologique, avec la connaissance du cœur humain, avec l'intelligence de notre temps et de nos besoins actuels.

Votre livre, où abonde une grande érudition et où sont résolues des questions abstraites, a cependant un grand charme littéraire, parce que vous avez su, dans un style

lumineux, entraînant, parfois empreint de poésie, vous adresser à toutes les facultés de l'âme.

Vous avez mis en relief les rapports de cette loi du sacrifice avec la vie intime de l'homme, avec son foyer et avec l'ordre social. Vous avez été heureusement inspiré de faire jaillir du dogme les conséquences morales et les ascensions de la vie mystique.

C'est dire que votre travail sera lu comme il l'est déjà avec profit par les prêtres, par les fidèles et même par ceux qui ne croient pas à la sainte Église. Plusieurs fois déjà, j'ai conseillé l'étude de vos pages qui font si bien comprendre aux esprits de notre époque la doctrine du sacrifice, sur laquelle reposent la perfection des âmes et la vigueur des peuples.

Je joins donc volontiers mes félicitations à celles que vous avez reçues, vous souhaitant de continuer vos travaux pour le bon et doux service de Notre-Seigneur.

† GASPARD,

Evêque de Lausanne et de Genève.





LETTRE DE S. G. M^{GR} TURINAZ

Évêque de Nancy et de Toul.

ÉVÊCHÉ
de
NANCY ET DE TOUL

Nancy, le 12 mars 1887.

—
MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis désolé de n'avoir pu, jusqu'à présent, vous dire tout le bien que je pense de votre ouvrage sur *le Sacrifice*. Des préoccupations qui dominent et entraînent la vie d'un évêque, une pénible indisposition, une longue absence ne m'ont pas permis de vous écrire. Mais si j'ai gardé le silence à votre égard, j'ai parlé souvent des mérites de votre ouvrage. J'en ai recommandé la lecture dans plusieurs assemblées pieuses, je l'ai fait lire autour de moi. Partout il a été apprécié et loué; partout il a répandu dans les âmes la lumière, la force et la grâce de Dieu.

Le dogme catholique et la vie chrétienne, voilà bien l'ensemble de la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Or, c'est sous ce double aspect que vous avez considéré votre sujet si vaste et si élevé, et que vous avez démontré la grandeur, la beauté et l'incomparable fécondité du Sacrifice.

Ce sujet, vous l'avez étudié dans les Saintes Écritures, dans les théologiens, les auteurs ascétiques, les orateurs sacrés, et dans l'expérience de la vie du chrétien. Vous avez beaucoup lu et vous avez beaucoup retenu. Votre style a des qualités précieuses. Je dirais volontiers que, dans un premier ouvrage, il révèle des qualités vraiment supérieures. Il unit la précision à l'élégance, la fermeté et l'ardeur à une constante élévation. Le succès que vous avez obtenu est la manifestation d'une vocation à laquelle vous devez répondre.

On me dit que vous êtes jeune. Travaillez beaucoup ; ayez la sainte ambition de servir dignement la vérité et la justice, Dieu et son Eglise. Etudiez, dans les sources les plus sûres et les plus élevées, les sujets que vous avez choisis. Considérez-les dans toute leur hauteur et toute leur profondeur ; mettez toujours dans chacune de vos études, dans chacune de vos pages, votre cœur avec votre intelligence, toute votre âme de prêtre et d'apôtre ; c'est la plus puissante et la plus éloquente inspiration.

Que Dieu vous récompense du bien que vous avez fait, qu'il bénisse votre personne, vos travaux et vos œuvres !

Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

† CHARLES-FRANÇOIS,

Evêque de Nancy et de Toul.



LETTRE DE S. G. M^{GR} PERRAUD

ÉVÊQUE D'AUTUN, CHALON ET MACON

Membre de l'Académie française.

Autun, le 30 juin 1888.

ÉVÊCHÉ
D'AUTUN

MONSIEUR LE CURÉ,

Vous avez écrit sur *le Sacrifice* un livre plein de doctrine théologique et de solide piété.

Vos frères dans le sacerdoce y trouveront, rassemblées et unies en un bel ordre, les pensées dont ils doivent continuellement se nourrir, étant deux fois les hommes du sacrifice qu'ils sont appelés à offrir sans cesse, en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en eux-mêmes par la fidèle et constante imitation de l'Hostie qu'ils produisent au saint autel : *Imitami quod tractatis.*

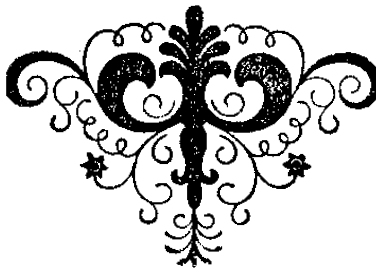
Utile aux prêtres, votre travail ne l'est pas moins aux

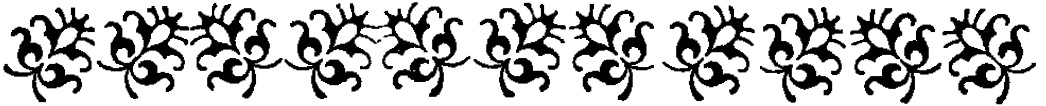
simples fidèles. Il leur rappelle comment, dans la religion chrétienne bien entendue, tout se ramène au sacrifice et tout en découle. Il leur présente les motifs les plus capables de les encourager et de les soutenir dans ces âpres ascensions du devoir, où il faut à chaque instant sacrifier ses goûts et sa volonté propre aux exigences saintement impérieuses de la volonté de Dieu. Il leur fait voir en même temps combien le sacrifice est fécond. Il est à l'origine de toutes les grandes et nobles choses, même dans l'ordre des vertus naturelles; et, comme vous l'avez très bien montré, il est la première et nécessaire condition de tout ce que les vertus surnaturelles de foi, d'espérance et de charité ont produit et produiront jamais d'héroïque et de saint dans la société chrétienne.

Veillez être persuadé, Monsieur le curé, que j'applaudis très cordialement au succès de votre travail, et que je forme les meilleurs vœux pour son auteur.

† ADOLPHE-LOUIS,

*Evêque d'Autun, Chalon et Mâcon,
Membre de l'Académie française.*





LETTRE DE S. G. M^{GR} GAY

Évêque d'Anthédon,

ANCIEN AUXILIAIRE DU CARDINAL PIE, EVÊQUE DE POITIERS.

MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai lu avec le plus grand intérêt votre livre sur *le Sacrifice*.

Il n'est pas dans le christianisme un sujet plus élevé, il n'en est pas peut-être de plus difficile à traiter.

Vous avez entrepris de le faire, et vous y avez si bien réussi, qu'ayant mérité de nombreux et importants suffrages, vous voici en peu de temps forcé de publier une troisième édition.

En joignant mes félicitations à celles que vous avez déjà reçues, je ne fais qu'accomplir un acte de justice. Votre livre est très bon : il instruit et il édifie, il convainc et il touche. C'est une heureuse idée d'y avoir réuni le dogme et

la morale. Si, sans la notion vraie du sacrifice, il est comme impossible de comprendre le christianisme, on ne saurait assurément le pratiquer sans la soumission cordiale et habituelle à la loi qui dérive du dogme.

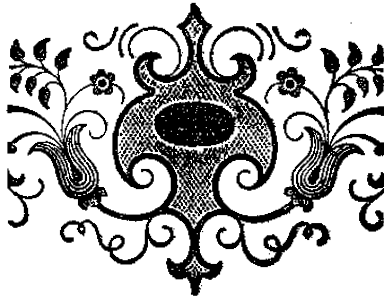
Vous jetez sur cette double doctrine une lumière à la fois vive et douce. C'est avoir rendu un vrai service aux chrétiens de nos jours. Les fidèles vous liront avec un grand profit. Les prêtres eux-mêmes trouveront dans vos pages, non seulement la substance de méditations très fructueuses, mais la matière de très utiles prédications.

Que Dieu soit donc béni et de la bonne pensée qu'il vous a inspirée, et de l'assistance qu'il vous a manifestement donnée dans cette œuvre.

† CHARLES,

*Evêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du
cardinal PIE, évêque de Poitiers.*

10 décembre 1886.





LETTRE DE S. G. M^{GR} BOURRET

Évêque de Rodez.

CHER MONSIEUR L'ARCHIPRÊTRE,

Quelles belles pages vous avez écrites sur le *Sacrifice!* Voilà ce qu'il faut montrer et enseigner de nos jours à ces peuples que l'amour effréné des plaisirs emporte et que l'égoïsme étreint, dans la vie sociale comme dans la vie de famille et la conduite privée.

Je ne doute pas que ces pages, qui sont un admirable commentaire du Crucifix et de l'Hostie Sainte, ne fassent beaucoup de bien aux âmes qui auront le bonheur de les parcourir, et ne les portent à aimer davantage le divin Sacrifié qui a tant fait pour les sauver.

† ERNEST

Évêque de Rodez.





AVANT-PROPOS

DE LA SEPTIÈME ÉDITION

Malgré l'austérité du sujet et l'obscurité de l'auteur, six éditions de cet ouvrage ont été rapidement épuisées.

Un tel accueil fait surtout l'éloge du public. Il prouve en effet que la doctrine du sacrifice, si sévère soit-elle, recrute encore, au sein des lâchetés et des défections contemporaines, de nombreux disciples. C'est une consolation et c'est un espoir. Au-dessus de la foule épuisée d'égoïsme, se lèvent les âmes qui veulent souffrir ; elles portent au front l'auréole de la beauté et gardent en elles le germe de la résurrection.

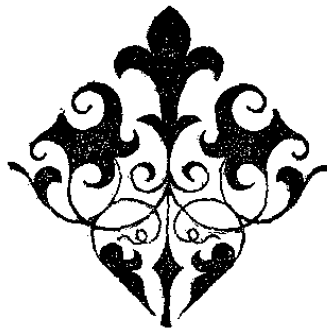
Qu'elles nous permettent de leur dédier cette nouvelle édition d'un livre dont le principal mérite est de parler de ce qu'elles aiment, de faire connaître ce qu'elles pratiquent.

Ce livre, nous l'avons revu avec soin et complété en

maint endroit. Rien ne nous a été plus à cœur que de le rendre moins indigne du sujet qu'il traite et des suffrages qui l'ont honoré, — suffrages au nombre desquels nous sommes fier de compter ceux d'illustres évêques.

Voulant répondre à un désir souvent exprimé, nous avons choisi, pour les nouvelles éditions, un format plus commode et d'un prix moins élevé. Heureux serons-nous, si nous pouvons ainsi étendre le cercle de nos lecteurs, et concourir plus efficacement à l'accroissement du peuple des sacrifiés, c'est-à-dire du peuple des sauvés.

**Saint-Trivier-de-Courtes (Ain), le 21 novembre 1891,
fête de la Présentation de la B. V. M.**





PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Depuis longtemps le sujet de ce livre nous attirait et nous effrayait tout ensemble; il nous attirait par son charme austère, il nous effrayait par sa hauteur et son étendue.

Un jour — l'amitié aidant — le charme l'emporta nous nous mîmes à l'œuvre. L'œuvre achevée, nous remercions Dieu et les hommes de nous avoir donné courage pour l'entreprendre, solitude et loisirs pour la mener à terme :

...Deus nobis hæc otia fecit.

Aussi bien avons-nous, dans cette étude, recueilli plus de joies encore que nous n'avons semé de labeurs : joies intimes, élevées et pures que nous voudrions faire partager au lecteur, en l'invitant à nous suivre dans le champ immense du sacrifice.

Il est vaste en effet, ce champ béni, vaste autant que beau. Ses limites dépassent les bornes de ce monde pour atteindre les régions éternelles ; il embrasse à la fois Dieu, le Christ et l'homme, les rapports des créatures avec le Créateur, des rachetés avec le Rédempteur, des âmes entre elles dans les trois Eglises, et, par là même, les conditions de la vie surnaturelle et les conditions de la vie glorieuse. Car le sacrifice est partout, non seulement comme le feu qui consume, mais encore comme le foyer qui réchauffe et comme la flamme qui brille. Sans lui, sans l'intelligence de son rôle, les plus grands problèmes restent insolubles ; avec lui, les mystères s'illuminent. Et de même que la lumière, dans une urne d'albâtre, met en relief les moindres contours du vase, ainsi le sacrifice, placé au centre de la religion, en éclaire tous les éléments, depuis les plus hautes vérités du dogme jusqu'aux plus humbles pratiques de la morale.

Dans l'ordre dogmatique, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, l'Eglise, la grâce, les sacrements, le culte ne sont autre chose que les manifestations diverses du sacrifice : toute vérité aboutit à la Croix ou en découle.

De même, dans l'ordre moral, la vie chrétienne, la pieuse, la vie religieuse, la vie sacerdotale, la vie ascétique, la vie mystique, en un mot toute vie surna-

turelle, à quelque degré qu'on la prenne, ne se nourrit que du sang du Calvaire et n'a de puissance que dans la mesure où le sacrifice l'imprègne et l'anime : la valeur des âmes est toujours graduée sur leurs immolations.

Et non seulement le sacrifice résume le dogme et la morale, il est encore le point de jonction où la morale rencontre le dogme pour s'y greffer, et où le dogme pénètre dans la morale pour la vivifier de sa sève : il est le lien de l'unité religieuse, la synthèse de la théologie, il est l'âme du catholicisme.

Aussi le trouve-t-on partout, au ciel et sur la terre, au Calvaire et à l'autel, dans le Credo et dans le Décalogue, dans les préceptes et dans les conseils. Individus, familles et sociétés puisent en lui leur vitalité ; il est dans tout ce qui vient de Dieu et dans tout ce qui y retourne ; même les relations de l'homme avec la nature inférieure ne sont point sans y participer de quelque manière.

Qu'on n'en fasse pas toutefois une abstraction, une sorte d'essence invisible. Le sacrifice s'est incarné ; il a pris corps dans une personne vivante qui est une personne divine, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Parler du sacrifice, c'est donc parler de Jésus, et de Jésus crucifié : Nos autem prædicamus Christum crucifixum (1). Jésus est le Prêtre qui offre, la Victime qui meurt, l'Hostie qui s'anéantit ; il est le seul être vraiment sacrifié, et nul sacrifice secondaire ne mérite ce nom qu'il ne soit un écoulement du sien. C'est pourquoi ce livre sera plein de Jésus : il tend à le faire

(1) I COR., 1, 23.

connaître dans le mystère de sa Croix, à le faire aimer dans ses douleurs, mais surtout à le faire imiter dans l'incomparable dévouement de son immolation.

Peut-être, par là, répond-il aux besoins des temps actuels. Sans doute, depuis le péché, l'égoïsme a toujours tenu sa place dans le cœur de l'homme; mais serait-ce calomnier notre époque que de lui attribuer une part plus grande de cet esprit mauvais, composé d'orgueil et de luxure? Sous des influences que chacun connaît, par la triple alliance des pouvoirs publics, de la fausse science et des passions, le naturalisme fait dans les masses de tristes progrès. Or, si doctrinalement le naturalisme supprime Jésus, et avec Jésus le Calvaire, pratiquement il supprime la pénitence. Au règne de la grâce par la croix il oppose le règne de la nature par la jouissance, et son incrédulité s'achève en sensualisme. Il professe l'indépendance à l'égard du Christ, mais pour mieux s'asservir aux chaînes des voluptés. Ses raisonnements ressemblent à ces syllogismes que Dante a flétris et « qui font diriger les ailes en bas :

*Quanto son delettivi sillogismi
Quei, che ti fanno in basso batter l'ali (1) ! »*

Il s'en faut malheureusement que les impies subissent seuls sa délétère action. Le naturalisme est devenu un mal endémique, une atmosphère empestée que chacun respire et dont les plus robustes ont peine à se défendre. Je ne sais quoi d'affadi énerve les âmes; on di-

(1) Parad., XI, 1.

rait que, semblables à la Jérusalem du Prophète, « elles ont bu jusqu'au fond le calice de l'assoupissement (1); » la vérité les trouve indifférentes ou indécises, le devoir les trouve alanguies, l'épreuve les trouve lâches; tous les ressorts sont détendus.

Plusieurs même gardent les habitudes de la piété, qui n'en ont plus l'esprit. Car, enfin, qu'est-ce que la piété, sinon un épanouissement plus complet de la religion? C'en est comme la fleur, mais une fleur féconde, semblable à celles dont parle l'Écriture, qui donne plus de fruits encore que de parfums : flores mei fructus honoris et honestatis (2). La vie pieuse est donc supérieure à la vie simplement chrétienne, mais à la condition que celle-ci soit la base de celle-là, comme la tige est le support obligé de la fleur et du fruit. La pratique des conseils serait vaine, si elle n'était précédée et si elle ne demeurerait accompagnée de celle des commandements; les élans d'amour seraient pure illusion, s'ils ne sortaient d'un cœur soumis par l'obéissance. En un mot, de même que le beau est la splendeur du vrai, la piété est la splendeur de la religion; mais comment la religion resplendirait-elle, si tout d'abord elle n'existait? Or, elle n'existe pas sans la Croix. Si elle se traîne à la remorque des jouissances douteuses ou des habitudes faciles; si, par mille compromissions avec l'esprit du monde, elle ne met qu'une demi-volonté au service d'une demi-conscience, ce n'est plus ni de la religion ni de la piété, c'est un masque; ce n'est plus une sève intérieure qui envahit

(1) Usque ad fundum calicis soporis bibisti. Is., LI, 17.

(2) ECCL. I., XXIIV, 23.

l'âme tout entière pour y faire germer des vertus, c'est un vêtement de parade qui déguise mal la pauvreté intérieure.

Il en faut donc toujours revenir à la Croix, et par conséquent au sacrifice. Le sacrifice est vraiment cette « parole abrégée » dont parle saint Paul après Isaïe : Verbum breviatum faciet Dominus super terram (1). Il est le dernier mot de la vérité, de la vertu, et par conséquent de la sainteté, comme l'égoïsme est le dernier mot de l'erreur, du vice, et par conséquent de la damnation : entre eux il y a un abîme, l'abîme qui sépare le bien du mal.

L'égoïsme ramène tout à l'homme, le sacrifice mène tout à Dieu. L'égoïsme dit à chacun : Reste en toi-même et jouis ! Le sacrifice répond : Sors de toi et sache souffrir ! Sors de ton esprit par la foi, de ton cœur par l'amour, de ta volonté par l'obéissance, de ta chair par la mortification, de tes biens par l'aumône : tel est le seul exode qui conduise sûrement à la Vérité et à la Vie. C'est le chemin qu'a suivi le Maître ; c'est le chemin du ciel, mais c'est d'abord le chemin de la croix.

De fait, dans l'état physique, intellectuel et moral où le péché nous a réduits, le sacrifice est devenu la loi de tout ce qui veut vivre ; on peut l'appeler le principe de la vie par la mort. Le grain ne devient fécond que s'il meurt : Non vivificatur nisi prius moriatur, dit saint Paul (2) ; l'âme ne vit au bien qu'en mourant

(1) ROM., IX, 28. — Cf. IS., X, 22.

(2) I COR., XV, 36.

au mal ; la vie surnaturelle ne s'établit en nous que par la mort de la vie égoïste, et Dieu n'occupe en notre cœur que la place laissée vide par l'extirpation progressive du moi.

Tel est l'enseignement que nous voudrions faire revivre en ces pages.

Exposer, dans une première partie, le sacrifice du Rédempteur ; indiquer, dans une seconde, la coopération que nous devons y apporter, c'est tout notre livre.

N'est-ce pas aussi toute la religion ? Oui, assurément ; car religion et sacrifice se confondent : étudier l'une, c'est apprendre l'autre, si bien que, pour être achevé, un ouvrage sur le sacrifice devrait embrasser la théologie entière.

Notre étude, sans doute, n'a point ce mérite. Elle n'est guère qu'une esquisse où sont tracées les lignes principales, mais qui laisse désirer le tableau. Certes, nous aurions souhaité que l'esquisse elle-même, jusque dans sa pâleur, offrît plus d'attrait. Quel est l'auteur qui ne rêve au delà de ce qu'il réalise ? Tant de fois, à la poursuite de l'idéal, on reste en détresse ! Si souvent aussi, l'expression amoindrit la pensée au lieu de la mettre en relief, ou la voile au lieu de l'éclairer ! « Nous n'égalons jamais nos idées, a dit Bossuet, tant Dieu a pris soin d'y marquer son infinité. » Combien plus, quand l'idée touche directement à l'Infini lui-même ! La louange alors devient redoutable, ad Deum formidolosa laudatio (1), et l'on se rappelle, non sans quelque tristesse, le mot du pape saint Léon :

(1) JOB, XXXVII, 22.

« Moins il faudrait se taire, plus il est difficile de parler, inde oritur difficultas fandi unde adest ratio non tacendi (1). » *Jamais les lèvres de l'homme ne sont si faibles que lorsqu'elles ont à raconter les merveilles de Dieu. On aspire à la pleine lumière, à peine arrive-t-on au clair-obscur ; on cherche des syllabes d'or, on ne trouve que la phrase décolorée. Hélas ! hélas ! la disette est le lot des pauvres, elle est aussi leur souffrance.*

Et cependant, tout insuffisant qu'il soit, peut-être cet humble livre aura-t-il quelque utilité. Si l'on excepte les grands traités de théologie, écrits en langue latine, les ouvrages sur le sacrifice sont relativement rares, et la plupart de ceux qui existent restreignent le sujet en ne l'envisageant que sous un seul aspect. Aucun, que nous sachions, n'a été conçu selon notre plan, et ne présente dans un même cadre les conséquences morales unies aux prémisses dogmatiques. A ce titre du moins, notre travail peut avoir sa raison d'être.

Puisse-t-il conquérir un droit de cité meilleur encore, en faisant quelque bien ! Ah ! si jamais il éveillait dans le moindre esprit une lueur de vérité, s'il suscitait dans le plus faible cœur un effort de courage, nous croirions n'avoir perdu ni notre temps ni notre peine, et nous bénirions Dieu qui donne à la gouttelette de rosée la puissance de rafraîchir le brin d'herbe.

Buellas (Ain), le 20 septembre 1885.

En la fête des Sept Douleurs de la B. Vierge Marie.

(1) *Serm. ix, De Nativit. Dom.*

PREMIÈRE PARTIE

LE SACRIFICE

DANS LE

DOGME CATHOLIQUE



CHAPITRE PREMIER

IDÉE GÉNÉRALE DU SACRIFICE

LE mot de *sacrifice* n'offre pas immédiatement à l'esprit un sens très net, sans doute parce qu'il ne traduit ni une idée simple, ni une idée unique. Quelques-uns l'ont employé comme synonyme d'adoration, d'autres comme synonyme de douleur ; souvent aussi, il allie ces deux acceptions et exprime l'adoration par la souffrance.

On comprend que nous devons, dès la première page de ce livre, dégager la signification exacte et la portée théologique d'un mot qui le résume : nous le

ferons, en nous appuyant à la fois sur les faits de l'histoire, sur les données de la raison et sur les vérités révélées.

I

Pour saisir au vif la nature du sacrifice, remontons à son origine : le fleuve n'est sans mélange qu'à sa source, et c'est toujours à leur principe qu'il faut demander la pure substance des choses.

Le sacrifice naît avec la création : nulle trace de lui dans l'éternité qui précède ce grand acte. Entre les trois Personnes divines existent à jamais d'ineffables relations d'intelligence et d'amour, d'éternelles et nécessaires relations de génération et de procession, mais c'est tout. D'une égalité complète, d'une perfection infinie, s'appartenant et se suffisant pleinement, vivant dans l'unité d'une même substance et d'une même nature, elles ne peuvent avoir les unes à l'égard des autres ni aucune supériorité, ni aucune sujétion (1).

Mais du moment où la Toute-Puissance mue par l'Amour produit au dehors des êtres contingents, un

(1) A la vérité, quelques théologiens, notamment Thomassin (*De Incarnatione*, lib. X, cap. ix), parlent du sacerdoce éternel, et par conséquent du sacrifice éternel du Verbe. Le Verbe, disent-ils, a toujours été le prêtre de son Père, et toujours il lui a

lien réciproque se forme de lui-même entre le Créateur et la créature : lien de souveraineté de la part de Celui-là, lien corrélatif de dépendance de la part de celle-ci. Et cette relation, qu'on le remarque, ne peut rester muette ; il faut que non seulement la dépendance de l'œuvre existe, mais qu'elle soit proclamée, et que, du même coup, le domaine de l'ouvrier soit affirmé. Envisagé du côté de Dieu, ce témoignage est un droit ; vu du côté de la créature, il est un devoir et un besoin.

offre un sacrifice infini ; ou plutôt il est lui-même ce sacrifice, puisqu'il est la gloire substantielle du Père qui fait retour à son principe par l'amour substantiel du Saint-Esprit. Quelques textes patristiques se prêtent à cette doctrine, et le P. Giraud lui a consacré de belles pages dans le premier chapitre de son livre : *Prêtre et Hostie*.

Mais évidemment il ne s'agit là que d'un sacerdoce et d'un sacrifice entendus dans un sens large et mystique, et non au sens propre. A parler rigoureusement, le sacerdoce est une fonction qui ne peut être exercée que par la créature, puisque, au dire de saint Thomas, le prêtre est essentiellement un médiateur entre Dieu et le peuple. (*Sum. th.*, pars III, quæst. XXII, ad conclus.) De même, le sacrifice est, essentiellement aussi, un acte de dépendance envers le souverain Maître. Nous pensons donc, avec le Docteur angélique, que le Christ n'est pas prêtre en tant que Dieu, mais en tant qu'homme : *Non fuerit sacerdos secundum quod Deus, sed secundum quod homo*. (*Loc. cit.*, art. III, ad I^m.) C'est aussi la pensée du cardinal Franzelin : *Verbum non fungi, aut fungi posse mediatione ac sacerdotio per naturam suam divinam, sed tantum per naturam humanam assumptam*. (*De Verbo incarnato*, thes. L) Dans la même thèse, le même théologien explique au sens *impropre* les textes des Pères auxquels nous faisons allusions plus haut.

Toutefois, il est juste d'ajouter que la nature humaine de Jésus-Christ a reçu l'onction du sacerdoce, non dans l'acte d'une consécration particulière ou d'une sorte d'ordination, mais par le fait même et par le fait seul de l'union hypostatique.

Sans doute, par cela même qu'il vient de Dieu, tout être créé remonte vers lui de son propre mouvement, comme la rosée vers le soleil ; car l'acte créateur, loin de chasser la créature du sein de Dieu, l'y attire sans cesse. Mais quand il s'agit d'un être intelligent, son retour au divin Principe doit encore participer de sa nature et devenir un acte libre qui ajoute à la nécessité de l'appartenance le mérite du don spontané.

Ne semble-t-il pas que nous touchons ici à la notion fondamentale et comme à la base du sacrifice ?

II

Le sacrifice, en effet, dans son idée première, est avant tout l'offrande de la créature au Créateur (1).

« Sais-tu, ma fille, — disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, — sais-tu ce que tu es et ce que je suis ? Si tu apprends ces deux choses, tu seras bien heureuse : tu es celle qui n'est pas, et moi, je suis Celui qui suis (2). » Voilà le mot caractéristique, entendu déjà par Moïse près du buisson ardent (3) ; mot

(1) Significat sacrificium quod offertur exterius, interius spirituale sacrificium quo anima seipsam offert Deo. — *Sum. theol.* 2^a 2^æ, quæst. LXXXV, art. 11, ad concl.

C'est dans ce sens large que saint Augustin définit le sacrifice : *Omne opus quo agitur ut sancta societate inhæreamus Deo.* — *De Civit. Dei*, x, 6.

(2) *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le P. RAYMOND DE CAPOUE, 1^{re} partie, ch. x.

(3) Dixit Deus ad Moysen : Ego sum qui sum. Exod., III, 14.

lumineux, qui éclaire les profondeurs du sacrifice.

Ayant conscience de cette vérité à la fois une et triple : qu'il vient de Dieu, qu'il est à Dieu, et qu'il est pour Dieu, l'être créé acquiesce à cette dépendance et à cette fin, et fait retour à son auteur par un don libre et total de lui-même. Ce don, qu'on ne l'oublie pas, tient aux entrailles mêmes de la création, il découle des lois éternelles de l'ordre, il est la relation nécessaire entre l'œuvre et l'Ouvrier, il embrasse tout ce que celle-là doit à Celui-ci : l'adoration au Souverain, l'action de grâces au Bienfaiteur, la demande au Tout-Puissant, et, après la chute, la satisfaction à l'Infini outragé ; il est la racine même du sacrifice, or mieux encore la sève qui le vivifie.

Considéré à ce point de vue, le sacrifice est donc le rapport essentiel du créé à l'Incréé, du relatif à l'Absolu, de l'être contingent à l'Être nécessaire, la reconnaissance totale de la souveraineté divine, l'adoration plénière, la louange pure, la supplication parfaite qui monte de la terre au ciel, c'est-à-dire, en un mot, l'acte religieux par excellence. En témoignant que nous sommes la propriété de Dieu, il affirme tous ses droits, mais en même temps il exprime tous nos devoirs ; et, de la sorte, il répond à la première raison comme à la fin dernière de notre existence, qui est de rendre gloire au Créateur : d'où l'on peut conclure qu'il est la loi de toute vie communiquée, la loi du créé.

Cette loi, en effet, domine et régit tous les êtres.

Les Esprits célestes y sont soumis plus que nous ne pouvons dire : voyant Dieu face à face, contemplant à sa propre lumière (1) et sa nature et ses droits, leur être entier se donne, s'efface, se fond, s'abîme, s'anéantit dans une perpétuelle offrande et dans une adoration sans fin.

« On peut dire d'eux, remarque le P. de Condren, ce que saint Pierre dit des chrétiens, qu'ils forment dans le ciel *un ordre de saints prêtres qui offrent à Dieu des sacrifices spirituels qui lui sont agréables* (2). Tout embrasés de l'amour divin, ils ne cessent de s'offrir à lui comme des victimes saintes, de lui rapporter toute la gloire des perfections de leur nature, de s'anéantir dans la vue de sa grandeur et de sa sainteté, et de se nourrir sans cesse de lui, comme étant la vérité éternelle, la lumière primitive, la plénitude de toute justice, et la beauté infinie qui rassasie toute la sainte avidité de leur amour et remplit toute la capacité de leur cœur (3). »

Placée à l'autre bout de l'échelle des êtres, la nature inanimée n'échappe point à cette règle universelle ; ses voix, ses parfums, ses lumières, ses couleurs racontent à l'envi la gloire de Dieu (4). Mais, par son inconscience un tel cantique demeure incomplet,

(1) In lumine tuo videbimus lumen. Ps. xxxv, 10.

(2) Sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo. — I Petr., II, 5.

(3) *Du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, 2^e part., chap. 1.

(4) Cœli enarrant gloriam Dei. Ps. xviii, 2.

jusqu'à ce que, passant dans le cœur et sur les lèvres de l'homme, il devienne une harmonie intelligente et vivante. N'est-ce point pour l'homme, centre et abrégé de la création, qu'a été fait l'univers? Et la mission de ce monde visible, si beau jusque dans son insensibilité, n'est-elle pas de faire jaillir de l'âme humaine ces ascensions de cœur qu'a chantées le Psalmiste (1), ces sacrifices d'adoration ravie et d'amoureuse louange dont il a dit qu'ils sont un honneur à Dieu (2)?

Car, il s'en faut qu'ici la justice exclue l'amour, et que, pour être une dette rigoureuse, le sacrifice soit une offrande glaciale. Le cœur a le grand rôle dans une telle oblation; ne résume-t-il pas, en quelque sorte, la nature humaine, et ne doit-il pas la faire remonter à sa source? C'est pourquoi l'adoration n'existe pas sans amour, pas plus que l'amour sans une certaine adoration : « L'amour veut adorer, remarque Bossuet, et il ne se satisfait pas qu'il ne vive dans une dépendance absolue. C'est la nature de

(1) Ascensiones in corde suo disposuit. Ps. LXXXIII, 6.

(2) Sacrificium laudis honorificabit me. Ps. XLIX, 23. — Bossuet a exprimé cette pensée dans son magnifique langage : « L'homme, dit-il, a un esprit et un cœur qui est plus grand que le monde, afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en lui-même, il l'offre, il le sanctifie, il le consacre au Dieu vivant : si bien qu'il n'est le contemplateur et le mystérieux abrégé de la nature visible, qu'afin d'être pour elle, par un saint amour, le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle. » *Second sermon pour la fête de l'Annonciation, troisième point.*

l'amour. Le profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que pour être aimé, il faut être quelque chose de plus qu'une créature (1). »

Mais ce n'est point seulement la souveraineté du Créateur que l'homme est tenu de reconnaître, c'est aussi sa bienfaisance incessamment généreuse : qu'est-ce, en effet, que la création, sinon une manifestation de l'éternelle bonté, une effusion de ses richesses dans le temps et dans l'espace? De là des sacrifices d'actions de grâces joints aux sacrifices d'amoureux hommages.

Puis, comme l'être créé n'évite le néant qui l'attire qu'à la condition de puiser chaque goutte de son existence à la source de toute vie, la demande suppliante prend place en son cœur à côté de la gratitude et de l'adoration. Et ces divers mouvements de l'âme, qui tous d'ailleurs peuvent se ramener à la reconnaissance du souverain domaine de Dieu, ont enfin leur complément dans le sacrifice extérieur qui les manifeste par une prière et un signe déterminés.

III

A lui seul, en effet, le don intime ne constitue pas le sacrifice complet; car si tout sacrifice est une

(1) *Précis d'un sermon pour la fête de la Présentation de la sainte Vierge.* Edit. Vivès, tome XI, p. 130.

offrande, toute offrande n'est pas un sacrifice. Que faut-il donc pour qu'elle le devienne? Qu'elle se traduise au dehors par un acte extérieur qui soit l'expression publique du don intérieur et qui, du moins en ce qui regarde l'homme, fasse participer le corps aux sentiments de l'âme. L'offrande, avons-nous dit, est la sève du sacrifice; l'acte extérieur qui l'exprime en est l'écorce et le tissu. L'offrande en est l'âme, l'acte extérieur en est le corps : tous deux sont fondés sur la nature humaine et ils se complètent l'un l'autre (1).

Mais quel sera cet acte extérieur? Dans le culte privé, sa forme pourra, à la rigueur, dépendre de la volonté de l'homme (2); dans le culte public et solennel, elle devra être consacrée par le choix de Dieu, parce que Dieu seul est le juge de la forme autorisée que doit revêtir l'hommage de sa créature. En soi, l'expression la plus complète de cet hommage serait assurément la mort volontaire; car comment proclamer avec plus d'énergie sa dépendance, qu'en rendant librement sa vie à Celui dont on la tient? Mais Dieu n'a pas voulu du sang humain; il lui a substitué l'immolation, la destruction, ou même, en certains cas, le simple changement de destination d'êtres irrationnels; et parmi ces êtres, il a choisi de préférence ceux qui servent à la nourriture de l'homme,

(1) Cf. FRANZELIN, *De Euchar.*, pars II, cap. 1, thes. 1.

(2) *Ibid.*, thes. II.

et qui sont ainsi comme une part de sa vie : les fruits avant la chute, les animaux après (1).

Cette destruction à des degrés divers, s'ajoutant au don intérieur comme la parole s'ajoute à la pensée, a le double avantage de lui donner sa vraie signification et de manifester avec plus d'éclat le souverain domaine de Dieu sur l'œuvre de ses mains (2).

Ainsi donc, offrande de la créature intelligente au Créateur pour reconnaître le souverain domaine de Dieu ; puis, expression de cette offrande par la destruction absolue ou relative, réelle ou équivalente, d'une créature légitimement déterminée, tel est le sacrifice dans son idée précise (3).

C'est même à cette oblation matérielle, consacrée à Dieu par quelque rit spécial et accompagnée de la

(1) Il est à remarquer, en effet, que la matière des sacrifices, même chez les païens, n'a jamais été une chose sauvage ou un objet étranger à l'homme.

(2) Par le fait même de leur offrande et de leur immolation à Dieu, ces créatures deviennent sacrées. Elles sont d'abord séparées, c'est-à-dire tirées du profane, puis consacrées, c'est-à-dire données à Dieu : *Sacra esto !* De là l'étymologie du mot sacrifice : *sacrum facere*.

(3) Voici comment le cardinal Franzelin définit le sacrifice, en rigueur théologique : *Sacrificium est oblatio Deo facta rei sensibilis per ejusdem realem vel æquivalentem destructionem legitime instituta ad agnoscendum supremum Dei dominium, simulque pro statu lapsa ad profitendam divinam justitiam hominisque reatum expiandum.* — *De Euchar.*, pars II, cap. I, thes 11.

On voit que notre définition concorde exactement avec celle de l'éminent théologien, sauf l'omission volontaire de ce qui regarde la chute, dont nous ne parlerons qu'au chapitre troisième.

destruction plus ou moins complète de son objet, qu'est demeuré attaché, dans le langage théologique, le nom de sacrifice entendu dans son sens strict, tel que nous venons de le définir. Mais il ne faut jamais oublier qu'une telle offrande ne tire sa valeur que des sentiments intimes dont elle est le symbole et qu'elle a mission de manifester.





CHAPITRE II

LE SACRIFICE AVANT LA CHUTE

I

Et maintenant, qui dira bien le charme incomparable du premier sacrifice de l'homme au jardin de l'Éden? Près de l'arbre de vie, Adam et Eve, dans toute l'intégrité de leur être, dans toute la splendeur de la justice originelle, offrent à Dieu la création à peine éclosée et frémissante encore du contact divin.

Par eux, la nature vierge s'exhale, comme un parfum matinal, vers le trône de l'Éternel. Les fleurs et leurs arômes, les bois et leurs murmures, les quatre grands fleuves du paradis et la voix de leurs eaux, les souffles bienfaisants qui rafraîchissent ce ciel terrestre, les animaux dociles qui l'animent, les astres qui l'inondent de leurs rayons, toutes ces splendeurs envahissent pour la première fois le cœur de l'homme, l'émeuvent, le font tressaillir et vibrer, et voilà que de ce cœur

immaculé s'élance, puissant et doux, le cri de la reconnaissance, de la louange et de l'amour :

*Tu m'enchantes, Jéhova, par ton œuvre,
Je tressaille devant les ouvrages de tes mains ;
Que tes œuvres sont grandes, ô mon Dieu (1) !*

Mais ce cri n'est qu'un prélude. L'homme a un esprit, instrument radieux où se joue la lumière : il l'offre à l'Intelligence infinie et l'incline devant le mystère. L'homme a une volonté, faculté maîtresse qui le rend libre de ses mouvements et souverain de ses actes : il l'offre au Roi absolu et la lui soumet dans l'obéissance. L'homme a un cœur, puissance exquise aux élans d'amour : il l'offre à l'éternelle Beauté pour ne vivre que d'elle. L'homme enfin a un corps, organe merveilleux au service de l'âme : il l'offre au Créateur et tombe à genoux devant lui. Le don est complet, tout l'être adore, tout l'être remonte à son Principe.

II

Toutefois, si parfaite qu'elle puisse être, l'offrande ne constitue point, à elle seule, un sacrifice réel, dans le sens strict du mot. Pour qu'elle prenne ce caractère, nous l'avons indiqué déjà, il faut que, sacrée

(1) Delectasti me, Domine, in factura tua : et in operibus manuum tuarum exultabo. Quam magnificata sunt opera tua, Domine ! Ps. xci, 5 et 6.

d'abord par un rit religieux qui la sépare des choses profanes, elle subisse encore une modification qui en fasse la propriété exclusive du Créateur (1). Après la chute, cette modification fut presque toujours l'immo-lation sanglante, symbole d'expiation et figure plus vive du Calvaire ; mais au Paradis terrestre, alors que le péché n'avait encore engendré ni la douleur ni la mort, elle ne consistait guère qu'en un changement de destination.

Or, il ne semble pas contestable qu'Adam et Eve, avant leur faute, aient offert à Dieu un sacrifice de ce genre, réel, complet, et sans doute plusieurs fois répété. Outre qu'étant de droit naturel (2), un tel sacrifice devenait par là même obligatoire, tout les conviait encore à l'offrir. La Bible ne nous apprend-elle pas que les soirées de ce jeune monde étaient embellies par la visite du Créateur (3) ? Quelle heure propice, non seulement à l'adoration de l'âme et à la louange du cœur, mais aussi à leur manifestation ! Le Seigneur était là, tout près de son œuvre, dans son œuvre même, au sein de son royaume visible ; il y venait en Père plus encore qu'en Maître, apportant chaque jour à sa créature les dons de sa Providence

(1) *Sacrificia proprie dicuntur quando circa res Deo oblatas aliquid fit.* S. THOM., *Sum. theol.*, 2^a 2^œ, quæst. LXXXV, art. 111, ad 3^m.

(2) *Sacrificiorum oblatio ad jus naturæ pertinet.* S. THOM., *Sum. theol.*, 2^a 2^œ, quæst. LXXXV, art. 1, concl.

(3) *Domini Dei deambulantis in paradiso ad auram post meridiem.* GEN., III, 8.

avec la grâce de ses entretiens, comme si déjà il ne pouvait se passer de l'homme (1), et qu'il eût hâte de préluder à l'union hypostatique.

Comment, à de telles heures, Adam et Eve n'auraient-ils pas éprouvé le besoin d'exprimer au dehors, par un témoignage significatif, les sentiments qui débordaient de leur âme ? Ce besoin devait être d'autant plus intense que rien, dans leur nature, n'était encore dévié, et que, en relation plus directe avec le monde invisible, ils avaient aussi du monde matériel et de sa mission une idée plus profonde et plus juste que nous. Nul effort donc dans le mouvement qui les portait vers Dieu, mais plutôt impulsion puissante et joyeux élan.

Aussi, connaissant l'heure de la visite divine, avec quelle impatience ne devaient-ils pas l'attendre, avec quel empressement ne devaient-ils pas s'y préparer ! C'est alors sans doute qu'ils songeaient au sacrifice par lequel ils accueilleraient leur Souverain. Peut-être Dieu lui-même leur en avait-il révélé la forme et l'objet (2) ; et, bien que nous n'ayons sur ce point aucune donnée certaine, nous ne risquons guère de nous tromper en affirmant que les prémices en étaient la matière principale. Dieu a toujours goûté la saveur

(1) *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Prov., VIII, 31.*

(2) Si en effet l'offrande des sacrifices est de droit naturel, leur forme particulière n'est que de droit divin positif ou de droit humain : *Determinatio sacrificiorum est ex institutione humana vel divina. S. Thom., loc. cit., ad 1^m.*

des prémices, toujours il s'en est réservé le parfum, parce que rien ici-bas n'exprime plus énergiquement son royal domaine et son droit primordial.

Nous croyons donc ne point nous laisser bercer par une poétique rêverie, mais retracer plutôt une réalité historique, lorsque nous nous représentons Adam et Eve cueillant, au soleil du matin, les premiers et les plus beaux fruits, les premières et les plus fraîches fleurs, puis, à l'approche du Seigneur, s'élançant vers lui, déposant à ses pieds, avec l'hommage de leur être, l'offrande de leurs mains, la lui consacrant par une prière, faisant de ces prémices tout à la fois la *chose* spéciale de Dieu et le signe officiel de leur propre dépendance.

N'est-il pas à croire aussi que, sur l'ordre divin, ils consumaient ensuite une part de l'oblation, afin de communier au sacrifice, et de témoigner par là que le don extérieur n'était qu'un signe sensible et « comme un sacrement (1) » du sacrifice d'adoration, de reconnaissance et d'impétration, qui montait, invisible, de leurs âmes enivrées ?

Ainsi nous apparaissent, à l'origine des âges, les premières relations de l'homme avec le Créateur : spectacle unique que la terre ne reverra plus, tableau sans ombre où l'amour ne se distingue pas de la sainteté, ni le bonheur de l'innocence.

(1) S. AUGUST. *De Civit. Dei*, x, 5.

III

Et cependant, telles sont les aspirations de l'âme chrétienne qu'un tel tableau lui semble incomplet. Dieu et l'homme se rencontrant dans l'amour sous les feuillages du Paradis ne suffisent point à son idéal ; il lui faut l'Homme-Dieu, il lui faut Jésus, le Maître adoré sans lequel rien n'est achevé à ses yeux. Aussi le cherche-t-elle instinctivement, et non sans anxiété, jusque dans le cœur et le sacrifice d'Adam. L'y cherche-t-elle en vain ? En est-il donc tout à fait absent ? Plusieurs ne le pensent pas.

De grands docteurs, Tertullien, saint Jérôme, saint Augustin, saint Epiphane, saint Bernard, saint Thomas (1), nous disent que l'Incarnation fut révélée au

(1) Ne pouvant citer tous ces docteurs, nous tenons à donner au moins le texte précis de l'Ange de l'École : *Ante statum peccati, homo habuit explicitam fidem de Christi incarnatione, secundum quod ordinabatur ad consummationem gloriæ, non autem secundum quod ordinabatur ad liberationem a peccato per Passionem.* — (*Sum. théol.*, 2^a 2^æ, quæst. 11, art. vii, ad concl.)

Une tradition juive, reprise par la tradition chrétienne, veut que ce soit le Verbe lui-même qui ait parlé à nos premiers parents dans le Paradis terrestre, et que ce soit lui encore qui, plus tard, ait enseigné, dans l'Ancien Testament, les patriarches et les prophètes. Les Targums juifs sont très explicites : « *Le Verbe de Dieu appela Adam* », y est-il dit, dans l'explication du chapitre III de la Genèse. — Tertullien exprime la même pensée : « *C'est le Verbe, dit-il, le Verbe qui devait se faire chair, c'est lui seul qui conversa avec les hommes sur la terre. Deus in terris cum hominibus conversari non alius potuit nisi SERMO qui caro erat factururus.* » (*Advers. Prax.*)

Cfr. FILLION, *Comment. sur l'Evangile de saint Jean*, I, 1. —

premier homme dans l'état d'innocence, de sorte que, semblable aux anges, il possédait la foi avant sa chute, et ne la perdit point quand il eut failli. Assurément, cette révélation ne lui fit pas voir un Rédempteur dans la personne du Verbe incarné puisque le péché n'avait pas encore donné une raison d'être à la Rédemption, mais elle lui fit voir le divin Adorateur offrant à Dieu, au nom de la création, un hommage infini.

Et de la sorte, la prière et l'oblation d'Adam participent, à l'avance, de la prière et de l'oblation du Christ : un rayon du Cœur Sacré brille déjà sur ce premier sacrifice que divinise la grâce de Jésus ; et voici qu'au lieu d'un honneur secondaire, restreint comme le fini, pauvre comme le créé, Dieu reçoit d'Adam une gloire où il se complaît sans réserve, car elle est tout embaumée de la pensée de son Fils.

Ah ! rien que d'y songer, l'âme s'émeut ! Serait-il donc vrai, ô Maître, vous qui êtes « le Roi immortel des siècles et le premier-né de toute créature (1), » serait-il donc vrai que jamais soupir de l'âme humaine n'est monté vers le ciel sans y porter votre nom, et que jamais Dieu n'a reçu d'hommage sans y reconnaître votre voix ? Serait-il donc vrai que l'homme ne fut jamais privé de l'ineffable joie de vous connaître ? Nous aimons à le croire et il nous

Voir aussi TROCHON, *Comment. sur Ezéchiel*, 1. 26 ; Bible Le-thielleux, — et dans la même Bible, le Commentaire de CRELIER sur GEN., XII.

(1) Regi autem sæculorum immortalis. I TIM., 1, 17. — Primogenitus omnis creaturæ. COLOS., 1, 15.

est doux, ô Lumière éternelle, de vous saluer dès l'origine du monde, à l'horizon même de l'Eden, car sans vous, ô Jésus, ou du moins sans quelque chose de vous, le Paradis terrestre lui-même nous semblerait triste, à nous, vos frères et vos amis, à nous, hôtes fortunés de vos sanctuaires et gardiens heureux de vos tabernacles (1)...

Ainsi donc, du cœur d'Adam, uni par la foi au Cœur de Jésus, s'élèvent vers Dieu l'adoration, la reconnaissance et la prière, trois actes intimes qui composent à eux seuls toute la religion de l'Eden, parce qu'ils résument tous les rapports de la créature innocente avec Dieu. Nous n'y voyons point encore l'expiation, cet élément douloureux qui pénétrera bientôt tous les sacrifices de l'homme coupable et en sera le caractère dominant. Mais voici qu'à la suite du péché elle va nous apparaître ; car, hélas ! rien ne fut éphémère en ce monde comme l'innocence et le bonheur.

(1) Nous savons bien que nous n'exprimons ici qu'une opinion théologique et non une vérité de foi. Mais, outre que cette opinion a de trop grands noms en sa faveur pour n'être pas au moins probable, nous pensons encore avec le P. Faber « qu'en matière de dévotion, il suffit qu'une opinion repose sur une manière de voir librement admise dans les écoles et que l'autorité n'a jamais censurée. »





CHAPITRE III

LE SACRIFICE APRÈS LA CHUTE

I



ous sommes en face du péché. C'est le mystère du mal qui se présente à nous, avec tous les problèmes qu'il soulève.

« Le péché est venu, dit le P. Faber, et avec le péché ses nombreuses et funestes conséquences. La terre est engloutie dans un naufrage complet. Elle continue sa course, comme d'habitude, sous les rayons du soleil, à travers les espaces; mais, aux yeux de Dieu et dans les destinées de ses habitants, quel changement » (1)!

Quel changement, en effet, ou plutôt quel bouleversement! Rien, dans les désastres enregistrés par l'histoire, n'en peut donner une idée.

(1) P. FABER, *le Précieux Sang.*

Innocent et fidèle, l'homme allait droit à son Dieu par le chemin à la fois triple et un de l'adoration, de la reconnaissance et de la prière, rendant ainsi à la Souveraineté, à la Bonté et à la Puissance un triple hommage dans un seul acte.

Et de son côté, Dieu venait droit à l'homme, sans rencontrer d'obstacles ; il y venait par ses bienfaits, par sa grâce intime, par sa présence extérieure et sensible, par la lumière de son regard, par l'attrait de son sourire, par le charme infini de ses entretiens ; et rien n'était doux comme ces célestes rencontres.

Or, voici que d'un seul coup le péché brise tous ces liens. Elle n'est plus, cette harmonie faite d'amour et de pureté qui unissait le Cœur de Dieu et le cœur de l'homme. Où brillait la lumière la nuit s'étend profonde, et le malheur s'assied où régnait le bonheur. « Qui peut comprendre le péché ? » a dit le Psalmiste (1). Le Psalmiste a raison. Plus on jette la sonde dans cette idée, moins on en trouve le fond : c'est un abîme grand comme Dieu. C'est Dieu renversé, Dieu banni ; c'est Dieu contredit dans sa volonté, désobéi dans ses ordres, renié dans toutes ses perfections ; c'est l'injure opposée à l'adoration, la malédiction en acte opposée à la louange, le blasphème opposé à la prière ; quoi encore ? c'est la violation du droit essentiel que possède le Créateur d'être honoré et servi par sa créature. Le péché,

(1) *Delicta quis intelligit ? Ps. xviii, 13.*

enfin, c'est l'égoïsme de l'homme s'élevant non seulement contre les droits de Dieu, mais contre son amour et ses bienfaits. Aussi Bossuet n'hésite-t-il point à le dire : « Le péché a plus d'opposition à la sainteté de Dieu que le néant à sa grandeur (1). »

Le péché est donc le contraire et l'antipode de Dieu ; il est le vide et, en quelque sorte, la nuit de Dieu (2).

De même en effet que, vers le soir, les ténèbres couvrent tout l'espace qu'inondaient naguère les feux du soleil, ainsi le péché succédant à la grâce a pour étendue le Dieu qu'il dérobe :

L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur !

Les pécheurs sont en dehors de la vraie lumière comme en dehors de la vraie vie. Ils ne voient point Dieu, dit saint Jean : *Omnis qui peccat non vidit eum* (3) ; ou du moins, s'ils le voient encore par la foi, c'est par une foi morte et stérile ; ils ne le voient plus de l'œil vivant de la charité. Ils entrent dans ces ténèbres que Zacharie appelle « l'ombre de la

(1) *Entretien familial pour la fête de la Visitation.*

(2) Le jour diffère moins des ombres de la nuit

Et le couchant, Seigneur, est moins loin de l'aurore,

Que l'âme qui t'adore

De l'âme qui te fuit !

LAMARTINE, *Harmonies poétiques*, Le Solitaire.

(3) I JOAN., III, 6.

mort (1). » Bien plus, ajoute saint Paul, eux-mêmes sont ténèbres (2); de sorte qu'ennemis de Dieu, ils sont encore « ennemis de leur âme (3). » Quelle misère profonde ! Et pour parler de nouveau le langage de l'Apôtre, quel « mystère d'iniquité (4) ! »

Un gouffre se creuse donc, profond, béant, presque infini, entre Dieu et l'homme jusqu'alors si étroitement rapprochés. Cet abîme, qui le franchira ? Sera-ce l'effort de l'homme ? Sera-ce la bonté de Dieu ?

Hélas ! l'homme ne peut rien. Que peut un mort pour reconquérir la vie ? Incapable même de remonter désormais jusqu'à Dieu par ses propres forces, comment l'apaiserait-il ? Pris de stupeur à la vue de sa ruine, il s'épouvante plus encore en face de la colère du Seigneur, et son premier, son seul mouvement est de se cacher.

C'est donc Dieu qui devra tout réparer, et de fait, c'est lui seul qui réparera tout.

Voici que de son éternelle bonté naît un sentiment jusque-là inconnu, et en quelque sorte terrestre, puisque, bien qu'ayant sa racine dans le Cœur divin,

(1) *In umbra mortis sedent.* LUC., I, 79.

(2) *Eratis enim aliquando tenebræ...* ÉPH., V, 8. — Cf. JOAN., I, 5 : *Et tenebræ eam non comprehenderunt.* — Il est à remarquer que, dans les saints Livres, le mot *ténèbres* est employé pour désigner 1° le péché ; 2° les occasions du péché, la concupiscence, le monde, le démon ; 3° le châtement du péché, et surtout l'enfer ; 4° le pécheur lui-même.

(3) *Qui autem faciunt peccatum et iniquitatem hostes sunt animæ suæ.* TOB., XII, 10.

(4) *Mysterium jam operatur iniquitatis.* II THES., II, 7.

il ne peut s'épanouir que sur la misère de l'homme. Pareil à ceux que provoquent les grandes ruines, il porte un nom d'une mélancolique exactitude: on l'appelle *la miséricorde* (1).

Mais, en l'Être infini, les sentiments sont des actes. Plus rapide que la justice, plus douce que la main d'une mère, la miséricorde s'incline du Cœur de Dieu vers le malheur de l'homme, et le châtiment n'est pas encore infligé que déjà l'espérance éclaire de son aube blanchissante l'horizon tout à l'heure si noir de la pauvre humanité.

Quelle est donc cette espérance? Regardez-la bien, elle rayonne tout entière d'un sacrifice, ou plutôt elle est le SACRIFICE lui-même projetant ses rayons sur le monde, — mais un sacrifice tel que l'homme n'aurait jamais osé le rêver, un sacrifice où, les rôles étant renversés, Dieu devenu victime rachète l'homme devenu coupable. Cette espérance, nous en savons le nom, aujourd'hui qu'elle est un fait accompli: c'est la Rédemption, c'est le Calvaire, c'est la Croix, c'est le Crucifié, c'est Jésus, et Jésus immolé.

Espérance *vivifiante*, qui devient le dogme le plus consolant du genre humain déchu, et le principe ré-

(1) *Causa autem reparationis nostræ non est nisi misericordia Dei.* S. LEO, Pap., *Serm. I de jejuniis decimi mensis.*

Le P. PATRIZI (*De Interpret. Script.*, II, 9) fait observer que, dans la sainte Ecriture, l'avènement du Messie est nommé par excellence *la miséricorde de Dieu*. Cette remarque rappelle la belle parole de Mgr Gerbet: « Le christianisme n'est dans son ensemble qu'une grande aumône faite à une grande misère. » (*Considé-*

générateur du saint amour détruit par le péché (1).

Espérance *absolue*, qui ne ressemble en rien à nos pauvres rêves humains, gouttes de rosée que sèche le premier soleil, *gutta roris antelucani* (2), mais comparable plutôt à un grand fleuve jaillissant du Cœur Sacré, et allant de siècle en siècle apaiser de ses flots la soif brûlante des générations qui passent et des âmes qui attendent.

Espérance *céleste*, tout imprégnée du nom de Jésus. Ah ! certes, avoir un Sauveur après un tel naufrage était déjà une joie indicible ; mais pour Sauveur avoir un Dieu, c'était le plus inconcevable et le plus divin des bonheurs. Aussi la seule promesse du Messie suffit-elle à la consolation des exilés de l'Eden ; ils s'y réfugient comme dans le plus sûr des abris, et tout en adorant de loin Celui qui les devait racheter, leur grande sollicitude est désormais d'apprendre à leurs descendants d'où leur viendra le salut.

rations sur le dogme générateur.) De Maistre avait dit : « Une immense bonté attaquant une immense dégradation. » (*Eclaircissements sur les sacrifices*, ch. III.) Et Bossuet : « Dieu veut une misère toute pure pour faire voir une miséricorde entière. » (*Entretien familier pour la fête de la Visitation*. Edit. Vivès, XI, p. 225.) — D'ailleurs, le mot *miséricorde* est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans la Bible : il exprime la principale relation de Dieu avec l'homme pécheur.

(1) On sait que la foi au moins implicite au Rédempteur fut toujours nécessaire au salut : *Nemo venit ad Patrem, nisi per me.* JOAN., XIV, 6. — *Non est in alio aliquo salus.* ACT., IV, 12. — Voir dans Mgr FREPPEL (*Saint Justin*, XVI^e leçon), la condition dans laquelle se trouvait le monde païen par rapport au salut éternel.

(2) SAP., XI, 22.

II

Possesseur d'une telle promesse, l'homme l'emporte avec lui comme son plus riche trésor; il la transmet de générations en générations à travers les siècles et les espaces, et alors que beaucoup d'autres traditions se perdent et s'oublient, celle-ci pénètre si profondément les âmes qu'on la retrouve chez tous les peuples anciens, sous des formes dont la variété n'exclut jamais la transparence : partout on attend *Celui qui doit venir, le Désiré des nations* (1).

(1) Et veniet desideratus cunctis gentibus. Agg., 11, 8. — Chez tous les peuples, l'attente du Messie se précise davantage à mesure que s'approche le temps de sa venue. Pour les Juifs, le fait s'explique sans peine, les prophètes d'Israël ayant eu sur le Rédempteur des notions de siècle en siècle plus complètes. Quant aux Gentils, tout fait croire qu'ils ont reçu quelques rayons brisés des lumières du peuple hébreu : déjà au temps de David, les Juifs sont en relations assez fréquentes avec les nations païennes; plus tard, la captivité, en les dispersant dans l'immense empire assyrien, chaldéen et médo-perse, les met en contact immédiat avec l'Orient.

On objecte, nous le savons, que les livres les plus anciens de l'Inde, de l'Égypte, de la Chaldée et de la Grèce ne signalent pas l'idée d'un libérateur attendu; mais ce silence n'est qu'un fait purement négatif, d'autant moins probant que les documents de ces époques reculées sont très rares. Depuis quand un livre est-il tenu d'enregistrer toutes les traditions? (Voir l'abbé DE BROGLIE, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions.*)

En outre, à partir du v^e ou vi^e siècle avant Jésus-Christ, l'idée messianique se manifeste avec clarté dans les livres d'un grand nombre de peuples. Comment admettre qu'elle ait germé subitement? N'est-il pas plus logique de la rattacher à une tradition

On fait plus que de l'attendre, on le figure. Comme s'il avait craint les défaillances d'une simple tradition orale, Dieu veut confier sa promesse non seulement à la mémoire des hommes, mais à leur vie religieuse elle-même. Il veut qu'à travers les longs siècles qui séparent la chute de la réparation, un acte extérieur, public, solennel, rappelle sans cesse aux générations humaines la faute commise et la Rédemption promise. Par une révélation positive, il demande au premier homme, et par lui à ses descendants, non plus seulement les sacrifices pacifiques de l'état d'innocence, mais des sacrifices sanglants qui témoignent tout à la fois de la faute de l'homme, de son impuissance personnelle à se relever et de la promesse réparatrice de Dieu.

Dès lors, ces immolations se succèdent sans interruption sur l'autel des peuples. Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire, on ne voit partout que drames religieux et sanglants, que victimes innocentes égor-

d'origine primitive, à la promesse même du Paradis terrestre.

Enfin, le fait incontesté des sacrifices sanglants, qu'on retrouve dans toutes les religions, suffirait à établir la foi générale au Rédempteur par la foi générale à la chute. Partout règne la conviction que les dieux sont irrités, que le sang les apaise, et que le sang de l'innocent peut être substitué à celui du coupable. Or cette doctrine d'une expiation à la fois nécessaire, sanglante, et par substitution, nous reporte invinciblement à la scène du Paradis terrestre où la promesse de la Rédemption était si étroitement unie au châtement de la faute. (Cf. GIRODON, *Exposé de la doctrine catholique*, II^e partie, chap. v.)

Bien que notre livre ne soit directement ni une étude historique, ni une œuvre d'apologétique, nous tenons cependant à n'y rien avancer que de certain. De là cette trop longue note.

gées pour un grand coupable. Envahissant peu à peu les diverses régions de la terre, l'homme porte partout avec lui ce besoin et ce moyen d'expiation ; il se sent criminel, il verse le sang, il le verse à flots, il ne peut s'arrêter. Non seulement la victime et l'autel en sont inondés, mais le prêtre, le peuple, et jusqu'au livre de la loi, tout en est aspergé. Sous le couteau sacerdotal les hétacombes se multiplient et l'homme a conscience qu'elles ne suffisent pas (1). De l'Eden au Calvaire, les sacrifices demeurent ininterrompus ; ils varient avec les peuples dans la nature des victimes et dans le détail des rites, ils ne varient jamais dans l'idée dominante d'expiation qu'ils ont mission d'exprimer. En outre, grâce aux traditions messianiques partout répandues, bien que souvent altérées, ils revêtent maintes fois le caractère de symboles et de figures du sacrifice de Jésus-Christ. Chez les Juifs, ce caractère est très accentué, et fait partie des intentions positives du sacrificateur.

Mais il y plus, hélas ! Outrepassant les ordres de Dieu, et s'égarant dans cette voie comme dans tant d'autres, l'homme ne se contente point du sang des animaux, il répand le sang humain ; « il demande à la

(1) « Ce n'était point seulement pour apaiser les mauvais génies, ce n'était point seulement à l'occasion des grandes calamités que le sacrifice était offert : il fut toujours la base de toute espèce de culte, sans distinction de lieu, de temps, d'opinions ou de circonstances... Le dogme du salut par le sang se retrouve partout. Il brave le temps et l'espace, il est indestructible » (DE MAISTRE, *Eclaircissements sur les sacrifices*, ch. 1^{er}.)

vertu, à la jeunesse, à la beauté, à toutes les grâces de l'âme, de l'âge et de la vie, un sang immaculé qui paie sa rançon (1), » et voici que partout les enfants et les vierges remplacent sur l'autel les agneaux et les génisses.

La poésie a chanté Iphigénie. L'histoire célèbre les trois Décius, l'aïeul, le père et le fils, se dévouant aux dieux infernaux afin de sauver leur patrie. Mais, pour être plus éclatantes, ces immolations humaines ne furent point des exceptions. L'horrible coutume se retrouve presque partout, sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, en Asie Mineure et jusqu'au fond de l'Inde ; elle est particulièrement vivace à Carthage, Tyr et Sidon ; Athènes et Rome la connaissent (2). Le peuple hébreu lui-même ne s'en défend qu'incomplètement, malgré les terribles menaces de son Dieu : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel nous ont conservé le souvenir des hauts lieux de Topheth et de la vallée d'Hennon, où tant de mères livrèrent à Moloch leurs fils et leurs filles (3). Il y a quatre siècles, à la découverte de l'Amérique, la même coutume fut retrouvée au Mexique et au Pérou ; aujourd'hui encore, elle ensan-

(1) BAUNARD, *L'Apôtre saint Jean*, chap. II.

(2) Athènes, même à l'époque de sa plus grande civilisation, sacrifiait des hommes à Bacchus-Omestès, c'est-à-dire *mangeant cru*. — A Rome, les sacrifices humains ne cessèrent complètement qu'avec le paganisme.

(3) LEVIT., XVIII, 21 ; XX, 2. — DEUT., XII, 31. — IS., LVII, 5. — JEREM., VII, 31 ; XIX, 5 et 6 ; XXXII, 35. — EZECH., XVI, 20 et 21 ; XX, 26 et 31 ; XXIII, 37. — Cf. PS. CV, 37 et 38. — IV REG., III, 27 ; XVI, 3 ; XXIII, 10.

glante l'Afrique et toutes les régions où le sacrifice de la Croix n'est pas renouvelé sur l'autel. Ainsi « nous savons par une expérience de quarante siècles, est-ce assez, que partout où le vrai Dieu ne sera pas connu et servi en vertu d'une révélation expresse, l'homme immolera toujours l'homme, et souvent le dévorera (1). »

Mais, jusque dans leurs horreurs, ces immolations, marquées d'un caractère religieux, ne laissent pas d'avoir une grande portée. Elles expriment, par leur perpétuité, un immense besoin de l'âme humaine, et, qu'on le veuille ou non, elles en imposent à l'esprit du penseur. Quoi donc ! pendant quatre ou cinq mille ans, tous les hauts lieux de la terre sont baignés de sang ! De tous les tertres et de toutes les cimes, comme étant plus proches du ciel, se font entendre des sanglots sans fin, des râles d'agonie criant miséricorde ! Quel acte de foi à la chute humaine ! Quel acte d'espérance et quel appel multiplié à la réparation divine ! Quelle incessante relation entre le pécheur et le Juge !... Oui, malgré ses écarts, ce long sacrifice antique nous émeut, et le spectacle de cette interminable avenue de victimes, allant de l'Eden au Golgotha, nous étreint jusqu'aux larmes. L'humanité n'offre rien d'aussi mystérieux ni d'aussi poignant : c'est plus qu'une ombre, plus qu'une image, plus même qu'une prophétie ; c'est en quelque sorte une réalité scénique

(1) DE MAISTRE, *Éclaircissements sur les sacrifices*, chap. II.

et déjà sacrée, jouant la future réalité divine ; tout au moins, c'est la douloureuse préface du grand œuvre du Calvaire.

Et cette préface, à qui sait la lire, énonce clairement trois vérités :

1° Par sa faute, l'homme a mérité la mort. Le sang, en effet, c'est la vie (1), la vie infectée par le péché et comme pénétrée de la malédiction de Dieu. En le faisant sortir du corps des victimes, le sacrificateur exprime symboliquement qu'il veut extirper le péché par l'acceptation du châtiment que le mal mérite et provoque : *sine sanguinis effusione non fit remissio* (2).

2° L'homme, étant pécheur, ne peut, même par son sang, apaiser la colère divine. « Toutes les vies immolées, même celles qu'on estimait les plus pures, étaient des vies souillées ; toutes se devaient à Dieu pour leur propre compte avant d'être substituées à d'autres vies (3). » De là, la multitude presque infinie des sacrifices antiques : l'homme cherchait à compenser l'impuissance par le nombre.

3° Enfin, une Victime parfaite s'offrira un jour à la place de l'homme, et elle sera agréée par Dieu.

Pendant plus de quatre mille ans, l'humanité a vécu de cet espoir ; voyons comment il a été réalisé.

(1) *Sanguis eorum pro anima est. DEUT., XII, 23. — Anima omnis carnis in sanguine est. LEV., XVII, 14.*

(2) « Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission. » *HEB., IX, 22.*

(3) P. MONSABRÉ, *Conférences de Notre-Dame de Paris*, 49^e Confér.



CHAPITRE IV

LE SACRIFICE DE LA CROIX



Voici la véritable Victime. Les promesses vont s'accomplir, les figures se réaliser, l'attente des peuples va être remplie, l'heure du sacrifice parfait est venue.

Il importe d'arrêter sur ce sacrifice un regard pénétrant. Avec lui, nous touchons au sommet de l'œuvre divine, au point culminant de l'histoire humaine, à la source même de la religion chrétienne, au centre enfin d'où il a plu à l'éternelle Sagesse de répandre sur le monde la lumière, l'amour et la vie. Avant le Christ, tout converge vers la croix ; avec lui, tout y aboutit ; après lui, tout en dérive. Que notre cœur donc s'unisse à notre esprit, et que tous deux s'attachent à ce mystère.

I

Deux résultats corrélatifs, également déplorables, avaient été produits par le péché : l'outrage au Créateur, la perte de la grâce ou la mort surnaturelle à la créature. Or, l'homme prévaricateur se trouvait dans l'impuissance absolue et de réparer l'injure faite à Dieu et de reconquérir pour lui-même la vie divine.

D'une part, ni ses prières, ni ses larmes, ni ses pénitences, ni son sang, ni sa mort, rien de lui ne pouvait satisfaire à la justice divine, et saint Thomas nous en donne la raison : c'est que le péché, dit-il, bien qu'il ait une cause finie, « prend, de la Majesté à laquelle il s'adresse, une sorte d'infinité, et ne peut être réparé que par une satisfaction d'une vertu infinie (1). » Impossible donc à toute créature humaine, impossible même à toute créature angélique, d'offrir au Seigneur une satisfaction suffisante.

D'autre part, les biens surnaturels ne pouvaient être acquis de nouveau ou *rachetés* qu'à un prix égal à leur valeur, c'est-à-dire à un prix infini. Là encore, comment faire appel à un être créé ?

Quant à Dieu, il aurait pu sans doute relever l'homme de sa chute par un autre moyen que celui de

(1) Peccatum contra Deum commissum quamdam infinitatem habet ex infinitate divinæ Majestatis. Unde oportuit ad condignam satisfactionem ut actus satisfaciens haberet efficaciam infinitam. *Sum. theol.*, Pars III, quæst. 1, art. 11, ad 2^m.

l'Incarnation et de la Rédemption. Cédant de son droit de justice, il aurait pu ne faire appel qu'à sa miséricorde et pardonner au pécheur sans exiger aucune réparation du péché, ou du moins sans en exiger une réparation totale. Il aurait pu s'incliner vers le coupable, lui conférer la grâce du repentir et lui rendre gratuitement les dons perdus. Mais, de fait, il n'a rien cédé, jugeant préférable de donner libre cours à sa justice et de la manifester à l'égal de ses autres perfections. Dès lors, le genre humain ne pouvait plus être sauvé que par une réparation équivalente à l'outrage et par un mérite équivalent à la grâce : en ce sens, la Rédemption par le Verbe incarné devenait notre seule ressource.

Si extraordinaire qu'elle fût, cette ressource ne nous fit pas défaut.

En vain le sacrifice, comme la douleur, est-il incompatible avec la nature divine et avec son inaliénable félicité ; l'amour sait franchir les limites du possible, et l'obstacle est tourné par la plus admirable des inventions : la nature incréée se revêt d'une nature créée, la nature impassible d'une nature passible, Dieu se fait homme, le Verbe se fait chair, le Créateur devient une partie de la création, ou plutôt il en devient le représentant juridique, la tête et le chef : *Caput Christus* (1). Voilà, certes, qui suffirait déjà à renouer entre le ciel et la terre les liens brisés, puisque

1) EPH., IV, 15.

les hommages de ce « Premier-né de toute créature » portent à Dieu une gloire infinie.

Mais l'Incarnation n'est que le premier pas de l'amour dans la voie de notre salut ; la Rédemption en est le terme. Le Fils de Dieu ne prend notre nature que pour mourir, il ne prend notre vie que pour la livrer, notre sang que pour le répandre ; « il ne participe, comme les fils d'Adam, à la chair et au sang que pour détruire par sa mort celui qui avait l'empire de la mort (1), » et dès son entrée dans le monde, c'est uniquement comme Victime qu'il s'offre à son Père : « Les holocaustes pour le péché ne vous ont pas plu ; alors j'ai dit : Me voici (2) ! »

Qu'a donc cette Victime de plus que les autres ? Possède-t-elle enfin les conditions requises pour le rachat de l'humanité ? Pourra-t-elle apaiser la colère d'en haut ? Pourra-t-elle mériter la grâce et nous la restituer ? Et comment ? Voilà ce qu'il nous faut examiner, en contemplant tour à tour les qualités de la Victime, son immolation sur la croix, et les résultats de son sacrifice.

(1) Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem, ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium. HEB., 11, 14.

(2) Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio ! HEB., X, 6 et 7.

II

Que la Victime soit parfaite, nous n'aurons pas de peine à le prouver, car elle réunit tout ce que peut exiger la plus impitoyable justice.

C'est d'abord une Victime *volontaire*. Les victimes antiques étaient traînées de force à l'autel ; leurs cris, leurs résistances, leur désespoir protestaient contre l'effusion de leur sang, et leur sang ne coulait que sous la violence du sacrificateur. Mais le Christ « s'est offert parce qu'il a voulu (1). » — « C'est moi, dit-il, qui sacrifie ma vie ; personne ne peut me la ravir, mais je la donne de moi-même (2). » Il est Prêtre en effet non moins que Victime : Victime, il se livre ; Prêtre, il s'immole. Et c'est sans contrainte qu'il va au-devant de cette immolation si ardemment appelée ; c'est de plein gré qu'il la subit, gardant jusqu'au dernier soupir le pouvoir de s'y soustraire. Voilà où est le mérite. Souffrir n'est rien, souffrir n'expie rien sans l'acceptation de la souffrance. La mort n'a

(1) Oblatus est quia ipse voluit. Is., LIII, 7.

(2) Ego pono animam meam... Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso. JOAN., X, 17 et 18.

— Dans ses prières liturgiques, l'Église appelle Jésus-Christ « un holocauste immaculé et SPONTANÉ : *Domine Jesu Christe qui semetipsum in cruce holocaustum immaculatum et SPONTANEUM Deo Patri obtulisti.* » Postcom. Miss., in festo Lanceæ et Clav. D. N. J. C. ; fer. vi post Dom. I Quadr.

aucune valeur si on ne veut mourir (1). Le sang divin n'a donc été le prix agréé de notre salut que parce qu'il en a été le prix librement offert, « et c'est dans la volonté qui l'a offert que nous avons été sanctifiés (2). »

Cette liberté du sacrifice de Jésus importe souverainement; car, sans elle, non seulement point de mérite dans la mort, mais point de réelle substitution à l'humanité et, partant, point de Rédemption. Si, par impossible, Dieu avait infligé de vive force la mort à son Fils, nous aurions eu un tyran frappant un innocent, mais aucun acte méritoire; une souffrance subie, mais non une souffrance acceptée; un supplice enfin, mais non un sacrifice. Toute autre évidemment est la doctrine catholique. Dieu, dit l'Ange de l'École, a inspiré au Christ, en tant qu'homme, la volonté de souffrir pour nous (3); et cette inspiration, fruit de l'amour éternel, a été agréée librement par le Cœur de Jésus, lequel, dit encore saint Thomas, reçut de son Père une telle infusion de charité, qu'il voulut souffrir (4).

(1) S. Thomas le dit avec sa précision ordinaire :

Passio non est meritoria quia habet principium ab exteriori; sed secundum quod eam aliquis VOLUNTARIE sustinet, sic habet principium ab interiori, et hoc modo est meritoria. — *Sum. theol.* pars III, quæst. XLVIII, art. 1, ad 1^m.

(2) In qua voluntate sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel. *HEB.*, X, 10.

(3) A qua (Trinitate) inspiratum fuit ipsi homini Christo ut pateretur pro nobis. — *Sum. theol.*, pars III, quæst. XLVIII, art. V, ad concl.

(4) Tantamque caritatem illi (Christo) infundendo, ut pati VELLE. — *Ibid.*, pars III, quæst. XLVII, art. III, concl.

En second lieu, le Christ est une victime *chargée de tous les péchés du monde*. Nous ne voyons nulle part que les sacrifices anciens aient été offerts pour l'humanité entière : le salut d'un homme, d'une famille, d'une cité, d'un peuple, telles sont les limites dans lesquelles se circonscrit l'intention du sacrificateur : et certes, ces limites restreintes sont encore excessives, si l'on songe à l'impuissante pauvreté des victimes. Jésus a le cœur plus grand. Ce n'est point à tel ou tel homme qu'il se substitue, mais à l'homme; ce n'est point tel ou tel péché qu'il assume, mais le péché dont il prend toute la dette avec tout le châtiment. Selon l'expression du Prophète, « l'iniquité de nous tous se concentre sur lui (1), » tellement qu'aux yeux de Dieu, enseigne saint Paul, il n'a plus que l'aspect d'un pécheur (2), il est comme un objet maudit (3), devenu péché pour nous (4).

Et cependant, c'est une Victime *sainte*. Car, si accablé qu'il soit sous les crimes du monde, Jésus n'en demeure pas moins la pureté absolue. Il est vrai-

Les théologiens catholiques se divisent sur la manière de concilier la liberté de Jésus-Christ avec la volonté de son Père, mais leur division sur le mode de conciliation est une preuve de leur accord sur le fait même de la liberté, lequel d'ailleurs est de foi. — Cf. FRANZELIN, *De Verbo incarnato*, th. XLIV.

(1) Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. Is., LIII, 6.

(2) Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati. Rom., VIII, 3.

(3) Factus pro nobis maledictum. GAL., III, 13.

(4) Pro nobis peccatum fecit. II COR., V, 21.

ment l'Agneau, c'est-à-dire le Saint de Dieu, selon le sens originel du mot (1). Le péché est sur lui, il n'est pas en lui; le péché l'enveloppe de toute part comme une robe d'ignominie, il ne le pénètre pas comme un virus. Véritable Jacob, il a revêtu les habits d'Esau, mais il n'en reste pas moins le fils bien-aimé; et quand Dieu, plongeant son regard sous ce manteau d'iniquité, y contemple la Victime elle-même, il s'y arrête avec une complaisance infinie, car elle s'offre à lui tout immaculée : *Semetipsum obtulit immaculatum Deo* (2). Il la fallait telle. A l'encontre des victimes d'autrefois qui, flétries et impures, ne pouvaient même satisfaire pour elles, il fallait que l'Agneau qui venait enlever les péchés du monde fût exempt de toute tache, que le Libérateur qui venait briser les chaînes de l'enfer ne fût point captif, que le Rédempteur qui venait acquitter la dette d'autrui n'eût personnellement aucune dette, que le Sauveur enfin qui venait expier pour tous, n'ayant rien à réparer pour son propre compte, pût disposer pleinement de tout le mérite de sa souffrance; sans quoi la justice, voyant un coupable dans la victime, n'aurait pu en recevoir une satisfaction plénière. En un mot, il fallait, dit l'Apôtre, « que nous eussions un Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux, et qui n'eût pas

(1) En grec : Άγνος, saint, pur, innocent.

Iste enim singulariter dicitur *agnus* solus sine peccato : non cujus maculæ abstersæ sunt, sed cujus macula nulla fuerit. S. AUG., *In Joan.*, Tract. VI.

(2) HEB., IX, 14.

besoin d'offrir des victimes pour ses propres fautes (1), » mais qui, étant la sainteté même, ajoute Bossuet (2), fit l'expiation des péchés.

Enfin c'est une Victime *infinie*. Voilà surtout ce qui manquait aux sacrifices du vieux monde, voilà ce que Dieu seul pouvait donner. Or, Jésus est Dieu de même qu'il est homme. Son humanité, unie à la Personne du Verbe, lui permet d'accomplir des actes distincts de ceux qu'il accomplit en union avec la Sainte Trinité, et doués cependant d'une valeur divine. Comme homme, sans doute, il a notre chair, notre sang, notre âme, notre intelligence, notre volonté, notre cœur, et c'est bien vraiment la nature humaine tout entière qui va souffrir en lui; mais cette nature humaine est déterminée par la personnalité divine, de telle sorte que tous les actes qui en émanent ont un prix infini. Dans le Christ en effet, s'il y a deux natures, il n'y a qu'une personne, qu'un seul *moi*, et ce moi est divin. Qu'est-ce à dire, sinon que l'expiation venant d'une telle Victime sera grande comme Dieu et parfaite comme lui?

Suivons donc maintenant cette victime à l'autel, et contemplons-la dans son immolation.

(1) Talis enim decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus: qui non habet necessitatem quotidie, quemadmodum sacerdotes, prius pro suis delictis hostias offerre. HEB., VII, 26 et 27.

(2) *Premier sermon pour la Nativité de la sainte Vierge, premier point.*

III

Du moment que, dès la première heure de son Incarnation, Jésus s'est offert comme victime, il ne cesse plus de l'être.

Victime, il l'est dans l'étable de Bethléem, dans l'exil d'Égypte, dans l'obéissance et l'humble pauvreté de Nazareth, dans le rude apostolat de la Galilée et de la Judée; il l'est en tout son être et en tous ses actes, non seulement par la continuité de son offrande et par l'ardeur intime qui les pousse à la mort, mais par de perpétuelles et très réelles souffrances. Selon le mot du Psalmiste, la douleur l'a saisi dès le matin de sa vie et ne l'a plus abandonné (1).

Toutefois la volonté du Père céleste a choisi, dans la vie terrestre de son Fils, un jour de spéciale immo-

(1) Fui flagellatus tota die, et castigatio mea in matutinis.
Ps. LXXII, 14.

Que Jésus-Christ ait souffert *durant toute sa vie*, rien n'est plus certain. Son corps a souffert du froid et de la chaleur, de la faim et de la soif, de la fatigue et de la pauvreté. Mais son âme surtout n'a cessé d'être pénétrée d'une immense tristesse à la vue toujours présente du péché, et non seulement du péché en général qui pesait sur lui comme une malédiction, mais des péchés commis sous ses yeux, et quelquefois à son occasion. Quel supplice n'infligeait pas à sa droiture et à sa sainteté la fourberie des Pharisiens, la déloyauté de Judas, l'indifférence ou l'incrédulité des foules!... « L'immensité de sa science humaine, ajoute le P. Faber, et l'union de sa nature humaine avec une Personne divine étaient des sources de souffrance qui faisaient du moindre mal une agonie. » *Bethléem*, ch. VII.

lation, et tout, en Jésus, — pensées, désirs, travaux, fatigues, prières, — tout converge vers ce grand jour, si bien que, l'heure venue, la Victime est déjà livrée. Alors commence cette série d'inconcevables supplices qui aboutissent à la mort.

Il n'est pas d'âme chrétienne, à plus forte raison n'est-il pas d'âme pieuse qui ne connaisse jusque dans le détail ces sanglantes et divines douleurs. Qui donc n'a lu, dans l'Évangile, le récit de la Passion ? Qui donc ne l'a médité, quelquefois au moins, et n'a laissé son cœur s'en imprégner ? Aussi jugeons-nous inutile de le reproduire ici : qu'on relise plutôt ces pages si éloquemment simples et, la lecture achevée, on n'aura pas de peine à faire avec nous une triple réflexion.

C'est d'abord que les supplices de notre Victime s'adaptent admirablement à chaque principe de nos fautes. Tout ce qui est instrument de péché pour l'homme devient instrument de douleur pour Jésus :

L'homme pèche par les passions du cœur. Le Cœur du Christ est pressuré d'angoisses : qui dira ses incomparables tristesses à Gethsémani, la désolation sans mesure où le plongent à la fois l'abandon de son Père, la claire-vue du péché, la défection des Apôtres, le reniement de Pierre, la trahison de Judas ?

L'homme pèche par l'orgueil de l'esprit. Voici le Christ abîmé dans un gouffre sans fond d'humiliations : humiliation du déshonneur sous les traits de la calomnie, humiliation de la dérision sous le ricanement de la moquerie, humiliation du mépris sous les coups

des plus vils outrages, et bientôt humiliation de l'infamie sur le gibet de la croix. Aux yeux de la foule il n'est qu'un criminel, aux yeux d'Hérode il n'est qu'un fou. La soldatesque s'en amuse comme d'un jouet : voyez-vous ce Dieu couronné d'épines, à qui on voile le visage, dont les valets frappent la face et auquel on crie : Prophétise qui t'a frappé !... Mise dans la balance avec lui devant le tribunal de l'opinion, la scélératesse l'emporte, et lui, l'Être pur et sacré, se trouve de nulle valeur en face d'un bandit de grand chemin. Non ! rien ne manque à l'abjection : il est vraiment le dernier des êtres, *novissimum virorum* (1).

L'homme enfin pèche par son corps, prêtant sa chair à la double prévarication de son esprit et de son cœur. La chair du Christ ne garde pas une partie saine : de la plante des pieds au sommet de la tête, tout en elle a sa souffrance (2). Pour expier les fautes dont tant de visages humains sont l'occasion ou l'instrument, la Face divine est à ce point défigurée que le plus beau des enfants des hommes ressemble à un lépreux (3) : son front, ses yeux, ses lèvres, tout est meurtri ; partout des plaies, du sang, des crachats et de la boue. Fla-

(1) Is., LIII, 3.

(2) A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas. Is., I, 6.

(3) Et nos putavimus eum quasi leprosum. Is., LIII, 4. — On sait que la Sainte Face est l'objet sensible de la Réparation, comme le Sacré Cœur est l'objet sensible de l'Amour de Jésus. — Voir la *Vie de M. Dupont* et la *Vie de la sœur Saint-Pierre*, par M. l'abbé JANVIER.

gellation, couronnement d'épines, portement de la croix, coups multipliés, perforation des pieds et des mains, suspension au gibet, soif brûlante, rien ne lui est épargné, jusqu'à ce suprême déchirement qui, séparant violemment l'âme du corps, résume toutes les douleurs et consomme tout le sacrifice. Il est donc bien vrai, ô Jésus, qu'à chacune des sources où nous buvons l'iniquité, vous vous êtes abreuvé de souffrances!

Cette première remarque nous conduit naturellement à la seconde, à savoir que la douleur du Christ fut la plus grande des douleurs qu'on puisse endurer en cette vie. « Si toutes les maladies et toutes les tortures de ce monde, dit saint Edmond, prenaient rendez-vous dans le corps d'un seul homme, et qu'un seul homme pût les supporter, ce serait peu ou rien en comparaison de ce que Jésus a souffert en une seule heure. » Le Docteur angélique, qui soutient la même doctrine, nous en donne d'admirables raisons qu'il faut recueillir (1).

(1) *Dolores quos Christus passus est, omnes excesserunt dolores quos homines pati possunt in hac vita, non modo propter passionis acerbiteriam et generalitatem, verum etiam propter Christi patientis constitutionem, et voluntariam dolorum assumptionem, quæ, secundum quantitatem, fini proportionata fuit. Sum. theol., pars III, quæst, XLVI, art. VI, concl. — Voir tout l'article.*

— Sur les douleurs intimes de Notre-Seigneur, durant sa Passion, nous conseillons de lire, dans *les Petits Bollandistes*, au 2 juin (tome VI, 396 et seqq.), les révélations faites à la Bienheureuse Camille-Baptiste Varani : c'est très beau et très touchant.

Qu'elle assaille l'âme ou qu'elle attaque le corps, la douleur est toujours proportionnée à la perfection du sujet qui la subit. Or, quoi de plus parfait que le Christ, même dans son humanité ? Son corps, formé par l'Esprit-Saint, était de tous les corps le mieux complexionné, *secundum corpus optime complexionatus* : dans ses organes pleins de force et sans aucun germe de faiblesse, dans ses membres pleins de vie et sans aucun principe de corruption, la mort ne pouvait entrer que précédée des plus formidables douleurs.

D'autre part, son âme, douée d'une délicatesse infinie et d'une sensibilité exquise, ne laissait échapper aucune souffrance morale sans la ressentir jusque dans les dernières nuances ; d'autant que, saisissant avec une clairvoyance surhumaine tout ce qui pouvait l'attrister, elle voyait d'un seul coup les douleurs présentes et les douleurs futures, et les endurait toutes à la fois et toutes successivement. Puis, à chacune de ces peines s'ajoutait le spectacle de leurs causes : la hideuse malice et le nombre écrasant des péchés du monde. Quelle horrible vision pour la Sainteté infinie ? Et quel surcroît de torture dans ce caractère de malédiction s'ajoutant, comme une flétrissure morale, à des tourments sans nom !

De plus, si la mort est pour tout homme la peine suprême, parce qu'elle blesse directement son besoin de bonheur et d'immortalité, quelle angoisse ne dû-elle pas apporter à Celui qui, étant l'Être essentiel, la subissait avec toute la conscience et toute la puis-

sance de vie que la nature divine peut communiquer à la nature humaine !

Enfin, pour comble d'amertume, à côté de tant de maux, point de consolation ! La souffrance du Christ est une souffrance pure, *ex doloris puritate* : pas une mitigation, pas un dérivatif, plus que cela, aucun effort de la Victime pour lutter contre les flots qui l'envahissent ; elle s'y abandonne plutôt, comme une feuille morte roulée par les vagues furieuses, tant elle a soif de ces eaux amères qui lavent le péché ! De toute part, la voilà battue de la tempête ! Ah ! c'est bien là ce brisement dont parlait Jérémie, « ce brisement grand comme la mer (1) ! » Et c'est en toute vérité que le divin Supplicié peut redire la lamentation du Prophète : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur (2) ! »

Est-il besoin, après cela, d'insister longuement sur notre troisième pensée ? Un tel sacrifice, quels que soient les crimes qu'il expie, est non seulement suffisant, mais surabondant : surabondant par la grandeur de la charité qui le provoque, par la dignité de la vie qui s'y immole, par l'immensité de la douleur qui y est endurée (3). C'est ce qu'enseigne l'Apôtre : « Là

(1) Magna est velut mare contritio tua. THREN., 11, 13.

(2) O vos omnes, qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus. THREN., 1, 12.

(3) Passio Christi non solum sufficiens, sed superabundans satisfactio fuit pro peccatis humani generis, propter passionis

où abondait le péché, a surabondé la grâce (1). » Oui, à la balance de l'éternelle justice, le plateau où domine la croix l'emporte de beaucoup sur celui qui contient les péchés du monde. Sans doute, et nous l'avons dit, le péché a une malice infinie, mais l'infinité de cette malice lui vient en quelque sorte du dehors, c'est-à-dire de la Majesté de Dieu outragée ; tandis que la valeur des satisfactions du Christ est infinie en elle-même, puisqu'elle procède d'un être qui, étant Dieu, ne peut faire aucun acte qui n'ait un prix divin. Qu'on y songe ! une larme, une prière, un mot, un soupir du Verbe éternel fait chair auraient suffi déjà, et au delà, à réparer l'universalité des iniquités humaines. Que dire donc de son sacrifice complet ? Ah ! dans cet océan de douleur, le péché n'est plus qu'une goutte de fiel qui tombe, se perd et disparaît !

IV

Aussi, quels fleuves puissants coulent de cette source sanglante !

generalitatem, et vitæ depositæ dignitatem, et denique propter charitatis magnitudinem. *Sum. theol.*, pars III, quest. XLVIII, art. II, concl.

(1) Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia. *ROM.*, v, 20.

Fleuves de gloire qui remontent vers Dieu, fleuves de grâces qui descendent vers l'homme !

Dieu demandait à la terre une réparation adéquate et une adoration parfaite. L'Incarnation aurait suffi déjà à lui rendre ce double hommage, car elle est, à elle seule, un acte d'amour infini et de pleine justice ; mais combien plus énergiquement ne lui est-il pas exprimé par les ineffables douleurs et la mort de son Fils ! Comment proclamer plus haut et l'horreur que le mal lui inspire et la sainteté de sa justice ? Comment acquitter plus généreusement la dette du péché ? Comment mieux glorifier toutes ses perfections, et mieux attester la souveraineté de son domaine ? Aussi cette offrande et cette immolation lui sont-elles « en odeur de suavité (1). »

De son côté, l'homme appelait sa réconciliation avec Dieu ; il cherchait le pardon de ses fautes, la délivrance du péché, du démon et de l'enfer, la grâce et le ciel perdus, les saintes joies envolées. Tout lui est donné, tout lui est rendu. Roi des nations et Chef de l'Eglise, Jésus a mérité pour tous les hommes, satisfait pour tous les pécheurs, racheté tous les esclaves. Substitué à tous, il n'exclut personne de son sacrifice : ses bras étendus sur la croix embrassent l'humanité entière, depuis le vieil Adam jusqu'au dernier enfant de sa race, et ceux-là seuls en sont bannis qui s'exilent volontairement de ses amoureuses

(1) Oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. EPH., V, 2.

étreintes (1). Car « par son immolation, dit l'Apôtre, il est devenu, *pour tous ceux qui lui obéissent*, la cause du salut éternel (2). »

Et de même qu'au moment de sa mort, le rideau du temple qui cachait aux hommes le Saint des Saints se déchira du haut en bas, ainsi à ce même instant la séparation entre le Créateur et la créature prit fin. Plus de voile entre l'homme et Dieu ! plus de justice inassouvie ! plus de colère là-haut, et ici-bas plus de péchés non expiés ! Il ne reste qu'à s'écrier avec l'Eglise : *O admirabile commercium !* et à dire avec Bossuet : « Jésus-Christ prend nos péchés et nos misères, et en retour il nous rend l'innocence, la paix, l'immortalité, l'honneur et l'adoption, l'assurance de l'héritage. Quel admirable trafic (3) ! »

(1) C'est qu'en effet, par la Rédemption, Jésus-Christ nous a restitué et comme remis dans la main les instruments de notre salut, mais nous restons libres d'en faire usage ou de les dédaigner. On l'a dit souvent, après saint Augustin, et rien n'est plus vrai : Dieu nous a créés sans nous, il ne nous sauvera pas sans nous : *Qui fecit te sine te, non te justificat sine te. Fecit nescientem, justificat volentem.* (Serm. CLIX.) Tant que nous sommes sur la terre, notre salut n'est donc qu'une espérance, selon le mot de l'Apôtre : *Spe salvi facti sumus* (ROM., VIII), mais une espérance légitime dont chacun peut faire une divine réalité : *Habentes fiduciam in introitu Sanctorum in sanguine Christi.* HEB., X, 19.) — Cette pensée sera développée longuement dans la partie morale de cette étude. Voir notamment le chapitre XII.

(2) Et consummatus, factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ. HEB., V, 9.

(3) BOSSUET, *Premier sermon pour la fête de l'Annonciation*, 3^e point.

Mais voici que l'Apôtre étend son regard plus loin encore : il embrasse dans sa pensée l'univers entier, tous les mondes existants, et il affirme que « par le sang de sa croix, Jésus a tout réconcilié, tout pacifié et restauré, soit ce qui est sur la terre, soit ce qui est dans les cieux (1) » : paroles qui ouvrent à l'esprit un horizon nouveau, immense, et singulièrement attrayant.

Quels effets l'Incarnation rédemptrice a-t-elle produits dans les créatures autres que l'homme ? Telle est la question qui se pose.

L'Eglise répond dans sa liturgie :

*Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine ! (2)*

Et la terre, et la mer et les astres eux-mêmes,
Tous les êtres enfin sont lavés par ce sang.

Origène avait dit déjà : « Le sang répandu sur le Calvaire n'a pas été seulement utile aux hommes, mais aux anges, aux astres et à tous les êtres créés (3). »

(1) *Per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* COLOS, 1, 20.

Instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis et quæ in terra sunt, in ipso. EPH., 1. 10.

(2) Hymne des Laudes de la Passion.

(3) *Sequitur placitum aliud Origenis de morte Christi, non hominibus solum utili, sed angelis etiam et sideribus ac rebus creatis quibuscumque.* (Cité par J. DE MAISTRE, *Eclaircissements sur les sacrifices*, ch. 111.)

Aux anges d'abord. Écoutons saint Bernard : « Le même Christ qui a relevé l'homme a retenu l'ange. En délivrant celui-là, il a préservé celui-ci ; en sauvant l'un, il a conservé l'autre ; et tous deux, en différentes manières, ont eu part à la même rédemption (1). » De même donc que l'Incarnation *restaure* l'homme, elle *instaure* l'ange, *instaurare omnia in Christo* ; elle le fait ce qu'il est. Les anges en effet ne possèdent rien qui ne leur vienne du Christ.

Fils aînés de la grande famille des créatures, ils ont tout reçu de lui, dons naturels et surnaturels, vie, puissance, beauté, grâce, mission, gloire et béatitude. C'est à lui qu'ils doivent de n'être point tombés, à l'heure de la tentation. C'est de lui qu'ils se nourrissent à jamais, comme d'un pain qui les fait vivre : *panis angelorum*. C'est pour lui qu'ils entourent le trône de l'Agneau, et qu'ils chantent l'efficacité du sang divin. C'est par lui qu'ils vont à Dieu, qu'ils adorent, louent et remercient la Trinité : *per quem laudant Angeli* ! Jésus est leur type et leur exemplaire, leur centre, leur médiateur et leur chef ; dès le principe, il leur fut montré comme leur Roi, et ceux-là seuls sont demeurés dans les cieux qui se sont prosternés devant lui. Plus tard enfin, quand le Christ viendra juger tous les hommes, et demander compte

(1) Qui erexit hominem lapsum, dedit angelo ne laberetur ; sic illum a captivitate eruens, sicut hunc a captivitate defendens ; solvens illum, servans istum, et hac ratione fit æqua utriusque redemptio. *Serm. 22 in Cant.*

à chacun des grâces de sa rédemption et des mérites de sa croix, les anges seront encore là, messagers, agents et témoins de sa justice (1).

Si des esprits célestes nous passons aux astres, tout nous incline à penser qu'ils ne sont pas exclus du bienfait universel. Origène, répondant à Celse, disait encore : « Pourquoi Celse croit-il que nous comptons pour rien la lune et les étoiles, tandis que nous avouons qu'elles attendent aussi la manifestation des enfants de Dieu (2) ? » Le comte de Maistre insiste longuement sur cette idée, qui d'ailleurs va si bien à la nature de son esprit (3) ; mais le P. Monsabré nous paraît avoir précisé davantage la question : « Pourquoi, dit-il, les astres ne seraient-ils pas peuplés d'êtres, moins grands que les esprits célestes, mais peut-être plus grands que nous ? Pourquoi ces êtres, faits pour Dieu et contenus dans le Christ, n'auraient-ils pas été instruits, soit par les anges conducteurs de leur monde, soit par le Christ ressuscité lui-même, du fait et de la vertu de la Rédemption ? Pourquoi cette vertu de la Rédemption ne les aurait-elle pas purifiés, s'ils ont failli ? Pourquoi ne les aiderait-elle pas à atteindre la perfection, s'ils sont innocents ? Pourquoi ces habi-

(1) Cf. MATTH., XIII, 41, 49 ; XVI, 27.

Les trois premiers chapitres de l'Épître aux Hébreux établissent merveilleusement le souverain domaine de Jésus-Christ sur les anges.

(2) Cité par BLANC DE SAINT-BONNET. *De la Douleur*, Appendice.

(3) Voir *Éclaircissements sur les sacrifices*, ch. III.

tants du firmament ne regarderaient-ils pas pieusement du côté de notre petite terre, comme autrefois les Mages du côté de Bethléem (1) ! »

Quant aux créatures irrationnelles ou inanimées, la Rédemption les atteint aussi, mais indirectement. Non seulement le péché avait attiré sur elles une malédiction qui les soumettait à la corruption, à la décadence, à la douleur et à une certaine stérilité ; il avait encore établi une désunion entre elles et l'homme, car l'homme pécheur les violentait en les détournant de leur fin pour les faire servir à ses passions, *vanitati enim creatura subjecta est non volens* (2), et de leur côté elles se révoltaient contre le rebelle. Le principe de la réconciliation se trouve au Calvaire, et un jour son effet sera complet. Il est visible déjà dans la merveilleuse obéissance de la nature aux désirs des saints. Plus une âme participe à la rédemption et se relève de sa déchéance en se régénérant dans le sang du Christ, plus aussi les êtres inférieurs deviennent dociles à sa voix et semblent joyeux de ce retour à l'ordre primitif (3). A mesure que, par la sainteté, l'homme

(1) Conférences de Notre-Dame de Paris, 49^e Confér., la Rédemption.

(2) ROM., VIII, 20.

(3) « Les Pères de la Thébàide étaient servis par les corbeaux ; les lions du désert obéissaient à la voix de saint Antoine ; saint Gall commandait aux ours des Alpes ; saint Colomban, traversant la forêt de Luxeuil, était réjoui par le chant des oiseaux et voyait les écureuils descendre des arbres pour se poser sur sa main ; mais aucun n'a égalé le Pénitent d'Assise. Cet ancien

s'éloigne de la révolte et se rapproche de Dieu, il recouvre les privilèges perdus au jour de la chute. Si donc, selon le mot de saint Paul, « toute créature gémit (1) » sous le joug du péché, toute créature aussi est consolée par Celui « qui a ôté les péchés du monde (2) », et prend part à la restauration de l'homme.

C'est à lui, c'est à l'homme surtout qu'il faut maintenant nous arrêter : il est le grand coupable, il est le grand racheté.

La voilà donc scellée de nouveau, et à jamais, la chaîne d'amour qui l'unissait à son Créateur ! Ils vont donc se reprendre, les divins colloques de l'Eden ! Ah ! ils seront plus intimes encore, car Dieu est devenu plus proche, plus familier, plus tendre, s'étant fait l'un de nous ; nos lèvres ne le nommeront plus seulement Seigneur et Maître, mais Sauveur, Frère, Ami, Epoux ; et, ravies de ces appellations étranges,

empire de l'homme avant sa chute, François l'exerçait non en passant, mais d'une manière permanente, et c'est un fait acquis à l'histoire qu'il commandait en maître à toute la nature, et que toute la nature lui obéissait comme si elle eût été douée d'intelligence. Lorsqu'il sortait du couvent de Notre-Dame des Anges pour parcourir les plaines de l'Ombrie, les animaux saluaient en lui le roi de la création. N'apercevant plus que l'empreinte divine sur cette figure amaigrie où il n'y avait presque plus rien de terrestre, et n'éprouvant plus dès lors cette terreur instinctive que leur inspièrent notre état de déchéance et notre dureté, ils entouraient le saint pour l'admirer et le servir. » — R. P. DE CHÉRANCÉ, *Saint François d'Assise*, ch. XVI.

(1) Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit. ROM., VIII, 22.

(2) Ecce qui tollit peccata mundi. JOAN., I, 29.

elles s'écrieront avec l'Eglise : *O felix culpa* (1)! O la bienheureuse faute qui nous a mérité un tel Rédempteur!

(1) *O felix culpa, quæ talem et tantum meruit habere Redemptorem! Bened. Cer. pasc.*





CHAPITRE V

LE CALVAIRE ET LA CROIX



AVANT de passer plus outre dans l'étude doctrinale du sacrifice, nous voudrions tirer de nos précédentes pages une conséquence pratique. Ce ne sera point d'ailleurs nous détourner de notre route, à peine sera-ce nous y arrêter. Bientôt, la suite de ce travail nous amènera à examiner les lois de la vie chrétienne après en avoir scruté la doctrine, à en suivre les manifestations dans les âmes après en avoir cherché le principe en Dieu, à dire enfin les sacrifices de chaque jour par où nous sommes tenus de répondre au sacrifice divin. A l'heure présente, notre cadre est moins large, notre but plus restreint : nous voulons seulement déterminer la place que doivent occuper dans nos dévotions la Passion et la Croix de Jésus.

I

Nous parlons de dévotions. Assurément toutes celles qu'approuve l'Église sont bonnes, toutes correspondent à des besoins spirituels ou à des attraites légitimes; et si leur nombre est grand, c'est que les dons de l'Esprit sont multiples et les vocations diverses : *alius quidem sic, alius vero sic* (1). Le monde

(1) I COR., VII, 7. — C'est peut-être le lieu de faire remarquer qu'on ne doit pas confondre *les dévotions* avec *la dévotion*, deux choses très rapprochées sans doute, mais tout à fait distinctes. La dévotion est une, les dévotions sont multiples; la dévotion réside au fond de l'âme, les dévotions se traduisent par des pratiques extérieures et déterminées.

D'après saint Thomas, la dévotion consiste dans la volonté de faire promptement ce qui a rapport au service de Dieu : *Voluntas quædam prompte tradendi se ad ea quæ pertinent ad Dei famulatum*. (2^a 2^æ, quæst. LXXXII, art. 1, ad concl.) Saint François de Sales la définit « une générale inclination et promptitude d'esprit à faire ce qu'il connaît être agréable à Dieu. » (*Lettre nccxxxv.*) Il l'appelle ailleurs « une agilité et vivacité spirituelle. » (*Introd. à la vie dév.*, chap. 1.) D'où il résulte qu'elle a pour caractère principal l'empressement de la volonté à servir Dieu dans toutes les circonstances possibles et malgré tous les obstacles.

Mais comme cette disposition intérieure repose sur les principes de la foi, comme elle est l'habitude d'agir en vertu de la croyance, on voit sans peine que tous les mystères de la religion tendent à la provoquer, à l'entretenir et à l'accroître. Dès lors, chacun de ces mystères peut devenir, à lui seul, l'objet d'une dévotion : de là, *les dévotions spéciales*. Fondées sur la plus pure doctrine, elles favorisent *la dévotion* proprement dite, en excitant l'âme au prompt et généreux service de Dieu.

Le P. Faber a écrit sur ce sujet un chapitre très substantiel : *De la véritable idée qu'on doit se faire de la dévotion*. Ce chapitre fait partie de l'ouvrage intitulé : *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*.

suraturel est si varié dans son unité! Aucune des âmes qui le composent n'est absolument semblable, et si toutes tendent au même terme, chacune paraît avoir, pour y parvenir, comme un sentier solitaire, ombreux et paisible pour celle-ci, aride et rocailleux pour celle-là. Encore est-il cependant que ces voies particulières n'offrent quelque sécurité qu'autant qu'elles aboutissent « au chemin royal de la sainte croix. » Et c'est pourquoi, parmi les dévotions autorisées, il en est peu de plus substantielles que celles dont les souffrances du Christ sont l'objet; à coup sûr, il n'en est pas de plus ancienne dans l'Église, ni de plus universelle. Sous des formes qui ont varié avec le temps, la Passion n'a cessé, depuis le Calvaire, d'offrir aux âmes une nourriture pleine d'un suc réparateur, pareille à ces mets amers qui, tout en accroissant les forces, purifient le sang et rafraîchissent les sources de la vie.

Les Apôtres ne prêchent que la croix; refusant à leur ministère tout autre fondement, ils ne veulent savoir, ils ne veulent enseigner que Jésus, et Jésus crucifié (1). Cet enseignement forme nos pères, il façonne les robustes chrétiens de la primitive Église, prépare les uns au martyre, les autres à l'apostolat, et jette jusque dans le cœur des vierges des courages de héros. Bientôt il préside à l'éclosion des ordres monas-

(1) Nos autem prædicamus Christum crucifixum. I Cor., 1, 23 — Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. *Ibid.* 11, 2.

tiques, et après avoir aiguillonné leurs labeurs, va se répandre comme un ferment de vie dans ce chaos étrange qu'on appelle l'invasion des Barbares. C'est vraiment le meilleur de la sève catholique qui circule ainsi. Entre deux batailles, les rudes soldats écoutent le récit de la Passion, leur cœur frémit, leur main cherche la francisque qui protégera la Victime, leur âme est gagnée : les voilà pris de tendresse pour un tel Dieu !

Le moyen âge n'est pas moins dévot au Calvaire. C'est l'époque des croisades : la seule pensée de Jérusalem fait tressaillir l'Europe. Quelle ardeur dans l'âme des chevaliers ! Et dans l'âme du simple peuple, quelle compassion au récit des divines souffrances ! « Il les raconte dans tout leur détail et, pleurant à pleins yeux, récite toute la Passion du Christ qui fut si asprement mis en croix, qui fut couronné *de joins marrages et d'espines poignans*, eut le cœur fendu en deux, fut couché dans ce sépulcre que les Sarrasins, *cele pute gent haïe*, ont si longtemps possédé (1)... » Tout le moyen âge est là ! Il est tellement pénétré de ces douloureuses scènes que, non content de les méditer en esprit, il veut les voir de ses yeux. Chacun sait l'enthousiasme de ce temps pour la représentation des *Mystères*, sortes de drames primitivement liturgiques, où la Passion tient la première place et qu'on rencontre à l'origine de notre théâtre moderne. Ce

(1) LÉON GAUTIER, *La Chevalerie*, p. 164. — *Chansons de geste*.

que l'on connaît moins, c'est le grand nombre des confréries de la Croix érigées alors, confréries actives et vivaces qui entretenaient dans les âmes, avec la plus exacte doctrine, les plus solides vertus. Cela dura longtemps, et le protestantisme lui-même eut à compter avec des générations ainsi trempées.

Vint le dix-huitième siècle. Superficiel dans ses idées, léger dans ses mœurs, railleur des choses du dogme, inintelligent de celles de la piété, comment aurait-il compris, comment surtout aurait-il aimé une dévotion dont la foi précise troublait son déisme et dont l'aspect austère incommodait ses plaisirs? Aussi jeta-t-il sur la croix un long voile d'indifférence et d'oubli. Mais quand le signe du salut est obscurci, le salut lui-même disparaît, et nous savons de quelle manière, après une progressive décomposition, s'abîma dans le sang cette époque inféconde.

Sommes-nous devenus meilleurs? Le souvenir de la Passion nous est-il plus familier? Quelques indices le feraient croire, mais faibles encore, et plus semblables à l'espérance qu'à la réalité. Hélas! les pentes une fois descendues sont toujours pénibles à remonter, et le Calvaire n'a pas cessé d'être une montagne. C'est donc aux chrétiens plus vaillants qu'il appartient de gravir ce sommet. Pour se donner courage, qu'ils se rappellent que la croix ayant une première fois racheté l'humanité en général, c'est encore et toujours elle qui sauve chaque homme en particulier. Aussi

Jésus a-t-il voulu que le seul souvenir de sa Passion fût une source de grâces.

Qui ne l'a éprouvé? On ne sort jamais de la considération des douleurs divines sans un accroissement de lumière et de force, sans un surcroît de vitalité chrétienne. La charité du Christ nous apparaît alors sous un jour plus vif, elle nous presse davantage, et ses appels sont mieux entendus. On s'arrache moins lentement aux choses mauvaises, on se déprend plus vite des périssables; la vie des sens perd de ses charmes, la vie de l'âme pousse des rejets plus vigoureux, ayant moins de peine à s'épanouir dans cette haute atmosphère et à fleurir sous la rosée du sang divin. Puis, au contact des souffrances du Maître, nos humaines blessures se cicatrisent, l'apaisement descend sur nos douleurs, le calme sur nos révoltes, et les épreuves de la vie présente s'imprègnent, pour la vie future, d'éternels mérites. C'est qu'en vérité toute l'idée chrétienne est contenue dans le sacrifice du Calvaire qui, à lui seul, est un résumé de la foi et une condensation de l'amour.

Que le souvenir nous en soit donc cher! Aimons tout ce qui peut l'aviver, les livres qui nous en parlent, les images qui nous le représentent, les pratiques qui nous le rappellent. Ayons une prédilection pour le vendredi, jour où se sont embrassés sur la croix l'amour et la douleur. Que ce jour ne s'achève jamais sans qu'un effort plus généreux, un sacrifice du cœur, une mortification de la volonté, une péni-

tence corporelle, quelque privation ou quelque aumône soient venus répondre à l'immolation infinie. N'est-ce point aussi le jour où tout nous convie à suivre Jésus sur le *Chemin de la Croix*? Certes, les indulgences extraordinaires accordées à cet exercice témoignent hautement de l'importance qu'y attache l'Eglise; mais les grâces qu'on y recueille, les impressions de foi, de ferveur, d'énergie morale, de divine charité qu'on y reçoit, n'attestent pas moins la richesse de cette source pieuse, qui, Dieu merci, semble avoir aujourd'hui, pour beaucoup d'âmes, un attrait grandissant. C'est qu'à cette source on puise plus abondamment la science de Jésus, non pas de Jésus transfiguré et glorieux, mais de Jésus crucifié, le seul que saint Paul voulût connaître. Car connaître Jésus-Christ crucifié, remarque Donoso Cortès (1), c'est le connaître comme il veut être connu, de la manière la plus haute et la plus excellente, c'est le connaître dans l'acte le plus éminent de son amour, et par là même dans l'acte le plus fécond.

« Rappelez-vous donc, nous dit l'Apôtre, rappelez-vous souvent Celui qui a souffert de si grandes douleurs, afin que vous-mêmes ne soyez pas abattus, et que vos âmes ne défaillent point (2). »

(1) DONOSO CORTÈS, *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, liv. III, chap. IX.

(2) *Recogitate enim eum qui talem sustinuit... contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.* HEB., VII, 3.

II

Comme la tige sort de la racine, ainsi la Croix émerge de la Passion. Pour être quelque peu distinctes, les deux choses sont tout à fait inséparables. Couche sanglante du Rédempteur, instrument authentique et autel de la Rédemption, la Croix est le signe sacré des rachetés.

A peine nés, nous en avons été marqués. Même avant notre baptême, pour mettre en fuite le démon et préparer les voies à la grâce, le prêtre multipliait sur nous ce signe de délivrance qui, depuis, est devenu dans notre vie chrétienne d'un usage quotidien. C'est un des sacramentaux les plus efficaces : par lui nous commençons et finissons nos prières, par lui nous implorons la protection divine dans les circonstances graves ou les événements périlleux, par lui enfin nous professons notre foi et référons toute notre vie à Jésus et à Jésus crucifié. « Faisons donc ce signe, dit saint Chrysostôme, non seulement avec notre doigt, mais avec notre foi (1). » Malheureusement la répétition d'un même acte engendre l'habitude, l'habitude l'irréflexion, et l'irréflexion la routine. Oh ! si à chacun de nos signes de croix, le tableau du Golgotha se déroulait à nos yeux, avec ses scènes de

(1) *Homil. LIV in Math.*, n° 4. — Toute cette homélie est très belle, et nous y renvoyons le lecteur, ainsi qu'au traité du même docteur *Contre les Juifs et les Gentils*, n° 9 et 10.

douleur et de sang, quelle impression puissante n'en recevrons-nous pas ! C'est assurément ce que désire l'Eglise, ce qu'attend Jésus, et ce que nous devons nous efforcer de leur donner.

Mais la foi ne s'est pas contentée du signe transitoire qui, formé sur nous et par nous, rappelle à notre souvenir le supplice du Sauveur. Elle a érigé ce signe en permanence, et elle en a fait un monument, « le plus beau des monuments, » disait un missionnaire martyr (1). Ce monument, elle l'a élevé, soit à l'intérieur des églises, sur chacun de ses autels, soit au dehors sous la voûte des cieux. Il est là, debout, ainsi qu'un prédicateur, parlant à tous du Christ et de la rédemption. Aussi nul apôtre n'aborde-t-il un rivage nouveau sans y planter d'abord la croix, comme saint François-Xavier au Japon, comme Christophe Colomb en Amérique, comme saint Pierre d'Alcantara en Espagne.

Dans nos villes françaises, hélas ! la croix publique se fait rare ; mais au sein de nos campagnes elle continue de s'élever, à la fois austère et gracieuse, soit au détour du chemin d'où elle raconte au passant le sanglant voyage de Jérusalem au Calvaire, soit sur quelque tertre d'où elle redit au laboureur la cruelle journée du Vendredi saint. Lors donc que, sur les routes de ce monde, nous avons le bonheur et la grâce de la rencontrer, saluons-la toujours avec un

(1) Le B. Jean-Gabriel Perboyre, martyrisé en Chine, le 11 septembre 1840.

empressement qui publie notre foi, et, s'il en est besoin, avec un courage qui triomphe de tout respect humain (1).

Puis, dans nos demeures, qu'elle occupe le premier rang parmi les objets bénis : comprendrait-on une maison chrétienne sans la croix ? Qu'elle orne aussi nos poitrines, temples vivants et sanctuaires de Jésus (2) ; qu'elle ait, chaque matin, le premier baiser de nos lèvres et que, le soir venu, nous ne nous endormions près d'elle qu'après lui avoir confié notre dernière prière. Que partout et toujours, elle nous soit un signe d'amour, témoignage éloquent du Cœur de notre Victime, un signe d'honneur qui nous redise le prix de nos âmes, un signe de foi qui ouvre à notre esprit les grands horizons du sacrifice. un signe de force qui nous aide en la pratique des difficiles devoirs et des nécessaires vertus, un signe de liberté qui nous affranchisse du mal, un signe enfin d'espérance qui

(1) On sait que l'Église rend à l'instrument de la Passion un culte spécial appelé *adoration*. Cette adoration s'adresse non seulement à la vraie croix, mais encore à ses représentations, à tous les crucifix. Il va sans dire qu'elle n'a pas pour objet direct le signe lui-même, mais Celui dont il rappelle les souffrances et la mort. C'est en ce sens que, le Vendredi saint, la croix est offerte à l'adoration des fidèles. Le même culte est rendu un même signe dans les fêtes de l'Invention et de l'Exaltation de la Sainte-Croix. — Voir, sur cette question, PERRONE, *De cultu anct.*, cap. VI, et l'ouvrage de Mgr GAUME sur le *Signe de la Croix*. — Nous nous faisons un devoir de renvoyer aussi le lecteur au traité trop peu connu de saint François de Sales sur l'*Estendart de la sainte Croix*.

(2) C'est dire à nos lecteurs combien nous entrons dans la pensée de foi qui a inspiré l'association de l'*Alliance catholique*.

nous montre le ciel au-dessus de tous nos calvaires.

Et qu'aux jours des saintes batailles, elle se change en un signe de ralliement ! N'est-elle pas le drapeau catholique, la bannière du Roi, *vexilla regis* ? Les ennemis de Jésus ne s'y trompent point ; impuissants à le détrôner lui-même, ils s'attaquent à son signe adoré et le poursuivent d'une haine que rien d'humain ne suffit à expliquer. L'Eglise de Satan, la Franc-Maçonnerie, lui fait une guerre incessante ; elle le chasse de partout, de l'école, de l'hôpital, du prétoire, de l'atelier, du cimetière, de la place publique ; elle ne peut souffrir sa vue. C'est que la croix gêne ces hommes dont elle contredit la doctrine et condamne la conduite. Elle parle d'amour, d'abnégation, de douleurs et d'espérances infinies, et eux ne rêvent que haines violentes et jouissances exclusivement terrestres : comment la supporteraient-ils ? Ils ont peur de sa vertu, parce qu'ils ont l'instinct de sa force. Ils sentent qu'elle est le signe le plus opposé au démon dont elle fait l'épouvante, et au péché dont elle est l'antidote. De là leur acharnement.

A nous de recueillir dans son exil ce symbole d'amour ; à nous de le relever de ses ruines et de lui donner sur notre cœur un inviolable abri (1). Là

(1) On relira volontiers ces belles paroles de Montalembert : « S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous aurions choisi celui où il marchait, couronné d'épines et tombant de fatigue, vers le Calvaire. De même nous remercions Dieu de ce qu'il a placé le court instant de notre vie mortelle à une époque où sa religion

nous le retrouverons toujours, aux heures de tentation, pour lui demander la générosité qui assure la victoire, non moins qu'aux heures de tristesse pour y puiser une efficace consolation : en coulant sur la croix, les larmes mêmes s'adoucissent, et à son ombre reposent les saints espoirs, *spes unica!* Pour tout dire en un mot, la croix, instrument de mort, est le signe de la vie. On peut mourir près d'elle, près d'elle aussi dormir son sommeil : l'éternel réveil est assuré. Le Crucifié a semé jusque dans les cadavres des germes de résurrection.

sainte est tombée dans le malheur... Nous ramassons avec amour les débris de sa croix pour lui jurer un culte éternel. On l'a brisée sur nos temples, nous la mettons dans le sanctuaire de nos cœurs et, là, nous ne l'oublierons jamais. » *Avenir*, 21 février 1831.





CHAPITRE VI

LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE MÉMORIAL DU SACRIFICE DE LA CROIX

TOUT ce qui est divin doit porter la double marque de l'unité et de la perpétuité : de l'unité, car Dieu n'a point nos incertitudes de pensée ni nos tâtonnements d'exécution ; du premier coup son œuvre est parfaite sans qu'il ait à la retoucher ; — de la perpétuité, car, éternel par essence, il n'a pas coutume de travailler pour un jour et ne peut être arrêté par les barrières de nos limites humaines. Déjà, dans l'ordre naturel, cette loi est éclatante ; les éléments constitutifs de la création ne changent pas plus qu'ils ne disparaissent, et le monde ne cesse de montrer aux siècles qui passent l'œuvre du Créateur toujours intacte et conservée comme dans sa jeunesse.

A combien plus forte raison ne doit-on pas retrouver ces deux caractères dans l'Œuvre divine par excellence, l'Incarnation et la Rédemption ! Sans doute, ces grands mystères ont leur date dans les annales de l'histoire. Eternels dans la pensée de Dieu où rien ne commence, ils ont eu, dans le temps et l'espace, leur jour et leur lieu de réalisation. Nazareth et le 25 mars, Bethléem et le 25 décembre, le Golgotha et le Vendredi saint sont là pour nous rappeler ce que le Cœur divin a fait de plus merveilleux. Mais qui ne le comprend ? Ces œuvres ne sont point des œuvres d'un jour ni d'un pays, ce sont des œuvres immortelles, puisque ce sont des œuvres divines.

Le sacrifice de la croix, qui les résume, n'a donc pas dû se borner aux quelques instants de la Passion : son excellence appelle sa durée. La Victime, il est vrai, a pu ne mourir qu'une fois, parce qu'étant infinie, elle a satisfait par une seule mort à l'infinie justice, mais cette mort doit être à jamais représentée à Dieu dans le ciel, aux âmes ici-bas. Si les souffrances divines ont eu un terme, l'amour qui les a acceptées n'en a point, pas plus que le mérite qu'elles ont engendré. De là l'éternel sacrifice de l'Agneau sur l'autel des cieux, et le sacrifice eucharistique sur nos autels terrestres : l'un et l'autre réclament maintenant notre étude. Commençons par l'Eucharistie.

Mystère insondable de la foi, l'Eucharistie est aussi le plus ineffable mystère de l'amour ; et de même que

pour y participer il faut avoir le cœur sans tache, de même pour en parler il faut avoir l'âme pleine d'adoration. C'est à genoux que nous devrions en écrire : puisse du moins notre pauvre parole n'être pas un écho trop infidèle de la voix intime du Tabernacle !

Chacun sait que l'Eucharistie est à la fois un sacrement et un sacrifice, mais ne perdons pas de vue qu'elle est un sacrifice avant d'être un sacrement, puisque le sacrement n'est produit que par le sacrifice dont il est le fruit immédiat. Or le sacrifice eucharistique, dit le concile de Trente, n'est autre que celui de la croix *rappelé, renouvelé et appliqué* (1) : triple aspect d'un seul mystère que nous méditerons tour à tour.

I

L'une des plus tristes misères de l'homme, c'est assurément la facilité avec laquelle il oublie. Saisi un jour par quelque grand spectacle ou étreint par la douleur, il est ému jusqu'aux larmes, brisé, étouffé par les sanglots. L'impression est si puissante qu'il ne conçoit pas qu'elle s'efface jamais, et volontiers il jurerait à ses pleurs une fidélité immortelle. Mais voici que s'écoulent les mois et les ans, et avec eux

(1) ... *Sacrificium, quo cruentum illud semel in Cruce peragendum repræsentaretur; ejusque memoria in finem usque sæculi permaneret; atque illius salutaris virtus... applicaretur.*
CONG. TRIB., sess. xxii, cap. 1.

s'écoulaient aussi les flots d'abord si tumultueux de l'émotion première; on les voit peu à peu s'apaiser, puis s'affaiblir, puis disparaître enfin, au point de laisser à peine après eux une trace légère. Que s'est-il donc passé? Qu'est-ce qui triomphe de ces douleurs, de ces joies, de ces émotions si vives? D'autres émotions sans doute, d'autres joies, d'autres douleurs, mais aussi — il faut bien l'avouer — le simple cours, banal et fastidieux, du temps qui s'envole. Oui, il n'est pas jusqu'aux vulgarités de chaque jour qui n'apportent leur insipide goutte d'eau à cette coupe peu profonde du cœur de l'homme, dont le trop-plein déborde incessamment.

Les peuples eux-mêmes semblent avoir conscience de cette infirmité. Lorsque, dans le cours des siècles, ils sont acteurs ou témoins de quelque haut fait national; quand ils remportent, par exemple, une de ces victoires qui décident du sort des nations, ils ont hâte, pour en perpétuer la mémoire, d'instituer un anniversaire glorieux, une fête, un monument, un signe enfin, public et durable, qui résiste aux ravages de l'oubli.

Ainsi a fait le divin Maître, ou plutôt il a fait mieux encore.

Si prodigieuse que fût en elle-même la mort d'un Dieu, si féconds et si puissants que dussent être ses résultats, était-elle sûrement à l'abri de l'indifférence des siècles? N'était-elle pas menacée tout au moins, le long des âges, de peu toucher le cœur des hommes,

et de n'être guère à leur esprit qu'un de ces faits historiques, pâles et refroidis, qui effleurent encore l'intelligence, mais sans atteindre ni déterminer la volonté? A voir ce que, malgré tout, elle est aujourd'hui pour un grand nombre, la réponse n'est pas douteuse. Et cependant, quoi de plus nécessaire à la gloire de Dieu, de plus justement exigé par le cœur de la Victime et de plus indispensable au salut des âmes que le vivant souvenir de ce sacrifice infini?

Qu'a donc fait Jésus?

Il ne s'est pas contenté d'instituer une fête commémorative; ce n'est point par une image morte ni par un symbole, si ingénieux soit-il, qu'il a voulu redire aux générations humaines ses douleurs et son immolation. Ce procédé eût trop senti l'homme. Jésus agit en Dieu, et c'est son sacrifice lui-même, réel, vivant et sans cesse renouvelé, qu'il offre à tous les regards pour rappeler à jamais le supplice du Calvaire. Encore une fois, ce n'est pas un vague souvenir, c'est une adorable réalité, et tel est le mémorial qu'il nous donne.

Mémorial *expressif* en effet. Jésus lui-même est là, sur l'autel; il y est vraiment, réellement, substantiellement (1) : vraiment et non par figure, réellement et non par un simple souvenir de la foi, substantiellement et non par une grâce communiquée de loin. Comme jadis sur la croix, il est Prêtre et Victime; il

(1) Ce sont les trois mots du concile de Trente : *Vere, realiter et substantialiter*. — *Sess. XIII, can. 1.*

s'offre à son Père et s'immole pour nous, « imprimant sa mort dans notre pensée, » dit Bossuet, l'imprimant jusqu'aux entrailles de notre âme.

Mémorial *universel*, tel que le Prophète l'avait entrevu : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda* (1). Il se reproduit en tous lieux, au sein de nos temples et sous la voûte du firmament, au sommet des montagnes et dans le creux des vallées, sur les côtes brûlantes et dans les déserts de glace, sur tous les rivages enfin où l'homme a dressé sa tente. Et de même que, pendant les nuits sans nuage, on voit le ciel tout parsemé de gouttes de lumière, de même, au sein des ténèbres de ce monde, l'œil de la foi découvre sur toute la surface du globe une multitude de points lumineux : c'est Jésus lui-même brillant au firmament de notre exil. Chaque église de village le contient et, dans les grandes villes, sa présence est si multipliée qu'on dirait la voie lactée de l'amour et du sacrifice. Mais nulle plage d'où il soit banni : le monde est plein du Christ, il en est radieux, et les anges eux-mêmes ne se penchent vers la terre qu'avec adoration, car elle est toute constellée de Jésus.

Mémorial *perpétuel* : *ab ortu solis usque ad occasum* (2) ! Pas une heure ne s'écoule que la Victime ne soit

(1) « En tout lieu, l'on sacrifie et l'on offre à mon nom une oblation pure. » MALACH., I, II.

(2) « Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. » MALACH., I, II.

offerte. A mesure que la terre tourne, elle présente sans interruption aux rayons du jour et aux hommages des âmes l'Hostie sainte, pure et sans tache. Constamment la voix de l'Agneau se fait entendre, voix du sang versé qui crie miséricorde. Ainsi en sera-t-il jusqu'à la consommation des siècles, car ainsi l'a voulu Jésus, et son ordre est formel.

II

C'est qu'en effet, à l'heure même où il instituait ce mystère, il lui donnait, avant tout, le caractère de mémorial. Rien ne paraît plus frappant, à la lecture attentive du récit de l'institution, et il sera facile de nous en convaincre. Nul n'ignore que ce récit, après avoir été tracé par les trois premiers Evangélistes, l'a été de nouveau par l'Apôtre des nations. Ouvrons donc saint Paul. Son texte est d'ailleurs substantiellement le même que celui des Synoptiques, ce qui ne peut surprendre quand on sait qu'il fut écrit d'après une révélation directe du Seigneur : *Ego accepi a Domino*.

Voici ce qu'il enseigne aux Corinthiens :

Dans la nuit même où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain, et, rendant grâces, le rompit et dit : Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Et pareillement, il prit le calice, après qu'il eut soupé, disant : Ce calice est le nouveau testa-

ment en mon sang; faites ceci, toutes les fois que vous boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (1).

Suivons ce texte, mot par mot, et adorons-y, jusque dans ses plus délicates nuances, l'amour du divin Maître.

In qua nocte tradebatur. C'est à l'heure où la passion le livre aux bourreaux que Jésus se livre aux hommes. Judas le vend, Lui se donne. Son sacrifice est à peine commencé que déjà il l'éternise; et, pour qu'on ne s'y méprenne pas, la même nuit verra, comme en un seul drame qui se poursuit, le Cénacle, Gethsémani et le tribunal de Caïphe. Nuit bénie! nuit sacrée tout illuminée des rayons de l'amour!

En cette nuit donc, — en cette nuit de trahison, — Jésus prend du pain; mais voici qu'avant de le consacrer, il rend grâces à son Père, *accepit panem et gratias agens*. Il lui rend grâces de ce qu'au moment où il va mourir pour les hommes, il reçoit le pouvoir de vivre au milieu d'eux jusqu'à la fin des siècles, et d'y prolonger non seulement le souvenir, non seulement

(1) Ego enim accepi a Domino quod et tradidi vobis, quoniam Dominus Jesus, in qua nocte tradebatur, accepit panem et gratias agens, fregit et dixit: Accipite et manducate; hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur: hoc facite in meam commemorationem. Similiter et calicem, postquam cœnavit, dicens: Hic calix novum testamentum est in meo sanguine. Hoc facite quotiescumque bibetis in meam commemorationem. Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat. I Cor., xi, 23-26.

l'image et le symbole, mais la réalité vivante de son Incarnation sur la terre et de sa Rédemption sur la croix. Quelle tendresse dans cette action de grâces ! Et comme il fallait nous aimer pour envoyer au ciel un remerciement joyeux, à la seule pensée de ne pas nous quitter !

Aussi se hâte-t-il d'accomplir ce mystère. Il rompt le pain, *fregit*, voulant nous dire par là qu'il demeure pour tous, qu'il se donne à tous tout entier sous chaque parcelle ; voulant nous dire encore que ce n'est pas dans sa gloire qu'il reste parmi nous, mais dans son immolation, et que le corps dont il va à jamais nourrir les âmes est le corps rompu, meurtri et brisé, *hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur*. Oui, c'est le corps livré, mémorial énergétique autant qu'aliment substantiel.

Accipite, prenez-le donc ! gardez-le, adorez-le, mais ce n'est point assez ; mangez-le, *manducate* ! Être près de nous, être pour nous, être à nous ne lui suffit pas ; il veut être en nous, et vivre dans cette partie de notre cœur où, l'amour ayant son foyer, l'oubli trouve un accès plus difficile ; car l'oubli, dit un saint, naît du défaut d'amour (1).

Et pour que jamais il ne vienne à manquer aux générations futures, il crée sans tarder le sacerdoce catholique auquel il confère, comme premier, principal et divin pouvoir, celui de le perpétuer ici-bas : *Hoc facite in meam commemorationem*. Qu'est-ce à dire

(1) S. FRANÇOIS DE BORGIA, *La Très Sainte Ame de Jésus*, ch. 17.

encore, sinon que le sacrifice eucharistique devra être un mémorial ? Et quelle impatience de le proclamer ! Il n'attend pas la consécration du vin ; plus tard, il réitérera ce pouvoir avec cet ordre, mais il le donne dès maintenant, tant il brûle du désir de ne pas nous abandonner !

Puis, pour que le sacrifice soit complet, aussi complet que le sacrement, pour que Jésus apparaisse bien sous cette figure de mort qui devait être la sanglante réalité du lendemain, bien qu'il soit déjà tout entier sous l'espèce du pain, il prend le calice, — non pas la coupe en usage à pareil jour chez les Juifs et qu'il avait fait circuler au commencement de la cène pascale, — mais un calice particulier, *postquam cœnavit*, et il dit : « Ceci est le Nouveau Testament en mon sang. » C'est le signe, plus que cela, c'est l'instrument authentique de la nouvelle alliance scellée du sang de la Victime.

Et de nouveau, il confère le pouvoir et adresse l'invitation de tout à l'heure : « Chaque fois que vous boirez ce calice, faites-le *en mémoire de moi*. » Car, continue-t-il en unissant les deux espèces dans un même sacrifice, « toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce vin, *vous annoncerez la mort du Seigneur*, jusqu'à ce qu'il vienne. »

Quoi de plus clair ? quoi de plus formel ? Désormais, et tant que ce monde durera, nulle messe ne pourra être célébrée, nulle communion ne pourra être faite sans que, du même coup, soit annoncée la mort du Sei-

gneur, sans que soit rappelée son immolation sanglante. Aussi, au moment le plus solennel du sacrifice eucharistique, l'Église a-t-elle soin de mettre sur les lèvres de ses prêtres ce commandement du Maître, et de le faire suivre d'un acte d'amoureuse adhésion. « Toutes les fois que vous ferez ce que je viens de faire, faites-le en mémoire de moi ; » ainsi se terminent les paroles de la consécration. Puis, après un instant d'adoration silencieuse, le prêtre reprend : « Oui, Seigneur, nous nous souvenons, nous vos serviteurs, et tout votre peuple sanctifié, nous nous souvenons de vous et surtout de votre bienheureuse Passion, *tam beatæ Passionis*, » — bienheureuse pour nous, alors qu'elle a été si douloureuse pour vous (1).

Et comment pourrions-nous l'oublier, ô sainte Victime ? Lorsque, chaque matin, usant du pouvoir souverain que vous avez confié à notre indignité, nous vous appelons sur l'autel, lorsque nous recevons dans nos mains tremblantes, puis dans notre cœur ému, votre corps immolé, lorsque nos lèvres sont empourprées du Sang que vous avez répandu, comment oublier votre amour se donnant au cénacle ? Comment oublier cette veille de l'agonie ? Comment oublier les souffrances, les humiliations, la mort et le

(1) « Des théologiens de grand mérite veulent que, d'après ce texte : *Hoc facite in meam commemorationem*, les prêtres soient obligés, en célébrant la messe, de se rappeler la passion et la mort de Jésus-Christ. » S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, *Le Prêtre*, tome II, p. 394 ; traduction du P. Pladys.

sacrifice du lendemain? Non, non! L'oubli est impossible, car le souvenir est impérissable, fort comme la mort, doux comme l'amour. Et à la seule pensée de ce divin mémorial, l'âme chrétienne, non moins que l'âme du prophète, se sent défaillir de reconnaissance et de bonheur : *Memoria memor ero, et tabescet in me anima mea* (1).

Dante disait de l'idéale beauté qu'il avait entrevue qu'elle *emparadisait* sa pensée. Que dirons-nous de vous, ô réalité supérieure à tout idéal, ô notre Hostie adorée, sinon que vous emparadisez toutes les puissances de notre être, notre esprit et notre cœur, notre âme et notre vie?

(1) THREN., III, 20.





CHAPITRE VII

LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE REPRODUCTION DU SACRIFICE DE LA CROIX ET SACRIFICE RÉEL



QUE Jésus-Christ, en instituant l'Eucharistie, ait voulu perpétuer jusqu'à la fin des temps le souvenir de sa mort, c'est chose incontestable, et nous croyons l'avoir prouvé.

Mais est-ce là toute la raison de ce grand bienfait? Quand il nous le donna, le Sauveur n'avait-il point d'autre but? En un mot, l'Eucharistie n'est-elle qu'un mémorial?

Déjà nous avons entendu le concile de Trente répondre à cette question. Non, dit-il, l'Eucharistie n'est pas seulement un mémorial; elle est beaucoup plus que le souvenir, si expressif qu'il puisse être, du sacrifice de la croix, elle est ce sacrifice lui-même sans

cesse renouvelé aux regards des hommes, sans cesse reproduit sur tous les points de la terre.

Vérité capitale, beaucoup plus oubliée qu'il ne semble, et qu'il importe de mettre en lumière. Car si la Messe, comme on n'en peut douter, est le plus grand acte du culte catholique, combien de chrétiens cependant y assistent chaque semaine, sans savoir au juste ce qu'elle est ! Chez eux, les habitudes ont survécu à la doctrine ; mais quand la doctrine n'anime plus les habitudes, que sont-elles sinon un corps sans âme, le cadavre d'une religion morte ? Et n'est-ce pas aussi dans cette déplorable ignorance qu'il faut chercher la cause de la tiédeur dont s'accusent les personnes pieuses elles-mêmes, et le principe des incessantes distractions dont elles se plaignent ?

Que nos lecteurs veuillent donc pénétrer avec nous dans ce mystérieux Saint des Saints où s'élève l'autel et où s'immole la Victime, afin de contempler de plus près et la réalité divine et l'infinie sainteté du sacrifice qui y est offert.

I

Le premier mot dont se sert le concile de Trente, en parlant de la Messe, est celui de sacrifice véritable, *sacrificium verum* (1).

(1) Si quis dixerit in Missa non offerri VERUM et proprium sacrificium anathema sit. *Conc. Trid.*, sess. XXII, cap. I.

La Messe n'est pas seulement une cérémonie commémorative, ni une prière plus solennelle que les autres ; bien plus, elle ne consiste pas expressément dans la présence réelle de Notre-Seigneur sur l'autel. Sans doute, elle est Jésus présent, mais elle est plus que cela, elle est Jésus immolé, ou, pour être plus exact encore, elle est l'immolation actuelle de Jésus, car le sacrifice est un acte. Mais de quelle manière et sous quelle forme ? c'est ce que nous voudrions préciser.

Il ne faut d'abord jamais perdre de vue que la Messe se rapporte étroitement à la Passion, et l'autel à la croix. Enchaînés l'un à l'autre par un lien qu'il est impossible de briser, les deux sacrifices ont une intime unité qui les rend inséparables. Ni le Prêtre ni la Victime ne diffèrent ; des deux côtés c'est le Sauveur Jésus. L'oblation se fait au même Dieu par le même Christ et pour les mêmes hommes. Quant à l'immolation, celle du Calvaire est mystiquement représentée sur l'autel par la consécration distincte du pain et du vin et par la séparation des deux espèces. Si donc quelques différences apparaissent, elles n'affectent point la substance du sacrifice, mais seulement le mode particulier d'après lequel il est offert (1).

(1) Le cardinal Franzelin ramène ces différences à quatre principales : 1^o différence dans le mode d'oblation ou dans l'action sacrificale : le sacrifice du Calvaire était sanglant, celui de l'autel ne l'est pas ; le premier ne fut offert qu'une fois, le second l'est tous les jours et des milliers de fois par jour ; 2^o différence dans le prêtre *visible* : au Calvaire, Jésus-Christ s'offrait directement ;

Première et essentielle vérité qu'il est nécessaire d'incruster dans notre esprit, au point qu'elle n'en puisse sortir. Outre qu'elle est de foi, quels sentiments de piété n'évoque-t-elle pas ! Non moins que le drame du Golgotha, la Messe est une *action* vivante qui se déroule à nos regards, et qui aboutit à l'immolation de la Victime, sous le glaive de la parole. Par cette immolation, le sacrifice du Vendredi-Saint est reproduit sous nos yeux : comme autrefois, Jésus est là, non pas glorieux et triomphant, mais livré et sacrifié ; car décidément, ce ne sont point des leçons de bonheur et de gloire qu'il a l'intention de nous donner : ici-bas le bonheur est trop égoïste, la gloire trop vaine, tous deux trop éphémères. Ce que le divin Maître veut nous apprendre, c'est l'abnégation dans la patience, le don de nous-mêmes dans le dévouement, l'acceptation sinon joyeuse, au moins résignée de la souffrance. Voilà pourquoi, tous les jours, il renouvelle sa mort en notre présence, sur les reliques des martyrs : à la Messe, nous sommes vraiment au Calvaire.

N'y soyons pas comme les bourreaux qui le frappaient ni comme les pharisiens qui l'insultaient :

à l'autel, il s'offre par son ministre ; 3^e différence de fin et d'effet : sur la croix, le Christ méritait et satisfaisait, tandis qu'à l'autel il ne fait qu'appliquer ses mérites et sa satisfaction ; 4^e différence de relation mutuelle : le sacrifice de la croix n'était le signe et la représentation d'aucun autre, tandis qu'il est lui-même représenté par le sacrifice de l'autel. (*De Euch. ut sacrif., thes. xvi.*)

ce serait le père des sacrilèges. N'y soyons pas non plus comme la foule indifférente qui passait en curieuse devant le Crucifié, sans lui donner, je ne dis pas l'hommage dû à un Dieu, mais même un peu de cette naturelle compassion qu'appelle le malheur : ce serait une légèreté sans excuse. Soyons-y comme Jean le Bien-Aimé, comme Madeleine la repentie ; soyons-y surtout comme Marie, la Mère de douleurs, tout pénétrés de la grande action qui s'opère, saintement unis à la Victime, abîmés à ses pieds dans l'adoration, la reconnaissance, la prière et l'amour.

II

Aussi bien, Jésus est là, — et par le fait même du sacrifice eucharistique, — dans un état d'immolation et d'anéantissement plus grand encore, si c'est possible, qu'au Calvaire. Au Calvaire, il obéissait à Dieu son Père ; à l'autel, il obéit au prêtre, sa créature. Au Calvaire, il obéissait jusqu'à la mort de la croix ; à l'autel, il obéit jusqu'à cette mort mystique, plus humiliante, que nous appellerons la mort et l'ensevelissement des espèces sacramentelles. Au Calvaire, il sacrifiait sa vie ; à l'autel, il en sacrifie la jouissance. Sur la croix, il était Victime ; sur l'autel, il est Hostie. Or, l'Hostie semble toucher de plus près aux frontières du néant que la Victime. Si dans celle-ci la

gloire divine disparaît, du moins la forme humaine demeure ; celle-là voile jusqu'à l'humanité :

In cruce latebat sola Deitas ;
At hic latet simul et humanitas (1).

La victime a encore quelque existence personnelle : avant d'expirer, elle se meut, elle gémit, elle pleure ; en mourant, elle pousse un grand cri ; morte, il lui reste au moins la forme d'un être humain, et le soldat trouve en elle où frapper. Mais l'Hostie ! ah ! qui dira bien le degré d'abaissement où elle précipite Jésus ? Plus d'apparence ni de vie, ni d'action, ni de volonté ; plus de forme ni humaine ni divine, j'allais dire plus rien ! car en vérité, qu'est-ce que cette parcelle qui gît sur l'autel ? Qui donc reconnaîtra le Dieu du ciel sous ces fragments infimes ? C'est le dernier mot de l'anéantissement.

Aussi, de graves et nombreux auteurs ont-ils vu, dans l'état sacramentel où Jésus est réduit par la consécration, une immolation suffisante pour constituer, à elle seule, un sacrifice réel ; de telle sorte que la Messe, selon eux, est un sacrifice non pas uniquement en vertu de sa relation avec celui du Calvaire, ni uniquement par la séparation symbolique des deux espèces, mais en elle-même et par le mode d'être dans lequel elle constitue le Christ. N'était-ce pas aussi la pensée du concile de Trente, lorsque, après avoir

(1) Rhythm. S. Thom. Aquin., *Adoro te*.

qualifié la Messe de sacrifice véritable, *sacrificium verum*, il l'appelait encore, et aussitôt, sacrifice propre, *sacrificium proprium* ?

Cette doctrine nous captive. On nous permettra d'y insister quelque peu, en nous appuyant, entre beaucoup d'autres, sur deux autorités considérables. Malgré son aspect austère, la théologie pure est loin d'être sans charme, et nos lecteurs, voulons-nous croire, nous sauront gré de leur en offrir une page choisie.

Écoutons d'abord le cardinal de Lugo, ce jésuite du xvii^e siècle qui fut compté au nombre des huit théologiens les plus illustres de l'univers catholique :

« Bien que, par la consécration, le Christ ne soit pas détruit substantiellement, il l'est cependant d'une certaine manière, *humano modo*, en ce sens qu'il est réduit à un état inférieur, *quatenus accipit statum declivorem*, à un état qui le rend à la fois incapable d'user de son corps comme en usent les hommes et apte à servir de nourriture. Humainement parlant, il est donc là comme si en réalité il fût devenu un vrai pain, comme s'il se fût changé en aliment. Et ce changement suffit à constituer un sacrifice véritable ; car être homme et devenir comestible, le devenir à tel point qu'on ne puisse servir à aucun autre usage qu'à celui d'aliment, c'est un changement plus considérable que les modifications ordinaires réclamées par le sentiment commun pour l'essence d'un sacrifice. Aussi saint Grégoire de Nysse déclare-t-il qu'au Cénacle,

lorsque Notre-Seigneur se donna lui-même en nourriture à ses Apôtres, il y eut un véritable sacrifice offert; car le corps de la victime étant impropre à être mangé tant qu'il est vivant, le réduire à l'état d'aliment, c'était en quelque sorte lui donner la mort, non pas physiquement sans doute, mais moralement (1). »

La même doctrine s'est retrouvée de nos jours sur les lèvres d'un autre jésuite non moins docte, cardinal lui aussi, qui enseignait naguère au Collège romain sous les yeux du Souverain Pontife, et qui fut revêtu de la pourpre en récompense de son enseignement :

« Que l'on considère, dit-il, l'état dans lequel le Christ, souverain Prêtre, se constitue comme victime, en plaçant, par la consécration, son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin. Le premier-né de toute créature, le chef de l'Église, celui qui en toutes

(1) Licet ipsa consecratione non destruatursubstantialiter, sed tamen destruitur humano modo, quatenus accipit statum decliviorē et talem quo reddatur inutile ad usus humanos corporis humani, et aptum ad alios diversos usus per modum cibi; quare humano modo idem est ac si fieret verus panis, et aptaretur ac condiretur in cibum; quæ mutatio sufficiens est ad verum sacrificium; fieri enim comestibile illud quod non erat comestibile, et ita fieri comestibile ut jam non sit utile ad alios usus, nisi per modum cibi, major mutatio est quam aliæ quæ ex communi hominum mente sufficiebant ad verum sacrificium. In quo sensu dixit Gregorius Nissenus tunc Christum sacrificium declarasse, cum corpus suum discipulis ad edendum præbuit; nam victimæ corpus non est ad edendum idoneum, si animatum sit; reddere ergo illud corpus ad statum cibi comestibilis, fuit quasi occidere illud, non physice, sed moraliter seu humano modo. — DE LUGO, *De Euchar.*, disp. XIX, sect. V. (*Curs. comp.*, tom. XXI, p. 730.)

choses tient le premier rang, se donne lui-même à son Église pour recevoir, par le ministère de ses prêtres, un état où son corps et son sang deviennent une véritable nourriture et un véritable breuvage. Par le fait de cet état, il perd toute faculté de produire les actes de la vie sensible ; il ne peut plus agir selon sa nature corporelle ; son humanité, enchaînée sous les espèces, est livrée en quelque sorte au bon plaisir des créatures, comme si elle était chose morte. Et il se constitue en cet état, lui, le souverain Prêtre, afin d'exprimer au nom de toute l'Église dont il est le chef, et pour que l'Église exprime par lui le souverain domaine de Dieu et l'absolue dépendance de toute créature. Par là encore, il veut exprimer et représenter la satisfaction qu'il consommait autrefois sur la croix pour les péchés du monde, en livrant son corps et en versant son sang. Or, un tel « anéantissement » non seulement suffit à constituer un sacrifice propre et véritable, mais nulle part, si on accepte le sacrifice sanglant de la Croix, on ne trouve réalisée d'une manière plus sublime et plus profonde l'idée d'un tel sacrifice (1). »

(1) Jam consideretur, quæso, status in quo Christus Dominus summus sacerdos per consecrationem secundum ss. corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini sese ut victimam constituit. Primogenitus omnis creaturæ, caput Ecclesiæ, in omnibus primatum tenens (COLLOSS., 1, 15, 18) dat seipsum Ecclesiæ suæ per suos ministros sacerdotes constituendum corpore ac sanguine suo in tali modo existendi sub speciebus panis ac vini, ut vere sit in statu cibi ac potus ; ut (formaliter quatenus constituitur sub his speciebus) desinat omnis actus connaturalis vitæ corporeæ pendens a sensibus ; ut nihil secun-

Jésus-Christ est donc réellement immolé par cela seul qu'il se fait sacrement et qu'il accepte le mode, les conditions et les conséquences de l'existence sacramentelle. Etre réduit à la forme de pain et de vin constitue pour le Christ glorieux un tel anéantissement, que cet anéantissement suffit à la vérité du sacrifice eucharistique dont il est la raison constitutive : par lui, Jésus est assez détruit pour qu'on puisse dire qu'il se trouve dans un état de victime et de mort.

Qu'on veuille y réfléchir, en effet. L'être qui se cache ainsi sous les apparences du pain est le même qui vit et règne à la droite du Père, le même dont la splendeur illumine les cieux et dont la présence fait la joie des élus, le même, enfin, dont la majesté jette en adoration l'innombrable multitude des anges. En

dum corpus possit agere connaturaliter; ut corpus ejus ac sanguis, in quantum præsentia ejus alligatur speciebus, permittatur quodammodo arbitrio creaturarum non secus ac si esset res inanimata; in tali vero conditione se constituit, ut ipse summus sacerdos pro tota Ecclesia cujus ipse est caput, et Ecclesia per ipsum exprimat in corpore et sanguine sacratissimo, supremum Dei dominium et absolutam dependentiam omnis creaturæ, cujus ipse homo Jesus Christus est primogenitus, et simul exprimat et exhibeat satisfactionem pro reatibus olim consummatam in cruce hujus ipsius corporis traditione et hujus sanguinis effusione. Atqui talis « exinanitio » ad exprimendam majestatem absoluti domini Dei et satisfactionem pro reatibus morte completam non solum satis intelligitur ut vere et proprie sacrificialis; sed etiam, excepto sacrificio cruento in cruce, nullam sublimiorem ac profundiorum rationem veri et proprii sacrificii concipere possumus. — FRANZELIN, *De Euchar. ut sacrif.*, thes. xvi. — Lire toute la thèse.

vain rassemblerait-on autour de sa personne toutes les magnificences rêvées par l'imagination, on n'aurait même pas l'ombre de celles qui l'entourent.

Et maintenant, contemplez-le sur la terre : quel abîme entre la gloire de son trône et l'obscurité de son autel ! Quel contraste entre sa nature et son état ! Il est la Lumière, et on ne le voit pas. Il est la Beauté, et il a moins d'éclat que la fleur des champs. Il est la Richesse, et nul n'est plus pauvre. Il est la Toute-Puissance, et il paraît sans force. Il est l'Immensité, et la moindre parcelle le renferme. Il est la Vie, et il demeure sans mouvement, sans action sensible, enseveli comme un mort dans le suaire des espèces. Il est le Roi des siècles, et le voilà non seulement captif des chaînes sacramentelles, mais livré sans défense aux hommes comme aux éléments. Enfin il est Dieu et il est homme, mais nul vestige de divinité, nulle apparence humaine ! Les accidents du pain restent seuls, et ces accidents eux-mêmes sont sans substance : il n'y a même plus de pain ! Qu'y a-t-il donc sous ces humbles voiles ? Demandez-le à la foi, demandez-le à l'amour : il y a la substance du corps et du sang de Jésus, il y a son cœur, il y a son âme, il y a sa divinité, il y a le Christ complet, mais le Christ dans un incomparable anéantissement. « Cet anéantissement ne vaut-il pas une mort ? La victime égorgée dans les sacrifices anciens disparaissait-elle plus entièrement dans les cendres du bûcher que le Christ sous la poussière des accidents ? O prêtre, pourraient dire les

anges, tu l'as réduit au néant, notre Roi de gloire : il est moins vivant dans cet état que le ver de terre, et le brin d'herbe annonce sa présence au soleil avec plus d'éclat que lui (1) ! »

Voilà l'abîme d'humiliation où l'acte consécrateur plonge le Dieu du ciel. Car ce sont bien les paroles sacerdotales qui créent le sacrifice eucharistique. Mais elles le créent non seulement par la relation étroite qu'elles lui donnent avec le sacrifice de la croix, non seulement par la mort mystique qu'opère la double consécration et que représente la séparation des espèces ; elles le créent encore par l'état singulier de très réelle immolation où elles établissent Jésus-Christ, en le soumettant aux conditions de l'existence sacramentelle, et en l'assujettissant à toutes les lois qui régissent les êtres inanimés. A lui seul, un pareil état suffirait à faire de la Messe un sacrifice véritable et propre, *verum et proprium*.

Telle est la doctrine dont on entend l'écho dans toute la tradition catholique (2).

(1) P. TESNIÈRE, *Somme de la prédication eucharistique*, 1^{re} part., 4^e confér.

(2) Il s'en faut, en effet, que ce sentiment ne soit soutenu que par les auteurs précédemment cités. Saint Grégoire de Nysse, saint Denis d'Alexandrie, Bellarmin, François de Lugo, frère du cardinal, Jean Ulloa, Platel, Antoine, la *Théologie de Wurtzbourg*, Viva et beaucoup d'autres enseignent cette doctrine, que favorisent aussi de nombreux textes liturgiques, et que Franzelin qualifie de *omnino vera*. Il ajoute que les principes sur lesquels elle repose et d'où elle découle sont tous ou de foi ou théologiquement certains. — Cf. FRANZELIN, *loc. cit.*

Un savant professeur du grand séminaire de Gyor, en Hongrie, le D^r A. Kisfaludy, a soutenu dernièrement (1886) la même

III

De cette doctrine découlent des conséquences pratiques et pieuses par lesquelles nous voudrions terminer ce chapitre, et que nous ramènerons à trois : l'humilité, la réparation et l'abandon.

Certes, si jamais l'orgueil reçoit une leçon, c'est bien là. Quel enseignement et quel exemple ! L'homme aime à paraître, Jésus disparaît tout entier. L'homme passe sa vie à se rechercher, Jésus passe la sienne, dans l'hostie, à se perdre et à s'effacer. L'homme est avide de gloire, de bruit, d'honneurs, de vanités et de louanges ; Jésus n'a pas assez de voiles, de silence et d'obscurité pour nous redire : « Apprenez de moi que je suis humble de cœur. » C'est que nulle vérité ne pénètre aussi difficilement dans l'esprit humain ; c'est que nulle vertu n'a plus de peine à s'emparer de l'âme et à la vivifier. Nous sommes, hélas ! si près de nous ! Même quand nous essayons de nous oublier, nous nous retrouvons si vite ! Le *moi* pousse de telles racines au dedans, et parfois de tels rameaux au dehors, qu'il étouffe tous les germes semés par la grâce, et suffit à rendre stérile tout le champ spirituel. Oh ! comme

thèse, avec beaucoup de force et avec une grande clarté d'exposition, dans une étude dogmatique écrite en hongrois et intitulée : *la Sainte Messe considérée comme sacrifice*. (A Szentmise aldozati valozaga.)

nous avons besoin du spectacle de l'autel ! Où donc, si ce n'est là, où donc apprendrons-nous que, frères de Celui qui s'est anéanti non seulement jusqu'à la forme de l'esclave, comme dit l'Apôtre (1), mais jusqu'à la forme du pain, nous ne pouvons avoir d'autre règle de sainteté que la parole du Précurseur : « Diminuer pour qu'il grandisse ; *Illum oportet crescere, me autem minui* (2). » Humble et belle parole qui condense toute la perfection chrétienne, dont elle est la loi.

C'est en effet par la généreuse humilité des âmes que Jésus-Christ veut grandir. Plus il se dérobe et s'abaisse, plus l'âme fidèle brûle du désir de le glorifier. Elle veut que, semblable à celui de la Résurrection, le sépulcre de l'Hostie soit, lui aussi, un sépulcre glorieux (3). Et c'est justice : moins on reconnaît le Roi du ciel dans ce tombeau des espèces, plus il faut qu'on le reconnaisse dans les magnificences du culte extérieur, mais surtout dans la foi, l'amour, le dévouement, la vie toute sainte de ses adorateurs. Eh quoi ! notre grand Dieu a multiplié les miracles pour se faire petit ; ne multiplierons-nous pas les hommages pour le proclamer grand ?

Ce désir devient plus intense quand on songe qu'à l'anéantissement volontaire de l'Hostie une foule

(1) Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. PHILIP., 11, 7.

(2) JOAN., 111, 30,

(3) Erit sepulcrum ejus gloriosum. IS., XI, 10.

d'âmes ne répondent que par l'indifférence, et d'autres par la profanation, le blasphème, le sacrilège, l'outrage sous mille formes. Alors, l'humilité ne suffit plus; on est pressé d'y joindre la réparation, c'est-à-dire la prière qui adore, la visite qui console, la communion qui unit, la pénitence qui expie, l'amour plus ardent qui proteste contre l'injure, puis enfin ce suprême degré de l'amour qui s'appelle l'abandon.

Là encore, l'exemple vient du tabernacle : le sacrifice de Jésus dans l'hostie n'est-il pas poussé jusqu'aux dernières limites de l'abandon? Le Christ ne s'y livre-t-il pas sans réserve et à Dieu et aux âmes? Pendant qu'il est anéanti devant la majesté de son Père, les hommes peuvent faire de lui ce qu'ils veulent, le prendre, le donner, le délaissé, le porter ici ou là, le confier même à des indignes : il se laisse faire. Aucune puissance de son corps et de son âme, à plus forte raison aucune puissance de sa divinité n'est en action visible; il est, dans toute la force du mot, un être abandonné.

Dès lors on comprend que la plus parfaite coopération des âmes à cette vie de Jésus-Hostie soit un abandon total à son esprit, à sa volonté et à son action. Par cet abandon, non seulement l'âme se dégage du péché et des créatures, mais, ce qui est bien plus difficile, elle se dépouille d'elle-même, elle se désapproprie de son être pour se livrer entièrement à Jésus dont elle devient ainsi l'hostie, par un culte d'imita-

tion parfaite : *Spirituales hostias, acceptabiles Deo* (1).

Cet état est le plus haut degré de l'immolation, car il crucifie l'être entier, qu'il anéantit en quelque sorte; il est la mort de tout égoïsme et, du même coup, l'expression pure du pur amour. Il livre à Dieu tout ce que nous sommes, dit Bossuet, et nous unit à tout ce que Dieu est. Qu'on ne le confonde pas toutefois avec le quiétisme : il en est l'antipode. On n'y parvient jamais et l'on ne s'y maintient pas sans de grands labeurs ni de grandes vertus. Rien ne coûte à la nature humaine, rien ne coûte à la volonté comme de s'aliéner, même pour se livrer à Dieu. Mais quand une fois on est entré dans cette voie, on y recueille, et au delà, le cent pour un de l'Évangile : on s'est appauvri de soi-même, c'est vrai, mais pour s'enrichir de Jésus. C'est le plus court chemin de la sainteté, le chemin des parfaits.

Par cet abandon, en effet, Jésus devient pratiquement le Roi de l'âme qui lui est restituée sans réserve : il en fait ce qu'il veut, il ordonne et elle obéit, il la

(1) I PETR., II, 5. — C'est la pensée du grand théologien si souvent cité : *Ut simus nos ipsi continuum sacrificium pro Christo, qui se perenni sacrificio pro nobis et nos sua membra in seipso capite offert Deo Patri.* FRANZELIN, de *Euchar. ut sacrif.*, th. XVI. — Voir BOSSUET, *Discours sur l'acte d'abandon à Dieu*, Edit. Vivès, vol. VII : et Mgr GAY, de *l'Abandon à Dieu*, dans l'ouvrage sur *la Vie et les Vertus chrétiennes*, tome II. — Signalons aussi, sur l'état et sur le vœu d'abandon, un livre récent et qui a pour titre : *Aimer et Souffrir, ou vie de la Rév. Mère Sainte Thérèse de Jésus, abbesse du monastère de Sainte-Claire de Lavour*, par M. l'abbé ROQUES, archiprêtre de Lavour; 1 vol. in-12.

mène où il lui plaît, par les routes qui lui conviennent, dans la joie ou dans la souffrance, dans la gloire ou dans l'opprobre, dans la santé ou dans la maladie, à la vie ou à la mort; elle se laisse faire et dit un amoureux *amen* à tous les vouloirs divins.

Il devient aussi le prêtre de l'âme, et exerce sur elle sa souveraine sacrificature. L'âme complètement abandonnée n'est plus qu'une apparence que le Christ consacre et qu'il immole, sous laquelle il vit et par laquelle il agit : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* (1). Elle existe alors, si l'on peut parler de la sorte, de la même manière qu'existe Jésus sous les espèces sacrées, dans un état de mort à l'égard des choses dont elle use, de ses opérations et de son être. « Elle est une créature nouvelle qui perd sa vie propre et qui vit de la vie du Sauveur (2). » Elle répond ainsi pleinement au dessein de Dieu sur elle, elle traduit dans chacun de ses actes la volonté divine, et arrive sûrement au degré de perfection où sa prédestination l'appelle.

Voilà le vrai culte eucharistique, l'adoration en esprit et en vérité. Entre l'âme abandonnée et Jésus, il n'y a pas seulement union, il y a une sorte d'unité : *sint unum* ! C'est la même vie d'hostie qui se prolonge, et c'est le Christ qui la continue dans l'âme sur la

(1) GALAT., II, 20.

(2) MÈRE MARIE-DE-SALES CHAPPUIS. Voir sa *Vie*, chap. XLVIII, P. 447.

terre, comme il la continue en lui-même dans le tabernacle. L'âme est, elle aussi, une Eucharistie, une hostie vivante et sainte, *hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* (1).

Assurément, il y a de nombreux degrés dans cette vertu d'abandon. Quiconque aime Jésus-Hostie doit essayer d'en gravir au moins quelques-uns, en ne refusant à la grâce aucun des dépouillements extérieurs ou intérieurs qu'elle demande, et en devenant par là, autant qu'il est possible, une espèce sacramentelle, faible sans doute, petite, obscure et pauvre, mais toute pleine de Jésus.

(1) ROM., XII, 1.





CHAPITRE VIII

LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE

APPLICATION DU SACRIFICE DE LA CROIX

RERPÉTUER ici-bas le souvenir du Calvaire et reproduire sur l'autel la réalité du sacrifice de la croix, tels sont les deux premiers buts de la messe. Elle en a un troisième, d'un caractère essentiellement pratique, celui d'appliquer aux âmes les mérites acquis par la mort du Rédempteur.

I

Sur la croix, Jésus-Christ se livrait pour tous les hommes en général; à l'autel, il distribue à chacun une part de ses mérites. « D'objective qu'elle était, son immolation devient donc subjective (1). » — « Sur

(1) MÆLHER, *Symbolique*, liv. I, § 44.

la croix, dit le P. de Condren, Jésus-Christ apaise par son sang la colère de Dieu, satisfait à sa justice, expie le péché et mérite le salut du monde. Mais le sacrifice qu'il y accomplit ne donne point encore actuellement aux hommes les grâces dont il est la source, il les y prépare et les dispose à les recevoir par l'expiation préalable qu'il opère du péché. C'est par son sang et sa mort qu'elle se fait, et c'est par les sacrements, et surtout par la sainte Eucharistie, que la grâce de Jésus-Christ est communiquée. Le sacrifice de la croix est donc le sacrifice de rédemption et de mérite, car il mérite tout, mais il ne donne et n'applique rien; et le sacrifice de la messe est le sacrifice d'application et de sanctification, car il donne et applique tout, mais il ne mérite rien (1). »

En un mot, le Calvaire est la source, l'autel est le canal; le Calvaire a recueilli tout le sang de Jésus, l'autel apporte à flots ce sang répandu pour nous, il en arrose le champ des âmes, il le féconde, il y fait germer les semences de la sainteté. En vain les eaux jailliraient de la montagne, si le fleuve ne les amenait dans la plaine. Ainsi, l'immolation du Golgotha resterait inefficace sans la Messe qui en apporte les grâces et qui les distribue, Sans doute, tous les sacrements tirent leur vertu du sacrifice de la croix, et tous en communiquent les mérites; mais parce que l'Eucharistie seule renouvelle et reproduit ce sa-

(1) P. DE CONDREN, *Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, deuxième partie, chap. VIII.

crifice, seule aussi elle est le centre des autres sacrements et leur fin. Cela est tellement vrai que le baptême lui-même, disent les théologiens, ne confère la grâce qu'en vue de l'Eucharistie (1). La Messe, en effet, c'est le sacrifice de la croix rapproché de nous; « c'est l'immolation d'un Dieu qu'on nous met en quelque sorte dans la main, pour que nous puissions prendre la part qui nous revient, dans le temps, les circonstances, la mesure, et pour le but déterminés par la Providence (2). »

Aussi les quatre fins du sacrifice eucharistique sont-elles les mêmes que celles du sacrifice sanglant, avec cette différence qu'au lieu d'être universelles et indéterminées, elles se particularisent en s'appliquant à chacun de nous.

A l'autel comme sur la croix, Jésus-Christ adore l'auguste Trinité. C'est son premier devoir, son premier besoin : il est là pour Dieu plus encore que pour les hommes, il a soif de proclamer par ses anéantissements le domaine absolu de l'Être des êtres. Mais c'est aussi pour nous, célébrant ou assistants, qu'il rend à l'Éternel cet hommage souverain, c'est en notre nom et à notre place qu'il proteste de notre dépendance de créature et des droits du Créateur.

A l'autel comme sur la croix, Jésus-Christ offre à

(1) *Sacramenta Baptismi et Pœnitentiæ... non conferunt gratiam, nisi respiciendo ad Eucharistiam.* CLEMENS MARC, *Institutiones morales alphonsonianæ*, editio altera, n. 1563, tom. II, p. 110.

(2) P. MONSABRÉ, *Conférences de Notre-Dame de Paris*, 70^e Confér.

Dieu un sacrifice de louanges, sacrifice dont la perpétuité et l'universalité sont de rigoureuse justice, la gratitude devant égaler le bienfait : *Vere dignum et justum est, æquum et salutare nos tibi semper et ubique gratias agere*. Et comme tous les biens nous sont venus du ciel par Jésus, il est juste encore que la gloire en remonte au ciel par la même voie (1). Médiateur dans l'effusion de la grâce, Jésus-Christ l'est donc aussi dans l'effusion de la reconnaissance ; il remercie sans cesse sur nos autels. Il est lui-même la Louange vivante et substantielle. Mais parmi les bienfaits dont il rend grâces, nous pouvons à notre gré mettre au premier rang ceux que nous avons personnellement reçus : allons au sacrifice, et que notre cœur si insolvable emprunte la voix de la Victime pour célébrer, sans défaillir, les infinies munificences.

A l'autel comme sur la croix, Jésus-Christ présente à la justice de son Père la satisfaction due pour les péchés des hommes, satisfaction sans pareille, composée de ses larmes, de ses humiliations, de ses douleurs, de son agonie et de sa mort. Nos crimes sont là, devant le regard de Dieu : les voici, innombrables, laids, odieux, provocateurs de l'éternelle colère. Mais en même temps, et tout à côté, voici l'Agneau qui ôte les péchés du monde : il s'offre de nouveau au Seigneur, il l'apaise, et le Seigneur apaisé laisse des-

(1) « Eodem enim ordine debet gratiarum actio in Deum recurrere quo gratiæ a Deo in nos deveniunt, quod quidem est per Jesum Christum. S. THOM. AQUIN., *ad Rom.*, lect. v.

cendre en notre âme la grâce purificatrice du repentir. Voici Celui qui a souffert à notre place, qui a pris sur lui le fardeau de nos iniquités : grâce à son expiation que la Messe représente, le châtement dû à nos fautes déjà pardonnées nous est remis, soit à nous ici-bas, soit à nos âmes aimées au purgatoire (1).

Enfin à l'autel comme au Calvaire, Jésus-Christ appelle sur le monde l'intarissable libéralité de la main divine ; mais cette main, sollicitée et comme attirée par l'Hostie qui lui est un aimant, s'incline directement vers nous présents au sacrifice, vers nous qui l'offrons, vers nous pour qui il est offert, vers tous ceux aussi que lui désignent nos prières unies à celles du divin intercesseur. Main toute débordante de richesses ! Il n'y a qu'à s'approcher et à prendre, à prendre pour soi et pour les autres. Oh ! n'oublions

(1) Il est de foi que la Messe est un sacrifice propitiatoire, non pas toutefois en ce sens qu'elle efface directement les péchés *ex opere operato*, à l'instar du sacrement de Pénitence, mais en ce que « le Seigneur apaisé par l'oblation de ce sacrifice, accorde la grâce et le don du repentir, » dit le concile de Trente : *Docet sancta Synodus sacrificium istud vere propitiatorium esse... Hujus quippe oblatione placatus Dominus gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit.* (Sess. xxii, cap. 2.) Nul moment n'est donc plus favorable que celui de la Messe pour obtenir de Dieu la grâce surnaturelle de la contrition.

Remarquons d'ailleurs que si elle ne remet qu'indirectement les péchés, la Messe remet directement la peine due aux péchés déjà pardonnés : ce fruit de satisfaction est toujours obtenu, parce qu'il est inhérent au sacrifice. De là l'efficacité immédiate de la Messe à l'égard des âmes du purgatoire. Cf. FRANZELIN, *De Euch. ut sacrif.*, th. xii.

personnel! L'Eglise, patrie spirituelle, la patrie du temps, le diocèse, la paroisse, la famille, l'amitié; puis, dans un autre ordre de relations, les pécheurs, les indifférents, les tièdes, les défaillants, les pauvres, les malades, tous ceux enfin qu'étreignent et que brisent les infirmités de l'âme, de l'esprit, du cœur et du corps... quel cercle immense à parcourir! Mais où donc, si ce n'est à l'autel et au pied de l'autel, où donc se mieux souvenir qu'on est catholique et

Faire en priant le tour des misères du monde?

Ne craignons pas de trop demander, car, en soi, le sacrifice est d'une valeur inépuisable : c'est un trésor grand comme Dieu. Et toutefois assistons-y fréquemment et avec ferveur, car son mérite infini ne nous est appliqué que d'une manière finie, dans une mesure connue de Dieu seul, mais proportionnée sûrement à nos dispositions intérieures, *secundum quantitatem devotionis*, dit l'Ange de l'école (1). Plus nos âmes seront épurées par la pénitence, dégagées d'elles-mêmes par l'abnégation, ennoblies par le dévouement, dilatées par l'amour, plus abondantes aussi seront les faveurs qu'elles obtiendront de Celui qui s'immole pour elles (2).

(1) *Sum. th.*, pars III, quæst. LXXIX, art. v, ad concl.

(2) Il peut n'être pas inutile de rappeler ici qu'on distingue trois effets ou trois fruits différents de propitiation et d'impé-ration produits par le sacrifice de la Messe : le fruit *général*, qui s'applique à tous ceux pour qui Jésus-Christ est mort, par conséquent à tous les hommes, mais plus particulièrement à l'Eglise, et qui procure le bien commun de la société chré-

II

Or, il est à notre portée un moyen sûr et doux de rendre plus efficace l'assistance au saint sacrifice : c'est de nous incorporer la Victime par la communion. Non seulement la présence de Jésus en nos âmes accroîtra notre ferveur et rendra ainsi nos dispositions meilleures, mais le sacrement étant la consommation nécessaire du sacrifice, en est aussi le fruit immédiat. C'est pourquoi la messe ne peut s'achever sans la communion : le sacrifice n'est parfait que lorsque la victime a servi d'aliment.

Et à ce titre, ne pourrait-on pas dire que l'Eucharistie complète le sacrifice de la croix en permettant la manducation de la Victime ? Sur la croix en effet, la Victime mourut pour tous, mais elle ne fut consommée par personne. L'Eucharistie rend cette consommation possible ; bien plus, elle la rend obligatoire, selon le commandement du Maître : Prenez et mangez, *accipite et comedite !*

tienne ; le fruit *spécial*, appelé aussi fruit moyen ou ministériel, qui est la propriété exclusive du prêtre et qui est appliqué par lui à une ou plusieurs personnes déterminées ; enfin le fruit *très spécial*, qui s'applique au célébrant d'abord, puis aux fidèles présents et unis au prêtre. Ces derniers mots mettent en plein jour l'importance, pour les chrétiens, d'assister fréquemment et pieusement à la Messe, à laquelle ils participent vraiment, à titre d'offrants.

Déjà, dans les sacrifices anciens, il en allait de la sorte : les prêtres et ceux qui avaient offert la matière de l'immolation participaient au sacrifice en consommant une part de la victime. « Le sacrifice qui finissait par là était regardé comme un festin solennel de l'homme avec Dieu ; et s'il y avait parmi les Juifs des holocaustes, c'est-à-dire des sacrifices où la victime était entièrement brûlée, on les accompagnait de l'offrande d'un gâteau, afin qu'en ces sacrifices même il y eût à manger pour l'homme (1). » Notre Victime à nous ne peut se diviser, mais par un prodige qui a sa source dans les abîmes de l'amour, elle se reproduit à l'infini :

Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

Le poète théologien du moyen âge a dit mieux encore :

Sumit unus, sumunt mille,
Quantum isti tantum ille,
Nec sumptus consumitur (2).

Les premiers chrétiens n'avaient garde de se priver de cet efficace complément du sacrifice, ils n'assistaient jamais à la Messe sans communier. Tel est encore assurément le désir de Jésus, tel est le vœu de

(1) PÉLISSON, *Traité de l'Eucharistie*, p. 182. — Paris, 1694.

(2) S. THOMAS, *Prose de la fête du Saint-Sacrement* : *Lauda Sion*.

l'Eglise (1); et si tous n'y peuvent répondre à la lettre, pourquoi les pieux n'y répondraient-ils pas dans une plus large mesure? On est revenu, Dieu merci, et l'on revient chaque jour davantage des déplorables rigueurs jansénistes. Nous n'en sommes plus à croire que, pour atteindre à la perfection, il faille se tenir éloigné de Celui qui en est le principe; nous pensons en outre que, parmi les enfants du Père de famille, ceux qui jouissent d'une florissante santé ne sont pas seuls à avoir droit à la nourriture; les faibles, les infirmes et les convalescents y ont droit aussi, et ils en ont d'ailleurs un besoin d'autant plus grand que cette nourriture leur sert de remède. « Elle est un antidote, dit le concile de Trente, un antidote qui délivre des fautes quotidiennes et qui préserve des péchés graves (2). »

Que toute âme donc qui n'est pas morte et qui veut sérieusement accroître sa vie s'approche souvent de la Table où Jésus se donne (3). Mais qu'elle s'en ap-

(1) Le concile de Trente a expressément formulé ce vœu : *Optaret quidem sacrosancta Synodus ut in singulis Missis fideles adstantes... sacramentaliter Eucharistiæ perceptione communicarent.* — Sess. xxii, cap. vi.

(2) Antidotum quo liberemur a culpis quotidianis, et a peccatis mortalibus præservemur. Sess. xiii, cap. ii.

(3) L'état de grâce et le sincère désir de se sanctifier sont les deux seules conditions imposées par les saints et par la théologie à la communion même fréquente. (Voir saint Alphonse de Liguori.)

Saint Anastase le Sinaïte semble aller plus loin encore : « Avant de s'approcher de la communion, dit-il, il faut s'éprou-

proche avec foi, car c'est le Dieu caché ; avec pureté, car c'est le Dieu saint ; avec humilité, car c'est le Dieu infini ; avec confiance, car c'est le Dieu bon. Beaucoup, hélas ! ont le cœur desséché parce qu'ils oublient de manger ce pain (1), ou parce qu'ils le mangent avec des dispositions telles qu'ils ne peuvent se l'assimiler.

La Table du Seigneur est le rendez-vous de toutes les âmes de bonne volonté, âmes d'adolescents et de vieillards, âmes de vierges et de mères, âmes de prêtres et de fidèles, âmes parfaites ou âmes attardées : chacune y puise l'aliment qui lui convient, selon son état, sa vocation, ses dispositions et ses besoins. Ne voit-on pas le chêne et le brin d'herbe se nourrir de la même terre ? le lion et l'insecte boire à la même source ? Autrefois, chaque Israélite voyageur, en route vers la Terre promise, trouvait à la manne du désert un goût adapté à son tempérament et à ses désirs. Ainsi de l'Eucharistie : pour le pécheur converti, elle est le banquet de la réconciliation, pour l'âme faible le banquet de la force, pour l'âme fidèle le banquet de la perfection, pour tous le banquet de la vie : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez

ver soi-même et se purifier de ses fautes ; quiconque fait ainsi peut s'en approcher quand bon lui semble » *Maximes tirées de ses CLIV questions.* (Voir les *Petits Bollandistes*) (21 avril.)

(1) *Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.*
Ps. c1, 5.

son sang, vous n'aurez point la vie en vous (1). »

Aussi bien, si c'est par le sacrifice de l'autel que celui de la croix nous est appliqué, n'est-ce pas surtout par la communion que la Victime eucharistique devient notre victime propre et personnelle? Quand donc sera-t-elle plus à nous que lorsqu'elle est en nous? Quand donc aurons-nous à son immolation une part plus copieuse que lorsque sa chair blessée, son sang répandu et son âme livrée vivent dans nos entrailles, « pour en dévorer les souillures (2)? » Quand donc ses divins mérites nous envahiront-ils plus abondamment qu'à l'heure où elle nous envahit elle-même? Quand donc enfin la vertu du sacrifice nous pénétrera-t-elle davantage qu'au moment où nous le consommons? La communion est le vrai festin sacrificial; elle est, pour ainsi dire, le sacrifice lui-même, qui entre en nous et qui nous transforme en lui par une sorte de transsubstantiation spirituelle; car en recevant le corps de la victime, si nous sommes bien disposés, nous recevons aussi son esprit qui est un esprit d'immolation.

Écoutons Bossuet nous exprimer cette vérité dans l'incomparable langage des *Méditations*, dans ce langage tout pétri de doctrine et d'amour, de force et de

(1) Amen, amen dico vobis : Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. JOAN., VI, 54.

(2) DE MAISTRE, *Eclaircissements sur les sacrifices*, ch. III, ad calc.

piété, et qu'on pourrait comparer à du fer embrasé :

« Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur : mais si je ne faisais que vous voir sur votre autel, sur votre croix, je ne saurais pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez ; mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens, pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous êtes offert. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que vous avez remportée sur notre ennemi, sur le démon, sur le monde... Je vous mange en union avec votre sacrifice, par conséquent avec votre amour ; je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité, je le ressens tel qu'il est, j'en suis pénétré : vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah ! je vois maintenant et je connais que vous avez pris pour moi cette chair humaine, que vous en avez porté les infirmités pour moi, que c'est pour moi que vous l'avez offerte, qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, qu'à la manger, qu'à la posséder, à m'unir à elle (1). »

Qu'est-ce à dire, sinon que, par la communion, la Victime du sacrifice est toute nôtre, avec sa nature divine et sa nature humaine, avec son amour, avec ses mérites, avec son état et sa vie d'immolation ? Mais, de notre côté, nous devenons siens, transformés en elle par elle, selon le mot de l'Apôtre : « Ce n'est

(1) BOSSUET, *Méditations*, la Cène, xxiii^e journée.

plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi (1). » D'autant que si Jésus-Christ vient en nous comme Victime, il y vient aussi comme Prêtre, afin de continuer sur l'autel de notre cœur le sacrifice du Calvaire et de la Messe, et de nous apprendre ainsi à nous immoler avec lui et pour lui. Participer à la Victime par la communion, c'est devenir victime soi-même, c'est entrer dans les dispositions de l'Hostie, témoigner qu'on ne fait qu'un avec elle, et rendre ainsi à Dieu le culte le plus parfait ; car « le vrai culte de Dieu, dit Lactance, est celui de quiconque demeure devant lui en état de victime immaculée (2). »

Il n'est pas jusqu'à notre corps qui, par son contact avec celui de Jésus, ne doive être transfiguré, et ne reçoive en effet, avec une grâce de pureté pour la vie présente, un gage de résurrection pour la vie future. Bossuet nous l'enseigne encore à la même page, et on ne se lasse jamais d'entendre le grand évêque :

« En vous incarnant dans le sein de la sainte Vierge, ô mon Sauveur ! vous n'avez pris qu'une chair individuelle : maintenant, vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier ; vous vous l'appropriez, elle est à vous, vous la rendrez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre : premièrement pure, sainte, sans tache ; secondement,

(1) Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. GALAT., II, 20.

(2) Ille est verus cultus in quo mens colentis seipsum immaculatam hostiam Deo sistit. — *De divin. Instit.*, lib. VI, cap. II.

immortelle, glorieuse. Je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre; coulez dans mon sein, torrent de flammes! »

De tels accents vont droit à l'âme. Puissent-ils faire naître en plusieurs et aviver en d'autres la faim sacrée de l'Hostie! Puissent-ils rappeler à tous que, sauvés par l'immolation du Rédempteur, nous n'avons part à ce sacrifice du salut et à la vie dont il est le principe que dans la mesure de notre union à la Victime, et que nulle union n'est plus étroite que celle dont la réciproque intimité est si bien exprimée par son nom : la communion.





CHAPITRE IX

LE SACRIFICE AU CIEL

L'HOMME coupable a été sauvé par le sacrifice de la croix.

Promis au soir même de la chute, annoncé à travers les âges par les Prophètes, figuré par d'innombrables hécatombes, ardemment attendu par les nations, accompli enfin dans la plénitude des temps sur la montagne du Calvaire, ce sacrifice unique ne cesse d'être rappelé, renouvelé et appliqué sur nos autels terrestres : il se prolonge ainsi de siècle en siècle, se répand de plage en plage comme un fleuve réparateur qui vivifie de sa vertu l'univers entier.

Mais en ce monde l'homme n'est que de passage, et de passage rapide. Quand sa course est achevée, peut-il espérer retrouver là-haut la Victime qu'il adorait ici-bas et à laquelle il doit son salut ?

Puis, ce monde où nous passons passera lui-même.

Un jour viendra où, le nombre des élus étant complet, le dernier prêtre célébrera la dernière Messe, et ce sera fini. Le sang de Jésus ne coulant plus sur la terre, la terre, dans sa forme actuelle, n'aura plus de raison d'être; elle disparaîtra pour faire place à la terre renouvelée dont parle l'Apocalypse : *Vidi terram novam... prima terra abiit* (1). A cette heure, le sacrifice infini disparaîtra-t-il, lui aussi? Et dans ce ciel radieux où ses mérites auront conduit tant d'âmes, n'en trouvera-t-on nulle trace?

A défaut de la foi, notre cœur répondrait. Au ciel, non moins que sur la terre, il nous faut notre Victime, il nous faut notre Hostie : nous avons faim et soif d'elle. Après l'avoir aimée, servie et reçue ici-bas, nous voulons la voir là-haut, la contempler, l'adorer, la bénir, la posséder encore dans une éternelle communion. Car ce n'est point seulement le Dieu de la création qu'appellent nos âmes de rachetés, c'est le

(1) Apoc., xxii, 1. De ce texte, en effet, il ne faut pas conclure à l'anéantissement futur du monde matériel, mais seulement à sa transformation. C'est la pensée de la Tradition catholique : « Ce monde disparaîtra, dit S. Augustin, en ce sens qu'il sera changé, et non qu'il sera détruit; sa forme actuelle passera, et non sa nature. *Mutatione namque rerum, non omnimodo interitu transibit hic mundus; figura enim præterit et non natura.* » De Civit. Dei, xx, 14. — Au dire de S. Pierre, le globe sera purifié par le feu. II PÉT., III, 10. Tout ce qu'il renferme de corruptible sera consumé. Il n'en restera que les éléments incorruptibles et par conséquent immortels.

Voir sur cette intéressante question, que nous ne pouvons ici qu'effleurer, S. Thomas, *Supp.*, xci, 5, et Lessius, *De perfect. divin.*, xiii, 23. 148. — On lira aussi avec profit une lettre du P. Lacordaire à M^{me} de Prailly, du 10 octobre 1846.

Dieu de la Rédemption, le Jésus du Calvaire et de l'autel. Rassurons-nous ! La foi est d'accord avec notre cœur : les fidèles de la Croix et du Tabernacle retrouveront dans la gloire et reconnaîtront dans les splendeurs du ciel, le Crucifié du Golgotha, le divin Prisonnier du ciboire.

I

Deux Apôtres — et des plus illustres — saint Paul, le théologien du Verbe incarné (1), et saint Jean, le prophète des derniers temps, ont déchiré le voile qui nous cachait les éternels mystères. Tous deux ont plongé leur regard jusque dans les cieux, et tous deux ont contemplé « l'Agneau immolé dès le commencement du monde (2). » Écoutons-les l'un après l'autre, le premier avec sa logique serrée, le second avec sa parole aux chaudes couleurs.

« Nous avons, dit saint Paul, un Pontife souverain

(1) Nul plus que S. Paul n'a eu l'intelligence du mystère du Christ, et il s'en rend lui-même le témoignage : *Prudentiam meam in mysterio Christi*. EPH. III, 4.

(2) ... Agni qui occisus est ab origine mundi. APOC., XIII, 8.

S. Jean appelle Jésus-Christ « l'Agneau immolé dès le commencement du monde » 1° parce que la promesse du Rédempteur faite au paradis terrestre était déjà l'engagement à la mort ; 2° parce que les mérites du sang divin ont eu un effet rétroactif et ont sauvé tous les élus, ceux de l'Ancien Testament aussi bien que ceux du Nouveau : « Sous le ciel, aucun autre nom de salut n'a été donné aux hommes. » ACT., IV, 12.

qui a pénétré dans le ciel (1). Là, notre précurseur Jésus est entré, constitué Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, pour l'éternité (2). Ministre du Sanctuaire et du Tabernacle véritable, il est assis dans les cieux à la droite du trône de la grandeur suprême (3). Et comme tout prêtre est établi pour offrir des dons et des victimes, il doit, lui aussi, tant qu'il est pontife, avoir quelque chose à offrir (4). Voilà pourquoi, dans le ciel même, il apparaît maintenant pour nous devant la face de Dieu (5), toujours vivant afin d'interpeller en notre faveur (6).

(1) *Habentes ergo Pontificem magnum, qui penetravit caelos, Jesum Filium Dei.* HEB., IV, 19 et 20.

(2) *Interiora velaminis* ubi præcursor, pro nobis introivit Jesus, secundum ordinem Melchisedech pontifex factus in æternum. HEB., IV, 16 et 20.

— Par l'expression : *interiora velaminis*, qui se rapporte littéralement au Saint des Saints, l'Apôtre veut ici désigner le ciel, ainsi que le montre clairement la suite du texte. On comprend sans peine pourquoi, écrivant à des judéo-chrétiens, S. Paul emprunte ses images et ses expressions au culte mosaïque. DRACH, *Comment. sur ce texte.* Bible Lethielleux.

(3) *Qui consedit in dextera sedis magnitudinis in caelis, sanctorum minister et tabernaculi veri.* HEB., VIII, 1 et 2.

(4) *Omnis enim pontifex ad offerendum munera et hostias constituitur; unde necesse est et hunc habere aliquid quod offerat.* HEB., VIII, 3.

— Nul doute, d'après le contexte et d'après les commentateurs, qu'il ne s'agisse ici d'une fonction sacerdotale exercée dans le ciel par Jésus-Christ, qui ne cesse d'y représenter son sacrifice et d'en perpétuer l'efficacité.

(5) *Sed in ipsum caelum ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* HEB. IX, 24.

(6) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* HEB., VIII, 25. — Cf. ROM., VIII, 34.

On sait que l'Épître aux Hébreux a pour but de démontrer la

Plusieurs chapitres de l'Épître aux Hébreux sont consacrés au développement de cette doctrine, mais ces quelques textes, groupés de la sorte, suffisent à mettre en lumière le raisonnement de l'Apôtre et la substance de sa doctrine.

Jésus-Christ, dit-il, a reçu un sacerdoce qui ne doit pas finir. Au ciel donc, dans ce Saint des Saints où il est assis à la droite du Père, non seulement il garde la dignité inaliénable de son sacerdoce, mais il en exerce et en exercera éternellement les fonctions. Et ces fonctions, que sont-elles, sinon « l'offrande des dons et des victimes, *ad offerendum munera et hostias ?* » Non pas qu'au ciel, Jésus-Christ offre un sacrifice nouveau, non pas même qu'il y reproduise, *par un acte spécial*, son sacrifice du Calvaire, comme il le fait ici-bas sur l'autel. Non ! le ciel n'est pas le lieu des actions sacrificiales, parce que ce n'est le lieu ni de la mort ni des anéantissements : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur* (1). Mais au sein de sa vie glorieuse, notre Pontife Jésus représente sans cesse à la Trinité la mort qu'il a subie sur la croix ; sans cesse il apparaît devant la face de Dieu, *appareat vultui Dei*,

prééminence de la loi évangélique sur la loi mosaïque. Pour prouver sa thèse, l'Apôtre est naturellement amené à établir la supériorité du sacerdoce de Jésus-Christ sur celui d'Aaron, et la supériorité du sacrifice de la Croix sur ceux de l'Ancien Testament. Cette partie de l'argumentation est développée du chapitre IV, 14 au chapitre X, 18 ; c'est à elle que nous empruntons nos textes.

(1) Rom., VI, 9.

avec les marques extérieures de son immolation et les mérites intérieurs acquis au Calvaire ; sans cesse enfin, s'appuyant sur ces mérites infinis, il intercède pour les hommes en sa qualité de prêtre éternel : *semper vivens ad interpellandum pro nobis*.

Cette interpellation, en effet, n'est pas une simple prière, elle est un acte sacerdotal formel et explicite (1), un acte de pontife et de médiateur. Elle a son principe et puise son efficacité dans le sacrifice sanglant dont elle est comme une continuation (2) ; et saint Thomas, avec son admirable précision théologique, nous enseigne qu'elle a lieu de deux manières : d'abord par la *représentation* de l'humanité sacrifiée du Christ (ainsi que nous venons de le dire), puis par l'*expression actuelle et positive* du désir que sa très sainte âme a toujours eu de notre salut (3).

Après l'Apôtre des nations, entendons le Prophète des Patmos, ou plutôt contemplons le vivant tableau qu'il nous trace d'une de ses visions :

« Et je vis, et voilà qu'au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards un Agneau se tenait comme immolé... Et il vint, et il prit le livre de la droite de celui qui était assis sur le trône. Et lors-

(1) Est Christi apud Patrem interpellatio sacerdotalis, eaque formalis et explicita. FRANZELIN, *De Verbo incarnato*, th. LI.

(2) Quædam ipsius oblatis sacrificii velut continuatio. *Ibid.*

(3) Interpellat autem pro nobis, primo humanitatem suam quam pro nobis assumpsit *repræsentando*. Item sanctissimæ animæ suæ desiderium quod denotat salute habuit *exprimendo*, cum quo interpellat pronobis. S. ТНОМ., *Comment. in Heb.*, lect. 17.

qu'il eut pris le livre (1), les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des Saints. Et ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été immolé et que vous nous avez rachetés pour Dieu, par votre sang... Et je vis, et j'entendis, autour du trône et des animaux et des vieillards, la voix de beaucoup d'anges, et leur nombre était des milliers de milliers, disant d'une voix grande : L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre et sous la terre, et sur la mer et en elle, je les entendis toutes disant à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau : Bénédiction et honneur, et gloire et puissance dans les siècles des siècles. Et les quatre animaux disaient : Amen. Et les vingt-quatre vieillards tombèrent sur leur face et adorèrent le Vivant dans les siècles des siècles (2). »

(1) Le texte de la Vulgate porte : « Cum aperuisset librum. » Mais tous les manuscrits grecs ont : ὅτε ἔλαβεν cum accepisset. On ne peut d'ailleurs entendre le verbe latin de l'ouverture du livre, puisqu'il n'est question de la levée du premier sceau qu'au chapitre suivant. — Voir le commentaire de Drach.

(2) Et vidi : et ecce in medio throni et quatuor animalium, et in medio seniorum, Agnum stantem tanquam occisum... Et accepit de dextera sedentis in throno librum. Et cum aperuisset librum, quatuor animalia et viginti quatuor seniores ceciderunt coram Agno, habentes singuli citharas et phialas aureas, plenas

Assurément, il n'entre pas dans notre plan de tenter une explication détaillée de cette splendide vision ; mais de son texte se dégagent plusieurs conclusions importantes qui vont droit à notre sujet, et qu'il nous faut retenir.

D'abord, la forme sous laquelle se présente le Sauveur est celle d'un agneau qui apparaît « *comme immolé, tanquam occisum.* » Sans doute, cet agneau est debout, il est vivant, et il est vu non pas comme actuellement égorgé, — ce qui serait une contradiction, — mais avec les traces des nombreuses blessures qui rappellent sa mort (1). Il est donc là sous les traits et dans l'état d'une victime (2).

Du reste, c'est de son sacrifice qu'il tire toute sa vertu. S'il peut ouvrir le livre scellé, s'il est digne de recevoir les sept grands attributs, la puissance, la

odoramentorum quæ sunt orationes Sanctorum. Et cantabant canticum novum, dicentes : Dignus es, Domine, accipere librum et aperire signacula ejus, quoniam occisus es, et redemisti nos Deo in sanguine tuo... Et vidi et audivi vocem angelorum multorum in circuitu throni, et animalium et seniorum ; et erat numerus eorum millia millium dicentium voce magna : Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem. Et omnem creaturam quæ in cœlo est, et super terram et sub terra, et quæ sunt in mari, et quæ in eo, omnes audivi dicentes : Sedit in throno et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum. Et quatuor animalia dicebant : Amen. Et viginti quatuor seniores ceciderunt in facies suas, et adoraverunt viventem in sæcula sæculorum.

APOC. V., 6-14.

(1) Cf. DRACH, *Commentaire sur ce passage.*

(2) Statum victimæ repræsentat. FRANZELIN, *loc. cit.*

divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction, c'est qu'il a été immolé : *quoniam occisus es*.

Enfin, les prières des « Saints » qui sont sur la terre, c'est-à-dire des fidèles, présentées d'abord dans des coupes d'or par les vingt-quatre vieillards, c'est-à-dire par les Saints qui sont au ciel, n'arrivent jusqu'au trône de Dieu que par l'Agneau, lequel garde ainsi dans les cieux son rôle de Médiateur et d'Intercesseur.

Et qu'on ne s'imagine point que ce soit là une page isolée, dans le livre de l'Apocalypse. Plus de trente fois, Jésus-Christ y est désigné sous le nom d'Agneau. Même au sein de sa gloire, au milieu des splendeurs les plus éblouissantes, il porte toujours les insignes de sa mort : « Je vis le ciel ouvert, et voici que s'élançait un coursier blanc ; son cavalier se nomme le Fidèle, le Véridique, le Juge équitable, le Vainqueur. Il était couvert d'un vêtement *teint de sang*, et il s'appelle le Verbe de Dieu (1). »

Ce sang divin répandu pour nous, tous les Saints l'adorent ; c'est en lui qu'ils ont lavé leur robe et purifié leur âme (2) ; c'est par lui qu'ils ont vaincu « l'accu-

(1) Et vidi cœlum apertum ; et ecce equus albus, et qui sedebat super eum vocabatur Fidelis et Verax, et cum justitia judicat et pugnat... Et vestitus erat veste *aspersa sanguine*, et vocatur nomen ejus Verbum Dei. APOC., XIX, 11 et 13.

(2) Laverunt stolas suas et dealbaverunt eas in sanguine Agni. APOC., VII, 14.

sateur de nos frères (1); » c'est grâce à lui qu'ils sont purs et bienheureux (2). Ce sang a une vertu éternelle, et pendant les siècles des siècles nul ne pourra l'oublier.

II

Résumons et précisons toute cette belle doctrine.

Au ciel, il n'y a pas un sacrifice nouveau. Il n'y a même pas un sacrifice proprement dit, comme sur la croix et comme à l'autel ; car le temps des immolations n'est plus (3). Qu'y a-t-il donc ? Il y a trois choses : 1° l'éternelle apparition devant Dieu de la victime autrefois immolée, 2° l'éternelle représentation du sacrifice sanglant, et 3° son éternelle efficacité.

Au ciel, et à jamais, Jésus-Christ porte les glorieuses cicatrices des blessures reçues pour nous. Dans ce ciel dont il est la lumière (4), son humanité garde éternellement les stigmates sacrés ; ils sont une partie de sa gloire, un rayon de son auréole, un témoignage de son amour, comme ils ont été une forme de ses

(1) *Projectus est accusator fratrum nostrorum... Et ipsi vicerunt eum propter sanguinem Agni. APOC., XII, 10 et 11.*

(2) *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni. APOC., XXIII, 14.*

(3) *Oblatio sacrificii Christi non est in caelo. FRANZELIN, loc. cit.*

(4) *Lucerna ejus est Agnus. APOC., XXI, 23.*

douleurs et un instrument de sa rédemption. Toujours il montrera à Dieu son Père ce prix de notre liberté (1) ; toujours il pourra dire aux célestes pharanges ce qu'il disait à l'Apôtre incrédule : « Venez, mettez là votre doigt ; approchez votre main et placez-la dans mon côté. Ne suis-je pas votre Jésus ? ne suis-je pas votre Crucifié ? » — Et toujours aussi, les Saints chanteront le *Dominus meus et Deus meus* : oui, c'est bien Lui, c'est le Seigneur, c'est le Dieu qui a souffert, c'est le Rédempteur !

En demeurant ainsi, sous le regard de Dieu et sous le regard des élus, avec les marques authentiques de la justice de son Père et de ses propres souffrances, Jésus-Christ représente vraiment son sacrifice. Dans ce temple infini qui est le sein de la Divinité, non seulement il est l'éternelle Louange, et l'éternel Médiateur des hommes, mais il ne cesse d'apparaître comme victime, — non pas, encore une fois, comme victime actuellement sacrifiée, mais comme victime jadis immolée et désormais vivante, en pleine possession de tous ses mérites (2). De la sorte, il continue son sacrifice sous la seule forme qui soit compatible avec l'état glorieux.

(1) *Vulnera suscepta pro nobis cœlo inferre maluit, abolere noluit, ut Deo Patri nostræ pretia libertatis ostenderet. S. AMBR., Lib. x. Commentarii in Luc., cap. xxiv, ante finem.*

(2) *Unde etiam in cœlo victima est, non quæ ibi nunc actu sacrificetur, sed quæ semel est sacrificata et nunc cum omnibus meritis illa oblatione consummatis perseverat et vivit in æternum. FRANZELIN, loc. cit*

Enfin, il en éternise les effets. Là, comme sur la croix et comme à l'autel, il adore, il remercie, il demande. Tant que des hommes, et par conséquent des pécheurs, vivent ici-bas, il intercède pour eux, et pour eux crie miséricorde ; il est notre avocat auprès du Père et une propitiation pour nos péchés (1). Plus tard, quand le monde présent aura pris fin, lorsque dans l'enceinte du ciel sera réunie la totalité des élus, la représentation du sacrifice continuera encore, elle continuera pendant l'éternité ; mais de l'autel céleste, mais du trône de l'Agneau ne s'élèveront que l'adoration et la louange, l'*Hosanna* et l'*Alleluia*. Ce sera la religion du ciel, le culte éternel et parfait rendu à Dieu par le Chef de la création glorifiée. Et les saints, « qui sont tous prêtres (2), » s'uniront au Pontife parfait, offrant par lui tout leur être, leurs anéantissemens, leurs joies, leurs actions de grâces, louant Dieu à jamais de la Rédemption qui les a sauvés, et célébrant à l'envi le Rédempteur.

Puis, après avoir sur la terre communié à la Victime dans son état d'obscurité, ils communieront à cette même victime dans son état de consommation et de gloire ; car « le même pain des anges que nous mangeons maintenant sous les voiles sacrés, nous le

(1) *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris.* I. JOAN., 11, 1 et 2.

(2) *Et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes.* APOC., v. 10.

mangerons alors sans aucun voile, » dit le concile de Trente (1).

Vérité très douce ! Il y aura au ciel une communion incessante dont celle d'ici-bas est le gage, et qui sera l'éternelle vie des élus. Au moment même de l'institution de l'Eucharistie, Jésus-Christ fit, à deux reprises, une allusion prophétique à cette communion des cieux. A peine à table, il s'adresse aux Douze : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir, car je vous dis que désormais je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume des cieux (2). » Jusqu'à ce qu'elle soit accomplie ! C'est donc au ciel qu'aura lieu son achèvement. Sur la terre tout n'est qu'à l'état imparfait, même Jésus ; le mode eucharistique est une forme amoindrie qui ne saurait être définitive. La Pâque ne sera plénière que dans la gloire, où il n'y aura plus d'ombres ni de figures : *cum nos præparati fuerimus ad capiendum Pascha plenum* (3).

Un instant après, ayant fait passer à tous les Apôtres le calice consacré, Jésus ajouta : « Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je

(1) *Eumdem panem angelorum quem modo sub sacris velaminibus edunt, absque ullo velamine manducaturi. Conc. Trid., Sess. XIII, cap. VIII.*

(2) *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequam patiar ; dico enim vobis quia ex hoc non manducabo illud, donec impleatur in regno Dei. Luc., XXII, 15 et 16. — Cf. FILLION, Commentaires sur ce passage.*

(3) *ORIGEN., In Matth. Comment. ser., n. 86*

le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père (1). » On le voit, le divin Maître insiste, il semble se complaire dans cette pensée de la communion céleste. Très souvent d'ailleurs, soit dans les paraboles de l'Évangile, soit dans les visions de l'Apocalypse, soit dans la liturgie de l'Église, les délices du ciel sont comparées à celles d'un festin (2).

Est-ce à dire que la communion éternelle ressemblera à nos communions d'ici-bas ? Substantiellement, oui, car nous y posséderons le même Dieu ; mais la manière dont nous le posséderons ne sera certainement plus la même. Tout ce que la communion de la terre a d'imparfait ne saurait se retrouver au ciel. Sur la terre, elle est un acte transitoire ; au ciel, elle sera un acte perpétuel. Sur la terre, nous recevons Jésus sans le voir, et quelquefois, hélas ! sans beaucoup l'aimer ; au ciel, nous le posséderons dans la pleine vision et dans le plein amour. Sur la terre, il vient à notre âme par l'intermédiaire de notre corps ; au ciel, l'âme le recevra directement, à la manière des anges : *panis angelicus, angelorum esca!* Sur la terre nous participons au sacrifice du Christ ; au ciel, nous participerons à la gloire et au bonheur mérités par ce sacrifice. Il ne faut donc pas nous figurer la communion du ciel comme une manducation matérielle de

(1) Non bibam amodo de hoc genimine vitis usque in diem illum, cum illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei. MATTH., XXVII, 29. — Cf. FILLION, Commentaires.

(2) Ἐἵπνον, festin *du soir*, après les labeurs du jour.

la victime. Non, s'il y a manducation, — pour retenir le mot du concile de Trente, — c'est une manducation toute spirituelle, sans voile, sans intermédiaire et sans fin. La communion du ciel, en un mot, c'est l'acte éternel par lequel les élus ne font qu'un avec Jésus, et en Jésus avec Dieu, l'acte par lequel ils réalisent la prière du Sauveur à son Père après la Cène : « Que tous soient un, Père, comme vous l'êtes en moi et moi en vous ; qu'eux aussi soient un en nous (1) ! »

Mais l'unique source de cette unité sera toujours le sacrifice qui nous a sauvés. Par conséquent l'Eucharistie de nos autels n'est pas seulement un mémorial qui nous rappelle la mort du Christ, elle n'est pas seulement la nourriture de nos âmes voyageuses, elle est encore un prophétique emblème de l'avenir, le symbole de ce grand festin des noces de l'Agneau dont parle le Voyant de Patmos : *Cœnam nuptiarum Agni, cœnam magnam Dei* (2).

Ah ! cette communion éternelle, qu'en pouvons-nous dire ici-bas ? Nous en rêvons, nous en balbutions, et c'est tout ! Ce n'est point assez sans doute, mais que du moins les ravissements entrevus aiguillonnent nos désirs et ravivent notre courage ! Elles seront si heureuses, les âmes qui, parvenues au terme de leur course, pourront montrer, elles aussi,

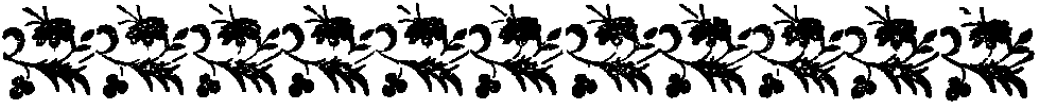
(1) Omnes unum sint, sicut Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint. JOAN, XVII, 21.

(2) Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt ! Venite, et congregamini ad cœnam magnam Dei. APOC., XIX, 9 et 17.

les traces de leurs combats, les cicatrices des blessures reçues pour Jésus, les stigmates d'un amour qui a lutté pour rester fidèle, qui s'est sacrifié pour rester pur ! Plus semblables au Rédempteur, portant comme lui les marques de l'immolation, elles communieront plus abondamment à sa vie glorieuse. Saint espoir ! assurance bénie qui rend vaillante la marche en avant ! La route est longue peut-être, peut-être abrupte et sans ombre : qu'importe, puisqu'elle mène au Sanctuaire où la Victime est vue face à face, possédée pleinement, aimée pour toujours ! Plus de croix ni de bourreaux, plus de douleurs, de larmes et de sang comme au Calvaire ! Plus d'apparences obscures comme au Tabernacle ! Tout est transfiguré, la Victime dans la vie, le sacrifice dans la gloire : « J'ai été mort, dit le Fils de l'homme, mais voici que je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort (1). »

(1) Et fui mortuus, et ecce sum vivens in sæculorum, et habeo claves mortis. APOC., 1, 18.





CHAPITRE X

LE SACRIFICE ET LE SACRÉ-CŒUR

I

UNE question se pose maintenant, ou plutôt elle s'est posée d'elle-même dès la première page de cette étude, mais l'heure est venue d'y répondre.

Des splendeurs du ciel le Verbe s'est abaissé aux anéantissements de l'Incarnation ; de l'Incarnation il est descendu aux abîmes de la mort, et de la mort il s'est enseveli dans le blanc linceul de l'Eucharistie. Tels sont les faits : l'histoire n'en raconte pas de plus grands, les âmes n'en connaissent pas de plus adorables. Mais chaque fois que la raison se prend à les méditer, elle voit se dresser devant elle, pressant et difficile, le problème qui nous occupe : Pourquoi tant d'humiliations dans l'héritage d'un Dieu ? Pour-

quoi cette humanité jetée comme un haillon sur les gloires éternelles ? Pourquoi ces douleurs auxquelles nulle agonie n'est comparable ? Pourquoi ce sang et cette croix ? Pourquoi cette mort sur un gibet de honte ? Pourquoi ce rôle de victime prolongé sans fin ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Sans doute une première réponse nous est faite par le *Credo* : *Propter nos homines et propter nostram salutem*. Oui, c'est pour nous, hommes, c'est pour notre salut que se sont accomplis ces grands mystères : l'Incarnation à Nazareth, la Rédemption au Calvaire, l'Eucharistie partout. Mais cette réponse, bien qu'elle découvre à nos regards un premier et bel horizon, et qu'elle en laisse entrevoir un second plus radieux encore et plus vaste, cette réponse est cependant insuffisante ; elle a quelque chose d'incomplet, puisqu'elle provoque aussitôt une nouvelle question. Dieu est mort pour nous sauver, c'est vrai, et de plus c'est ineffablement bon ; mais pourquoi a-t-il voulu nous sauver ? Pourquoi l'a-t-il voulu à ce prix ? Quelle est la force intime qui l'a poussé à cet excès, et poussé si puissamment qu'il avait hâte de recevoir son baptême de sang (1), et que la croix fut comme un soulagement à la violence de ses désirs ? Encore une fois, quelle est donc la raison suprême du divin sacrifice ? A quelle source mystérieuse remonte ce fleuve de salut ?

(1) *Baptismo autem habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur ! Luc., xii, 50.*

Source mystérieuse en effet, profonde autant que pure, et qui jaillit du sein même de Dieu ; elle porte un nom pur, profond, et mystérieux comme elle : on l'appelle l'amour. « Il nous a aimés, dit saint Paul, et il s'est livré pour nous (1). » Voilà le mot qui éclaire tout. Aimer et se livrer ! deux mouvements qui n'en font qu'un, tant le premier nécessite le second, l'amour n'ayant de repos qu'il n'ait tout donné et ne se soit donné lui-même. Le Père céleste n'a-t-il pas tout donné à son Fils unique, *parce qu'il l'aime ? Pater diligit Filium*, dit saint Jean, *et omnia dedit in manu ejus* (2). Le Verbe, à son tour, nous ayant aimés, s'est livré à notre humanité et à toutes ses détresses, livré à la mort et à toutes ses horreurs, livré à la prison du tabernacle et à toutes ses solitudes, et cela pour nous, sans réserve et sans retour. Retour et réserve, l'amour ne connaît point ces défaillances. N'est-il pas « ce qui enlève le plus l'être à lui-même, ce qui l'aliène tout entier ? Qui aime ne se tient plus et ne se garde plus (3). » Et c'est pourquoi le Fils de Dieu n'a pu ni se garder ni se contenir, il s'est donné dans la mesure de son amour, jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'infini, *in finem dilexit*. Le Cœur de Jésus est donc bien réellement la source de son sacrifice, et son sacrifice ne

(1) *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis. EPH., v, 2.*
Cf. GALAT., II, 20.

(2) JOAN., III, 35.

(3) Mgr GAY, *Élévations sur la vie et la doctrine de N.-S. J.-C.*
74^e Élévation.

s'explique que par son amour : *propter nimisam charitatem qua dilexit nos* (1).

II

L'amour explique tout, mais qui expliquera l'amour? Ah! nous pensions être au bout de la difficulté, nous pensions avoir trouvé la solution intégrale du problème, détrompons-nous. Les questions où Dieu est en cause ressemblent à des abîmes sans fond : plus on les scrute, plus on y découvre d'infini.

Jésus, disions-nous, est mort pour nous sauver, et nous ajoutions : S'il nous a sauvés, c'est par amour. Mais qui révélera pourquoi il nous aime? La beauté seule sollicite l'être au point de le captiver. Qu'a-t-il donc vu de beau en nous? Qu'y a-t-il découvert d'aimable et d'attrayant? Un reflet de la divinité? Quelques traces de la main créatrice? Oui, sans doute, mais un reflet terni, des traces effacées, misérables vestiges d'une splendeur disparue. Pécheurs, nous étions laids, car le péché a tout déformé dans l'âme humaine ; de plus, nous étions ses ennemis, en révolte incessante. Comment s'éprendre de telles créatures?

(1) ЕРН., II, 4. Ce texte se rapporte à Dieu le Père, mais on peut évidemment l'appliquer au Fils-Rédempteur.

Dira-t-on que le Christ nous a aimés à cause de Dieu, afin d'accroître par notre salut, fruit de son amour, la gloire de la Trinité? Cela est vrai assurément. Dieu est le terme nécessaire de toutes les actions de Jésus comme de toutes les nôtres; ainsi l'exige l'ordre éternel auquel adhère éminemment le Verbe incarné (1). Mais l'objection n'en est pas plus solide, car la gloire divine aurait été procurée par le châtiement des coupables autant que par leur salut; l'enfer, aussi bien que le ciel, proclame les infinies perfections. La question reste donc entière : Jésus-Christ nous a aimés d'un amour étrange, passionné, inexprimable; pourquoi?

Nul ne peut le dire, car nul ne le sait. C'est là le mystère par excellence, le plus impénétrable de tous ceux qu'ont engendrés les relations de Dieu avec l'homme, le plus universel, l'unique même, puisque tous les autres en découlent. La création, l'incarnation, la rédemption, l'eucharistie, la grâce, la prédestination, la justification, la gloire..., mystères sans doute, mais mystères de cœur! Strophes successives du même poème, mais poème de l'amour éternel! Si l'on en veut retrouver l'inspiration créatrice, il faut remonter jusqu'à ces régions inaccessibles où se centralise la vie intime de Dieu; et pour en bien entendre l'harmonie, il faudrait connaître dans toute son étendue ce que saint Paul

(1) C'est pour l'honneur de Dieu, dit saint Paul, que le Christ vous a rachetés : *Christus suscepit vos in honorem Dei*, Rom., xv, 7.

appelle « la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur » de la charité du Christ. Mais l'Apôtre a soin de nous en avertir : « Cette charité surpasse toute science (1); » ici-bas, elle ne se laisse pleinement saisir ni dans sa cause, ni dans sa nature, ni dans son intensité, nos yeux mortels ne pouvant pénétrer si avant. Nous devons y croire cependant sous peine de ne croire à rien, parce qu'elle crée, résume et illumine tout le dogme catholique. Sans la foi à l'amour, le *Credo* briserait l'âme, tant il serait incroyable. Avec l'amour, au contraire, chaque mystère se conçoit, comme se conçoit le mouvement quand on connaît le moteur. Demandez aux puissantes machines de l'industrie le secret de leur force, elles vous montreront les brasiers cachés dans leurs flancs; demandez au catholicisme le secret de sa doctrine et de sa vitalité,

(1) Ut possitis comprehendere... quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum, scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi. EPH., III, 17 et 19.

Dante, parlant du décret de la Rédemption, a dit magnifiquement : « Frère, ce décret reste voilé aux yeux de tout homme dont l'esprit n'a point grandi dans la flamme de l'amour.

Questo decreto, frate, sta sepolto
 Agli occhi di ciascuno, il cui ingegno.
 Nella fiamma d'amor non è adulto. »

(PARAD., VII, 20.)

Bossuet exprime avec non moins d'éloquence la même pensée : « Ne demandez pas de raison d'une chose qui n'en peut avoir; l'amour de Dieu s'irriterait, si l'on cherchait autre part qu'en son propre fonds des raisons de son ouvrage; et même je puis le dire, il est bien aise qu'on n'y voie aucune raison, afin que rien n'y paraisse que ses saints et divins excès. » *Second Sermon pour la fête de l'Annonciation, exorde.*

il vous montrera le feu brûlant du Cœur de son Dieu. Nous donc, frères du Disciple bien-aimé, nous avons comme lui « foi à l'amour, » et dès lors, si dans le tissu de nos croyances tout nous ravit, rien ne nous étonne, ni Bethléem, ni Nazareth, ni le Calvaire, ni l'autel, ni le tabernacle, pas plus le sacrifice infini de notre Victime que les infinies délicatesses de notre Hostie. Nous disons : Dieu nous a aimés ! et nous croyons. *Credidimus caritati!* (1)

Le fond de notre religion est donc l'amour : vérité suave et qui provoque une reconnaissance sans fin quand on songe que la crainte est la base de tous les autres cultes. Les païens tremblent devant leurs idoles, tant qu'ils ne les méprisent pas. Les Juifs n'ont jamais oublié les foudres du Sinaï, et si la bonté de Dieu ne leur est pas inconnue, ils se rappellent plus volontiers sa colère. Même au sein du christianisme, toutes les sectes dissidentes ajoutent à la crainte ce qu'elles ravissent à l'amour, et chaque hérésie, d'Arius à Jansénius, en passant par Luther et Calvin, a pour origine un larcin doctrinal fait au Cœur de Jésus. Seul, le catholicisme place le centre de la religion dans ce Cœur sacré : seul, il a la gloire de professer que ce Cœur n'est pas seulement un signe extérieur,

(1) I JOAN., IV, 16. — Anne de Gonzague disait : « Depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur que *son amour est la cause de tout ce que nous croyons*, cette réponse me persuade plus que tous les livres. » BOSSUET, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*. — Belle pensée que Bossuet fait suivre d'une belle page sur le même sujet.

un symbole commémoratif de l'amour du Verbe incarné, mais qu'il en est encore un organe.

C'est qu'en effet ce cœur de chair a eu très réellement pour nous des battements pressés ; pour nous il a subi l'impression de toutes les passions généreuses ; on l'a vu tour à tour ému, agité, troublé, angoissé, frémissant à la pensée de nos âmes (1) ; il a laissé enfin couler sur elles tout le sang dont il était le réservoir vivifiant. « Nous pourrions être tentés de ne voir que l'amour infini d'un Dieu dans les bienfaits qui nous sauvent de la mort éternelle, et nous communiquent, jusqu'à la plénitude, la vie surnaturelle ; l'Eglise nous apprend qu'il y a là encore l'amour d'un homme, que cet amour fut le plus grand des actes que puisse produire une volonté humaine, et aussi la plus forte, la plus pure, la plus sainte des passions qui puissent agiter un cœur de chair et lui arracher le don précieux du sang. Non, mon Sauveur, non, l'amour immense, tendre, généreux que vous avez dépensé pour nous ne s'est pas concentré en votre divinité ni même en votre sainte âme ; il a retenti jusqu'en votre cœur de chair, et a pris dans ce cœur de chair le fleuve de la Ré-

(1) « Dire que l'amour fait palpiter le cœur n'est pas seulement une forme poétique, c'est aussi une réalité physiologique. Les sentiments que nous éprouvons sont toujours accompagnés par des actions réflexes du cœur : c'est du cœur que viennent les conditions de manifestation des sentiments. » Claude BERNARD, *la Science expérimentale*, physiologie du cœur ; § 14.

On peut lire sur cette question les chapitres XVI et XVII du livre du R. P. Jules CHEVALIER : *Le Sacré cœur de Jésus dans ses rapports avec Marie*

demption. Vous avez raison de dire en nous le montrant : Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes (1) ! »

III

La dévotion au Sacré-Cœur est donc, sans conteste, une dévotion *fondamentale* dont les racines plongent aux profondeurs du dogme, et dont la sève vivifie toutes les branches de la piété. Bien loin de n'être, comme on a osé l'écrire, qu'une bizarrerie de la piété, elle est la quintessence même du christianisme, le résumé splendide et adorablement touchant de tous les mystères par lesquels l'amour de Dieu s'est révélé à l'homme.

Qu'on se garde donc de la croire nouvelle dans l'Eglise.

Semblable en cela à toutes les dévotions particulières, elle a deux objets très distincts, bien que très unis : l'un, primaire et spirituel, qui est l'amour de Jésus-Christ ; l'autre, secondaire et sensible, qui est son cœur de chair considéré comme symbole et organe de son amour. Or, si l'on s'en tient à son élément spirituel, c'est-à-dire à l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, on peut dire qu'elle n'a jamais été inconnue, pas même des peuples païens, en ce sens que le Ré-

(1) P. MONSABRÉ, *Conférences de Notre-Dame de Paris*, 37^e confér.

dempteur promis au Paradis terrestre, annoncé par les Prophètes et désiré par les nations, a toujours été attendu comme un Dieu plein de bonté qui sauverait le monde *par amour*. A plus forte raison, en trouve-t-on la trace chez les Juifs, sous l'Ancien Testament. Le Seigneur ne faisait-il point dire par Jérémie au peuple d'Israël : *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxite miserans*, « je t'ai aimé d'un amour éternel, et c'est pourquoi je t'ai attiré avec miséricorde (1)? »

Quant à la forme extérieure qui lui est donnée aujourd'hui, elle n'a pas assurément toujours été en usage. Nous pensons cependant que, sous des voiles plus ou moins épais, le cœur de chair transpercé par le fer du soldat n'a jamais cessé, depuis l'origine du christianisme, d'être l'objet d'une tendre vénération de la part des âmes saintes. A qui fera-t-on croire que la très sainte Vierge, l'apôtre saint Jean, — celui que Jésus aimait et qu'il fit reposer sur sa poitrine (2), — Marie-Madeleine, Lazare (3), le bon Larron, Véro-

(1) JEREM., XXXI, 3.

(2) Pendant une extase de sainte Gertrude, l'apôtre S. Jean lui révéla qu'il avait connu, à la Cène, les mystères du Cœur de Jésus, mais que ces mystères ne devaient être manifestés qu'aux derniers temps du monde.

(3) Dans son livre sur *les Dernières Années de la très sainte Vierge*, M. l'abbé Perdrau fait, au sujet de saint Lazare et du Sacré-Cœur, une remarque pleine d'intérêt que nous sommes heureux de placer sous les yeux de nos lecteurs :

« C'est saint Lazare qui nous a apporté sur la terre française l'amour du Sacré-Cœur de Jésus. Par une remarquable providence, le culte du Sacré-Cœur a d'abord été révélé aux deux grandes villes où saint Lazare a laissé le plus de traces aposto-

nique et les autres femmes du Calvaire n'ont pas eu, envers le Cœur blessé sous leur regard, une piété spéciale et toute de tendresse? Et que dire du soldat Longin? Son repentir put-il jamais oublier le Cœur ouvert par sa lance? Du reste, nous ne sommes pas réduits à des conjectures sur la dévotion des siècles; l'histoire n'est point muette, et nous emprunterons ses conclusions au grand orateur déjà cité :

« Les martyrs, dit-il, se sentaient fortifiés par la source d'eau vive qui jaillissait du Cœur de Jésus-Christ (1). De son côté entr'ouvert, les docteurs voyaient sortir l'Eglise rayonnante de beauté (2). Augustin, Chrysostome, Basile, Grégoire de Nazianze, Ephrem, Cyrille chantaient le sang qui découlait du

liques, Marseille et Autun. Marseille a vu mourir une seconde fois saint Lazare, et elle a donné son Belsunce, l'évêque immortel qui a consacré la grande cité au Sacré-Cœur de Jésus. Autun a reçu les reliques de saint Lazare, lorsqu'on a voulu les soustraire aux profanations des Sarrasins; Autun les a religieusement gardées, et en récompense, cette ville a servi de berceau spirituel à Marguerite-Marie, la Vierge de Paray-le-Monial, celle à qui Jésus a confié l'apostolat de son Cœur sacré. »

Puisque nous parlons d'Autun, rappelons que c'est dans cette ville qu'on a trouvé, en 1839, un marbre portant une des plus antiques inscriptions relatives au Sacré-Cœur (fin du deuxième siècle ou commencement du troisième).

(1) EUSÈBE, *Lettres des Martyrs de Lyon*. — Le texte de l'Eglise de Lyon auquel le P. Monsabré fait ici allusion est le plus ancien que l'on connaisse sur le Cœur de Jésus. L'inscription d'Autun paraît postérieure. Lyon a reçu le germe de la dévotion au Sacré-Cœur, ainsi que la dévotion de Marie, en ligne directe de S. Jean l'Evangéliste, par S. Pothin et S. Irénée, disciples de S. Polycarpe, disciple lui-même du Disciple bien-aimé.

(2) S. CYPRIEN, *De montibus Sion et Sion*.

Cœur blessé du divin Crucifié. L'amoureux Bernard, le doux Bonaventure se réfugiaient dans ce Cœur comme dans un asile de liberté et de paix (1), comme en un sanctuaire où l'époux des âmes révèle ses secrets (2). Thomas, l'Ange de l'école, voyait dans l'assidue contemplation de ce Cœur une marque de prédestination (3). Enfin, tous les grands mystiques du moyen âge, hommes et femmes, ont adoré, béni, aimé du plus grand des amours le Cœur que le Christ lui-même montra, en ces derniers temps, à l'une de ses plus pures amantes, en lui demandant pour Lui un culte particulier (4).

Ce culte, d'abord implicite, puis formel mais encore privé, est aujourd'hui public et universel. L'appel de Notre-Seigneur à la B. Marguerite-Marie a été entendu partout, si bien qu'à l'heure présente, on ne trouverait guère de paroisse, dans le monde catholique, où le Cœur sacré n'ait de fervents adorateurs, guère d'église où il ne soit représenté aux regards des fidèles au moins par une image publique, sinon par une statue ou par un autel. Des sociétés religieuses d'hommes et de femmes se sont placées sous

(1) S. BERNARD, *Tractatus de Passione*, cap. III.

(2) S. BONAVENT. *Stimulus amoris*, pars I, cap. 1 et VII.

(3) S. THOMAS, *In cap. XIX Joannis*.

(4) P. MONSABRÉ, *loc. cit.*

L'historique de la dévotion au Sacré-Cœur demanderait de longs développements qui ne seraient point ici à leur place. Le lecteur les trouvera dans des ouvrages spéciaux, parmi lesquels nous signalons la *Théorie de la Dévotion au Sacré-Cœur*, par l'abbé JULIEN THOMAS.

son patronage direct, et y ont placé avec elles l'enseignement de la jeunesse. Paray-le-Monial a vu et voit encore, chaque année, des foules immenses porter à la chapelle privilégiée de son monastère le témoignage d'un culte grandissant. Issoudun et Pellevoisin apportent à la propagation de ce culte l'influence incomparable de Marie. L'association du Sacré-Cœur de Jésus *pénitent pour nous* lui imprime, avec son caractère principal, une souveraine efficacité. Montmartre couronne la plus riche des capitales du plus riche des sanctuaires, et ce sanctuaire est élevé au Sacré-Cœur par la France *dévouée et pénitente*, c'est-à-dire par la France sauvée. Enfin l'archiconfrérie de la Garde d'honneur, en donnant à cette dévotion une forme précise, pratique et facile, contribue grandement à la répandre, grandement aussi à la rendre féconde, puisqu'elle excite une foule d'âmes à s'unir chaque jour, durant une heure déterminée, à ce centre de la religion, à ce principe de l'adoration, de l'action de grâces, du pardon, de la prière, de l'immolation sous toutes ses formes, et de la réparation.

Ces multiples manifestations affermissent notre espérance.

Il devient de plus en plus manifeste que le Sacré-Cœur est le secours réservé à l'Église pour les temps actuels. Après avoir tué le jansénisme, il combat aujourd'hui la grande hérésie contemporaine, le naturalisme, et son corollaire pratique, le sensualisme. Il en est l'ennemi direct, puisqu'il résume

tout l'ordre surnaturel et qu'il appelle les âmes aux plus généreuses vertus.

Le divin Maître n'est plus seulement adoré dans les œuvres extérieures de son amour, mais dans son amour même, dans son propre Cœur : il l'est, non plus par quelques âmes de choix, mais par tout le peuple chrétien, non plus sous une forme timide et voilée, mais hautement, publiquement. Les âmes vont donc à la fontaine du salut ; comment n'y boiraient-elles pas la vie ? Elles vont à la source du sacrifice ; comment n'y puiseraient-elles pas ce besoin de réparation et cet esprit de dévouement qui relèvent toutes les ruines ? Elles vont droit à l'Amour ; comment n'aimeraient-elles pas davantage (1) ? Or, « l'amour, dit l'Apôtre, est la plénitude de la loi (2). » De même que l'amour de Dieu pour l'homme est le résumé du dogme, de même l'amour de l'homme pour Dieu est le résumé de la morale ; et la sainteté n'est pas autre chose que la rencontre, la fusion et l'épanouissement de ces deux amours. Toutes les vertus découlent de là, toutes les énergies s'y rajeunissent et s'y retrempent. Un cœur formé, ou plutôt transformé par le Cœur de Jésus, est un cœur chaste, vaillant, généreux, oublieux de lui-même, dévoué aux autres,

(1) Le retour de dilection et la réparation, *redamatio et reparatio*, sont les deux fins principales de la dévotion au Sacré-Cœur. Elles répondent, la première à la manifestation de l'amour de Jésus, la seconde aux outrages que reçoit cet amour.

(2) *Plenitudo ergo legis est dilectio.* Rom., XIII, 10.

un vrai cœur de saint, parce que, dégagé de tout élément mauvais, de toute fange égoïste, il ne bat que sous l'impulsion du pur amour. Source sans limon, le ciel s'y reflète et les hommes s'y abreuvent!





CHAPITRE XI

LE SACRIFICE ET LA TRÈS SAINTE VIERGE

QU'ELLE ne nous pardonnerait pas, et nous nous pardonnerions moins encore de terminer la partie dogmatique de cette étude, sans y donner place à la Mère de notre Victime. Un tel oubli serait plus qu'une ingratitude criante, il constituerait une lacune doctrinale si considérable qu'elle équivaldrait à une erreur. La sainte Vierge, en effet, dans le drame de la Rédemption, n'est point un personnage effacé dont on puisse ne pas tenir compte; elle a un rôle nécessaire et de premier ordre qu'il importe de connaître exactement, sous peine de n'avoir du mystère qui nous a sauvés qu'une idée fautive à force d'être incomplète. C'est à préciser ce rôle que nous consacrons ce chapitre, heureux d'abriter sous le patronage de la Reine des

martyrs les pages qui précèdent avec celles qui vont suivre.

I

La raison d'être de Jésus, c'est la Rédemption (1) ; la raison d'être de Marie, c'est le Rédempteur. S'incarner pour mourir, et mourir pour nous sauver, tel est le plan divin auquel s'est soumis le Verbe ; donner au monde d'abord, puis offrir à Dieu la Victime du rachat, telle est la mission dévolue à Marie dans l'ensemble de ce plan. Autant Jésus est nécessaire aux âmes, autant Marie est nécessaire à Jésus dont elle est en quelque sorte le principe, selon le mot exquis de Bossuet : « Marie est un Jésus commencé (2). » Tous les privilèges dont elle a été comblée se réfèrent, de l'un à l'autre, au même but rédempteur : l'Immaculée Conception à la Maternité divine, la Maternité au Christ-Sauveur, le Christ-Sauveur au salut du monde. La sainte Vierge a donc concouru à la Rédemption d'une manière directe et à un degré éminent ; elle est, en toute vérité, la corédemptrice du genre humain.

(1) Evidemment, nous nous plaçons ici au point de vue *réel* de l'Incarnation après la chute : *propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis*. Nous laissons de côté la question *théorique* de l'Incarnation sans la chute.

(2) *Premier sermon pour la Nativité de la sainte Vierge, exorde.*

Mais comment l'est elle ? C'est ce que nous voudrions examiner de plus près.

Il faut dire d'abord, avec les Pères de l'Eglise et les théologiens, que par ses supplications et son mérite de congruité, elle obtint au monde le grand bienfait de la Rédemption. « Elle désira, demanda et obtint le salut de tous, dit Richard de Saint-Victor ; bien plus, le salut de tous s'opéra par elle. » Etant la première des rachetés et la plus chère au cœur de Dieu, elle provoqua plus que toutes les autres créatures la miséricorde du Sauveur, et hâta l'heure de sa venue.

Puis, quand arrive cette heure bénie, quand vient enfin « la plénitude des temps, » Marie continue et accentue son rôle de corédemptrice par le consentement qu'elle donne à l'Incarnation. Pour se faire homme, le Fils de Dieu avait besoin de ce consentement ; ni son honneur, ni celui de sa Mère ne pouvaient s'en passer, et il daigna le solliciter par un message officiel. Un jour vint, dans le cours des âges, où la Rédemption du monde fut suspendue aux lèvres de la fille de David, « tant il a été nécessaire aux hommes, dit Bossuet, que Marie ait désiré leur salut (1) ! » Qu'allait-elle répondre à la volonté du Très-Haut ?... Sa bouche fut fidèle comme son cœur, et l'Archange put emporter aux cieux, avec le *fiat* de l'humilité, l'assurance que les hommes ne périraient

(1) *Troisième sermon pour la fête de la Conception de la sainte Vierge, premier point.*

pas. Voici qu'à l'acquiescement de la Vierge, le Verbe descend; il vient « en cette chair, charmé par sa pureté (1), » il vient dans « les plus pures entrailles du monde (2). » L'Incarnation s'opère, elle s'opère en Marie; c'est par cette entremise virginale que Jésus se donne au monde et qu'il lie société avec les hommes.

Mais l'Incarnation, c'est la Rédemption en germe. Déjà, dans le sein virginal, le Christ est victime par le fait même de cette humiliation fondamentale, principe de toutes ses douleurs futures: victime aussi par l'acte positif d'une offrande volontaire qui conclut à la mort. L'Homme-Dieu n'a pas voulu s'appartenir un seul instant: à peine conçu il fait retour à son Père par le don total de son être et de sa vie. Saint Paul nous a conservé sa première parole intérieure, expression du premier mouvement de sa volonté: « Entrant dans le monde, il dit: Vous n'avez pas voulu d'hostie ni d'oblation, ô mon Père, mais vous m'avez formé un corps, me voici (3)! » Or, c'est du sein de Marie que cet offertoire monte vers le ciel, du sein de Marie devenue ainsi le premier temple catholique, le premier autel du sacrifice de Jésus. Celui que la Vierge porte dans ses entrailles est donc déjà le Dieu du Cal-

(1) BOSSUET, *Premier sermon pour la fête de l'Annonciation*, 2^e point.

(2) *Id.*, *Exorde d'un sermon pour la fête de l'Annonciation*; édit. Vivés, XI, p. 191.

(3) *Ingrediens mundum, dicit: Hostiam et oblationem noluiti; corpus autem aptasti mihi... Tunc dixi: Ecce venio!* HEB., X, 5 et 7.

vaire, et c'est à ce titre qu'elle le possède n'ayant conçu Jésus à la vie que pour lui donner la possibilité de mourir.

Toutefois, elle est beaucoup plus que l'asile volontaire de la Victime, beaucoup plus que son temple, son sanctuaire et son autel, elle est très réellement sa Mère et, comme telle, elle lui fournit la matière même du sacrifice : le corps à livrer, le sang à répandre. « La chair du Christ est la chair de Marie, » dit saint Augustin (1). De quelle manière? en ce sens au moins que le corps immolé sur la croix est essentiellement le même que le corps formé du sang très pur de Marie, nourri de sa substance et de son lait virginal. Certains auteurs vont plus loin, et Suarez incline à croire que cette substance de chair et de sang que Jésus a prise en sa Mère n'a jamais été entièrement perdue ni dissoute par l'action de la chaleur corporelle, et qu'elle demeure toujours, dans sa première quantité, unie au Verbe de Dieu. D'après ce sentiment, il y aurait donc eu du sang de Marie versé sur le Calvaire, il y aurait eu une part de son corps en souffrance sur la croix. Sans doute ces éléments premiers avaient subi le changement par lequel passe toute matière qui entre dans la composition d'un autre corps; sans doute ils étaient informés par l'âme du Christ, par la personne de l'Homme-Dieu, mais, encore une fois, ils n'étaient

(1) Caro Christi caro est Mariæ. S. Aug., *Serm. de Assumpt.*, c. 5.

ni perdus ni dissous, ils demeureraient tels que Jésus les avait reçus de Marie (1). Cette opinion n'est pas sans nous sourire; mais, du reste, même en dehors d'elle, les enseignements formels de la foi suffisent à la gloire de la divine Mère. Il est vrai, en toute hypothèse, que comme le grain produit l'épi et le cep le raisin, ainsi Marie produit Jésus, fruit béni de ses entrailles, *benedictus fructus ventris tui*. N'est-ce pas ce que l'Eglise nous rappelle, lorsqu'elle chante agenouillée devant l'Hostie :

Ave, verum Corpus, natum
De Maria Virgine,
Vere passum, immolatum
In cruce pro homine.

« Salut, vrai corps du Christ, né de la Vierge Marie, martyrisé et immolé pour l'homme sur la croix. »

Par ce don de Jésus, quelle part immense Marie ne prend-elle pas à notre rédemption !

(1) SUAREZ, t. XIX, q. xxvii, dis. 1, sect. 11 n. 2.— Suarez appuie son opinion sur deux raisons, l'une d'ordre humain et physiologique, l'autre d'ordre surnaturel et miraculeux. Le lecteur en trouvera le développement au traité indiqué.

Saint Augustin a dit aussi : *Caro Jesu, quamvis gloria resurrectionis fuerit magnificata, eadem tamen mansit quæ suscepta est de Maria.* — *Serm. de Assumpt.*, cap. 5.

II

Allons plus loin toutefois, et demandons humblement à la divine Mère de nous ouvrir les demeures les plus secrètes de son âme, et de nous y laisser voir non plus seulement sa coopération extérieure et en quelque sorte matérielle, mais sa coopération intime au grand œuvre du salut.

Former, par le Saint-Esprit, l'humanité du Christ, donner ainsi au Fils de Dieu le moyen et la matière de son immolation, c'est beaucoup assurément, c'est déjà plus qu'il n'en faut pour assigner à Marie une place exceptionnelle dans le plan rédempteur ; et pourtant ce n'est point assez, parce qu'un tel concours, ne venant que par le dehors, n'entre pas dans le vif du sacrifice. Les desseins éternels vont au delà, le cœur de la Vierge aussi. Marie pénètre plus avant dans le mystère, elle y prend une part plus active, plus personnelle, et surtout plus douloureuse : elle s'immole elle-même avec Jésus. Immolation obscure, silencieuse, à peine dévoilée par quelques larmes, mais immolation très réelle qui a pour caractéristique et pour gloire de découler tout entière de celle du Christ.

A l'encontre des autres créatures qui gémissent sur elles-mêmes et qui se pleurent, Marie ne pleure et ne gémit que sur son Fils ; on ne trouverait pas en son

cœur l'ombre d'un retour égoïste, sa douleur est immaculée comme son amour. Ce qu'elle souffre n'est en rien une passion personnelle, c'est exclusivement une compassion à Jésus, une compassion vierge de tout mélange humain.

Cette virginité de la douleur en marque la profondeur et l'étendue. La souffrance qui vient des créatures est nécessairement limitée, nous allions dire nécessairement petite, l'effet ne pouvant dépasser la cause. Celle qui vient de Dieu semble n'avoir ni fond ni rivage; de toute part elle déborde la nature humaine, qui ne saurait y suffire sans une grâce d'en haut. Cette grâce, Marie la posséda éminemment, soit en vertu de sa pureté absolue, car la pureté est toujours pour le cœur un principe de dilatation, soit en vertu de sa maternité divine qui élevait pour ainsi dire son âme à la hauteur de Jésus. Elle eut donc une puissance de souffrir proportionnée à sa puissance d'aimer; son amour fut le vase précieux de sa douleur, et sa douleur prit la forme et la dimension de son amour.

Qui racontera cet amour? Amour de la Sainte pour le Dieu qui la captive dans la mesure incomparable où il lui révèle ses attraits; amour de la Vierge pour Celui qui, étant l'Époux de toutes les âmes choisies, est le sien par excellence; amour de la Mère pour le Fils unique qui lui vient du Père par le Saint-Esprit, et qui est à la foi l'adorable Fils de Dieu et le plus beau des fils de l'homme; amour naturel et surnatu-

rel, affluant de toutes les sources pures, s'accroissant chaque jour des grâces et des bénédictions reçues, des soins et des tendresses données... et cela pendant trente-trois ans !

Mais aussi, qui racontera la douleur d'un tel amour ? Cet être unique, cet être adoré est essentiellement une victime. Pâtir jusqu'à la mort, puis mourir après d'indicibles souffrances, voilà sa mission : il n'y échappera point. Marie le sait, elle le sait dès le premier jour, et cette pensée est un fiel qui, du commencement à la fin, trouble le calice de ses meilleures joies. Porte-t-elle dans ses bras l'enfant béni, elle songe à la croix qui le portera un jour. Dépose-t-elle sur son front le doux et long baiser maternel, ses lèvres croient y rencontrer les épines qui le blesseront, et ce baiser de l'amour devient le baiser de la douleur :

*Sicque tota colliquescit
In doloris osculis (1).*

Et comment recevoir les caresses de ses mains, comment essuyer la poussière de ses pieds, sans voir apparaître aussitôt du sang et des clous ? C'est là le martyr anticipé.

Puis, vint le martyr réel ; il vint par étapes successives et de plus en plus douloureuses. L'Eglise en compte sept principales, dont les quatre dernières ont

(1) Hymn. fest. Sept: Dol. B. M. V., in *Dominica III Septembris*.

le Calvaire pour théâtre, Jésus et Marie se rencontrèrent là, à l'heure du sacrifice suprême, et s'immolèrent l'un avec l'autre. Faut-il croire que cette rencontre apporta quelque allègement à leur souffrance et fut une consolation à leur cœur? A la vérité, il est doux de n'être pas complètement délaissé au milieu des supplices, et la compassion d'une âme fidèle est toujours un baume pour l'âme endolorie. Mais ici, passion et compassion sont de telle nature qu'elles s'accroissent l'une l'autre. Bien loin de se tempérer par le partage, la douleur s'en multiplie. Plus les coups broient la Victime, plus aussi ils brisent l'âme de Marie : à voir sa Mère accablée, Jésus souffre davantage, blessé qu'il est à l'endroit le plus délicat de son Cœur, et aussitôt ce surcroît des divines souffrances a son contre-coup dans le cœur maternel. « Il en est de ce Fils et de cette Mère, dit Bossuet, comme de deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une sorte d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuels (1). »

Et pourtant ce n'est pas tout. Quand on est mère, le point culminant du sacrifice n'est pas de s'immoler avec son fils, mais d'immoler soi-même un tel objet

(1) *Premier sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion, 1^{er} point.*

d'amour ; ce n'est pas d'être victime, c'est d'être prêtre. L'histoire de l'Eglise cite plusieurs traits d'un pareil courage, et les noms de Symphorose, de Félicité, d'Augusta, faisant écho à celui de la mère des Machabées, restent à jamais des noms glorieux. Mais la Mère de Jésus domine ces femmes admirables de toute la hauteur dont Jésus domine les saints. Elle eut pour mission non seulement de souffrir avec son Fils, non seulement d'accepter volontairement sa mort, mais d'offrir à Dieu cette mort rédemptrice et, par cet acte, d'entrer dans toutes les intentions de la Victime. Voilà surtout ce qui l'amène sur la sainte montagne. Elle n'était pas au Thabor, elle est au Calvaire ; elle y est debout, comme pour un grand devoir à remplir, debout comme le sacrificateur à l'autel. Ne la confondons pas avec les autres spectateurs : entre elle et eux il y a un abîme. Elle seule se rend parfaitement compte de ce qui se passe, seule elle pénètre tout le mystère qui s'opère et en est le véritable témoin. Les autres n'aperçoivent guère que le dehors du drame, elle en contemple le dedans, la cause, la valeur et l'efficacité. « Les Juifs et les païens, dit Nicole, ne virent en Jésus qu'un homme, qu'ils haïssaient ou qu'ils méprisaient, attaché à la croix. Les femmes de Galilée n'y virent qu'un juste qu'on faisait mourir cruellement. Marie seule, représentant toute l'Eglise, y vit un Dieu souffrant pour les hommes (1). » Seule donc, elle put l'offrir à l'Eternel

(1) NICOLE, *Essais de morale*, XIII.

pour le salut du monde et, de fait, elle l'offrit, s'unissant au Père « pour livrer leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice (1). » Fille du grand-prêtre Aaron non moins que du roi David (2), elle accomplit là une éminente fonction sacerdotale, elle fut vraiment le prêtre et le sacrificateur de Jésus, et, en union avec son Fils, elle célébra sur le Calvaire sa première messe (3).

Mais quel brisement dans cette immolation ! Livrer elle-même ce qu'elle a de plus cher, ce qu'elle a d'uniquement cher, le livrer sans merci, le livrer pour des misérables... Marie eut cet héroïsme. Au pied de la croix, elle a été l'ostensoir vivant et spirituel qui portait la Victime, qui la livrait et qui l'élevait vers Dieu

(1) BOSSUET, *Premier sermon sur la Compassion de la sainte Vierge*, 3^e point. — Cf. *Sermon pour la fête du Rosaire*, 1^{er} point.

(2) Que Marie fût de race sacerdotale, saint Luc l'indique suffisamment quand il nous dit qu'elle était parente d'Elisabeth et qu'Elisabeth descendait d'Aaron (Luc, 1, 5 et 36.) — Cf. S. AUG., *De consensu Evangelistarum*, lib. 11, cap. 1. — Voir aussi l'abbé MAYNARD, *la Sainte Vierge*, 2^e part., chap. 1. D'après lui, sainte Anne, mère de la sainte Vierge, et Sobé, mère de sainte Elisabeth, étaient sœurs, filles toutes deux de Mathan, prêtre de Bethléem. — Il va sans dire d'ailleurs que ce ne fut pas comme fille d'Aaron, mais comme Mère de Dieu, que Marie offrit Jésus sur le Calvaire.

(3) Il est juste de remarquer que Marie, n'ayant jamais cessé d'entrer formellement dans les intentions du Père et dans celles du Fils, n'avait, par là même, jamais cessé d'offrir la sainte Victime. Elle l'offrit à Dieu dès le premier jour de l'Incarnation, puis dans le Temple, puis durant tout le cours de sa vie, mais plus spécialement au Calvaire. Elle l'offre encore au ciel, comme l'Hostie parfaite sur laquelle elle a tous les droits d'une mère. Cf. GIRAUD, *Prêtre et Hostie*, tom. II, ad calc.

au nom de tous les hommes. Et telle était sa force d'âme, disent saint Anselme et saint Antonin, qu'au défaut des bourreaux, elle eût elle-même procédé au sacrifice, afin d'accomplir la volonté de Dieu le Père exigeant que Jésus mourût pour notre salut (1). C'est à ce prix qu'elle est devenue notre Mère, c'est dans cette douleur qu'elle nous a enfantés : notre vie lui a coûté beaucoup plus que sa propre vie, elle lui a coûté la vie de son Fils unique (2).

Disons donc avec saint Pierre Damien : « Dieu a décrété que toute la rédemption s'accomplirait par Marie, avec Marie, en Marie ; et comme rien n'a été fait sans le Christ, rien n'a été refait sans la Vierge : *Sicut sine Christo nihil factum est, ita sine Virgine nihil refectum est* (3).

III

Or, deux conséquences découlent de cette doctrine, l'une pour Marie, l'autre pour nous.

En prenant aux souffrances du Rédempteur une part de choix, Marie a conquis un droit exceptionnel aux

(1) Cité par S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, *les Gloires de Marie*, trad. Pladys, I, p. 53.

(2) Saint Bernardin de Sienna affirme que la douleur de la sainte Vierge a été si grande que, si elle était divisée entre tous les hommes, ils en mourraient immédiatement.

(3) S. PETR. DAM., *Serm. de Annuntiatione*.

grâces de la Rédemption. Elle doit être à l'honneur comme elle a été à la peine, et communier à la gloire dans la mesure où elle communia à la douleur. Ainsi en est-il. Nous savons déjà que le sang de Jésus, refluant à sa source bien avant qu'il coulât sur la croix, est allé saisir cette Vierge à l'origine même de sa vie pour la protéger contre les souillures d'un mal universel, « et la racheter ainsi de la manière la plus sublime (1). » Par la vertu de ce sang, les autres hommes n'ont été que lavés de la tache du péché ; elle en a été préservée. Et quand, plus tard, il se fut répandu sur le Calvaire, ce sang continua, si nous osons parler de la sorte, à être la propriété de Marie. Donné par elle à Jésus, puis par elle encore offert à Dieu pour les hommes, il demeure toujours en sa puissance. De la croix il coule en son âme comme en un réservoir vivant, il la remplit tout entière, l'imprègne jusqu'aux dernière fibres, la sanctifie éminemment, puis il déborde pour gagner, par les purs canaux de la prière et des sacrements, chacune des âmes rachetées, et arroser tout le champ de l'Eglise : *plena sibi, superplena nobis*.

C'est en effet une doctrine reçue, qu'aucune des grâces acquises au prix de ce sang ne parvient jusqu'à nous sans passer par Marie, qui en est la trésorière unique et universelle : *Totius boni plenitudinem*

(1) Et idcirco sublimiori modo redemptam. *Bulla dogmat. Pii PP. IX, Ineffabilis.*

posuit in Maria (1). Nous ne recevons tous que de sa plénitude : c'est elle qui donne au captif la liberté, au malade la guérison, la consolation à l'affligé, le pardon au pécheur, la grâce au juste ; l'ange lui-même lui doit son bonheur (2). Nul n'ignore sur ce point les célèbres paroles de Bossuet ; mais il faut d'autant moins se lasser de les relire qu'elles sont l'écho de toute la tradition : « Dieu, dit-il, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus, et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et il sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances (3). »

Ainsi, de même que Dieu, par droit de nature, est la cause efficiente de la grâce, et que Jésus-Christ, par le droit de sa mort, en est la cause méritoire, de même Marie, par le droit de sa maternité et par privilège

(1) S. BERN., *In Nativit. B. V. M.*

(2) « Ut de plenitudine ejus accipiant universi, captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam, angelus lætitiâ. » S. BERN., *Serm. de duodecim stellis.*

(3) *Troisième sermon pour la fête de la Conception de la Sainte Vierge, 1^{er} point.*

spécial, en est la cause dispensatrice. Tous les biens de Dieu sont confiés à ses mains, Dieu lui-même s'y abandonne, elle est comme la Souveraine du Cœur Sacré, et rien ne nous arrive du ciel que par son intermédiaire : *Totum nos habere voluit per Mariam* (1). Après les jours de notre exil, c'est elle encore qui nous ouvrira les portes de la patrie et qui, à jamais, nous montrera le fruit béni de son sein : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*. Car la gloire n'est que l'efflorescence de la grâce, elle est soumise aux mêmes lois : éternellement elle viendra de Dieu par le Christ, et du Christ par Marie.

C'est donc par Marie qu'il faut aller à Jésus, puisque c'est par elle que Jésus est venu à nous et qu'il s'est immolé pour nous. Elle est la voie qui mène au Sauveur, comme le Sauveur est la voie qui mène à Dieu : céleste et merveilleux itinéraire tracé par l'éternelle miséricorde, et que doit suivre fidèlement quiconque veut arriver au but. Tout autre chemin n'aboutit qu'aux fondrières de l'hérésie ou au désert du doute. Aussi, dans toute l'hagiographie chrétienne, ne trouverait-on pas un saint — non, pas un seul ! — qui soit arrivé à la sainteté sans Marie. Et il ne peut en

(1) S. BERN., *In Nativ. B. M. V.*

Voilà pourquoi saint François de Paule avait fait honorer la sainte Vierge sous le nom de *Notre-Dame de Toutes-Grâces*. — M. Emery, après la Révolution, fit aussi élever dans le jardin d'Issy une chapelle qu'il plaça sous le même vocable. Voir *l'Histoire de M. Emery*, par l'abbé MÉRIC, II, p. 355.

être autrement, étant donné l'ordre surnaturel, tel que Dieu l'a établi. La piété tendre, forte, agissante, dévouée, sacrifiée, envers cette Mère du Christ et des chrétiens, fait partie intégrante de la vie chrétienne. Elle est aussi le chemin le plus sûr de la vie glorieuse, un des signes les plus certains de la prédestination ; car, remarque saint Jean Damascène, Dieu ne fait une telle grâce qu'à ceux-là seuls qu'il veut sauver (1). Enfin, elle n'est point une dévotion facultative : après celle dont Jésus est l'objet, nulle n'est plus nécessaire. Inséparables dans l'Incarnation, inséparables dans la Rédemption, la mère et le Fils doivent l'être dans notre foi, dans notre amour et dans notre culte, si nous voulons participer aux mystères dont ils ont été l'un et l'autre, bien que d'une manière différente, les auteurs et les consommateurs.

Du reste, c'est à ces mystères eux-mêmes qu'il faut demander, avec le principe de notre piété envers Marie, les caractères dont cette piété doit être marquée pour devenir efficace. Celle qui nous a engendrés dans la douleur, celle dont nous sommes devenus les fils au pied de la croix n'attend pas uniquement les hommages de nos lèvres : elle veut des imitateurs dans ses enfants, elle exige d'eux ces vertus généreuses dont elle est le modèle insigne, et qui sont à la fois la meilleure armure de toute tendresse et la

(1) Cité par S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, *Les Gloires de Marie*, 1^{re} part, chap. VIII, § 3.

meilleure preuve de tout amour. Il n'y a rien d'alan-gui dans le cœur de cette Mère ; tout y est fort autant que virginal. Elle n'a fui devant aucun devoir, elle n'a fléchi sous aucun fardeau, elle ne s'est dérobée à aucune douleur ; elle est vraiment la femme forte, secourable sans doute à toutes les faiblesses, mais provocatrice de tous les courages. Dès lors, « qui ne voit, dit encore Bossuet, que ses véritables enfants sont ceux qu'elle trouve au pied de la croix avec Jésus crucifié ? Et qui sont ceux-là ? Ce sont ceux qui mortifient en eux le vieil homme, qui crucifient le péché et ses convoitises par l'exercice de la pénitence. Voulez-vous être enfants de Marie ? prenez sur vous la croix de Jésus (1). »

Robuste doctrine qu'il faut traduire en actes ! Certes, embellir le culte de Marie de toutes les parures terrestres est chose plus que légitime, c'est chose filiale. Ni l'art ni la nature n'auront jamais pour ses autels assez de parfums, de mélodies et de fleurs ; mais quand cette Vierge-Mère s'incline

(1) *Second sermon pour la Nativité de la sainte Vierge, 2^e point.* — On aura peut-être remarqué que Bossuet a été souvent cité dans ce chapitre. Nous n'aurons pas la naïveté de nous en excuser : tous ceux qui ont lu les sermons du grand évêque sur la sainte Vierge nous reprocheront plutôt de ne pas en avoir usé assez copieusement. Mais nous y renvoyons le lecteur comme aux pages les plus solides et les plus belles qui aient jamais été écrites sur Marie, — heureux si nous pouvons le déterminer à se donner à lui-même la joie et le bienfait d'une telle lecture.

vers nos âmes, rien ne lui est si doux que d'y respirer l'encens du sacrifice, d'y entendre les mystérieuses harmonies de la pénitence et de la pureté, d'y cueillir enfin ces vertus austères qui fleurissent sur les hauteurs et qui sont filles du Calvaire.



DEUXIÈME PARTIE

LE SACRIFICE

DANS LA

VIE CHRÉTIENNE



CHAPITRE XII

LE SACRIFICE ET LA VIE CHRÉTIENNE

I

RIEN n'est si nécessaire, dans les questions religieuses, comme aussi rien n'est plus naturel que le passage du dogme à la morale, de la croyance au devoir. Il existe en effet un rapport intime entre ce que la foi nous donne et ce qu'elle nous demande, entre la vérité qu'elle apporte et la vertu qu'elle réclame, de même qu'il y a une relation étroite entre l'œil qui voit et la main qui agit. Le christianisme n'est pas une formule, il est la vie. L'enseignement divin ne saurait ressembler à ces feux d'artifice qu'on regarde pour le seul plaisir des yeux : il est un flambeau

qui éclaire la route, mais qui l'éclaire afin qu'on y marche : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* (1). Si Dieu illumine notre âme, c'est moins pour lui procurer la douce sensation de la lumière que pour l'attirer à soi, comme le soleil aspire rosée, pluie et parfums, quand il brille sur la nature.

Cette réflexion s'applique d'autant mieux à notre sujet, que le sacrifice est le centre de la religion et, en quelque sorte, la religion tout entière.

Savoir que l'homme déchu a été sauvé par l'immolation du Christ, scruter les profondeurs de cette immolation, en contempler la cause dans l'amour infini, la réalisation au Golgotha, la reproduction et l'efficacité à l'autel, l'éternelle continuation au ciel même, ce sont là des opérations d'ordre purement intellectuel. Non pas que l'âme chrétienne y puisse être indifférente : elle y trouve au contraire des jouissances très élevées, elle se fait une fête de tous ces beaux rayons qui l'inondent, et sa joie ne tarde pas à se traduire en admiration. Mais qui oserait dire que l'admiration soit la dernière réponse de l'homme à la vérité ? Il serait commode vraiment qu'on pût, au pied du Calvaire, se contenter de fixer les yeux sur la croix, de l'examiner en artiste, et de proclamer qu'elle se détache avec grâce sur l'horizon du christianisme !

(1) « Ta parole est un flambeau devant mes pas, une lumière dans mon sentier. » Ps. cxviii, 105

Saint Paul jugeait très insuffisant cet hommage de l'esprit. Nul cependant n'a parlé avec plus d'enthousiasme du Rédempteur et de la Rédemption : il est ravi par ce mystère : sa vue ne peut se détourner de l'adorable figure du Christ « en qui sont contenus tous les trésors de la sagesse et de la science (1) ; » il célèbre, et quelquefois avec transport, les douleurs qui ont expié nos fautes, la mort qui nous a rendu la vie, l'inconcevable amour d'où émane un tel sacrifice. Mais la hauteur de son vol ne lui dérobe pas la terre, et les conclusions pratiques suivent de près l'exposition doctrinale. Dans le chapitre où il exalte « le Fils de la dilection, image du Dieu invisible, premier-né de toute créature, par qui et pour qui tout a été fait, en qui tout subsiste, qui a tout réconcilié et tout pacifié par le sang de sa croix... (2), » dans ce même chapitre, et quelques lignes plus loin, se lit cette parole qui est toute une révélation morale : « J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Eglise (3). » Parole neuve, presque étrange, sur laquelle on nous per-

(1)... Christi Jesu in quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi. COLOS., II, 2 et 3.

(2) ... Filii dilectionis suae... qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturae;... in ipso condita sunt universa... omnia per ipsum et in ipso creata sunt... et omnia in ipso constant... et per eum reconciliare omnia, pacificans per sanguinem crucis ejus sive quae in terris sive quae in caelis sunt. COLOS., I, 13-20.

(3) Adimpleo ea quae desunt passionum Christi, in carne mea, pro corpore ejus quod est Ecclesia. COLOS., I, 24.

mettra d'insister, car elle est la clef de ce passage étroit qui, d'après l'Évangile, mène à la vie.

II

En soi, il ne manque assurément rien à l'intégrité du sacrifice de Jésus-Christ. Complète par elle-même, sa passion est surabondante en mérites, toute-puissante en efficacité, et le Psalmiste a bien dit : *copiosa apud eum redemption* (1). Mais Jésus-Christ n'est pas un être isolé. Même indépendamment de son titre de Créateur, sa qualité de Sauveur le met en relation avec toutes les générations humaines ; il est le chef d'une Eglise dont nous sommes les sujets, la tête d'un corps dont nous sommes les membres. Or, entre les sujets et le chef, entre les membres et la tête, l'ordre veut qu'il y ait harmonie : c'est dire qu'à un Christ crucifié ne peuvent s'adapter des chrétiens ennemis de la croix. Et voilà pourquoi, tant qu'il y aura sur la terre des fils de l'Eglise et des disciples de Jésus, Jésus devra souffrir en eux et parachever dans leur chair ses propres souffrances. Aussi l'Apôtre a-t-il soin d'ajouter que ces souffrances manquent et doivent s'accomplir non pas directement dans le Christ lui-même, mais dans son corps mystique, dans ce corps de l'Eglise

(1) Ps. CXXIX, 7.

qui, selon une étonnante expression du même docteur, le complète et est sa plénitude (1).

A cet argument rigoureux s'en ajoute un autre qui y confine et que nous recueillons encore de la bouche de saint Paul. Le vouloir de Dieu, dit-il, est que nous soyons saints : *Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra*(2). Vouloir merveilleux, on en conviendra, et qui tend à l'éternelle beauté des âmes. Le degré de perfection varie, les moyens secondaires pour y parvenir diffèrent, mais la volonté divine a déterminé un *minimum* de sainteté auquel doit atteindre toute vie humaine, sous peine de se perdre dans la mort. Qu'on soit riche ou pauvre, qu'on cultive les sciences ou la terre, qu'on vive dans le cloître ou dans le monde, peu importe ; ce ne sont là que des moyens, ce n'est pas le but. Le but, encore un coup, c'est la sainteté, et ce but est immuable autant qu'universel. Or, depuis que Dieu s'est mis à la portée de notre regard en se faisant Jésus, la sainteté n'est pas autre chose que la conformité avec ce divin Modèle : *Conformes fieri imaginis Filii sui...* (3)

On se souvient de cette miséricordieuse histoire : l'homme créé d'abord à l'image de Dieu, puis défiguré par le péché, ne peut à lui seul recouvrer sa beauté d'origine ; Dieu en a pitié, il lui vient en aide, il des-

(1) (Ecclesia) quæ est corpus ipsius et plenitudo ejus. *EPH.* I, 23.

(2) I *THESS.*, IV, 3.

(3) *ROM.*, VIII, 29.

cend, il s'approche, il se laisse voir, entendre et toucher ; bref, il se fait homme lui-même, et depuis, cet Homme-Dieu est le type à reproduire. Le regarder par la foi, l'imiter par les œuvres, voilà toute la vie chrétienne : *hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (1). Plus l'imitation est fidèle, plus parfaite est la sainteté ; mais sûrement Dieu ne reconnaîtra, n'aimera et ne récompensera durant l'éternité que ce qu'il verra de Jésus en nous (2). Or, qu'on y songe ! le Christ ne va jamais sans sa croix ; comment aller sans la nôtre, ou, pour mieux dire, sans une part de la sienne ? Le Christ est toujours victime ; comment ne l'être jamais ? Non ! non, dit saint Paul, « si le Christ est mort pour tous, c'est afin que ceux qui vivent ne vivent point pour eux, mais pour lui (3). » D'ailleurs, *chrétien* veut dire *autre Christ*, et l'on ne peut mériter ce nom sans être un autre crucifié. L'im-molation est le cachet du Sauveur : qui veut être

(1) « Ayez en vous les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus. » PHILIP., II, 5.

(2) Voilà pourquoi l'Eglise, dans sa liturgie, remet chaque année sous nos yeux les différents mystères de la vie de Jésus, c'est-à-dire tout ce qui s'est passé dans son humanité sainte, depuis l'Incarnation jusqu'à l'Ascension. Elle veut que nous ne les perdions jamais de vue. Dans son épître aux Hébreux, saint Paul parle aussi de ce regard que le chrétien doit toujours avoir sur Jésus et Jésus crucifié : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem.* HEB., XII, 2.

(3) Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est. II COR., V, 15.

sauvé doit en porter l'empreinte, en participant à sa passion : *Societatem passionum illius* (1).

Du reste, il est à notre coopération au sacrifice de Jésus un troisième motif dont la permanence accroît la force. Le péché ne cesse pas sur la terre ; pourquoi l'expiation cesserait-elle ? A chaque heure de chaque jour, montent vers Dieu les blasphèmes de l'outrage ; ils forment un concert affreux composé de toutes les gammes du crime, depuis le cri aigu de la haine, jusqu'au sourd murmure de l'indifférence. N'est-il pas logique, au moins d'une logique de cœur, qu'incessamment d'autres voix se fassent entendre, voix de l'adoration, voix de la prière, voix du dévouement, voix de la souffrance, voix des frères de Jésus disant à Dieu leur amour et le lui prouvant ?

Mais à quoi bon tant de raisonnements ? Nous avons la parole du Maître, et quelle parole tout ensemble précise et autorisée ! « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive (2). » Voilà en trois mots, et sous son triple aspect, notre lot dans la Passion de Jésus. Renoncer à soi, c'est la partie négative du sacrifice ; porter la croix, c'en est la forme active ; suivre Jésus en est le côté consolant, et comme la première récompense.

(1) PHILIP., III, 10.

(2) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. MATTH., XVI, 24. Cf. — LUC., IX, 23.

III

Pratiquement, à quoi cela oblige-t-il? Un coup d'œil sur la constitution intime de la vie chrétienne nous le fera mieux comprendre.

Qu'on la prenne à sa base ou à son sommet, dans sa plus simple expression ou dans sa perfection la plus haute, en un pâtre des champs ou en sainte Thérèse, la vie chrétienne se compose toujours de deux éléments à la fois très distincts et très unis : la grâce et la nature, l'action de Dieu et notre coopération. C'est ce que Donoso Cortès, se souvenant sans doute d'une parole de Job (1), appelait la chaîne et la trame. A elles deux, elles forment le tissu; de même, à eux deux, Dieu et l'homme forment la vie chrétienne. La chaîne, c'est la grâce; sur cette chaîne si libéralement octroyée, chacun doit, de quelque manière,

(1) *Dies mei velocius transierunt quam a texente tela succiditur.* « Mes jours ont passé plus rapidement que la navette du tisserand. » Job., vii, 6.

Nous n'avons jamais mieux compris l'*omnis comparatio claudicat*. Mais la suite du chapitre empêchera tout lecteur de se méprendre sur notre pensée qui peut se résumer en cette parole de saint Augustin : *Nec gratia Dei sola, nec ipse solus, sed gratia Dei cum illo.* (*De Grat. et Lib. Arbit.*, § 12.) Dieu opère en nous par la grâce : nous, nous coopérons à la grâce par le libre et généreux exercice de nos facultés. — Il va sans dire que nous n'avons pas à traiter ici de la conciliation de la grâce divine avec la liberté humaine.

broder sa vie, en tracer et en achever le dessin par la trame de ses actes. Les uns abusent du don de Dieu, et leur œuvre ne se compose que de lignes rompues. D'autres sont fidèles, et, ne quittant pas des yeux le divin exemplaire, ils dessinent, jour par jour, en leur âme la figure du Christ. Non pas que le dessin de tous ces bons ouvriers soit uniforme ; les nuances en varient avec chaque artiste ou chaque artisan ; là il est plus riche, ici plus simple, là presque achevé, ici à l'état d'ébauche ; tel trait du modèle est mis plus en relief par celui-ci, tel autre par celui-là. Il faut dire aussi que tous ne travaillent pas sur une chaîne également fine et abondante, Dieu ne donnant pas à tous la même grâce. Mais le fond reproduit toujours l'unique image de Jésus et de Jésus crucifié : beau tissu, fait de grâces et de labeurs, qui sera le manteau nuptial à l'heure de l'éternel festin.

Or, de même que la grâce qui nous aide dans l'œuvre de notre sanctification arrive du Calvaire et coule du sacrifice de Jésus, de même le concours personnel que nous y apportons est, lui aussi, un sacrifice, en ce sens qu'il provoque nécessairement un effort. Qu'il ait pour objet les passions à vaincre, les obligations ordinaires à remplir ou les événements fâcheux à accepter ; qu'il se modifie à l'infini, et soit tour à tour soumission de l'esprit, obéissance de la volonté, dévouement du cœur, mortification des sens, foi, espérance, amour, pureté, pénitence, résignation... ce concours est toujours un acte généreux par lequel

nous immolons à Dieu quelque chose de nous ; et c'est pourquoi cet acte se nomme *vertu*, mot qui, dans le langage moral, répond à l'expression plus dogmatique de sacrifice.

Il est facile de voir maintenant que la vertu, dans la vie chrétienne, est de toutes les heures comme de tous les aspects : elle se présente quelquefois sous une forme héroïque, ornée par exemple de la pourpre des martyrs ou parée de la blanche robe des vierges ; mais le plus souvent, nous la voyons apparaître sous l'humble vêtement du devoir quotidien et des épreuves obscures. C'est l'ouvrier à l'atelier, le paysan au labour, l'écolier à l'étude, la mère près de ses berceaux, la jeune fille aux prises avec la mollesse ou la vanité, le malade sur son lit, telle petite âme enfin, pleine de courage, qui remonte vaillamment le courant du mal : beau spectacle que le monde inattentif ne voit guère, mais dont ne se lassent ni le regard de Dieu ni l'admiration des anges.

Et pourtant, pas de méprise ! La vertu est beaucoup moins dans ces actes eux-mêmes que dans la grâce qui les anime et dans l'intention qui les dirige : sans ce double caractère, aucune action, même la plus héroïque humainement, ne peut devenir un sacrifice réel, ni s'élever vers Dieu comme un hommage. Si nous osions revenir à notre comparaison de tout à l'heure, nous dirions que, sans la grâce, la chaîne de notre vie surnaturelle n'existe plus, et que la navette de nos œuvres tombe dans le vide. de même, sans

l'intention, la navette est jétée au hasard et manque la chaîne : la trame devient impossible.

Incalculable est le nombre de travaux et de peines qui se perdent ainsi, pour l'un ou l'autre de ces motifs, pour tous deux souvent. Tant d'hommes vivent en dehors de la grâce ! tant d'autres qui la possèdent n'ont pas souci de leur trésor ! Ils vont au hasard, semant leur vie, mais la semence est stérile et les jours sont vides : *Nihil invenerunt in manibus suis* (1). Rares, très rares, ceux qui ne gaspillent aucune de leurs richesses et qui rendent méritoire jusqu'au plus léger battement de leur cœur !

Telle est pourtant la grande loi morale qui répond au dogme de la Rédemption : ce n'est pas une passion humaine que nous avons à achever en nous, c'est la passion du Christ. Séparée de Jésus, la douleur n'est qu'un mal ; avec Lui, et avec Lui seul, elle est un bien, un bien si grand que saint Paul l'appelle un *don* qui complète et couronne la foi : *Vobis. DONATUM EST pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed ut etiam pro illo patiamini* (2). Aux yeux de l'ignorant, qu'est-ce que des notes de musique sur une page ? Taches d'encre, et rien de plus. Vienne l'artiste, et de ces taches jaillissent des harmonies ! Ainsi de la douleur : à qui ignore Jésus, elle n'est que points noirs. Mais

(1) « Ils n'ont rien trouvé dans leurs mains. » Ps. LXXV, 6.

(2) « Il vous a été donné pour le Christ, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. » PHILIP., 1, 29.

voici Jésus : écoutez comme elle chante la gloire de Dieu et la nôtre ! On dirait un écho de l'hymne du Calvaire.

C'est donc avec le Sauveur qu'il faut travailler et souffrir ; souffrance et travail se transforment alors en vertus et nous transfigurent en Christs. Si pour acquérir la sainteté il ne fallait que pâtir, qui donc ne serait saint ? L'infirmité, c'est notre vêtement, dit l'Apôtre (1) : infirmités physiques, intellectuelles, morales, spirituelles, nous n'échappons à aucune. Comme le soldat romain attaché par une chaîne à son captif et obligé de le suivre partout, la souffrance est rivée à la vie humaine ; elle ne nous quitte qu'à l'heure où nous quittons la prison de ce monde. Mais l'histoire ajoute que lorsque le captif de Rome était un disciple du Christ, il savait convertir son geôlier, et s'en faisait un frère. Image du chrétien qui a le sens de la croix ! Il change la douleur en espérance, et tandis que le mondain la subit avec désolation, lui l'accueille et l'embrasse comme une sœur dans laquelle il reconnaît la compagne de son Dieu.

Pris individuellement, les hommes peuvent donc repousser, non pas sans doute le calice, mais la part divine qu'il contient, et du même coup se livrer à la mort ; car cette part, c'est la vie. Dans l'ensemble de

(1) *Circumdatus infirmitate.* НЕВ., v, 2. — *L'Imitation* dit aussi : « Allez en haut, en bas, dehors, dedans, partout vous trouverez la croix : *Converte te supra, converte te infra, converte te extra, converte te intra, in omnibus invenis crucem.* » Lib. II, cap. XII, n° 4.

la communauté chrétienne, il y aura toujours une quantité de *passion* proportionnée à la coopération mystérieuse que le corps doit à la tête. Aussi bien, l'Eglise ne vit que de sacrifices : du sacrifice mystique de Jésus-Christ reproduit sur l'autel, et de son sacrifice historique continué dans ses membres. Pas plus que le premier, le second ne chôme jamais sur la terre; s'il faiblit sur un point, il se fortifie sur un autre. Dieu lui-même a soin d'y pourvoir; et, d'ailleurs, quand les peines imposées ne suffisent pas, surgissent les immolations volontaires. On voit alors apparaître, au sein d'une génération amollie, des âmes dont toute l'ambition est d'être des victimes, et qui s'en font une joie. Comme d'autres ont des fêtes de volupté, ces âmes ont des fêtes de souffrance, fêtes royales, inconnues de la foule, réelles cependant, très intimes et aux longues octaves. Quelle en est la source? Viennent-elles du Calvaire ou du Thabor? On ne saurait le dire, tant les sanglots y ressemblent à des cantiques; mais sûrement elles viennent de Jésus, tant cantiques ou sanglots ont de divins accents!

Ainsi se prolonge jusqu'à la fin des siècles la passion du Christ, prolongeant avec elle toutes les forces vitales, car rien de stable ne se fonde ici-bas sans le sacrifice. Foi, amour, bonté, justice, grandeur, pureté, beauté, tout ne vit que de lui. Le cœur d'où il est exilé donne asile à la mort, l'institution qu'il ne soutient pas est caduque; s'il se retire d'une société, elle penche vers sa ruine : il féconde tous les germes.

C'est que, depuis le péché, l'âme humaine est un champ naturellement inculte ; les épines seules y poussent d'elles-mêmes. Pour que la moisson y mûrisse, il faut que ce sol humain, labouré d'abord par le travail, puis arrosé par les larmes de la terre unies à la rosée du ciel, soit encore brûlé sous les feux de l'épreuve. Fils d'Ève, nous n'enfantons que dans la douleur. *in dolore paries !*

Mais ces pensées veulent être méditées plus longuement.





CHAPITRE XIII

LE SACRIFICE ET LA FOI

1

En nous donnant l'intelligence, Dieu ne pouvait moins faire que de s'en réserver l'hommage ; mais, par une libéralité exquise, il a voulu que cet hommage eût sa plénitude dans une surabondance de vérité, et sa plus haute expression dans l'adhésion de notre esprit à ce surcroît de lumière. Pouvait-il traiter la raison humaine avec plus de magnificence ? A cet œil de notre âme, créé pour voir et avide de connaître, il offre une atmosphère non seulement propice, mais immense et toute pleine de célestes clartés. Il aurait pu ne lui montrer que des horizons restreints, il lui ouvre les perspectives infinies ; il aurait pu circonscrire son regard au domaine des choses naturelles, il l'élève aux visions d'en haut et le met en

présence des éternels mystères. C'est qu'étant « la Lumière (1), » il est encore, ajoute l'Écriture, « le Père des lumières (2) ; » mot délicat, mais d'une délicatesse rigoureusement exacte, tant il exprime avec justesse la générosité large et incessante avec laquelle Dieu laisse tomber sur nous les rayons de sa science. Quel bienfait dans ce don, et comme il réjouit l'âme!...

Quoi donc! à peine s'éveille en moi la conscience de mon être, que s'éveille en même temps la plus légitime et la plus impatiente des curiosités. Qui suis-je? d'où viens-je? où vais-je? Qu'est-ce que la vie? quelle en est l'origine? quelle en est la loi? quel en est le terme? A ces premiers cris de ma raison Dieu ne reste pas sourd; il répond en bon maître. J'écoute, et j'apprends que je suis sa créature et son enfant; que je viens de lui, mais pour aller à lui; qu'au bout de la route terrestre, c'est lui qui m'accueillera, et que déjà sur la route il est du voyage, qu'il me guide et me soutient. Mes infirmités? il me les explique. Ce qu'il y a en moi d'inachevé et de douloureux? il m'en donne le sens et la portée, m'en indique la cause dans le péché, le remède dans la grâce, la fin dans la gloire.

Que de lumières déjà! Et pourtant ce ne sont que les premiers rayons, les lueurs de l'aube. Je sais quelque chose de mon être et de ma destinée, mais

(1) Deux lux est. I JOAN., 1, 5.

(2)..... A Patre luminum. JAC., 1, 17.

son Être à lui, mais sa nature, mais les secrets de sa vie intime, me les révélera-t-il? — J'écoute encore, et j'apprends l'unité de sa substance, la trinité de ses personnes, l'harmonie de ses perfections, l'alliance de sa justice et de sa bonté... Et voici bien un autre spectacle : lui-même s'approche et descend ; voici Jésus, la Rédemption, l'Église, les sacrements, la vie divine, le ciel, tout le dogme catholique avec son merveilleux enchaînement. Ce n'est plus l'aurore, c'est le plein midi : l'obscur vallée où j'habite en est tout éclairé.

Dieu donc a parlé à l'homme, il lui a fait ce don splendide d'une révélation ; il a mis son intelligence infinie en relation avec notre intelligence créée. Et en retour, que demande-t-il ? Ce que le soleil demande à l'œil, d'être accepté, ce que le plus humble des hommes demande à ses semblables, d'être cru : il demande la foi, c'est-à-dire l'adhésion aux vérités qu'il enseigne, la soumission aux doctrines qu'il apporte. Il demande, en un mot, qu'on lui fasse l'honneur de le croire sur parole ; et pour que cet acquiescement intellectuel soit tout ensemble un acte raisonnable et une vertu surnaturelle, il donne à sa révélation des marques authentiques et à notre âme une grâce spéciale.

Essayons de mettre en plein jour ce double élément de la foi, l'élément naturel et l'élément surnaturel.

Du moment que notre croyance repose tout entière sur la parole de Dieu, la seule chose nécessaire est de savoir si Dieu a parlé ; car ce fait une fois hors de

doute, l'objet de l'enseignement divin sera lui-même au-dessus de toute contestation. Or, semblable en cela aux autres faits historiques, le fait de la révélation est à la portée de notre intelligence. Sans doute, il contient et impose des mystères, mais lui-même n'en est pas un ; nous pouvons le saisir, le soumettre au contrôle d'une saine critique et l'établir en quelque sorte scientifiquement ; d'autant que Dieu l'a entouré de mille garanties et de preuves magistrales : preuves extérieures du miracle et de la prophétie, preuves publiques de la vie d'Israël, de la vie de Jésus et de la vie de l'Église ; preuves intrinsèques de beauté morale et de sainte fécondité, preuves éclatantes se corroborant les unes les autres, et faisant de notre soumission à la vérité révélée un acte réfléchi, le plus rationnel, le plus raisonnable des actes, *rationabile obsequium*. Qu'importe dès lors que cette vérité qui vient du ciel dépasse la capacité de notre entendement ? En est-elle moins une vérité certaine et, par là même, un bienfait ? De ce que nos yeux ne peuvent pénétrer au fond du soleil, ses rayons en sont-ils moins réels et moins chauds ?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe ?

Puis, quelle absurdité de donner pour limite à la vérité l'étroite dimension de notre esprit ! Et alors que, dans l'ordre purement humain, le mystère nous enveloppe de toute part, et que, selon le mot de

Pascal, nous ne savons le tout de rien, quelle folie de vouloir comprendre le tout de Dieu !

La raison n'en est pas moins à la base de la foi, en ce sens qu'elle nous donne du fait de la révélation une connaissance historique et une démonstration positive, sans lesquelles l'acte de foi n'aurait ni motif ni fondement et serait impossible. « La foi, dit le prince des théologiens, présuppose la raison, comme la grâce présuppose la nature, comme la perfection présuppose le perfectible, et l'homme ne croirait pas s'il ne voyait d'abord qu'il faut croire (1). » Voilà qui est net. Lors donc qu'ils rejettent si hautainement la parole divine, les incrédules, loin d'honorer l'intelligence humaine, la récusent plutôt et la tiennent en mépris : quand la foi s'en va, ce n'est pas la raison qui arrive.

Aussi l'Église a-t-elle toujours excité à l'étude de la doctrine, et l'une de ses grandes tristesses, à l'heure présente, est l'ignorance religieuse qui envahit non seulement les masses populaires, mais encore les classes intelligentes et cultivées. Tel disserte avec justesse sur les sciences et les arts qui n'a sur les vérités de foi que des idées confuses, incomplètes ou fausses, glanées d'ici de là, dans quelque journal ou quelque roman. Le dogme catholique, ses principes,

(1) Sic enim fides præsupponit cognitionem naturalem, sicut gratia naturam, et ut perfectio perfectibile. *Sum. theolog.*, pars 1, quæst. 11, art. 11, ad 1^m. — Non enim crederet nisi videret esse credenda. *Id.*, pars 2^a 2^æ, quæst. 1, art. 14, ad 2^m.

son enchaînement, ses preuves, ses conséquences, rien n'est connu avec précision, parce qu'on a tout étudié sauf l'essentiel. Il a été dit d'une femme célèbre qu'en fait de lectures, « elle ne s'était jamais rien refusé que le nécessaire. » Le mot ne pourrait-il pas s'appliquer à la plupart des hommes instruits de notre époque?

Jadis, au dix-septième siècle par exemple, la théologie était le couronnement obligé des études, et l'on ne voit pas que Condé, Racine, Pascal et leurs pareils en aient été amoindris. Mais qui donc aujourd'hui, en dehors du clergé, s'occupe de théologie? Y a-t-il, chez les gens du monde, une science aussi dédaignée? On se flatte de posséder le dernier mot des arts les plus futiles; quant à la science des choses de Dieu, elle n'est pas jugée digne de fixer l'attention. N'aurait-elle donc rien qui captive? N'offrirait-elle à l'esprit que sécheresse ou banalité? Un tel reproche est criant d'injustice.

De toutes les sciences, la théologie est incontestablement la plus haute dans son objet et la plus étendue dans son domaine. Elle embrasse les plus grandes questions de l'esprit humain : Dieu, l'âme, la vie future, — et les plus grands faits de l'histoire : la création, la chute, la Rédemption, Jésus-Christ, l'Eglise. Elle ouvre ainsi à l'intelligence des perspectives qui plongent jusque dans l'infini, des vues radieuses, comme celles décrites par Dante, « qui n'ont pour confins que la lumière et l'amour. »

Nous nous la sommes souvent représentée sous la

forme d'une cime alpestre, toute parfumée de poésie. Si l'étude, cette marche par laquelle on en gravit les pentes, semble parfois aride, quelle jouissance n'apporte-t-elle pas à qui n'a point perdu courage ! A la base, il est vrai, quelques vérités de l'ordre philosophique provoquent les efforts de l'esprit : c'est le fondement granitique et froid de la montagne. Plus haut, le spectacle grandit, l'horizon s'étend, la végétation s'anime, la lumière de la foi s'unit aux lueurs de la raison pour éclairer la route ; et l'on entend, douce comme un murmure et précise comme une voix humaine, la parole de Dieu qui indique le chemin et invite à y monter. Plus haut encore, cette voix s'approche ; elle est celle non plus seulement d'un docteur, mais d'un frère et d'un ami : on est au sommet et l'on a rencontré Jésus ! Comme au Thabor, on ne voit plus que lui, il résume tout, il éclaire tout.

En lui, et à des hauteurs infinies, s'allient le divin et l'humain ; il est non seulement le bien, mais le beau à sa plus haute puissance, il est la vérité s'élevant jusqu'à la poésie. Quelle précision de lignes dans cette divine figure ! Rien n'y est vague, rien n'y est confus. Mais en même temps, quel rayon sur sa face, quel éclat dans son regard, quelle bonté sur ses lèvres, quel charme dans sa parole, quelle tendresse dans son cœur, quelle noblesse dans toute sa physionomie ! Non, non, ce n'est pas une religion froide et pâle que celle dont il est le Dieu !

Rien ne confine donc de plus près au beau que la

théologie, et c'est pourquoi aucune langue n'a plus de magnificence que la langue religieuse. La Bible en est le chef-d'œuvre : toute vibrante du souffle de l'Esprit, son inspiration la met hors de pair. La Patrologie vient ensuite, avec ses incomparables traités, depuis ceux de Tertullien et de saint Augustin jusqu'à ceux de notre grand Bossuet. Puis, au-dessous des Pères, se déroule, de siècle en siècle, une brillante phalange d'écrivains. Et tant d'œuvres immortelles, réunies en faisceau, proclament que nulle science n'a jamais eu ni autant de fécondité ni autant de splendeur que la science des divins mystères.

Mais, du même coup, ne sont-elles pas la condamnation de ces hommes qui, pouvant éclairer leur foi et la fortifier par de telles études, gaspillent leur temps à des bagatelles, ou dissipent les forces de leur esprit dans de frivoles lectures (1) ?

Toutefois, de ce que la raison peut constater le fait extérieur de la révélation, il ne faut pas conclure qu'elle puisse, par ses propres forces, accorder aux mystères révélés l'assentiment spécial qui constitue la première vertu théologale. Si l'étude suffit à faire connaître les motifs de crédibilité et à conduire ainsi à la certitude de la révélation, par conséquent à une

(1) Le P. Lacordaire écrivait à madame de Prailly : « Quand on peut lire... David, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, Bossuet, Pascal et d'autres semblables, on est bien coupable de perdre du temps dans les niaiseries d'un salon. » *Lettre du R. P. Lacordaire à Madame la baronne de Prailly*, Lettre du 30 juillet 1846.

certaine croyance naturelle, elle est impuissante à faire *croire* dans le sens absolu du mot, c'est-à-dire à soumettre divinement l'intelligence humaine. La foi n'est pas seulement une conclusion logique; elle n'est ni une simple conviction, ni même une certitude ordinaire, elle est un don de Dieu conférant à l'homme une connaissance plus claire, une pénétration plus intime, une persuasion plus vive des vérités révélées, et l'amenant ainsi à une adhésion surnaturelle qui ne saurait exister sans le secours d'en haut.

C'est là qu'intervient le second élément, l'élément divin. Il intervient sous la forme d'une grâce habituelle qui se répand dans l'âme comme une onction de l'Esprit-Saint (1), et qui s'adresse en même temps à la raison et au cœur : à la raison pour lui conférer la force non seulement de recevoir la révélation elle-même, mais encore d'en mieux saisir les preuves ; au cœur, pour l'incliner à admettre des vérités d'où vont sortir de difficiles devoirs. Est-il besoin d'ajouter qu'une telle grâce d'*illumination* et de *motion* ne fait jamais défaut? Infuse en notre âme au jour du baptême, comme « le principe du salut et la racine de toute justification (2), » elle se développe avec l'âge,

(1) « C'est l'Esprit qui rend témoignage que le Christ est la vérité. *Et Spiritus est qui testificatur quoniam Christus est veritas.* » JOAN., v, 6.

Voir, sur toute cette question de la foi, la première constitution du concile du Vatican, *Dei Filius*, cap. III, *De fide*.

(2) *Fides est humanæ salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis.* CONC. TRID., *sess. VI, cap. VIII.*

dans la mesure du concours que nous lui donnons. Plus tenace que la charité, elle peut survivre même à la mort du péché : Dieu nous la laisse ainsi au milieu des tempêtes et jusqu'au sein du naufrage, comme le suprême secours ; et si, chez quelques-uns, elle finit par se perdre totalement, après s'être progressivement affaiblie, ce n'est qu'à la suite d'abus réitérés et de criminelles résistances.

II

Le lecteur cherchera peut-être le pourquoi des pages qui précèdent ; il se demandera quel rapport existe entre cette étude particulière de la foi et l'étude générale du sacrifice. Qu'il veuille nous suivre quelques pas encore : ses doutes, pensons-nous, ne tarderont pas à disparaître.

Et d'abord, en elle-même, la foi est un sacrifice. Non pas qu'elle détruise la raison, elle la fortifie plutôt, elle l'exhausse, elle l'illumine ; mais placé en face d'une raison plus haute et de vérités supérieures, l'esprit humain constate mieux le peu d'étendue de son domaine et l'immensité du domaine divin, il reconnaît sa faiblesse, proteste de sa dépendance, et, s'agenouillant aux pieds du grand Dieu dont il proclame la science, il adore. C'est le commencement du sacrifice. Que si, pour le compléter, une immolation est nécessaire, ce n'est pas la raison qui sera la vic-

time, mais l'orgueil, ce chancre qui la ronge. Car, au fond, la foi n'est que l'humilité de l'esprit : humilité nécessaire, car elle traduit la dépendance de l'homme à l'égard de Dieu, mais humilité féconde qui, là comme partout, engendre la grandeur, et revêt de lumière celui qui reconnaît ses propres ténèbres. Qu'arrive-t-il, en effet ? Tandis que l'incrédule, s'enfermant en ce monde et en lui-même comme en une chambre close, ne veut tout voir, tout examiner et juger qu'à la lueur d'un flambeau, le croyant, au contraire, sans éteindre ni affaiblir aucunement cette petite flamme intérieure, a sur le ciel une échappée toujours ouverte, par où entre, abondante et pure, la lumière du firmament.

L'incrédulité n'est trop souvent qu'un effrayant égoïsme intellectuel qui s'isole, par orgueil, de tout foyer lumineux, du foyer divin de la révélation, du foyer humain de la tradition et des grands esprits. Malheur à cette pensée solitaire ! *Væ soli* ! Si fière qu'elle paraisse dans son costume théâtral, elle demeure pauvre, et se consume stérile dans l'impuissance et l'anémie ; d'autant plus que celui qui répand sa grâce sur les humbles la retire aux superbes et les abandonne à leur aveuglement :

Dieu ne s'abaisse pas à des âmes si hautes !

« Comment croiriez-vous, disait Notre-Seigneur aux Juifs, vous qui ne cherchez que la gloire hu-

maine, et non la gloire qui vient de Dieu seul (1) ? »

La foi n'en est pas moins, dans son essence, un sacrifice réel. Si juste qu'elle soit, la soumission coûte toujours à la nature humaine. Le savant se fait sa science à lui-même ; elle est son œuvre, elle devient sa joie : il examine, il compare, il juge, il conclut, il sait. Le croyant ne se fait pas sa foi, il la reçoit toute faite, sans pouvoir y ajouter ou en retrancher une syllabe. Sans doute, l'autorité qui la lui impose offre toute garantie : le fond des mystères échappe quand même. Sans doute encore, la révélation est un bienfait de Dieu, puisqu'elle apporte un magnifique supplément de vérités : ces vérités ne relèvent ici-bas d'aucun contrôle. Il y a là un renoncement d'esprit qui, pour être très légitime, et pour être la condition inéluctable de la vie présente, n'en reste pas moins très méritoire. C'est le nécessaire vasselage de la raison créée à la Raison souveraine : *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi* (2).

Mais si là se bornait le sacrifice, beaucoup qui refusent de croire deviendraient des fidèles accomplis. Si la foi n'était qu'un don, beaucoup tendraient la main pour le recevoir ; mais elle est encore une vertu, et il y a peu de mains pour l'offrir. Chez le grand nombre,

(1) *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis?* JOAN. V, 44.

(2) II COR., X. 5.

en effet, ce qui provoque la résistance, c'est moins l'obscurité du dogme que l'austérité des obligations morales qui en découlent. Soumettre l'esprit coûterait peu s'il ne fallait aussitôt soumettre la volonté, et le *Credo* centuplerait ses adhérents s'il n'avait pour escorte obligée les dix préceptes du décalogue et les commandements de l'Église, la prière, l'obéissance, la charité, le pardon des injures, la chasteté, la pénitence, la confession, l'humilité. De là tant de doutes d'abord, tant de négations ensuite; de là les ignorances volontaires, les erreurs convoitées et caressées. Aussi notre génération assiste-t-elle au singulier spectacle d'une foule d'hommes qui, dans les académies, dans les salons, dans les ateliers, et jusque dans les champs, parlent de la religion, la critiquent, la jugent et la condamnent sans l'avoir jamais étudiée, sans même avoir une notion précise des éléments du catéchisme. Sur une question d'hygiène on consulte les médecins, sur une question de science les savants, sur une question de droit les avocats, sur une question d'agriculture les cultivateurs : c'est raison. Seules, les questions religieuses sont traitées de haut, sans les théologiens ni les prêtres, ou plutôt contre les prêtres et les théologiens : c'est folie, mais folie voulue. Si l'on voyait trop clair, il faudrait agir trop bien. *Noluit intelligere ut bene ageret*, disait David, il y a trois mille ans (1). La maxime est toujours vraie, et les négations

(1) « Il n'a pas voulu comprendre, de peur de bien agir. »
Ps. xxxv, 4.

contemporaines, comme les impiétés judaïques, se composent surtout de lâchetés; maintenant comme alors, c'est un parti pris de ne pas regarder ailleurs que sur la terre : *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (1).

Malebranche l'a remarqué, et nous croyons la remarque très juste, les vérités mathématiques elles-mêmes, si elles obligeaient à des devoirs, ne seraient pas à l'abri des attaques (2), et du jour où les passions auraient quelque intérêt à ce que deux et deux fissent cinq, on trouverait quelqu'un pour le démontrer. En vain une opinion défie-t-elle le bon sens, il lui suffit de défier aussi la vertu pour recueillir des adeptes, tant la partie morale de notre être influe sur la partie intellectuelle.

C'est qu'à éclairer les difformités du cœur, la lumière est mal venue; elle irrite, et tout est mis en œuvre

(1) Ps. xvi, 11. — Job, parlant des impies de son temps, dit aussi qu'ils furent en révolte volontaire contre la lumière : *Ipsi fuerunt rebelles lumini* (xxiv, 13). C'est toujours et partout la même malice.

(2) Le fait s'est produit. « Un jour, l'abbé Moigno posa insidieusement à quelques mathématiciens illustres la question de la possibilité ou l'impossibilité du nombre actuellement infini. Quand la question restait bien à l'état de proposition abstraite et purement mathématique, la réponse était claire, précise, catégorique : *Le nombre actuellement infini est impossible, tout nombre est essentiellement fini*. Mais dès que l'abbé prenait cette proposition pour point de départ d'une démonstration mathématique de l'existence de Dieu, le doute semblait prendre tout à coup dans leur esprit la place d'une conviction qu'ils n'avaient pas hésité à manifester dans toute sa plénitude. » Cité par l'abbé Moser, *La Controverse et le Contemporain*, août 1886.

pour l'obscurcir ou l'éteindre. On parle souvent de l'aveuglement des passions : qu'on se garde de ne voir là qu'une figure de rhétorique ; rien n'est plus réel. « Si les hommes marchent comme des aveugles, disait le prophète Sophonie, c'est que d'abord ils ont péché (1). » Et saint Augustin ajoute : « Par une loi qu'il ne se fatigue jamais d'appliquer, Dieu punit toujours les passions coupables par l'obscurcissement de l'esprit (2). » Quand les passions en effet agitent cette vase immonde qui gît dans les bas-fonds de la nature déchue, de cette boue remuée monte je ne sais quel brouillard opaque et fétide qui, peu à peu, voile le soleil et enveloppe toute l'âme d'ombre et de froid. Peut-être alors le vice se croit-il à l'abri ; mais s'il est caché dans ses chères ténèbres, la raison, hélas ! l'est avec lui, et finalement c'est la tête qui paye les ignominies du cœur. « Salomon, remarque Bourdaloue, n'eut plus de peine à se prosterner devant les idoles de pierre, depuis qu'il eut adoré des idoles de chair, et il perdit les plus belles lumières de son esprit dès qu'il eut donné son cœur à d'infâmes créatures (3). » Ceci rappelle le mot énergique de Bossuet : « Captif du plaisir, ennemi de la vérité (4) ! »

Notre-Seigneur caractérisait toute cette psychologie d'un mot très net, lorsque, répondant aux doutes de

(1) *Ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt, SOPH., 1, 17.*

(2) *Deus, lege infatigabili, spargit pœnales cæcitates super illicitas cupiditates. S. AUG., Confess., lib. I, cap. XVIII.*

(3) *Sermon sur l'impureté, première partie.*

(4) *Traité de la concupiscence, chap. XIII.*

Nicodème, il lui disait : « Quiconque fait le mal hait la lumière (1). » Tel est le grand secret des révoltes intellectuelles. D'où qu'elles viennent, de quelque nom qu'elles se parent, hérésies, apostasies, impiétés plus ou moins retentissantes, toutes ont leur source dans les fanges d'en bas beaucoup plus que dans les nuages d'en haut, et toutes, hélas ! aboutissent à la conclusion luthérienne : *Pecca fortiter*. Aussi, ont-elles pour complice la troupe entière des passions. L'orgueil d'abord, ce chemin rentrant qui ramène toujours l'homme à soi-même comme à un centre, puis la volupté, les jouissances faciles, l'oisiveté, la mollesse, la richesse poursuivie comme but, l'égoïsme sous toutes ses formes, voilà les ennemis-nés de la foi, les agents les plus actifs de la cécité intellectuelle et de l'endurcissement du cœur (2) !

Au contraire, reprend Jésus, « celui qui pratique la vérité parvient à la lumière (3). » Chaque effort vers le bien est un coup d'aile qui nous rapproche du vrai.

(1) *Omnis qui male agit odit lucem*. JOAN., III, 28. — Il faut lire en entier ce remarquable passage de l'Évangile de saint Jean, III, 19-21. — Voir aussi VII, 17.

(2) Dans l'Écriture, le rejet volontaire et persistant de la foi s'appelle tantôt aveuglement, *cæcitas* (ROM., XI, 25), tantôt endurcissement, *duritia* (ROM., II, 5), parce que, selon l'excellente remarque d'Estius, la vertu de foi et le vice qui lui est opposé tiennent et de l'intelligence et de la volonté. — Cf. DRACH, *Comment. sur l'Épître aux Romains*, XI, 25.

(3) *Qui facit veritatem venit ad lucem*. JOAN., III, 21. — Déjà l'Ancien Testament avait dit : *Volatilia ad sibi similia conveniunt, et veritas ad eos qui operantur illam revertetur*. ECCLII., XXVII, 10.

Per crucem ad lucem! C'est que la foi n'est pas seulement un don, elle est encore une vertu et, comme telle, elle ne se conquiert, ne se conserve, ne s'accroît, ne se défend et ne se communique que par la lutte. M. Le Play a dit : « La vérité étant un sommet, tout chemin qui monte y conduit (1). » Admirable loi morale qui fait du sacrifice le père de la lumière, et qui projette sur l'esprit les clartés de la vertu ! Même dans l'ordre naturel, cette loi a son application, et les philosophes anciens n'ont pas été sans l'entrevoir. Platon chez les Grecs, Cicéron chez les Latins, beaucoup d'autres à leur suite ont constaté que l'intelligence s'élève d'autant plus vite vers Dieu qu'elle s'appuie davantage sur la purification du cœur et sur les forces de la volonté (2). Avant eux, le Psalmiste réclamait déjà la pureté du cœur comme condition de la rectitude de l'esprit : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (3).

A l'écouter, on croirait entendre un écho anticipé de la parole du Maître : Bienheureux ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu (4). » Oui, ils verront Dieu, et cela non seulement dans le face à face du ciel, mais dès ce monde où ils le distinguent plus clairement à travers les énigmes de la terre. L'âme

(1) Lettre à M. l'abbé Roullot, *Réforme sociale*, 1881, p. 369.

(2) Voir GRATRY, *De la connaissance de Dieu*, Théodicée de Platon, tome I, ch. II, p. 51.

(3) Ps. L., 12. — Cf. EZECH., XVIII, 31, et HABAC., II, 4.

(4) *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* — MATTH., V, 8.

sans péché pénètre plus loin dans les choses divines; son œil limpide plonge plus avant dans le sanctuaire; on dirait que, pour elle, le voile qui dérobe la pleine vision se fait de jour en jour plus diaphane. Est-ce que le génie de saint Thomas d'Aquin, par exemple, n'est pas une conquête de sa chasteté? Nul doute que l'éclat de cet esprit phénoménal n'ait eu son principal foyer dans la pureté de son cœur et dans la mortification de sa chair. Proportion gardée, on peut dire la même chose de notre grand Bossuet : tous ses historiens remarquent combien pure fut sa jeunesse, combien sobre sa vie entière. Rien de vil ne vint jamais amoindrir, en la ternissant, cette merveilleuse intelligence.

Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, reportent la pensée vers une page de l'Évangile. Lorsque, après sa résurrection, Jésus apparaît aux siens sur les bords du lac, il n'est pas reconnu tout d'abord. Comme en une autre circonstance, les apôtres se disent sans doute : C'est un fantôme ! Mais voici que saint Jean, le disciple vierge, regarde à son tour, et lui n'hésite pas : *Dominus est !* C'est le Seigneur !

Ainsi de la religion et de ses mystères. Aux yeux obscurcis par la passion, ce n'est qu'imagination et fantasmagorie, tandis que l'œil purifié de la vertu y découvre aussitôt l'œuvre de Dieu, ou plutôt Dieu lui-même se révélant à l'homme. C'est que la lutte contre le mal ne produit pas seulement une plus ample moisson de mérites, mais encore une gerbe plus intense de

lumière. Prenez un homme fidèle au décalogue, vous trouverez en lui toutes les aptitudes à la foi, parce qu'aucun obstacle moral ne s'opposera aux rayons de cette lumière qui ne se réfléchit bien que sur ce qui est pur. Au dire des vieux poètes, l'eau salée de la mer avivait les yeux des Néréides ; sur l'océan de ce monde, rien n'aiguise le regard intellectuel comme les amertumes du devoir accompli. Nous dirons plus : la souffrance, les épreuves et les tribulations aident à la foi, elles sont comme cette bise du nord dont l'aile glacée chasse les nuances du firmament. « Il est des choses, écrivait Louis Veillot, qu'on ne voit comme il faut qu'avec des yeux qui ont pleuré (1) », sans doute parce qu'il est des enseignements dont l'affliction seule donne l'intelligence : *sola vexatio intellectum dabit auditui* (2). Dante n'affirme-t-il pas que certaines notions demeurent inabordables au génie jusqu'à ce qu'il ait passé par les flammes de l'amour (3)? On peut dire aussi que certaines vérités lui demeurent inaccessibles tant qu'il n'a pas traversé les feux du sacrifice (4).

(1) *Lettres à sa sœur*, Lettre cccix, 12 septembre 1872.

(2) *Is.*, xxviii, 19.

(3) *Parad.*, vii, 20.

(4) Un livre publié sous le pseudonyme de H. de Cossoles, et précédé d'une belle lettre de Mgr Perraud, évêque d'Autun, expose fort clairement le rôle de la volonté dans l'acceptation ou le rejet de la vérité. Ce livre est intitulé : *la Certitude philosophique*, 1 vol. in-12; Plon, 1885. — Nous signalons aussi, pour l'étude de cette importante question, le volume de M. Ollé-Laprune : *la Certitude morale*; in-8°, chez Belin, 1882. — Ces deux ouvrages aideront à comprendre la belle pensée de Pascal : « La volonté est un des principaux organes de la croyance, » et

III

Or, les sacrifices réclamés par la foi dans l'ordre moral ont des aspects multiples et des degrés divers. D'ordinaire, et pour le grand nombre, ils se résument dans la pratique des commandements, et c'est déjà beaucoup; car une telle pratique ne va jamais sans efforts sérieux, soit contre les passions du dedans, soit contre les appâts du dehors. L'Esprit Saint l'a remarqué : « Observer la loi, c'est faire de nombreux sacrifices (1). » En effet, être fidèle à la prière privée de tous les jours et à la prière publique du dimanche, aux devoirs du mariage et aux obligations de la famille, demeurer chaste et tempérant, ennemi de l'injustice et du mensonge, respectueux des enseignements et des droits de l'Eglise, s'humilier dans l'aveu de ses fautes, fuir les occasions périlleuses et les compagnies perverses, s'interdire les lectures mauvaises et les spectacles immoraux, marcher enfin constamment comme des fils de lumière (2), quel sûr témoignage, quelle affirmation éclatante de la croyance intérieure!

Toutefois il est des temps et des lieux où cette affirmation coûte davantage. Quand l'impiété gagne du

cette autre, plus belle encore, de Platon : « C'est vec l'âme entière qu'il faut aller à la vérité. »

(1) Qui conservat legem multiplicat oblationem. ECCL1., XXXV, 1.

(2) Ut filii lucis ambulate. ЕРН., v, 8.

terrain, et qu'après avoir envahi les hauteurs du pouvoir, elle se précipite par mille canaux dans les masses populaires, la lutte du fidèle s'accroît de toutes les forces de l'ennemi. Ce n'est plus seulement aux tentations vulgaires qu'il s'agit de faire face, mais aux entraînements de la foule. Il faut résister au torrent qui bouillonne, remonter un courant que chacun descend, et, pour cela, braver tout un ensemble d'obstacles, les exemples, les excitations, les railleries, les haines, les insultes, les mille formes de la persécution, souvent même compromettre de chers intérêts, une fortune péniblement gagnée, une situation noblement acquise. C'est l'heure du courage, quelquefois de l'héroïsme, mais plus encore de l'honneur. Quelle belle occasion de prouver à Jésus qu'on est de son parti, de lui attester que plus sa cause est désertée et semble près d'être vaincue, plus elle est passionnément aimée!

Cela se voit, Dieu merci ; et si les Pilates qui sacrifient le Christ à leurs intérêts du moment sont, hélas! trop nombreux, la contagion n'est point universelle, et les chrétiens de grande race ne sont pas introuvables. Nos jours de persécution en ont vu plus d'un « aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de goûter la joie passagère du péché, et jugeant l'opprobre du Christ une richesse supérieure aux trésors de l'Égypte (1). » C'est une des gloires de notre

(1) *Magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem, majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improprium Christi.* HEB., XI, 25 et 26.

foi, l'une de ses consolations, comme aussi l'une de ses preuves, la vérité pouvant seule susciter de tels dévouements.

Et cependant, si beau que soit ce spectacle, il y a plus beau encore. Certaines âmes sont appelées à donner à leur croyance un concours plus actif, à lui offrir un sacrifice plus permanent. On le sait, l'un des caractères de la foi est le prosélytisme, le besoin de se répandre, de se communiquer, de multiplier ses adeptes, de ne laisser personne hors de sa lumière. Or, le divin Révélateur a pourvu à ce besoin d'expansion; il a mis le zèle au service de sa doctrine, il a suscité à son Evangile des apôtres perpétuels que n'arrête aucun obstacle et que nulle force ne peut réduire au silence. Tel est l'honneur du sacerdoce catholique : chaque prêtre est un porte-vérité officiel, qui a pour devoir d'offrir le sacrifice de la parole à côté du sacrifice eucharistique (1); et parmi ces ministres du Verbe, quelques-uns, exilés volontaires, vont jusqu'à l'extrémité du monde. Leur héroïsme a été chanté : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui évangélisent la paix, qui évangélisent les biens éternels (2)! » Ils sont beaux, en effet. Mais quels sacri-

(1) C'est saint Paul qui appelle la prédication un sacrifice : *Sanctificans Evangelium Dei, ut fiat oblatio Gentium accepta...* » Rom., xv, 16. — Le texte grec porte : *Sacerdotis modo administrans.* — Saint Grégoire le Grand a dit aussi : *Nullum majus sacrificium quam zelus animarum Homil., xii, in Ezech.*

(2) *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* Rom., x, 15.

fices n'exige pas une telle mission ! Laisser là patrie, famille, amitié, fortune, loisirs, études ; échanger les joies humaines, même les plus pures, contre les avanies et les souffrances ; se faire l'esclave de tous pour gagner tous les cœurs à Jésus-Christ (1), s'oublier soi-même afin de ne voir que le Rédempteur et les rachetés, prendre enfin la croix toute nue et la porter aux lointains rivages..., à ce prix seulement on est missionnaire de la foi et conquérant des âmes.

Et pour que rien ne manque à la grandeur de ce ministère, il est sans cesse couronné de l'auréole du martyr. « C'est un décret de la Providence, dit Bossuet, que pour annoncer Jésus-Christ, les paroles ne suffisent pas : il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies, il faut l'émouvoir par du sang ; et c'est à force de souffrir, c'est par les supplices que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée (2). » A l'imitation de son Maître, l'apôtre porte donc un diadème sanglant : après avoir enseigné par la parole au prix de ses sueurs, il enseigne par l'exemple au prix de sa vie. Dieu le veut ainsi : « Vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre (3), » avait-il dit ; et depuis lors, le témoignage du sang, le plus grand dont une cause puisse être honorée, ne lui a jamais fait défaut. Ce sang, versé de siècle en siècle,

(1) Cum liber essem ex omnibus, omnium me servum feci ut plures lucrifacerem. I COR., IX, 19.

(2) BOSSUET, *Panégyrique de saint Paul*, 2^me point.

(3) Eritis mihi teste... usque ad ultimam terræ. ACT., I, 8.

est le sceau permanent de la révélation et l'incessante réparation de l'impiété. En bas, on jouit, on blasphème et on nie; en haut, on souffre et on meurt pour affirmer (1).

Tels sont, à larges traits, les sacrifices de la foi; au dedans, soumission de l'esprit de l'homme à l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire fidélité de l'intelligence; au dehors, conformité de la vie avec la vérité, dévouement pratique aux croyances, apostolat et martyre. Si cela n'est pas grand, où donc est la grandeur?

(1) Chaque fidèle peut coopérer à cet apostolat et participer aux mérites de ce martyr par une union spirituelle avec les missionnaires, par la prière et par l'aumône en faveur des missions. L'œuvre de la *Propagation de la foi* n'a pas d'autre but, et qui donc refuserait de s'y associer?





CHAPITRE XIV

LE SACRIFICE ET L'ESPÉRANCE

LENTRE la foi et la charité s'élève l'espérance, comme la tige entre la racine et l'épi (1). S'appuyant sur la vérité révélée, elle aspire aux biens éternels, ou, pour mieux dire, à l'unique Bien. Ce Bien s'est promis lui-même, l'âme l'attend : elle l'attend dès ici-bas sous la forme ébauchée de la grâce et, pour plus tard, sous la forme achevée de la gloire.

Ce qu'une telle vertu apporte de force à l'âme chrétienne est facile à voir. Au milieu des complications humaines, elle met de l'ordre dans la vie par l'unité

(1) Il est certain que l'espérance a sa racine dans la foi puisque c'est la foi qui lui fait connaître les promesses divines et les biens éternels, objets de ces promesses : *Spes ex fide quodammodo oritur*, dit saint Thomas. (*In Epist. ad Rom.*, lect. v.) — On connaît d'ailleurs la définition de saint Paul : *Est fides SPERANDARUM substantia rerum* : « La foi est la substance des choses qu'on doit espérer. » HEB., XI, 1.

du but à atteindre ; elle y met le calme au sein des agitations, en la plaçant au-dessus des orages transitoires. Aux scrupuleux elle parle de confiance ; aux pécheurs elle ouvre la porte du repentir et ferme celle du découragement ; à ceux qui luttent sur l'arène des tentations elle apparaît comme l'ange de la victoire ; chez tous enfin, elle provoque les plus saintes ardeurs par la vue des éternelles récompenses.

Peut-être aperçoit-on moins vite par quels côtés elle confine au sacrifice. Ne semblerait-elle pas plutôt l'exclure, en ne parlant que de bonheur et de gloire ? Oui, si le bonheur promis était immédiat, naturel et déjà senti ; oui encore, si la gloire attendue était déjà possédée. Mais il en va autrement : la vie présente, qui éprouve la foi par ses obscurités, est aussi l'épreuve de l'espérance par ses faux biens. Nous savons que nous devons jouir de Dieu, c'est vrai, mais nous n'en jouissons pas encore ; nous savons que, dès ce monde, il nous donne le moyen de parvenir à lui et nous place en quelque sorte sur la route dont il est le terme, mais tant que dure le voyage, il demeure invisible, et « tant que nous sommes dans notre corps, nous cheminons loin de lui (1). » Au contraire, là sous nos yeux, à la portée de notre main, s'étalent des biens apparents, d'aspect délectable, qui sollicitent notre cœur et l'invitent à s'y fixer.

Tel est le péril : on n'y échappe pas sans effort.

(1) Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino. II COR., v, 6.

I

Ne point se tromper, non seulement en théorie, mais en pratique ; ne pas prendre la terre pour le ciel, les biens passagers pour les éternels ; passer à travers ceux-là de telle sorte qu'on ne perde pas ceux-ci (1), c'est déjà chose difficile dans notre condition présente. Nous sommes ainsi faits que le visible et le palpable, malgré leur imperfection, exercent sur nous une attraction plus puissante que l'invisible, même divin. C'est pourquoi le premier sacrifice qu'exige l'espérance est une réaction contre cet attrait, un dégagement au moins intérieur qui empêche la richesse d'être le but unique, ou même le but principal de la vie. Aussi bien, la richesse n'est pas un but : comme la santé, comme la science, elle n'est qu'un moyen, un instrument qu'on peut employer bien ou mal, mais dont il est particulièrement facile d'abuser.

A dire vrai, elle est plutôt un empêchement qu'une aide sur le chemin du ciel. Plusieurs paroles et paraboles de l'Évangile sont là pour nous en avertir : « Bienheureux les pauvres (2) ! » — « Le riche entrera difficilement dans le royaume des cieux (3). » — « La

(1) C'est la prière de l'Église : *Sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus æterna*. — Oraison du troisième dimanche après la Pentecôte.

(2) *Beati pauperes!* MATTH., v.

(3) *Dives difficile intrabit in regnum coelorum.* MATTH., xix, 24.

tromperie des richesses étouffe la parole divine et la rend stérile (1). » — « Le riche mourut et il fut enseveli dans l'enfer (2). » — « Le jeune homme, ayant entendu la parole du Seigneur, s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens (3). » De ces textes et de tant d'autres analogues, il reste acquis que la richesse offre au salut plus d'obstacles que la pauvreté, et présente en même temps moins d'occasions de sacrifices. Elle enveloppe l'âme d'une atmosphère trop chaude qui l'assoupit et l'endort : mieux vaut le climat tempéré de la médiocrité, ou le froid vif de la pauvreté. De là sans doute la remarque de l'*Imitation*, que « la grâce trouve un accès plus facile chez le pauvre que chez le riche : *favet magis pauperi quam diviti* (4). »

Du reste, l'expérience confirme l'Écriture : pour le grand nombre la fortune est un écueil, parce qu'elle devient une passion. On s'y attache avec excès : on s'y absorbe au point d'oublier les intérêts éternels ; elle facilite l'immortification, affaiblit la charité, provoque l'avarice, engendre les désirs vains et nuisibles, et surtout alimente l'orgueil : bref, elle multiplie tentations et dangers (5).

(1) Fallacia divitiarum suffocat verbum et sine fructu efficitur. MATTH., XIII, 22.

(2) Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno. LUC., XVI, 22.

(3) Cum audisset autem adolescens verbum, abiit tristis : erat enim habens multas possessiones. MATTH., XIX, 2.

(4) Lib. III, cap. LIV

(5) Voir I THOM., VI, 6-10 et 17-19. — Voir également saint THOMAS, *Sum. theol.*, 2a 2æ, quæst. CLXXXVIII, art. 7, ad concl.

En soi, cependant, elle n'est pas un mal. On peut même la déclarer nécessaire au bien général de la société dont elle est une des forces, dit saint Thomas, et où elle remplit un rôle important. Ceux qui en usent selon la sagesse chrétienne et qui en évitent les pièges y puisent des trésors d'un ordre supérieur, et en recueillent des mérites d'autant plus grands qu'ils ont été plus difficilement conquis. Si l'Évangile parle de mauvais riches, il en montre aussi de bons, tels que Lazare, frère de Marthe, et Joseph d'Arimathie. Déjà l'Ancien Testament nous avait offert l'exemple de Job qui, avant comme après son épreuve, sut allier une grande vertu à une grande richesse. Et dans le livre de l'*Ecclésiastique*, le Saint-Esprit avait fait un bel éloge du riche, mais « du riche qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or et n'a point mis son espérance dans l'argent et les trésors (1). » Qu'on remarque ces derniers mots : le riche n'est loué que parce qu'il a mis son espérance ailleurs que dans ses richesses, auxquelles, suivant le conseil de David, « il n'a point attaché son cœur (2) ; » en d'autres termes, il est loué de ce qu'étant riche de fait, il a su demeurer, par le détachement, pauvre d'esprit.

Ainsi donc, le moins que Dieu demande à l'égard des biens de ce monde, — et, par ce mot, nous en-

(1) *Beatus dives qui inventus est sine macula, et qui pos, aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. ECCLIT. XXXI, 8.*

(2) *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere. Ps. LXI, 11.*

tendons non seulement les richesses matérielles, mais encore cette fortune morale qu'on appelle les honneurs et la gloire, — c'est de les apprécier à leur juste valeur, d'en être assez dégagés pour ne leur donner, dans notre estime et dans notre conduite, que la place inférieure qui leur est due. Qu'on en ait cure, c'est justice, et pour beaucoup c'est nécessité. Un père de famille ne saurait, sans faillir, négliger ses intérêts ni ceux de ses enfants. L'industrie, le commerce, l'agriculture, tout l'ensemble des choses humaines exige une légitime sollicitude, et quiconque possède une fortune, petite ou grande, a le devoir de la gérer avec ordre. Là n'est point le mal.

Le mal, c'est de faire du moyen le but, et de l'accessoire le principal ; c'est d'appliquer exclusivement son intelligence, son cœur et ses forces à ce que l'Évangile nomme « les soucis du siècle (1), » ou, pour nous servir d'une expression de saint Ambroise, c'est d'être possédé par les richesses au lieu de les posséder. Le mal, c'est la cupidité ardente, mère de l'injustice et « racine de tous les maux (2) ; » c'est l'avarice qui amasse et entasse, malgré les cris de la conscience et les plaintes du pauvre ; c'est encore, à un autre point de vue, le luxe désordonné, les dépenses follement prodiguées à des jouissances artifi-

(1) Sollicitudo sæculi istius. MATTH., XIII, 22.

(2) Radix omnium malorum est cupiditas. I TIM., VI, 10.

— Par le mot *cupiditas*, saint Paul entend certainement ici l'amour de l'argent, comme le prouve le texte grec : ἡ φιλαργυρία, comme le prouve aussi l'ensemble du chapitre.

cielles ou à des plaisirs coupables. La mal enfin, c'est l'enfouissement de l'âme au sein de la matière et l'oubli des célestes trésors. Ce mal est grand, car il ruine le plan divin et en brise l'harmonie. Quoi donc ! si déjà les vêtements qui couvrent l'homme et qui lui sont indispensables ne font point partie de son être, à plus forte raison les biens terrestres sont-ils hors de lui, comme des choses étrangères ; dès lors, ils prennent rang non seulement après Dieu et après l'âme, mais même après le corps : ils sont presque au dernier échelon des créatures. Les mettre au premier constitue un désordre qui touche à l'idolâtrie.

Rien de moins rare, hélas ! que cette idolâtrie. La fortune a toujours eu de nombreux adorateurs, et quand Virgile signalait l'*auri sacra fames*, il déplorait un désordre dont l'origine remontait bien avant lui. Mais on dirait que, dans la vie des peuples, il y a des périodes où cette soif de l'or s'allume plus ardente et produit dans les masses une fièvre plus générale. Incontestablement nous traversons une de ces époques. Depuis que le matérialisme a renié l'espérance et répudié les biens futurs, l'avidité du cœur s'est reportée sur les biens présents. Le ciel est fermé, la terre reste seule, et l'on s'y précipite avec acharnement. On veut la richesse, on ne veut qu'elle, comme si elle suppléait à tout. On la veut abondante, au point que ce qui était une fortune pour les pères n'est pas même une aisance pour les fils. On la veut rapide, et, pour l'atteindre plus tôt, tous les moyens

sont bons, même les pires. Comme au temps de Juvénal, on n'est arrêté ni par les lois, ni par la crainte, ni par la honte (1); mais la menace du prophète n'a rien perdu de sa force : « Malheur à celui qui s'enrichit des biens d'autrui! Jusqu'à quand amassera-t-il contre lui une boue épaisse?... Malheur encore à celui qui accumule dans sa maison une criminelle avarice, pour établir son nid dans un lieu élevé! La pierre elle-même criera contre lui du milieu de la muraille (2). »

Nous indiquons plus loin (3) ce que la société peut attendre d'une telle fièvre; qu'il nous suffise pour le moment de constater le fait et de redire avec l'Écriture : « Beaucoup ont donné dans les embûches de l'or, et c'est en lui qu'ils ont trouvé leur perte (4), » — leur perte éternelle surtout; car quand Dieu les appellera à son tribunal, « tous ces hommes de richesse, au cœur insensé, n'auront plus rien dans leurs mains (5). »

(1) *Satir.*, XIV, 176.

. Dives qui fieri vult
Et cito vult fieri; sed quæ reverentia legum,
Quis metus aut pudor est unquam properantis avari.

(2) *Væ ei qui multiplicat non sua! Usquequo et aggravat contra se densum lutum?... Væ qui congregat avaritiam malam domui suæ, ut sit in excelso nidus ejus... quia lapis de pariete clamabit. HABAC.*, II, 6, 9, 11.

(3) Voir le chapitre XX : *le Sacrifice et la Société*.

(4) *Multi dati sunt in auri casus, et facta est in specie ipsius perditio illorum. ECCLII.*, XXXI, 6.

(5) *Omnes insipientes corde dormierunt somnum suum; et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. Ps. LXXV*, 6.

II

Dans l'ordre de la Providence, le dégagement intérieur doit se traduire au dehors par un dépouillement partiel qui constitue le second sacrifice réclamé par la vertu d'espérance. On l'appelle l'aumône.

Que l'aumône soit un sacrifice, on pourrait se dispenser de le prouver. Saint Paul l'appelle une « hostie (1), » et saint Augustin lui donne le nom précis de « sacrifice (2). » Le cardinal Pie enseigne qu'elle constitue, à elle seule, toute une religion, qu'elle est une prière, une rédemption, un sacrement, une indulgence, un jubilé, une rémission ; mais à vrai dire, elle n'est tout cela que parce qu'elle est d'abord un sacrifice. Aussi le grand évêque signale-t-il de singulières analogies entre le sacrifice et l'aumône. Laissons-lui la parole : « L'aumône, dit-il, est une oblation : le riche prélève sur ses biens une part d'élite qu'il offre à Dieu dans la personne des pauvres.

(1) PHILIP., IV, 18 ; — HEB., XIII, 16.

(2) *Sacrificium christiani est eleemosyna in pauperem. Serm. XLII, n. 1.*

C'est le lieu de rappeler une parole du P. Faber : « Pour que l'aumône tourne à l'avantage de nos besoins spirituels, il faut donner *jusqu'à ce qu'on sente qu'on donne jusqu'à ce qu'on en souffre*. Sans cela, où est le sacrifice ? » *Progrès de l'âme*, ch. VI. — Il est évident que telle personne aura plus de mérite à donner cinquante centimes que telle autre à donner cinquante francs. Dieu qui voit ce que coûte l'aumône comptera le sacrifice plus que les pièces de monnaie.

L'aumône est une immolation : car, de toutes les choses d'ici-bas, il n'en est aucune à laquelle le cœur s'attache comme à la fortune, qui est la source et le moyen de toutes les autres jouissances, et celui-là se sacrifie qui donne. L'aumône renferme aussi la communion. Remarquez, dit saint Jean Chrysostome : à la table eucharistique, c'est Dieu qui nourrit l'homme; par l'aumône, c'est l'homme qui nourrit Dieu. Enfin, c'est une des conditions du sacrifice d'être offert par les mains d'un ministre compétent; or, d'après les saints docteurs, toute main qui donne aux pauvres de Jésus-Christ devient une main consacrée, une main sacerdotale (1). »

L'aumône est donc bien un sacrifice. Ajoutons que ce sacrifice n'est point facultatif.

Sans être de droit strict pour le pauvre, sauf le cas d'extrême nécessité, l'aumône est toujours pour le riche un devoir rigoureux, et c'est pourquoi elle doit toujours avoir dans un budget chrétien une place régulière. Nul doute qu'elle soit de précepte, bien qu'il y ait une limite où l'urgence du commandement cède la place à la perfection du conseil.

On connaît l'idée chrétienne de la propriété. Tous les biens appartiennent à Dieu; il ne fait que les prêter à l'homme, et s'il les leur prête dans une mesure inégale, *dividens singulis prout vult* (2), c'est en

(1) *Œuvres de Mgr l'évêque de Poitiers*, tome IV, p. 382.

(2) « Distribuant à chacun selon son bon plaisir. » I COR., XII, 11.

imposant aux plus favorisés de secourir les autres. Dieu est l'unique propriétaire, le riche n'est qu'un dépositaire qui devra rendre compte un jour de son dépôt, et qui, en attendant, a mission d'en user selon la justice et selon la charité.

Or l'aumône se trouve aux confins de ces deux vertus : saint Paul l'appelle tour à tour *gratia* et *justitia* (1). « On la nomme justice, remarque saint Ambroise, parce qu'il est juste de ne pas garder pour soi seul ce qui a été donné pour le bien commun (2). » D'ailleurs, reprend saint Augustin, « c'est de son propre bien à lui, et non de celui des autres que Dieu commande de donner (3). » Il y aurait donc une sorte de fraude à retenir pour soi la part des indigents.

Toutefois l'aumône est plus près de la charité que de la justice. Avec ses allures rigoureuses et froides, cette dernière ne suffirait pas à un tel ministère ; il y faut le cœur, et non pas seulement le cœur ému par la pitié, mais le cœur dilaté par l'amour du Christ. Car voilà le vrai lien entre le riche et le pauvre. Ce qui les rapproche, ce n'est pas la fortune de l'un allégeant l'infortune de l'autre : le secours est une conséquence, il n'est pas une cause. Ce qui les rapproche, c'est uniquement Jésus qui, ayant choisi

(1) II COR., VIII, 1 ; — et IX, 10.

(2) Quia justum est non sibi soli retinere quod in commune omnibus datum est. (Cité par DRACH, *Comment.* sur II COR., IX, 9.)

(3) Deus non de re illius cui jubet, sed de re sua jubet donari. *Serm. L, n. 2.*

la pauvreté en partage, se retrouve sous les haillons de l'indigent comme dans une incarnation nouvelle, ou mieux encore comme dans un nouveau sacrement. Tel est le grand motif par lequel saint Paul excitait la charité des Corinthiens : « Vous connaissez, leur dit-il, la libéralité de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui pour vous s'est fait pauvre, lorsqu'il était riche, afin que par sa pauvreté vous devinssiez riches vous-mêmes (1). »

Bossuet va nous développer cette doctrine : « Il ne suffit pas, dit-il, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair ; mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit*. Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre (2). »

(1) Scitis enim gratiam Domini Nostri Jesu Christi quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis. II COR., VIII, 9.

(2) *Sermon pour le dimanche de la Septuagésime, 3^e point.*

Et pourquoi? C'est que cette intelligence vient d'en haut; elle est un rayon de foi descendant du ciel, éclairant la personne du pauvre et montrant en lui non seulement un membre de Jésus-Christ, mais un membre privilégié, parce qu'il est pauvre et que, par la pauvreté, il ressemble davantage à son chef. Cette vue surnaturelle produit la charité proprement dite et la distingue essentiellement de la philanthropie.

La philanthropie ne voit dans l'indigent que l'homme, elle ne voit même pas l'homme tout entier, elle ne voit que son indigence. L'esprit, le cœur, l'âme, les souffrances morales, les besoins spirituels ne la touchent point : aussi ses secours, souvent très maigres, sont-ils toujours très froids.

La charité, au contraire, contemplant dans le pauvre l'image du Christ, est une flamme ardente. Elle donne de l'or sans doute, et même avec d'autant plus d'abondance et d'empressement qu'elle y est moins attachée, mais c'est le moindre de ses dons; elle donne de son cœur, elle se donne elle-même sous l'impulsion de l'amour. Ni la misère ne la rebute, ni les défauts ne l'irritent, ni les vices ne la scandalisent : elle voit tout cela, mais c'est pour tout amender. Elle n'attend pas le pauvre, elle le prévient, le visite en son réduit, le console, l'encourage, lui murmure à l'oreille de douces paroles, et trouve, comme l'Apôtre, le difficile secret de souffrir avec lui : *quis infirmatur et ego non infirmor* (1)?

(1) II Cor., XI, 29.

Ainsi ont fait les saints : tous ont eu de vraies tendresses pour les pauvres, et leur amour, suivant la loi d'attraction, se précipitait avec d'autant plus d'ardeur vers les malheureux, qu'il était d'abord monté plus haut vers le Cœur divin. Ainsi font chaque jour ces légions de chrétiens et de chrétiennes enrôlés sous le drapeau du « grand et immortel modèle de charité chrétienne, » saint Vincent de Paul (1); ainsi font tous les vrais catholiques. De l'aumône matérielle ils s'élèvent à cette aumône supérieure qu'on nomme spirituelle, et qui comprend l'instruction des ignorants, la consolation des affligés, l'excitation à l'ordre, au travail et à la piété par de sages conseils, voire même par d'utiles réprimandes. Ils vont plus haut encore, et rencontrant sur leur chemin l'Eglise spoliée de ses biens et traquée de toutes parts, ils l'assistent comme la plus sainte et la plus noble des mendiantes. Au Pape dépouillé ils offrent le denier de saint Pierre; aux écoles catholiques et aux séminaires ils envoient d'annuels et de riches secours. Œuvres de Saint-François de Sales, de la Sainte-Enfance, de la Propagation de la foi, œuvres générales et œuvres locales, nulle n'est exclue de leur générosité, car ils savent que « le suprême degré de l'aumône chrétienne, c'est de procurer le salut des âmes (2). »

(1) Bref du 12 mai 1885. — Par ce bref, S. S. Léon XIII a institué saint Vincent de Paul patron de toutes les œuvres de charité de l'Eglise universelle, et a ordonné qu'on lui rendît tous les honneurs dûs aux célestes patrons.

(2) S. FRANÇOIS DE SALES. *Lettre au duc de Savoie*. — Il ne sera

Mais, qu'il s'agisse d'un être collectif ou d'un individu, le pauvre n'est jamais aimé sincèrement que par des cœurs où règne l'amour de Dieu. A quel mépris, à quels délaissements et à quelles cruautés n'était-il pas condamné chez les païens ! C'est que, au point de vue naturel, il repousse plus qu'il n'attire. Seul, le côté divin de son être provoque, avec le respect et l'affection, les sacrifices du dévouement. Sa détresse, dit l'Écriture, ne rencontre le cœur du riche qu'en Dieu : *dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus* (1). Les pauvres ne l'ignorent pas, et, dans les pays de foi, ils adoptent une formule de requête qui exprime bien cette vérité : « Pour l'amour de Dieu ! » disent-ils. Voilà leur meilleur titre et leur plus sûre prière ; en se réclamant de Dieu, ils deviennent puissants. Saint François d'Assise, raconte son historien, ne pouvait entendre ces mots sans frémir comme sous le coup d'un archet mystérieux.

pas inutile de rappeler ici les sept œuvres de miséricorde *corporelle* qui sont :

1° Donner à manger à celui qui a faim, et à boire à celui qui a soif ; 2° héberger le pèlerin ; 3° vêtir celui qui est nu ; 4° visiter le malade ; 5° consoler le prisonnier ; 6° racheter le captif ; 7° ensevelir les morts ; — et les sept œuvres de miséricorde *spirituelle* qui sont :

1° Instruire les ignorants ; 2° reprendre ceux qui font le mal ; 3° donner conseil à ceux qui en ont besoin ; 4° consoler les affligés ; 5° souffrir patiemment les injures et les défauts d'autrui ; 6° pardonner de bon cœur les offenses ; 7° prier pour tous et pour ceux qui nous persécutent.

(1) PROV., XXII, 2. — « Qu'il fait beau voir les pauvres, s'écriait saint Vincent de Paul, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite ! » *Vertus et doctrines spirituelles de saint Vincent de Paul*, chap. 1, § 2 .

Tel est le sens chrétien de l'aumône. En voici les récompenses :

Extérieurement, le riche donne, le pauvre reçoit. Aux yeux de Dieu, et par conséquent dans la réalité, les rôles sont intervertis : le riche reçoit et le pauvre donne. Les saintes Lettres, notamment le Livre de Tobie et l'Ecclésiastique dans l'Ancien Testament, saint Mathieu, saint Luc et saint Paul dans le Nouveau, insistent à maintes reprises sur les splendides avantages que procure l'aumône à celui qui la fait.

Le moins qu'on en retire est un accroissement de faveurs temporelles. Bien que, sous la loi évangélique, les bénédictions terrestres aient passé au second plan, très souvent cependant elles descendent encore avec abondance sur les individus et sur les familles charitables. Le Seigneur n'est jamais en reste avec sa créature ; il se rappelle la parole qu'il a lui-même inspirée : « Celui qui donne aux pauvres prête à Dieu (1), » et, débiteur royal, il rend au centuple ce qu'il a reçu, faisant aboutir les projets, réussir les travaux, prospérer les industries, fructifier les champs. Puis, en elle-même, l'aumône est à la fortune ce que la règle est à l'ensemble de la vie, un principe d'ordre, et par là même une source de prospérité. Celui qui, dans la gestion de ses biens, sait faire la

(1) *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis, et vicissitudinem reddet ei. PROV., XIX, 17.*

— Saint Paul fait plusieurs fois allusion à ces bénédictions temporelles, notamment II COR., IX, 6, 8, 10, 11, 12.

part du pauvre, sait faire aussi les autres parts, et l'économie domestique trouve son profit jusque dans le lot de l'indigence. Les divers sacrifices ont entre eux d'étroites relations : l'épargne et l'aumône ne sont pas seulement deux vertus distinctes, elles sont deux *sœurs* qui marchent la main dans la main.

Toutefois, les trésors de ce monde sont trop infimes pour suffire aux largesses de Dieu, et c'est à l'âme surtout que l'aumône est salutaire. Le Livre de Tobie explique comment (1). D'abord elle prend place parmi les œuvres satisfactoires, elle remet les peines temporelles dues au péché et, sans dispenser de la pénitence proprement dite, elle en est une déjà et en possède l'efficacité. Faite en état de grâce, elle efface les fautes vénielles et peut rendre à l'âme juste toute la limpidité de l'innocence avec tout l'éclat de la vertu. Quant au péché mortel, bien qu'elle ne le remette pas directement — *ipso facto*, comme disent les théologiens, — elle en délivre cependant, et cela de deux manières, enseigne saint Thomas : en disposant l'âme au repentir et en la préservant de nouvelles fautes (2). Combien d'hommes auraient été à jamais perdus, si Dieu, en considération de leurs aumônes et à la prière de l'indigent, n'avait multiplié ses grâces en leur cœur,

(1) « L'aumône délivre de la mort, c'est elle qui efface les péchés et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. *Quoniam eleemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam.* » TOB., XII, 9.
— Cfr. DAN., IV, 24; MATTH., VI, 1; XIII, 33.

(2) *Sum. Theol.*, 2a, 2æ, quæst. CLIV, art. II, ad 5^m.

et ne les avait arrachés, presque malgré eux, aux éternels châtiments ! Combien qui n'entreront dans le royaume des cieux qu'à la faveur de cette sentence prédite par le souverain Juge : « Tout ce que vous avez fait aux plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (1). »

Les pauvres sont donc les bienfaiteurs des riches, plus que les riches ne sont les bienfaiteurs des pauvres. Bossuet a célébré cette doctrine en des pages immortelles. Toutes les idées humaines y sont renversées, et sur leurs ruines se dresse, splendide et inébranlable, l'idée chrétienne de l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise. L'Eglise, dit-il, est essentiellement l'assemblée des pauvres, ils y ont seuls droit de cité, tous les privilèges sont pour eux ; les riches, en tant que riches, y sont étrangers, mais le service des pauvres les y naturalise. « Par conséquent, ô riches, prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes, vous les pouvez porter dans le monde : dans l'Eglise de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres (2). » — « Qu'on ne méprise plus la pauvreté, continue-t-il, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était la lie du peuple ; mais le roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les privilèges de son empire... O riches, que vous reste-t-il?... Voici votre unique espé-

(1) Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. MATTH., XXV, 40.

(2) *Sermon pour le dimanche de la Septuagésime*, deuxième point. — Edit. Vivès, vol. VII, p. 434.

rance : il est vrai, tous les privilèges sont donnés aux pauvres, mais vous pouvez les obtenir d'eux;... la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains, et les riches n'y peuvent entrer si les pauvres ne les y reçoivent. Donc, ô pauvres, que vous êtes riches ! mais, ô riches, que vous êtes pauvres (1) ! »

Si extraordinaire qu'il paraisse, un tel langage n'avait point attendu le génie de Bossuet pour se produire. On le rencontre un peu partout, chez les Pères et les Docteurs, comme l'expression de la plus pure doctrine évangélique. Au septième siècle, le célèbre patriarche d'Alexandrie, saint Jean l'Aumônier, ne craignait pas de dire : « J'appelle mes seigneurs ceux que vous nommez les gueux, parce qu'ils me peuvent donner le royaume des cieux (2). » Plus tard, saint Jean de Dieu, excitant les chrétiens à faire l'aumône, parcourait les rues de Grenade en criant : « Mes frères, pour l'amour de Dieu, faites-vous du bien à vous-mêmes (3). » Citons encore le grand archevêque de Valence, saint Thomas de Villeneuve, qui, sur le point de mourir, ne voulut pas laisser un seul écu dans sa maison, et qui fit cette suprême recommandation : « Que l'on cherche partout des pauvres, car ce sont là mes patrons et mes intercesseurs (4). »

(1) BOSSUET, *loc. cit.*, 3^e point.

(2) *Petits Bollandistes*, 23 janvier.

(3) *Ibid.*, 8 mars.

(4) *Ibid.*, 18 septembre.

III

De telles paroles et de tels exemples nous aideront à mieux comprendre le suprême sacrifice provoqué dans les âmes par la seconde vertu théologale : nous voulons parler de la pauvreté volontaire.

Voilà bien, en effet, le plus bel élan de l'espérance et sa conclusion la plus parfaite. C'est la voie directe vers les biens infinis ; c'est aussi la réponse plénière aux promesses de Dieu, puisqu'elle exprime le dégage-ment absolu par le dépouillement total.

Assurément, un tel sacrifice, comme tous les sacrifices héroïques, n'est que de conseil ; mais l'héroïsme, a-t-on remarqué, « s'il n'est pas nécessaire dans aucun individu, est nécessaire dans l'Eglise (1), » et c'est pourquoi, depuis le Pauvre de la crèche, la pauvreté a toujours eu ses héros sur la terre. Des milliers d'hommes, même parmi les princes, l'ont choisie et la choisissent encore pour unique héritage. Sans doute, ils veulent exprimer ainsi l'indigence intrinsèque de notre nature et la misère plus odieuse de nos péchés ; sans doute encore, ils veulent honorer l'opulence divine, et protester que Dieu seul est nécessaire et que seul il suffit ; mais ce qu'ils veulent surtout, c'est imiter dans son dénûment Celui qui, étant « le

(1) Cardinal PIG, *Panegyrique du B. Benoît-Joseph Labre.* — Œuvres, III, p. 647.

Roi immortel des siècles (1), n'avait pas où reposer sa tête (2). » Il est juste en effet, il est même nécessaire qu'à l'égal de ses autres vertus, la pauvreté du Christ soit perpétuée dans l'Eglise, puisque l'Eglise a pour mission de reproduire le Christ ici-bas, et d'être par les œuvres sa vivante image, comme elle est par la doctrine sa parole infaillible. De là l'incessante observance des conseils évangéliques, expression la plus parfaite de la vie du Sauveur.

Elle est radieuse et elle est innombrable la lignée des pauvres de Jésus, depuis le grand Apôtre qui, après avoir refusé le légitime salaire de ses labeurs, travaillait de ses mains pour gagner sa vie et subvenait encore à la détresse de ses frères, jusqu'à notre glorieux mendiant Benoît-Joseph Labre, le vrai pèlerin de l'espérance en route vers la patrie. Il faudrait refaire ici toute l'histoire des ordres religieux, car tous ont appelé la pauvreté dans leurs cloîtres, et à tous elle a payé l'hospitalité reçue, en les sanctifiant. Toujours et partout, la tiédeur et la décadence ne sont venues que dans la mesure où cette vertu fut éconduite.

Mais de toutes les figures que retracent les annales de la pauvreté, aucune n'a au front une auréole plus pure que François d'Assise, « le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus déses-

(1) Regi autem sæculorum immortalis... I TIM., 1, 17.

(2) Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. MATTH., VIII, 20. — LUC., IX, 58.

péré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Eglise (1). » La Pauvreté a exercé sur lui un charme souverain, il s'en est épris comme d'une céleste amante, il l'a aimée comme une virgine fiancée, il lui a été fidèle comme à la plus belle des épouses. Lui qui voyait des sœurs dans toutes les créatures de Dieu, ne vit toujours dans la pauvreté que sa reine et sa « dame. » On sait comment, dans la plaine de Campiglia, il la rencontra un jour sous la figure d'une vierge aux pieds nus, placée entre deux autres, la Chasteté et l'Obéissance, et comment il en fut salué. Un peintre du xv^e siècle (2) a reproduit cette scène avec une grâce exquise : François passe l'anneau des fiançailles au doigt de la Pauvreté, et la Pauvreté, en remontant au ciel avec ses compagnes, abaisse sur lui un regard où l'on peut lire sa reconnaissance, mais surtout son amour. Elle lui devait bien ce regard ! Pour elle François avait tout quitté. Riche, jeune, brillant, chevaleresque, plein d'avenir, il laisse d'un seul coup fortune, joies et fêtes, pour posséder uniquement la « Veuve du Christ (3). » Et quand plus tard les disciples lui arrivent en foule, c'est encore à cette vertu qu'il demande le caractère fondamental et la forme distinctive de l'ordre des Mineurs.

(1) BOSSUET, *Panegyrique de saint François d'Assise*, 1^{er} point.

(2) Ce tableau est attribué à Sano di Pietro et se trouve dans la galerie de Mgr le duc d'Aumale. Il a été reproduit dans la splendide édition de *Saint François d'Assise* publiée chez Plon (1885) par les soins des PP. Franciscains.

(3) DANTE, *Parad.*, XI, 22.

Saint François d'Assise est, dans l'histoire, une physionomie à part, ardente, généreuse, fière, débordante de grâce et de poésie, « vraiment royale, » a dit Dante (1), et pourtant humble, douce, tendre, austère : quand une fois on l'a contemplée, on ne s'en détache plus. Il faut lire les pages que lui ont consacrées ses fils (2) et ses admirateurs (3). Mais il y a mieux qu'à admirer, qu'on imite ! Qu'on se fasse son disciple par la pratique au moins restreinte de sa chère vertu ; ou mieux encore, qu'on devienne son frère, en entrant dans l'Ordre qu'il a fondé pour les âmes vivant dans le siècle (4). Alors on aura quelque part à sa vie, quelque part à ses mérites, et l'on éprouvera à quelle hauteur le dégagement des choses terrestres peut élever une âme, quelle force il lui infuse, de quelle gloire il la revêt, combien enfin il la rapproche de Dieu :

Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge Deo (5)†

(1) *Ibid.*, 31. On sait que tout le chant onzième du *Paradis* est consacré à la gloire de François d'Assise. C'est un chant à relire.

(2) Citons en particulier Thomas de Celano, *Vita prima* et *Vita secunda* ; — saint Bonaventure, *Legenda sancti Francisci* ; — la *Légende des trois compagnons* ; — les *Fioretti* ; — et la *Vie de saint François* par le P. Léopold de Chérancé.

(3) Nous en nommerons deux : Ozanam, *les Poètes franciscains*, et l'abbé Léon Le Monnier, *Histoire de saint François d'Assise*.

(4) Par une Lettre encyclique du 17 septembre 1882, Léon XIII recommande vivement le Tiers-Ordre de saint François, comme répondant aux besoins actuels des âmes et de la société. Nous renvoyons le lecteur à ce magnifique document.

(5) « Ose mépriser les richesses et rends-toi digne de Dieu ! » — *Æneid.*, lib. VIII, 364.

C'est qu'en effet, la pauvreté apporte avec elle d'inépuisables trésors :

Elle apporte la *grandeur*. De ses adeptes elle fait des rois, dominateurs du monde entier, supérieurs à tout ce qui passe, « infiniment au-dessus des honneurs et des opprobres (1). » Pèlerins et étrangers sur la terre, *peregrini et hospites super terram* (2), ils n'ont souci que des choses d'en haut; et dédaigneux des pauvres petits biens de ce monde, hochets dont s'amuse les enfants des hommes, ils ne poursuivent que les grandes conquêtes.

Elle apporte la *liberté*. Plus d'obstacles qui arrêtent! plus de liens qui retiennent! plus de ces préoccupations inférieures qui écartent la pensée de Dieu et voilent « les années éternelles (3)! » La prison est ouverte, la route est libre, l'âme fuit à grandes ailes vers les cieux : *meliozem appetunt patriam, id est coelestem* (4)!

(1) BOSSUET, *Panegyrique de saint François d'Assise*, 1^{er} point. — Il est raconté dans la *Vie* de la B. Marie de l'Incarnation (Madame Acarie) qu'elle fut singulièrement frappée de cette maxime lue dans un livre : « Celui-là est bien avare à qui Dieu ne suffit pas. »

(2) HEB., XI, 13.

(3) Ps. LXXVI, 6.

(4) HEB., XI, 16. — Isaïe exprime la même pensée : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur prendront des ailes comme l'aigle, ils courront sans se fatiguer, et ils marcheront sans défaillance. *Qui autem sperant in Domino assument pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient.* » Is., XL, 31. — C'est pour cela sans doute que Giotto, dans son admirable fresque d'Assise, donne des ailes à la Pauvreté.

Elle apporte l'*union* avec Dieu. Le cœur n'oppose plus de résistance, il se livre au Maître sans réserve et le laisse agir à son gré. Et voilà que n'ayant rien trouvé d'aimable sur la terre, il est tout inondé des amabilités divines ; plus il s'est dépouillé du contingent, plus il est envahi par l'absolu. Car « ceux-là sont riches qui possèdent Dieu, mais ceux-là sont les plus riches qui ne possèdent que Dieu (1). »

Elle apporte la *paix*. De quoi se troubleraient-ils, ces pauvres volontaires ? Que peut-on leur ravir ? ils ne possèdent rien ici-bas, et ils ne tiennent à rien. Ce n'est pas eux qui auront jamais les inquiétudes du riche ou les terreurs de l'avare. Ce qu'ils contemplent ne se voit pas (2), ce qu'ils ambitionnent est hors d'atteinte. En vain le monde les combat, d'avance il est leur vaincu. En face des mille attraits de la terre ils demeurent inébranlables, ou plutôt inattentifs, comme si déjà « ils voyaient l'invisible (3). » Aussi quelle sérénité dans ces âmes ! Tout alentour, les hommes s'agitent, les événements se précipitent, la tempête mugit ; pour elles, elles sont comme ce lac de Galilée sur lequel voguait Jésus, et où il se fit un grand calme (4).

Elle apporte la *joie*. Ne dirait-on pas que déjà ils

(1) P. FABER, *Bethléem*, chap. 11.

(2) Non contemplantibus nobis quæ videntur. II COR., IV, 18.

(3) Invisibilem enim tanquam videns sustinuit. HEB., XI, 27.

(4) Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. MATTH., VIII, 26.

habitent le ciel, ces déshérités de la terre? A coup sûr, ils en sont tout près. Par leurs pensées, leurs désirs, leurs prières, leurs efforts et leurs mérites, ils en approchent tous les jours, et ils le savent, et cette certitude est tout un bonheur. Sans doute, l'éternelle fête n'a pas encore commencé, mais ils en sont à la vigile, et avec quelle allégresse ils la célèbrent (1)!

Enfin, elle apporte, non plus à ses serviteurs, mais à la foule affamée de richesse, un *enseignement* précieux. Elle apprend aux hommes que les biens de ce monde ne sont décidément pas les vrais biens, et par cet enseignement en action, ou, comme on dirait aujourd'hui, par cet enseignement de choses, elle exerce dans la société un rôle considérable sur lequel nous aurons à revenir. Tandis que le grand nombre, hélas! « ne compte pour rien la seule terre désirable (2), » les pauvres du Christ, au contraire, « épuisent leurs yeux dans l'attente du Seigneur (3). »

Tous ne peuvent atteindre à ces hauteurs, tous n'y sont pas appelés; mais il est, dans les Proverbes de Salomon, une prière qui indique la voie aux moins parfaits, et par laquelle nous terminerons: « Ne me donnez, Seigneur, ni la pauvreté, ni les richesses;

(1) Cette gracieuse pensée est du Patriarche de Venise, saint Laurent Justinien, qui a dit: *Spes est vigilia quædam solemnitatis æternæ*. — *De Spe*, cap. 11.

(2) *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*. Ps. cv, 24.

(3) *Defecerunt oculi mei, dum spero in Deum meum*. Ps. LXVIII, 4.

accordez-moi seulement ce qui m'est nécessaire pour vivre, de peur que la satiété ne m'entraîne à vous renoncer et à dire : Qui est le Seigneur (1) ? »

(1) *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi ; tribue tantum victui meo necessaria, ne forte satiatuſ illiciar ad negandum, et dicam : Quis est Dominus ? Prov., xxx, 8 et 9.*





CHAPITRE XV

LE SACRIFICE ET L'AMOUR

L'HOMME est si peu fait pour lui-même, que tous les mouvements de son âme, quand ils ne dévient pas, vont du dedans au dehors, et le portent vers un terme final qui n'est autre que Dieu. Ce que cherche l'intelligence en quête de la vérité, c'est Dieu; c'est Dieu encore, c'est Dieu surtout que poursuit le cœur en quête du souverain bien. Bon gré, mal gré, l'Infini vit en nous; sa voix ne cesse de résonner à nos oreilles et de nous redire la parole qu'entendit Abraham : « *Egre dere!* sors (1)! » Sors du présent et du créé, du faux et du passager, du sensible et des apparences; tu n'es pas plus ta fin que tu n'es ton principe : sors donc, monte, et donne-toi !

Le plus généreux élan par lequel l'homme puisse répondre à cet appel se nomme l'amour.

(1) GEN., XII, 1.

I

Qu'est-ce que l'amour ? Mystère mal connu, abîme incomplètement sondé. « Es-tu entré dans les trésors de la neige (1) ? » disait le Créateur à Job. — Les trésors du cœur sont autrement profonds ; l'Écriture les compare aux gouffres de l'Océan, et affirme que seul le regard de Dieu les a fouillés (2). Définir l'amour est donc difficile. Toutefois l'idée que nous venons d'en exprimer nous paraît fondamentale :

L'amour est le mouvement d'âme qui nous enlève à nous-mêmes pour nous livrer à autrui et finalement à Dieu (3).

Ce mouvement est naturel, parce qu'il tient à l'essence de l'être ; il est surnaturel aussi, ou doit le devenir, parce que, dès l'origine, le Créateur l'a élevé par sa grâce et l'a sanctifié. Il est instinctif comme la

(1) Numquid ingressus es thesauros nivis ? JOB, XXXVIII, 22.

(2) Abyssum et cor hominis investigavit. ECCLII., XLII, 18.

(3) Un des principaux théologiens du XVII^e siècle, Thomassin, a dit des vertus en général qu'elles ne sont pas des concentrations de l'âme se repliant sur soi, mais des élans de l'âme hors de soi ; *Virtutes non intra se acquiescentis, sed extra se prosilientis animæ eruptiones sunt*. Si cela est vrai de toutes les vertus, combien plus de la vertu par excellence, *major autem charitas !*

• L'amour, dit saint François de Sales, n'est autre chose que le mouvement, avancement, écoulement du cœur envers le bien. » *Traité de l'amour de Dieu*, liv. v, ch. 1.

On connaît aussi le cri de saint Augustin : *O amare ! o ire ! o sibi perire ! o ad Deum pervenire !* (Serm. CXLII).

vie et ses manifestations nécessaires, comme les respirations de la poitrine, comme les pulsations du cœur ; il est libre cependant, au moins dans le choix du terme où il tend, et si c'est là son honneur, c'est aussi son péril. D'ordinaire, il est impétueux, plus semblable à un vol qu'à une marche, l'amour ayant des ailes, sans doute parce que le ciel est son climat ; mais, plus violent ou plus calme, toujours il nous aliène, nous ravit hors de nous et nous précipite vers l'être aimé. De là le beau mot de saint Denis l'Aréopagite : « *Amor est extasim faciens*, l'amour produit l'extase (1) ».

Rien n'est plus noble assurément, rien ne marque mieux une destinée généreuse. Jeté hors du néant par l'amour, par l'amour l'homme se dégage de soi-même et s'élève jusqu'à l'Infini. L'amour est tout pour lui, son principe, sa vie, sa fin, le lien parfait qui l'unit à Dieu, *vinculum perfectionis* (2), le dernier mot de ses rapports avec l'Éternel. Semblable à la source dont la nature est de se répandre et dont les ondes n'ont de repos que dans l'immensité de la mer, l'homme, créé pour se donner, ne goûte les joies de la paix que dans l'infini de Dieu. Qu'est-ce donc que l'amour, sinon le flot incessant qui jaillit du cœur humain, et coule, rapide et pur, vers l'Océan divin ? Non pas que Dieu en soit l'objet exclusif, mais il en est l'objet souverain

(1) La mère Marie de Sales CHAPPUIS a dit dans le même sens : « La charité est là où nous ne sommes pas nous-mêmes. » Voir sa *Vie*, chap. xxxii, p. 291.

(2) COLOS., III, 14.

et doit en être la fin dernière. Ainsi, le long de leur cours, les vagues caressent le rivage, le rafraîchissent et le fertilisent, elles ne s'y arrêtent pas ; car s'il est leur digue, la limite et la parure de leur chemin, le rivage n'est pas leur but. De même, dans son essor vers Dieu, le cœur rencontre la création, la nature avec ses magnificences, le fils et la fille de l'homme avec leurs charmes, la famille avec ses attraits, la patrie avec ses grandeurs : loin de se détourner de ces œuvres divines, il peut les aimer toutes ; mais qu'il les aime pour Dieu, et aime Dieu plus que tout : *Te in omnibus et super omnia diligentes* (1) !

Tel est l'ordre de l'amour. Les créatures en sont un objet réel, mais secondaire et intermédiaire ; Dieu seul en est le terme final, parce qu'il en est seul le premier principe.

II

Avant la chute, cet ordre ne souffrait aucun obstacle. Le cœur suivait sa voie sans effort, allant saintement de l'homme à l'homme et de l'homme à Dieu : l'amour ne faisait qu'un avec le bonheur.

Ephémère union ! Le péché est venu, jetant le désordre partout, mais nulle part plus que dans la région du cœur ; car, au fond, le péché n'est pas autre chose

(1) Oraison du v^e dimanche après la Pentecôte.

que l'absence d'amour. Cela est si vrai que la grandeur de chaque péché se mesure exactement à la quantité d'amour qu'il ravit, comme le froid se mesure à la quantité de chaleur qu'il soustrait, et la nuit à la quantité de lumière qu'elle dérobe. Les nobles élans de l'âme sont donc brusquement arrêtés ; plus de mouvement au dehors, plus de vie se communiquant, mais une immobilité stérile et la mort ! La source est congelée, comment se répandrait-elle ? Le cœur est de glace, comment se donnerait-il ? Il se resserre, se concentre et, prenant la place du Créateur, se fait lui-même sa propre fin. Ou bien, s'il semble encore se mouvoir hors de lui, c'est d'un mouvement rentrant ; s'il s'élançe vers les créatures, ce n'est plus comme vers un degré sans souillure d'où il s'élèvera jusqu'à Dieu, mais comme sur une proie qu'il guette, saisit, emporte et dévore. Amour-propre d'un côté, amour faux de l'autre, égoïsme partout, voilà l'œuvre du péché.

L'amour véritable est-il donc à jamais perdu ? Non sans doute, mais sa primitive alliance avec le bonheur est brisée, et désormais, au lieu d'avoir son épanouissement dans la joie, il ne pourra vivre ici-bas que dans la douleur et se développer que dans le sacrifice.

Les voyageurs racontent que lorsque le vent du soir frôle les sables du désert, on entend au loin comme un long sanglot... « Ecoute, dit alors l'Arabe, écoute le désert ! entends-tu comme il pleure ? il se lamente,

parce qu'il voudrait être une prairie (1). » Ah ! que voilà bien le cœur de l'homme ! Prairie embaumée, le péché en a fait une solitude aride où ne descend plus la rosée du ciel ; mais ce désert vivant a conscience de son malheur, il veut reverdir, il veut refleurir et il exhale sa plainte. Au ciel seulement, l'amour sera un chant aux notes joyeuses, un hymne sans fin, *cantat amor* (2) ; sur la terre, il n'est que soupir, il n'est que souffrance ; on le voit pleurer, on l'entend gémir ; car, pour atteindre Dieu qui est sa béatitude, il lui faut se frayer la route au travers de mille obstacles et à force de peines. On peut dire de lui ce qui a été dit de certaines âmes, que « semblable aux pontifes de l'ancienne loi, il ne vit que des sacrifices qu'il offre (3). »

Cette vérité d'expérience n'avait pas échappé au génie antique : « Tous les sacrifices, remarque Platon, n'ont pour but que d'entretenir ou de guérir l'amour (4). » Mais à la lumière du christianisme, et surtout au contact du cœur de l'homme et du Cœur de Jésus, cette doctrine a revêtu une clarté sans égale. Qu'on lise l'Évangile ! La vie et l'enseignement du Christ s'y résument dans le seul mot de sacrifice. Après s'être renié lui-même jusqu'à la mort, il a pu

(1) MAXIME DU CAMP, *Discours à l'Académie française*, 23 mars 1882.

(2) SAINT AUGUSTIN.

(3) M^{me} SWETCHINE, *Airelles*, VII.

(4) PLATON, *Banquet*, discours d'Eryximaque.

dire et il a dit à chacun des siens : Renie-toi aussi, *abnega temetipsum*. Tel est le principe de toute vertu, mais plus encore de la reine des vertus, l'amour. L'abnégation en est le premier élément, la base aussi indispensable qu'austère : comment aimer sans s'oublier ? comment se donner sans s'abdiquer ? Et j'ajoute : comment s'abdiquer et s'oublier sans souffrir ? Les barrières du *moi* ne se brisent jamais qu'avec effort.

« Mets de l'ordre dans ton amour, » disait Notre-Seigneur à saint François d'Assise : *Ordена questo amore*. Toute la règle du cœur, ou mieux, toute la règle de la vie est dans ce mot, mais cette règle elle-même a son ressort dans l'esprit d'immolation. Si l'homme ne vaut que par l'amour, l'amour ne vaut que par le sacrifice, il se mesure à la croix, la douleur est son thermomètre. Ceux-là ne l'ignorent pas qui essayent d'aimer véritablement, ils savent ce qu'il en coûte ! ce qu'il en coûte à se déprenre de soi, ce qu'il en coûte aussi à ne s'éprenre d'autrui que dans des limites légitimes, respectueuses du domaine souverain. On parle beaucoup, en notre temps, de « la lutte pour la vie ; » la vraie lutte du chrétien, c'est la lutte pour l'amour.

Nous ressemblons au passereau des champs (1), à cet être ailé fait pour les grands espaces. S'il ne quitte pas son nid, il périt faute de nourriture, de

(1) Anima nostra sicut passer. Ps. cxxiii, 7.

soleil et de mouvement ; s'il le quitte, le voilà exposé aux illusions du mirage, aux rêts de l'oiseleur, au plomb du chasseur, aux serres du vautour, à la froidure des frimas et de la pluie. Pauvre petite créature, que de dangers de toutes parts !

Ainsi de l'homme. Fait pour le ciel, « malgré lui, dit le poète, l'infini le tourmente. » S'enferme-t-il en son propre cœur, c'est la mort par étouffement et par inanition. S'élançait-il au dehors, tout s'acharne à sa perte : fantômes qui le leurrent, appâts qui l'agglutinent, vanités qui l'amuse, lueurs qui le fascinent, ennemis qui l'assaillent. Quelle misère, mon Dieu ! et quels douloureux combats !

De prime abord, et à voir les choses à la surface, rien ne paraît plus facile que d'aimer ; en réalité, rien n'est plus difficile, car depuis le péché, tout ce qu'il y a de mauvais soit en nous soit dans le monde est en révolte contre l'amour.

Le facile, c'est de s'aimer soi-même, ou — ce qui diffère peu — d'aimer pour soi, à l'exclusion des autres, telles créatures dont les charmes empruntés nous captivent. Seulement, loin d'être de l'amour, ce n'est que de l'égoïsme sous sa double forme : égoïsme solitaire, ou égoïsme à deux. Le sacrifice n'a que faire en un tel désordre ; il en est absolument exclu.

Mais aimer tous les hommes, les aimer comme les a aimés le Christ du Calvaire, malgré leurs défauts et leurs fautes, aimer les faibles et les petits, les pauvres,

les malheureux, les délaissés, les pécheurs, jusqu'à ceux qui nous font du mal et qui nous haïssent, les aimer pratiquement et leur faire du bien, les aimer surnaturellement, pour Dieu et en Jésus, aimer ce qu'il y a en eux d'immortel et de divin, leurs âmes et l'immatérielle beauté de ces âmes, voilà le difficile !

Et ce qui ne l'est pas moins, en un sens contraire, c'est de résister aux fascinations des choses extérieures et aux innombrables entraînements de la chair ; c'est d'éviter ce double écueil placé de chaque côté de la route du cœur : la vanité où il se pulvérise et la volupté où il s'avilit ; c'est de lui imprimer enfin un coup d'aile vigoureux qui le dégage à la fois des apparences et des sens, du faux et de l'abject, et qui l'emporte jusqu'à l'Incréé à travers les mille réseaux du périssable.

Le difficile, en un mot, c'est d'aimer dans l'ordre, comme l'Épouse des Cantiques (1), c'est d'aimer purement et saintement, c'est d'aimer Dieu dans l'homme et l'homme à cause de Dieu.

Pourquoi ? Parce que le visible nous trompe et que « la matière prend la forme des choses qu'ambitionne le cœur (2). » Car, à vrai dire, ce n'est pas le cœur qui varie : après comme avant la chute, il aspire au Souverain Bien, il est toujours avide de beauté, d'idéal et d'infini ; toujours il a soif de cette eau dont parlait Jésus à la Samaritaine, et qui, venant du ciel, rejaillit

(1) Ordinavit in me caritatem. *Cant.*, II, 4.

(2) BLANC DE SAINT-BONNET, *la Douleur*, chap. VI.

jusqu'au ciel. Mais la matière lui donne le change : elle se fait séduisante, elle se fait enchanteresse, elle prend des formes et des voix divines ; ses caresses ont des enlacements si doux qu'on les croirait célestes, et bien qu'elle ne puisse offrir à notre soif sacrée que des eaux à la fois troublées et avarés, tel est notre aveuglement que nous les jugeons d'une limpidité abondante, telle est la dépravation de notre goût que leur saveur nous délecte, au moins pour un temps. *Aquæ furtivæ dulciores sunt*, disait la femme folle des Proverbes (1) : les eaux dérobées, les eaux étrangères et défendues sont plus douces. Dieu s'est plaint souvent de cette indigne préférence : « Mon peuple a commis deux fautes : ils m'ont abandonné, moi, source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes, des citernes crevassées qui ne peuvent retenir l'eau (2). » Hélas ! il en va toujours de même, et la Sagesse a raison d'ajouter « que les créatures de Dieu sont devenues nos ennemies, qu'elles sont une tentation pour les âmes des hommes et un piège sous les pieds des insensés (3). »

(1) PROV., IV, 17.

(2) *Duo mala fecit populus meus : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. JEREM., II, 13.*

Cette comparaison entre les grâces de Dieu et les eaux vives revient très fréquemment dans l'Écriture. Nous nous contenterons d'indiquer ici les principaux passages ; Ps. XXXV, 10 ; XLI, 2 ; — PROV., XIII, 14 ; — IS., XLIV, 3 ; LV, 1 ; LVIII, 11 ; — EZECH., XXXVI, 25 ; XLVII, 1-12 ; — JOEL, III, 18 ; — ZACH., XIII, 1 ; XIV, 8 ; — JOAN., IV, 10 ; VII, 37-39 ; — APOC., XXII, 1.

(3) *Quoniam creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tenta-*

Le même motif nous explique pourquoi nous avons tant de peine aussi à aimer Dieu, à l'aimer comme il veut et comme il doit l'être, souverainement. Il est pourtant le beau essentiel, celui dont la splendeur ravit les élus, dont l'éclat illumine les cieux ; mais à nos terrestres regards, il n'est encore, hélas ! que le beau voilé. En vain s'est-il rapproché, en vain nous est-il apparu « dans sa bénignité (1), » apportant avec lui non seulement la loi d'amour, mais l'amour même, rien n'y fait : nous ne l'entrevoyons qu'aux lueurs incomplètes de la foi ou qu'à la demi-clarté de ses œuvres, et nos misérables yeux sont si faibles qu'ils prennent le reflet pour la lumière et les fragiles images pour la réalité. Et voilà comment nos pauvres cœurs n'en finissent plus dans leurs réserves à l'égard de Dieu !

Vienne donc le sacrifice, ah ! vienne la douleur nous enlever enfin à nous-mêmes et à nos idoles, nous arracher aux prises du moi et aux prises du fini, et nous conduire, fût-ce par un chemin de sang, jusqu'au trône de l'Éternel ! Elle viendra, cette douleur, elle viendra de toute part, et l'amour sera le premier à la faire naître, étant de si noble race qu'il ne peut subir, sans souffrir, ni mésalliance ni limite. Captif, l'aigle royal ensanglante ses ailes aux barreaux de sa prison. En-

tionem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientum. SAP., XIV, 11.

(1) *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei. TIT., III, 4*

fermé dans les frontières du créé, le cœur s'y complaît un jour, mais bientôt des bornes si étroites lui deviennent odieuses, et le premier châtiment des amours mensongères est dans le désenchantement qui les suit, non moins que dans le remords qui les flagelle. Ne nous en plaignons pas : Dieu nous traite magnifiquement, puisqu'il daigne être jaloux de notre cœur au point d'en rendre tous les mouvements douloureux, sauf ceux qui vont directement à lui. Et c'est pourquoi, une fois ou l'autre, le cri de saint Augustin s'échappe de toutes les âmes : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur n'a de paix qu'il se repose en vous (1) ! »

Ce désenchantement n'est pas encore le salut, mais il y conduit ; il n'est pas encore une élévation, mais déjà il est une purification, et c'est beaucoup. Nul acheminement vers le bien n'est plus sûr que l'éloignement du mal. Les liens mauvais sont brisés : qu'un surcroît de grâce s'ajoute à un supplément d'énergie, et l'âme, libre enfin, ne tardera pas à reprendre son essor vers Celui qui, étant seul « plus grand que notre cœur (2), » peut seul lui servir d'abri.

(1) *Fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.* — *Conf.*, lib. 1. cap. 1, n. 1.

Dans son traité *de la Vieillesse*, M^{me} de Lambert a dit finement : « Les choses sont en repos lorsqu'elles sont à leur place : la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu. »

(2) *Major est Deus corde nostro.* I JOAN, III, 20.

III

Du reste, Dieu nous aide singulièrement dans ce travail de résurrection. Lui qui a formé notre cœur et qui en sait le prix, n'omet rien de ce qui peut le sauver, sachant bien que, le cœur une fois sauf, tout l'homme est gagné. Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour conquérir et guérir ce cœur malade en l'appelant à lui; il n'a quitté le ciel que pour apprendre aux hommes à se quitter eux-mêmes; il ne leur a donné le spectacle du Calvaire — spectacle d'amour, s'il en fut! — que pour les arracher aux étreintes de l'égoïsme, et leur imprimer une direction surnaturelle vers ce double amour qui ne fait qu'une seule vertu : l'amour de Dieu pour lui-même, et l'amour du prochain pour Dieu. « Je les attirerai, s'est-il dit avec le Prophète, je les attirerai dans les pièges où se prennent les fils d'Adam, dans les pièges de l'amour : *in funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis* (1). » Et rien ne lui a coûté. Humiliations, travaux, douleurs, mort sanglante sur la croix, mort mystique sur l'autel, il a tout accepté, afin de prouver non seulement qu'il est l'être le plus aimable, mais encore et surtout qu'il est l'être le plus aimant. Aux âmes égarées par le faux brillant du créé, il apporte ainsi une chaste lumière

(1) Os., xl, 4.

qui dessille les yeux, *casta lux amantium* (1); aux âmes séduites par de trompeuses jouissances, il offre les joies véritables, *dans vera cordis gaudia* (2). Mais c'est toujours par sa croix qu'il indique la voie de l'amour, et l'on n'y avance que dans la mesure où l'on participe à son sacrifice.

Cette mesure n'est pas égale en tous; comme les autres vertus, l'amour a ses degrés. Chez les uns, sa langueur est telle qu'à peine mérite-t-il son nom. On dirait un feu qui s'éteint : ce n'est plus du feu, c'est de la cendre chaude. Ne parlons pas de ces tièdes :

Non ragonar di lor, ma guarda, e passa (3)!

Incapable de dévouement, leur amour anémique se traîne à terre, comme ces plantes sans sève dont les touffes gisent mourantes sur le sol.

D'autres ont mieux compris la parole du Disciple : « L'amour consiste à garder les commandements (4). » Ils ont compris que la charité se prouve par les œuvres, qu'elle est un acte beaucoup plus qu'un sentiment, et

(1) Hymne des Laudes de l'Ascension. — Dans l'hymne des Laudes de la 14^e féerie, l'Église dit encore :

Sunt multa fucis illita
Quæ luce purgentur tua.

(2) Hymne des Vêpres du Saint Nom de Jésus.

(3) DANTE, *Infern.*, III, 17.

(4) *Hæc est charitas ut ambulemus secundum mandata. II JOAN.*, 6.

— L'Ancien Testament avait fait entendre déjà la même doctrine : *Dilectio custodia legum*, l'amour est l'obéissance aux préceptes. *SAP.*, VI, 19.

que sa vraie marque est dans la fidélité à celui qu'on aime (1). Ils appartiennent à cette race des justes qui n'est, au témoignage de l'Esprit-Saint, qu'obéissance et amour (2), deux vertus corrélatives dont la première exprime la seconde. Les savants de ce siècle ont démontré la transformation de la chaleur en mouvement; la démonstration était faite depuis longtemps dans le domaine moral et spirituel : les chrétiens n'ont jamais aimé sans que le feu intérieur se traduisît par des œuvres. Leur amour est laborieux, il est actif, il est vivant, et, comme l'Émilie de Corneille, on l'entend s'exciter lui-même au sacrifice :

Amour, sers mon devoir et ne le combats plus (3)!

Qui n'a rencontré, même dans le monde, quelques-uns de ces grands chrétiens voués à la noble tâche de la purification et de l'exhaussement du cœur? Quel courage en face du devoir! quelle promptitude à l'appel de la conscience! Puis, quelle vigilance à écarter d'eux tout ce qui serait mortel à l'amour, tout ce qui en serait un désordre ou un renversement! La recommandation de saint Jean leur est toujours présente : « Mes petits enfants, gardez-vous des idoles (4)! » Sans doute, ils n'excluent pas de leur cœur les affec-

(1) Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.
I JOAN, III, 18.

(2) Natio illorum obedientia et dilectio. ECCLII., III, 1.

(3) CORNEILLE, *Cinna*, act. 1, sc. 1.

(4) Filioli, custodite vos a simulacris. I JOAN., V, 21.

tions secondaires que la Providence y a placées et qu'elle y bénit; bien au contraire, ils les élèvent et s'élèvent avec elles, ils s'aident d'elles pour gravir plus haut. Nul n'a aimé comme les saints, nul autant qu'eux ne s'est dégagé de soi-même et ne s'est dévoué à autrui, nul n'a goûté mieux « les chastes délices de l'union des cœurs (1), » nul enfin n'a été, dans l'amitié, ni plus vrai, ni plus tendre, ni plus fort, ni plus constant. N'est-ce pas un saint qui a dit cette délicate et charmante parole : « Rien n'est si utile que d'être aimé, *nihil tam utile quam diligere* (2)? » L'historien des *Moines d'Occident* nous a retracé en des pages suaves le tableau de ces affections transfigurées; on y voit des âmes, non plus égoïstes et isolées, mais groupées comme les grains de froment dans l'épi, puisant la sève à la même racine, s'élevant sur la même tige et mûrissant ensemble pour le même ciel. Grégoire et Basile, Hilaire de Poitiers et Martin, Honorat et Hilaire d'Arles, Bernard et Humbert, Anselme et Lanfranc, Thomas d'Aquin et Bonaventure, quels cœurs admirables! En eux, l'amitié humaine devient l'amitié chrétienne, ayant en Jésus et son point de départ et son point d'arrivée; puis l'amitié chrétienne leur est un doux chemin vers l'amitié divine, c'est-à-dire, comme parle Bossuet, « un commerce pour s'aider à mieux jouir de Dieu. »

(1) MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, introduction.

(2) S. AMBR., *De offic., ministr.*, lib. II, cap. VII, n. 29.

Les affections exclusivement humaines, même les meilleures, sont toujours courtes par quelque endroit et toujours pauvres, parce qu'on ne songe qu'à s'y donner soi-même. Sans doute, ce don a sa valeur, mais qu'il est insuffisant! Que de fois il devient à charge! Avec quelle rapidité il s'épuise, et qu'il dure peu! Hélas! ce que l'homme est seul à lier se dénoue si vite!

Au contraire, dans les amitiés dont nous parlons, les âmes ne se donnent que secondairement, comme *moyen* et non comme *but* : elles veulent avant tout donner Jésus, l'Être substantiel, l'Ami parfait, le Cœur sans tache et sans défaillance. Dieu est la source première et le terme dernier de cette tendresse surnaturelle; c'est de lui qu'elle découle, c'est en lui qu'elle s'alimente, c'est vers lui qu'elle retourne, et voilà ce qui la marque d'un caractère que les tendresses humaines ne connaîtront jamais : caractère de pureté, elle est sans mélange; caractère de dévouement, elle est sans calcul; caractère d'immortalité, elle est sans dissolvant; caractère de force, elle est sans faiblesse; caractère de douceur, elle est sans dureté, et sa rudesse même est onctueuse. Les âmes qui en sont l'objet sont aimées plus qu'on ne peut dire, et pourtant avec un dégagement complet. Les liens qui les rapprochent sont très étroits, et cependant ils n'arrêtent aucun mouvement : ils unissent, ils n'entravent pas.

Quelle grandeur dans ces amitiés d'âme! quelle élévation morale! Les éléments dont elles se compo-

sent touchent non seulement à l'intime, mais à l'infini ; le but poursuivi dépasse les limites du temps pour atteindre les rives éternelles ; les communications faites, les épanchements confiés et recueillis, les conseils reçus et donnés, les encouragements réciproques, les élans mutuels, les communs efforts pénètrent l'âme jusque dans ses derniers replis. La prière y entretient sans cesse la flamme sainte, et y donne au Verbe incarné la première place. Du reste, prière et amitié ne sont-elles pas deux sœurs ? L'une parle au cœur de Dieu, c'est la sœur aînée, plus grande et plus vaillante ; l'autre parle aux cœurs qui aiment Dieu et s'aiment en lui, c'est la sœur cadette, faible encore, mais qui veut grandir, et qui ne cherche des appuis sur la terre que pour monter au ciel. A de telles amours s'applique la ravissante parole de madame de Krüdener : « Aimer, c'est, pour moi, former aux choses saintes. »

Aussi, ces âmes immolant d'abord ce qu'il y a en l'homme de plus tenace, l'égoïsme ; déchirant ensuite à leurs propres yeux, par un sacrifice non moins grand, le voile de leur sanctuaire, ne se livrent l'une à l'autre que pour se livrer à Dieu l'une et l'autre et l'une par l'autre. Dès lors, leur vie, à tout jamais, est protégée contre ce malheur que déplore l'Ecclésiaste, et qui s'appelle l'isolement (1). Lumières, conseils,

(1) « Malheur à celui qui est seul, parce que, s'il tombe, il n'a personne pour le relever. *Væ soli, quia, cum ceciderit, non habet sublevantem se.* » ECCLÉ., IV, 10.

travaux, luttés, joies, espérances, prières, tout est mis en commun pour être dirigé vers un but unique : la sainteté des deux âmes dans la perfection de la vie.

Bien loin de leur être un obstacle, la souffrance leur est un auxiliaire. Vient-elle s'asseoir au foyer de leur tendresse, elles y reconnaissent la visite du Seigneur et y répondent par l'affirmation du poète :

Jamais jusqu'à ce jour, Dieu dans notre amitié
Ne m'a si bien paru s'être mis de moitié (1).

Si elles ont des larmes dans les yeux, ce sont des larmes illuminées d'un sourire. Elles gardent ainsi, sous le coup même de l'épreuve, une sérénité joyeuse que rien n'expliquerait, si nous ne savions que, par une réciprocité admirable, le sacrifice n'a pas plutôt mis l'amour sous le joug du devoir, que le devoir, à son tour, se place sur les ailes de l'amour et devient facile jusque dans ses plus grands efforts. En vérité, ces cœurs sont beaux; la nature les a faits ardents, la grâce les fait purs, ils allient force et douceur : appuyez-y votre tête avec sécurité, vous n'y entendrez que de chastes battements.

Rien n'est moins commun assurément que de telles amitiés : la raison en est qu'on trouve rarement dans les cœurs le dégagement nécessaire pour permettre à l'amour de ne grandir que du côté du ciel. Pourtant elles ne sont point un mythe, elles existent; quelques-

(1) VICTOR DE LAPRADE.

unes même portent dans l'histoire des noms illustres, et si d'ordinaire leur allure est discrète, leur forme voilée, c'est que, fidèles images de la Providence, elles aiment à agir sans bruit et à faire le bien sans éclat. Le monde, incapable de les comprendre, les calomnie ; d'autres, qui cependant ne sont pas du monde, leur opposent un sourire de bienveillante incrédulité, et, rêvant de folie, parlent poliment d'idéal. Mais ceux qui en ont fait ou qui en font l'expérience, répondent à tous par un hymne incessant d'intime certitude et de gratitude joyeuse.

IV

Toutefois, l'amour peut monter plus haut encore, et même il le doit ; car s'il ne tendait à l'héroïsme, et s'il n'y parvenait, qui donc y pourrait atteindre ? De fait, il en gagne les hauteurs. Depuis le Calvaire, nombre d'âmes se sont éprises de Jésus au point d'immoler sur son autel la plus vive des affections terrestres et la plus intime des joies humaines : ce sont les âmes vierges. Dédaignant les appuis sensibles, abandonnant les routes compliquées et vulgaires, elles ont, dès leur printemps, pris essor vers Dieu en ligne droite et, comme le Psalmiste, elles l'ont loué par la direction de leur cœur (1).

(1) Confitebor tibi in directione cordis, Ps. cxviii., 7.

Fleur de la charité, poésie de l'amour, la virginité s'élève vers le ciel comme le plus exquis témoignage que le cœur puisse offrir à Jésus ; elle est le sacrifice du matin, à l'encens plus suave ; elle est le parfum du jardin fermé dont parle le Cantique, et que respire seul le Bien-Aimé ; elle est la réponse du cœur de l'homme à la jalousie de Dieu. Certes, que le mariage soit aussi un état saint, nul ne le conteste ; mais nécessairement, et par sa nature même, il divise le cœur ; c'est là son infériorité. Selon le mot de saint Paul (1), l'époux et l'épouse ont le souci des choses du monde, et plus encore le souci de se plaire l'un à l'autre ; et, si légitime qu'elle soit, cette sollicitude absorbe les forces et brise l'unité de l'amour ; tandis que l'âme vierge, dégagée des entraves du siècle, libre des liens qui attardent, peut s'occuper uniquement de plaire à Dieu.

Plaire à Dieu ! Lui plaire en tout, lui plaire toujours, lui plaire absolument, telle est l'insatiable aspiration des âmes dont la virginité veut être parfaite, parce que leur amour veut être sans mélange. Que dirons-nous de celles-là ? Elles ont pour devise la parole du Maître : « *Quæ placita sunt ei facio semper* (2).

1) Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est. I. COR., VII, 32 et 34.

(2) JOAN., VIII, 29.

Je fais toujours ce qui lui plaît. » Elles n'ont pas d'autres vues, ni d'autres sollicitudes, ni d'autre fin : c'est le sacrifice perpétuel de tout leur être, et pour l'offrir rien ne leur coûte. Ayant soif de pureté, leur amour a du même coup soif de sacrifice, car elles connaissent d'expérience la parole de l'*Imitation* : « On ne vit pas sans douleur dans l'amour (1). » Elles savent que la souffrance, comme le feu, purifie et dilate (2); elles ont conscience enfin que, depuis que l'Amour a été cloué à la croix, la croix reste le *criterium* et la preuve de l'amour, et que, suivant le symbolique langage de l'une d'elles, aucun bois n'est plus propre à entretenir le feu de l'amour divin que le bois de la croix (3). » Puis, ici-bas, la douleur n'est-elle pas la suprême expression de l'amour ? On a dit, non sans charme, qu'elle en est « l'un des noms terrestres (4). » L'amour, en effet, dès qu'il atteint une certaine puissance, ne va plus sans douleur. A qui aime grandement les paroles ne sont rien, les actes ordinaires sont peu, la souffrance seule paraît éloquente ; seule aussi elle soulage, en ouvrant une issue assez large aux flammes intimes qui dévorent.

A vrai dire, Dieu a deux moyens de nous détacher

(1) Sine dolore non vivitur in amore. *De Imit. Christi*, lib. III, cap. VI, n. 6.

(2) In tribulatione dilatasti mihi. Ps. VI, 2.

(3) Saint IGNACE, cité par madame BARAT. — *Histoire de Madame Barat*, par M. l'abbé BAUNARD, livre IX, chap. V.

(4) Mgr GAY, *Elévations sur la vie et la doctrine de N.-S.-J.-C.*, 81^e Elév.

de la terre et de nous appeler à lui : un moyen inférieur, les souffrances d'en bas ; un moyen supérieur, les attraits d'en haut.

D'ordinaire, il commence par le premier. Quand l'âme est encore novice, de vol médiocre, embarrassée dans le réseau du sensible, il lui fait connaître amèrement, par une série d'épreuves, le néant de ce qui passe et la fragilité des créatures : c'est la mort d'un être aimé, c'est l'indifférence, la demi-froideur ou la trahison de ceux qui survivent, c'est la maladie, c'est l'infortune, c'est la brusque envolée des plus chers espoirs.

Ce moyen est à la fois le plus douloureux et le moins efficace ; seul, il ne suffirait pas : il déprend, il n'unit point.

Aux âmes qu'il veut pleinement à lui, et qui déjà commencent à se dégager, le Maître envoie son amour ; il leur révèle quelques-uns de ses charmes avec quelques-unes de ses lumières, il les mène au Tabernacle, il les invite à son festin eucharistique, et dans le don de lui-même il se laisse entrevoir, il se fait sentir. Alors, au détachement du créé s'ajoute l'attachement à l'incréé. Et par une conséquence admirable, ce n'est plus la douleur qui conduit à l'amour, c'est l'amour qui appelle la douleur à son aide et qui se nourrit de l'aliment du sacrifice. Car aimer, c'est se dévouer, et voilà pourquoi, disait saint Jean de la Croix, « souffrir pour Dieu est le caractère distinctif de l'amour divin. »

Les âmes qui aiment recherchent donc la douleur,

et l'ayant trouvée, l'accueillent comme une amie. Ce n'est pas seulement des liens extérieurs et des souillures du corps qu'elles se dégagent, mais des moindres attaches dont Dieu ne serait pas l'objet exclusif, de ces chaînes délicates et brillantes qu'on croirait d'or, mais qui n'en sont pas moins terrestres. Tout leur être est enraciné dans l'amour (1), pas une fibre qui n'en soit nourrie et vivifiée. Conquises par son charme souverain, elles ne veulent être captives que de Dieu. Le monde, malgré ses attraits, ne leur est rien ; en vain jette-t-il ses filets devant elles, elles ont des ailes et passent au-dessus (2). A la virginité du corps elles ajoutent cette virginité de l'âme, de beaucoup plus pénétrante, faite de détachement, d'abnégation, d'obéissance, d'abandon, et qui réduit l'égoïsme à néant. Leur renoncement prend toutes les formes, leur dévouement occupe tous les postes périlleux. Ce n'est plus par contrainte, comme le Cyrénéen, qu'elles portent la croix de Jésus : nouvelles Véroniques, c'est avec l'élan d'un cœur passionné qu'elles fendent la foule jusqu'au Crucifié, essuient sa face au milieu de ses ennemis, et en reçoivent l'adorable empreinte. Leur fidélité à l'Époux a des pudeurs infinies, des délicatesses, des héroïsmes que le monde ne peut même soupçonner. Et comment les soupçonnerait-il ? Nous touchons ici aux plus hautes cimes de l'âme hu-

(1) In charitate radicati. EPH., III, 7.

(2) Frustra autem jacitur rete ante oculos pennatorum. PROV., I, 17.

maine, à ces sommets où l'amour transfiguré n'est plus qu'adoration, parce que le cœur n'est plus qu'hostie ; nous touchons à l'âme des saints.

Qui en peindra la beauté ? qui en racontera les ardeurs intimes et les nobles douleurs ? Dans l'Ancien Testament, chez David par exemple, le rêve de l'amour était le repos : « Qui me donnera des ailes, comme à la colombe, et je volerai et me reposerai (1) ? » Depuis le Golgotha, l'amour n'est bien que sur l'autel de l'holocauste : « Ou souffrir ou mourir (2) ! » — « Non pas mourir, mais souffrir (3) ! » — « Le désir de souffrir me fera mourir (4). » — « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? Ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la nudité, ni le péril, ni la persécution, ni le glaive (5). » Voilà les accents de nos saints !

On peut dire de ces grands cœurs ce que disait le poète des arbres aromatiques de la montagne :

Plus ils sont écrasés, plus ils donnent d'encens !

Pareils encore à ces palmiers d'Engaddi dont parle saint Ambroise (6), qui répandent leur parfum par les

(1) *Quis dabit mihi pennas sicut colombarum, et volabo et requiescam ? Ps. LIV, 7.*

(2) Sainte THÉRÈSE.

(3) Sainte MADELEINE DE PAZZI.

(4) B. MARIE DE L'INCARNATION (M^{me} Acarie).

(5) *Quis ergo nos separabit a charitate Christi ? tribulatio ? an angustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum an persecutio ? an gladius ? Rom., VIII, 35.*

(6) *Expos. in Psalm. cii, Serm. 3, n. 8.*

incisions qu'ils subissent, et qui laissent couler de leurs blessures une sève embaumée.

Dieu lui-même se fait le complice de ces âmes et de leurs désirs de souffrances. Tandis qu'elles multiplient leurs efforts, lui multiplie ses coups ; comme autrefois Job, « il les perce de ses flèches (1), » il les soumet à un régime de rigueur, « il leur fait manger un pain de larmes, il les abreuve de larmes à pleines coupes (2). » Il accumule autour d'elles tentations et troubles, obscurités et contradictions, humiliations et délaissements ; il émonde à plaisir ces ceps de choix dont il attend les plus belles grappes, il met en terre et fait mourir sans relâche ces grains de froment qui doivent donner la plus riche moisson ; il est vraiment à ces âmes un faisceau de myrrhe (3) » et « un époux de sang (4), » tant il exerce à leur égard une continuelle persécution d'amour.

Plus elles s'approchent de lui, plus il les crucifie. L'histoire des saints, si variée dans ses détails, devient uniforme dans ce caractère final : quand ces âmes héroïques arrivent au terme de leur vie, et par conséquent au plus haut degré de l'amour, la croix pèse alors plus lourde sur leurs épaules, et l'immolation se fait plus intense. François d'Assise reçoit les sacrés

(1) *Sagittæ Domini in me sunt.* JOB, VI, 4.

(2) *Cibabis nos pane lacrymarum, et potum dabis nobis in lacrymis in mensura.* Ps. LXXIX, 6, — Voir la traduction sur l'hébreu, par Lesêtre; *Bible Lethielleux.*

(3) *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi,* CANTIC., I, 12.

(4) *Sponsus sanguinum tu mihi es.* Exod., IV, 25.

stigmates, Catherine de Sienne est changée en douleur vivante, Thérèse a le cœur transpercé, Jean de la Croix et Alphonse-Marie de Liguori, calomniés par leurs frères, meurent dépouillés de leur charge, et ainsi des autres. Le Maître poursuit son œuvre jusqu'au bout. Comme le sculpteur qui, devant un beau marbre, prend le ciseau et ne cesse de frapper que de la pierre se dégage une forme pure, ainsi, en face d'une âme qu'il veut élever à la perfection, le divin artiste saisit l'instrument de la douleur, et le voilà qui taille, creuse, retranche, polit, jusqu'à ce que de l'ébauche sorte enfin une statue digne de lui (1).

Mais ces mystérieuses opérations sont le secret de Dieu et le secret des saints : nous n'en pouvons que bégayer. Aussi bien, notre cœur a de trop faibles battements, et nous ne connaissons guère, hélas ! que les rudiments de l'amour.

Chacun du moins doit aspirer plus haut, et, dans cette ascension vers le Beau éternel, s'aider du sacrifice comme du plus puissant des leviers, contempler le Calvaire et l'Autel, sources de toute immolation, entrer enfin dans l'esprit de cette belle oraison que l'Église place, chaque année, sur les lèvres de ses prêtres et qui résume ces pages : « O Dieu, faites qu'au

(1) Il en a toujours été ainsi, même sous l'Ancien Testament : *Sic Isaac, sic Jacob, sic Moyses et omnes qui placuerunt Deo per multas tribulationes transierunt fideles.* JUDITH, VIII, 23. — Dans toute sainteté il entre de la douleur, mais combien plus depuis la Croix ! *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur.* II TIM., III, 12.

milieu de l'instabilité des choses du monde, nos cœurs demeurent fixés là où se trouvent les vraies joies (1). »

Les vraies joies ! Ne les possède-t-il pas, en effet, celui qui ayant, dès le premier jour, donné tout son cœur à Dieu seul, ne l'a plus repris, et qui peut, au seuil de la mort, se rendre le témoignage de Job : « Jamais, durant toute ma vie, mon cœur n'a rien eu à se reprocher (2) ? » Beau témoignage, en vérité ! Il doit être très rare, il est assurément très doux.

(1) *Ut inter mundanas varietates, ibi nostra fixa sint corda ubi vera sunt gaudia. Oraison du IV^e Dimanche après Pâques.*

(2) *Neque enim reprehendit me cor meum in omni vita mea. JOB, XXVII 6.*





CHAPITRE XVI

LE SACRIFICE ET LA VOLONTÉ

I

La chute originelle a blessé toutes les facultés de l'homme, mais non pas toutes également. Ainsi, la volonté est plus atteinte que la raison; elle est plus inclinée au mal que l'esprit à l'erreur. S'il faut un effort à l'intelligence pour se mettre en harmonie avec le vrai, un effort beaucoup plus grand est nécessaire à la volonté pour s'élever jusqu'au bien. A n'en donner qu'une preuve, n'est-il pas certain que la philosophie antique sut comprendre et admirer la chasteté, mais qu'elle fut toujours incapable de la faire pratiquer? Nos forces morales ne sont donc plus proportionnées à notre vision intellectuelle, nos bras sont plus faibles que nos yeux; nous sommes des êtres dépareillés.

C'est là une vérité d'expérience autant qu'une vérité

de foi, ou, pour mieux dire, c'est une vérité humaine, et par conséquent universelle. Aussi en trouve-t-on l'expression partout, chez les anciens comme chez les modernes, dans la bouche des penseurs grecs ou romains comme sur les lèvres chrétiennes, et cela en termes presque identiques :

« Nous voyons le bien, disait Euripide, et nous faisons le mal. Nous connaissons la vertu et nous nous livrons au vice (1). »

Et Ovide :

..... Video meliora proboque,
Deteriora sequor... (2)

Saint Paul eut si peu à modifier ces sentences qu'on dirait qu'il les a transcrites :

Non enim quod volo bonum hoc ago, sed quod odi malum illud facio (3).

Ce que Racine a traduit dans sa langue harmonieuse :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi.
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi...
Je veux, mais, ô misère extrême !

(1) *Hippolyte*, Acte II, sc. 11.

(2) OVIDE, Fragment de sa tragédie de *Médée*. — Un poète contemporain a traduit le poète latin :

« J'aime et fuis la vertu, je hais et suis le vice. »

(3) « Je ne fais pas le bien que je veux, je fais au contraire le mal que je hais. » Rom., VII, 15.

Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal que je hais (1).

Voilà deux hommes que je connais bien ! s'écriait Louis XIV. Et en parlant ainsi, il parlait notre langage à tous, non pas le langage des rois, mais le langage de l'humanité. C'est la plainte universelle, mais surtout c'est la plainte des saints : tous ont gémi de voir si bien et de faire si peu.

Il y a donc deux hommes en nous, l'homme qui voit et l'homme qui agit, l'homme dont la conscience est demeurée éclairée et l'homme dont le vouloir est devenu débile, l'homme qui regardant le bien ne peut s'empêcher de l'aimer, et l'homme que la passion entraîne vers le mal, bref, l'homme de la lumière et l'homme de la faiblesse. Rétablir l'équilibre entre ces deux hommes, combler l'abîme qui les sépare, relever la volonté et la maintenir au niveau du devoir vu, tel est l'unique but de la morale ; mais ce but ne peut être atteint que par le sacrifice chrétien, c'est-à-dire par l'effort humain aidé de la grâce divine.

Chacun sait l'effet produit sur l'ensemble de l'organisme par les souffrances nerveuses : le malade est tour à tour violent ou affaissé, jamais en plein équilibre. Dans l'ordre moral, la volonté est le nerf de la vie, le ressort de toutes les facultés ; mais atteinte du

(1) RACINE, *Cantiques spirituels*, Cant. III. — « Le bien nous plaît, dit encore Bossuet, mais cependant le mal prévaut ; la beauté de la vertu nous attire, mais cependant la passion nous emporte... » *Troisième sermon pour la fête de la Circoncision*, 2^e point.

mal dont nous parlons, elle offre tous les symptômes d'une névrose et passe brusquement de la mollesse à l'irritation, de la paresse à la colère, — double manifestation d'une même faiblesse. Comment guérir cette maladie ? Comment rendre à ce nerf de la volonté une santé robuste, avec une sage pondération ? Dieu y a pourvu par deux énergiques moyens de réaction dont il nous fait un devoir de nous servir : à la paresse il oppose le travail, à la colère la patience. Travail et patience ! forces immenses, sacrifices féconds qui, imprégnés de la grâce d'en haut, relèvent, assainissent, régénèrent la volonté et la rendent capable des plus difficiles conquêtes.

Voyons les choses de près.

II

Le travail, en lui-même, n'est pas la conséquence du péché, il est une loi essentielle de notre nature, un besoin de notre activité : au paradis terrestre, l'homme travaillait (1) ; il travaillera même au ciel (2). Mais avant la chute, le travail n'était que joie, parce que,

(1) « Dieu le plaça dans le paradis, pour qu'il travaillât. »

Posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur. GEN., II, 15.

(2) Saint Augustin, parlant de ce travail du ciel, dit qu'il se fera dans une tranquillité ineffable, et qu'il sera comme une action dans le repos : *quœdam ineffabilis tranquillitas ACTIONIS OTIOSÆ.* (Ep. LV, ad Januar., n° 16.) — On peut ajouter que cette activité céleste ne restera pas stérile, mais qu'elle produira un progrès incessant dans la connaissance et l'amour de Dieu.

ne rencontrant ni résistance de la part des objets extérieurs, ni faiblesse morbide dans la volonté humaine, il se faisait sans effort. L'homme travaillait comme il parle, comme il marche, comme il respire, avec jouissance, avec bonheur. Le péché a déplorablement modifié ce bel ordre. D'une part, les créatures résistent à l'homme pour le punir d'avoir résisté à Dieu ; la terre se met en friche, les éléments en rébellion, les animaux en révolte (1). D'autre part les forces de l'homme sont amoindries, son énergie est blessée ; c'est un être plus faible en face d'une tâche plus difficile : le travail devient labeur.

Et ce labeur s'impose plus que jamais, puisqu'à la rigueur du précepte divin s'ajoute celle de la nécessité. Ce n'est plus seulement par amour et par obéissance que l'homme travaillera, mais par besoin, par indigence ; il ne peut désormais conserver l'être qu'au prix de l'effort et manger son pain qu'à la sueur de son front (2).

(1) Cette révolte des créatures inférieures contre l'homme déchu est souvent signalée dans l'Écriture. A la fin du monde, elle deviendra terrible ; tous les éléments se vengeront sur les méchants de la violence que le péché leur a faite : « Les éclats de la foudre partiront droit sur eux, et, projetés des nues comme un arc bien tendu, fondront au but marqué. Une colère sans compassion les accablera de grêle, l'eau de la mer bouillonnera sur eux et les fleuves se précipiteront avec furie. Un vent violent s'élèvera contre eux et les dispersera comme un tourbillon ; leur iniquité changera la terre entière en désert, et leur malice renversera le trône des puissants. » *SAP.*, v, 22, 23, 24. — Cf. *MATTH.*, xxiv, 7, 21, 29 ; et *LUC.*, xxi, 25, 26.

(2) *In sudore vultus tui vesceris pane.* *GEN.*, iii, 19.

Heureusement, Dieu sait tirer le bien du mal, et voici que ce rude travail se transforme en instrument de régénération : il expie et élève, il répare les désastres du péché et jette sur l'âme un reflet de gloire. Au jardin de l'Eden, le travail n'était qu'un plaisir ; sur notre terre aride, il prend un aspect austère qui en inspire davantage ; il est un mérite, il est une vertu, il peut devenir une noblesse. Rien de beau comme ce triomphe d'une créature affaiblie sur la lâcheté ! L'homme heureux nous laissait presque indifférents ; l'homme généreux, haletant sous l'effort, nous émeut et nous attire : un rayon brille sur son front, le chaud rayon du courage.

Et qu'on le remarque, nous englobons dans notre pensée toutes les formes du travail, depuis le grossier travail des mains jusqu'au délicat travail de l'esprit et jusqu'au saint travail de l'âme. Le cultivateur penché sur la glèbe, le savant penché sur le livre, le chrétien penché sur le crucifix, sont tous trois à l'œuvre de la vie, bien qu'à des degrés inégaux ; tous trois remportent sur la paresse du corps, de l'intelligence et de l'âme, une victoire qui les purifie et qui les grandit : ils sont les ouvriers du devoir, et du même coup les ouvriers de Dieu.

Que ce labeur se prolonge, que sous l'influence du sacrifice il surmonte tous les obstacles, et qu'enfin, par une constance généreuse, il se transforme en habitude, on le voit alors imprimer à la volonté de l'homme ce pli admirable qui constitue sa physio-

nomie morale et accentue sa personnalité, cette empreinte qui ressemble au cachet de l'honneur et qu'on appelle le caractère. Le caractère ! c'est-à-dire la fidélité laborieuse aux croyances, aux vertus, aux devoirs, aux saintes causes, en un mot la fidélité à Dieu, dégagée de tout alliage, pure de tout compromis, nette comme le métal au sortir du creuset. Il entre toujours de l'immolation dans la trempe du caractère, comme il entre toujours du feu dans la trempe de l'acier : c'est cette trempe douloureuse qui en fait une si grande chose, si grande vraiment que, lorsqu'on a dit d'un homme : Il a du caractère ! on a fait de lui le plus bel éloge, mais aussi le plus rare.

Rien n'est moins commun, en effet, qu'une volonté fixée dans le bien. La multitude flotte sans résistance au vent qui passe ; et comme, d'ordinaire, le vent qui passe sur le monde vient des régions mauvaises, les hommes s'abandonnent en foule au courant du mal. Le pire est qu'ils se croient libres, mais leur liberté, dit saint Pierre, n'est que le voile de leur malice (1). Par lâcheté, ils refusent d'être les serviteurs du devoir ; leur premier châtiment est de devenir les esclaves des passions. L'impureté dans la jeunesse, l'ambition dans l'âge mûr, la cupidité dans la vieillesse, et souvent toutes trois à tout âge s'acharnent à cet être désemparé qui n'a pas su enchaîner sa volonté

(1) Quasi liberi, et non quasi velamen habentes malitiæ libertatem ? *PETR.*, II, 16.

à celle de Dieu, et dire : Je veux (1) ! Elles le saisissent, l'épuisent, le dissolvent, le roulent au gré de leurs caprices, et le réduisent à cet état lamentable de feuille morte ou d'écume flottante dont parle saint Jude : *arbores autumnales, fluctus despumantes* (2).

Effrayante décomposition à laquelle on n'échappe que par la discipline de la vie et par cet instrument de toute discipline qui s'appelle la règle. La règle, voilà le salut ! « Tout, pour une âme, disait Valentine Riant, est dans ces deux mots de la volonté : oui ou non, je veux ou je ne veux pas. Les révoltes de l'esprit, les souffrances du cœur ne sont que de purs détails. La détermination de la volonté est tout, c'est l'*unum necessarium* (3). » Or, rien ne détermine plus efficacement la volonté que la règle, rien ne la fixe plus solidement, et rien ne la rend plus puissante. Sans règle, l'âme ressemble à une nef ballottée en pleine mer, sans voile, sans gouvernail, sans boussole et sans pilote : pour l'engloutir, pas n'est besoin d'une tempête, le premier coup de vent suffit. La règle au contraire concentre les forces, soit les forces de résistance, soit les forces d'action ; elle en décuple

(1) « Je veux ! C'est le mot le plus rare qui soit au monde, bien qu'il soit le plus fréquemment usurpé ; et quand un homme en a le secret terrible, qu'il soit pauvre et le dernier de tous, soyez sûrs qu'un jour vous le trouverez plus haut que vous. » LACORDAIRE.

(2) JUD., 12 et 13.

(3) Valentine Riant, *Notice*, p. 54.

l'énergie, elle en dirige l'emploi, elle en empêche la dispersion et préside ainsi à la victoire. C'est elle encore qui, par un incessant rappel au devoir, réfrène les passions et en dompte la fougue. C'est elle enfin qui trace comme un sillon le travail de chaque jour, qu'il s'agisse du travail intellectuel, ou du travail moral et spirituel. La règle est à la volonté ce que les artères sont au sang, ce que les veines de l'arbre sont à la sève, une voie qui contient la vie et qui la porte partout, sans en laisser perdre une seule goutte : *Via vitæ custodienti disciplinam* (1).

Qui n'en comprend l'inappréciable valeur ? De même que la journée est une succession de minutes, la vie est un tissu de détails, et c'est par l'accomplissement chrétien de chacun d'eux que nous amassons un à un, et comme pièce par pièce, les mérites dont plus tard nous achèterons le ciel. Les sacrifices héroïques sont l'exception : Dieu les demande rarement, et quand il les demande, peut-être coûtent-ils moins aux âmes bien faites que des efforts relativement faibles, mais sans cesse répétés (2). Beaucoup préféreraient vider d'un trait la coupe amère que de la boire goutte à goutte. Mourir en un seul coup pour le divin Maître paraîtrait volontiers un acte facile, et presque

(1) « Celui qui garde la règle est dans le chemin de la vie. » *PROV., X, 17.*

(2) C'est ce qui fait dire à saint Augustin : « Ce qui est petit est petit, mais être fidèle aux petites choses est une grande chose : *Quod minimum est minimum est, sed in minimo fidelem esse magnum est.* » — *De doct. christ.*, lib. IV, cap. XVIII.

un acte joyeux ; mais mourir lentement et par fragments, mourir chaque jour, selon le mot de l'Apôtre, *quotidie morior* (1), voilà le difficile, et voilà pourtant une condition capitale de toute piété qui veut grandir. C'est sur le champ de bataille de ces luttes obscures, mais permanentes, que nous devons conquérir notre couronne.

Or, ces multiples devoirs de chaque jour, comment s'accompliront-ils, s'ils ne sont d'abord prévus, s'ils ne sont ensuite rappelés et en quelque sorte commandés par un règlement ? Comment se sanctifieront-ils, s'ils ne sont ramenés au centre de la vie chrétienne par une intention virtuelle qui a elle-même son principe dans une volonté antérieurement déterminée ? Tous les actes humains, tous les mouvements et tous les élans de l'âme doivent aboutir à Jésus, mais ils n'y aboutissent de fait que par la règle, seule route assurée qui conduise au Sauveur, et par le Sauveur au salut. C'est que la règle met tout l'homme dans l'ordre : elle corrige ce qui est vicieux, tempère ce qui est immodéré, contient ce qui est excessif, mais aussi excite ce qui est assoupi et pousse en avant ce qui est immobile. Étant l'expression de la pensée de Dieu sur chacun de nous, elle est par là même une source intarissable de bonnes actions et de mérites. Malheur à qui la rejette (2) ! Hors d'elle, il n'y a que

(1) I COR., XV, 31.

(2) *Disciplinam qui abjicit infelix est. SAP., III, 11.*

gaspillage et misère (1), et les jours s'écoulaient dans la vanité (2). Seule, elle peut faire les hommes, les chrétiens et les saints, étant à la fois le plus solide véhicule des forces humaines et le plus sûr canal de la grâce. Sous son joug, l'âme aguerrie va droit son chemin, et, suivant la parole liturgique, la volonté humaine, même rebelle, est contrainte de se mettre à l'unisson de la volonté divine : *Ad te nostras etiam rebelles compelle propitius voluntates* (3).

Que si, en cette matière, on veut contempler l'idéal, les cloîtres sont là pour nous le montrer. Sous leurs arceaux, la perfection de la règle rencontre la perfection de l'obéissance, et l'obéissance parfaite chante les triomphes prédits par l'Esprit-Saint : *Vir obediens loquetur victoriam* (4). Belle phalange, en vérité, que celle de ces hommes et de ces femmes qui, dans toute l'activité de la jeunesse et dans la plénitude de la vie, immolent leur volonté en la déposant aux pieds de Dieu représenté par un supérieur, puis se laissent conduire comme des enfants ! Ces enfants sont les plus virils des hommes. Comme les Chérubins d'Ezéchiel, ils vont toujours où les pousse l'Esprit, et

(1) *Egestas et ignominia ei qui deserit disciplinam. Prov., XIII, 18.*

(2) *Et defecerunt in vanitate dies eorum. Ps. LXXVIII, 33.*

(3) *Secret. Dom. IV post Pent.* — De Maistre a dit aussi : « Tout ce qui gêne l'homme le fortifie. Il ne peut obéir sans se perfectionner ; et par cela seul qu'il se surmonte, il est meilleur. » *Du pape*, liv. III, chap. IV.

(4) *Prov., XXI, 28.*

dans leur marche humblement vaillante, jamais ils ne retournent en arrière (1). On dirait les chevaliers de Dieu : ils ignorent les chemins faciles par où l'on descend ; on ne les rencontre que sur les âpres sentiers qui mènent aux sommets, à ces sommets bénis dont parle l'Écriture, où habite la Sagesse et, avec la Sagesse, la vérité, la vertu, le dévouement et le sacrifice : *In summis excelsisque verticibus, supra viam* (2) ! C'est qu'en effet le Seigneur l'a promis : « Celui qui s'abstient de faire sa volonté propre, sera élevé sur les hauteurs (3). »

Sans doute, ces hommes sont l'exception et ils doivent l'être, car, en toute chose, l'élite est le petit nombre ; mais, qu'on ne s'y trompe pas, dans le monde aussi et dans toutes les conditions, une règle est indispensable. La règle, c'est l'ordre, et l'ordre est nécessaire partout : le gouvernement de la vie, la fécondité du travail, la pureté des mœurs, la force et la sainteté de l'âme ne sont qu'à ce prix. Sans la règle, on peut bien encore, pour nous servir d'une comparaison empruntée par saint Paul aux jeux isthmiques (4), on peut bien encore et l'on doit même, de gré ou de force, engager la course de la vie, mais on court sans

(1) *Ubi erat impetus Spiritus, illuc gradiebantur, nec revertentur cum ambularent. EZÉCH., I, 12.*

(2) *PROV., VIII, 2.*

(3) *Si averteris facere voluntatem tuam, sustollam te super altitudines terræ. IS., LVII, 13.*

(4) *Ego igitur sic curro, non quasi in incertum ; sic pugno, non quasi nerem verberans. I COR., IX, 26.*

but, *quasi in incertum* ; on s'agite beaucoup et de divers côtés ; on se fait des montagnes de soucis ; les futilités encombrant le cœur et le dissipent, les questions vaines prennent dans l'esprit la place des problèmes urgents... Tout cela, c'est bien une course, mais une course sans aboutissant, et pour parler comme le Psalmiste, une course dans un cercle (1). Tout cela, si l'on veut, c'est bien encore une lutte, *sic pugno!* La fatigue est même d'autant plus grande que les efforts sont moins ordonnés ; mais de tels combats ne mènent à rien : ce sont des coups d'épée dans l'air, *quasi aerem verberans*. Oh ! qu'il vaut mieux s'ancrer fortement, par la règle, au simple devoir de chaque jour ! Ce devoir sans doute restera une course et une lutte, — la vie ne saurait être autre chose, — mais une course vers le ciel, une lutte pour la couronne immortelle.

Tous donc, quelle que soit notre vocation ici-bas, quelque œuvre particulière que nous ayons à accomplir en ce monde, suivons le conseil inspiré du fils de Sirach : « Engageons notre pied dans les entraves de la règle et notre cou dans son collier, car ses entraves sont une protection puissante, son collier un vêtement de gloire ; en elle est l'honneur de la vie, et ses liens sont des chaînes salutaires (2). »

(1) *In circuitu impii ambulat. Ps., xi, 9.*

(2) *Injice pedem tuam in compedes illius, et in torques illius collum tuum... Et erunt tibi compedes ejus in protectionem fortitudinis... et torques illius in stolam gloriæ. Decor enim vitæ est in illa, et vincula illius alligatura salutaris. Eccl. I., vi, 25, 30 et 31.*

Qu'aucune parcelle de notre vie ne lui échappe. Heures du lever et du coucher, heures de la prière et du travail, heures du repos et de la récréation, jours de confession et de communion, exercices essentiels de piété, devoirs extérieurs exigés par la situation de chacun, affaires matérielles, intellectuelles, morales, spirituelles, que tout soit déterminé, prévu, voulu, approuvé, et que tout soit fidèlement et généreusement exécuté : *Omnia honeste et secundum ordinem fiant* (1). De la sorte, il n'est pas un seul acte qui ne traduise la volonté divine en lui assujettissant la volonté humaine et qui ne contribue à l'avancement des âmes, à un avancement aussi rapide dans sa marche que sûr dans son but, car tout alors coopère au bien, *omnia cooperantur in bonum* (2). Sans cet ordre, au contraire, on n'a plus que des vies dissipées, des âmes dépolarisées, ou, pour parler avec le Prophète, des têtes languissantes et des cœurs abattus : *Omne caput languidum, et omne cor mœrens* (3).

III

Ebranlée par la chute, la volonté n'a pas uniquement à combattre l'inertie ; elle est suiette encore à

(1) I Cor., XIV, 40.

(2) Rom., XIII, 28.

(3) Is., I, 5.

des secousses malades, à des accès de colère qui la jettent hors de sa voie.

Il n'y a pas de plus grande faiblesse que cette violence. Elle désarme l'homme de toutes ses forces intellectuelles et morales, pour l'asservir aux seules forces brutales. Elle lui ôte la claire vue du devoir, ce que ne fait pas la paresse :

Impedit ira animi ne possis cernere verum ;

elle lui enlève la possession de soi et le lance aveuglément contre des obstacles dont l'imagination surexcitée multiplie les dimensions et grossit l'importance. Dès lors, quelle folie n'est possible (1) ? Devoirs, affections, intérêts, tout est oublié, tout disparaît dans le tourbillon de la tempête.

Tout à l'heure, nous avons d'un mot indiqué le remède ; et ce mot, Jésus l'avait dit avant nous dans une des plus profondes paroles de l'Évangile : « C'est dans la patience que vous posséderez vos âmes (2). » En vérité, celui-là connaissait bien la nature humaine qui prononçait une telle sentence. Voulez-vous avoir ce grand honneur d'être le maître de votre âme, d'en être le directeur intelligent et ferme ? Soyez patient ! La patience aussi est une règle, mais non plus pour le dehors et la direction du travail ; elle est une règle intérieure qui atteint le fond de la volonté. Hors d'elle, on abdique, et la langue française est d'une

(1) *Impatiens operabitur stultitiam. Prov., xvi, 17.*

(2) *In patientia vestra possidebitis animas vestras. Luc., xxi, 19.*

justesse singulière quand, pour exprimer l'acte de violence dont nous parlons, elle dit qu'on *se livre* à la colère. De fait, chaque fois qu'une passion nous domine, nous devenons ses captifs, nous sommes livrés, enchaînés, garrottés. Mais s'il en est ainsi de toute passion, combien plus de celle qui nous met littéralement hors de nous, et par conséquent chez les autres, à la merci de l'ennemi !

La patience est la vertu qui nous fait libres en nous établissant rois de notre âme. C'est la vertu des sages ; c'est aussi la vertu des forts. Elle ravissait Salomon : « L'homme patient, s'écrie-t-il, vaut mieux que l'homme vaillant, et celui qui domine son esprit l'emporte sur le preneur de villes (1). » A se vaincre soi-même, en effet, il y a un héroïsme autrement grand qu'à vaincre un ennemi extérieur, et le Patriarche d'Assise ne se trompait pas quand il disait à frère Léon : « De tous les dons spirituels que le Saint-Esprit répand dans les âmes, le plus excellent c'est le don de se vaincre soi-même et de souffrir volontiers pour l'amour de Dieu (2). » Avant lui, saint Grégoire le Grand avait proclamé la patience supérieure au don des miracles (3), et saint Jacques la présentait aux fidèles comme un chef-d'œuvre (4).

(1) *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnatore urbium. PROV., XVI, 32.*

(2) *Vie de S. François d'Assise*, par le R. P. Léopold de CHÉRANGÉ, chap. v.

(3) *Ego virtutem patientiæ signis et miraculis puto majorem Dialog.*

(4) *Patientia opus perfectum habet. JAC., I, 4.*

Chef-d'œuvre, en effet, mais qui, semblable à tous les chefs-d'œuvre, ne s'achève que lentement, à coups répétés, par efforts quotidiens. De fait, nulle vertu n'entre plus avant dans le vif de l'existence; elle est de tous les instants, de tous les âges et de toutes les conditions; ce n'est pas seulement aux grandes tempêtes qu'elle doit résister, mais à ces mille petits orages qui, sans mettre toujours l'âme en péril, ne cessent de la troubler.

Aussi bien, les obstacles sont le menu de la vie; les difficultés se rencontrent partout, comme les épines, les orties et les insectes : le moyen de n'être pas piqué? Différences d'âge, d'éducation, d'opinions, de sentiments, de caractères, d'humeurs, de goûts, de situations, d'intérêts; contrariétés de fortune, embarras d'affaires, faiblesse de santé, exigences d'esprit, délicatesses et susceptibilités de cœur, mécomptes et désillusions, tout fait naître les froissements intimes et tout les avive. Les meilleures amitiés ne s'en défendent pas, et plus elles touchent de près, plus elles ont chance de faire souffrir, puisque nous ne sommes heurtés que par ce qui nous touche. Ce sont de perpétuels coups d'épingle auxquels, si l'on avait le choix, on préférerait un bon coup d'épée. Souvent involontaires chez celui qui les donne, ils n'en sont pas moins douloureux à qui les reçoit : que de fois ne provoquent-ils pas, au fond de l'âme, je ne sais quel petit cri plaintif entendu de Dieu seul!

Il est rare, en effet, que le contact des hommes,

surtout s'il se prolonge, ne devienne une souffrance et parfois une souffrance intolérable. On se prend alors à dire avec le Psalmiste : « Vous avez placé des hommes sur nos têtes (1) ! » Oui, les hommes pèsent comme un fardeau, et qu'ils sont lourds ! Non seulement leurs vices et leurs fautes, leur méchanceté et leur aigreur, mais leurs imperfections, leur manière ou leurs manies, leur hauteur ou leur inintelligence, moins que cela, leurs actions ordinaires, leurs paroles, leur silence même, tout, jusqu'à certaines de leurs qualités, jusqu'à leurs tendresses exagérées ou leurs consolations importunes, tout devient sujet de peine et matière à griefs, tout choque et blesse, mécontente ou irrite, au point que, pour un peu, on crierait à la persécution et presque au martyre, à ce demi-martyre du moins dont parle Joseph de Maistre (2), qui lime au lieu d'assommer, et qui n'en est pas plus doux pour cela.

Le vertu qui réagit, c'est la patience. Vertu, disons-nous, et non pas seulement qualité naturelle. Sans doute, elle repose aussi sur des principes d'ordre humain : la raison ne laisse pas de nous apprendre que tous les hommes ayant à la fois des qualités et des défauts, il est utile, dans la pratique, de ne pas appuyer sur les derniers ; qu'il faut être indulgent envers le prochain pour que le prochain le soit envers nous ;

(1) *Imposuisti homines super capita nostra. Ps. LXV, 12.*

(2) *Lettre au comte d'Avary, Pétersbourg, 1804.*

que le support mutuel et la concdescendance sont indispensables aux rapports de famille et aux relations sociales; qu'enfin « l'on ne peut aller loin dans l'amitié si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défaut (1) : » raisonnements de philosophes, parfaitement exacts, mais, hélas! souverainement inefficaces à l'heure des amertumes.

La patience vient de plus haut; elle n'est pas seulement le tact d'un esprit droit et la compassion d'un cœur bon, elle est le fruit de l'Esprit-Saint, dit l'Apôtre (2), une grâce qui s'ajoute aux lumières de la raison et aux forces de la volonté, grâce dont la source est au ciel, et qui nous arrive, comme les autres, par la voie de la prière et des sacrements.

Sous l'Ancien Testament, les justes, qui avaient moins de grâces que nous, ont peut-être moins atteint *la perfection de patience* dont le Nouveau Testament a le secret. Il y a, dans Job par exemple, ou dans les Psaumes, des plaintes dont l'accent eût été plus adouci, croyons-nous, sur les lèvres de nos saints. Néanmoins,

(1) LA BRUYÈRE, *de la Société*. — Ceci explique les belles pensées des auteurs païens sur cette vertu :

Fortior est qui se, quam qui fortissima vincit
Mœnia.....

disait Ovide (Ep. 11, 75). Cicéron va plus loin : à ses yeux, celui qui dompte la colère est supérieur aux hommes, même aux hommes illustres; il ne peut être comparé qu'à Dieu : *Animum vincere, iracundiam cohibere... hæc qui faciat non ego eum cum summis viris comparo, sed simillimum Deo judico.* (Pro Marcello, 3.)

(2) Fructus autem Spiritus est... patientia, benignitas, bonitas... mansuetudo. GALAT., v, 22 et 23.

tout ce que les anciens ont pratiqué de cette vertu, ils le doivent à Dieu : *ab ipso patientia mea* (1)!

Dieu seul, en effet, dans tous les temps comme dans toutes les situations, est assez puissant pour aider à supporter les hommes; seul, il peut donner le courage des innombrables petits sacrifices imposés chaque jour par le commerce de nos semblables et la malice des choses. C'est près de lui, l'Être parfait, qu'on se console des imperfections humaines; c'est à ses pieds, au pied du tabernacle, que s'apaisent les flots tumultueux du cœur; c'est de sa bouche enfin que s'apprennent les leçons de l'intelligence : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'on leur fera miséricorde! — Ne jugez pas, et vous ne serez point jugés. — Pardonnez, et l'on vous pardonnera (2). » A cette divine école, les saints en arrivent non seulement à pacifier la surface de leur âme, mais, ce qui est plus difficile, à empêcher que le fond lui-même n'en soit troublé par les événements ou les souffrances. C'est que, dégagés des choses terrestres, ils n'ont jour que sur le ciel. On dirait ces lacs profonds cachés dans un pli de montagnes : les tempêtes d'alentour ne les agitent jamais, et leurs eaux sans rides ne reflètent que le firmament.

Malheureusement, tous les hommes ne sont pas des

(1) « Ma patience vient de lui. » Ps. LIX, 6.

(2) *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. Матт., v, 7. Nolite judicare ut non judicemini. Id., vii, 1. — Dimittite et dimittemini. Luc., vi., 37.*

saints, et le monde, qui s'imagine couvrir ses misères en découvrant les faiblesses d'autrui, reproche fréquemment aux personnes pieuses d'être acariâtres.

Que faut-il en croire?

Certes, si l'accusation était fondée et qu'elle fût sans restriction, ceux auxquels elle s'adresse n'auraient assurément qu'une piété de mauvais aloi. Mais qu'on se défie du monde et de ses appréciations! Sa sévérité à l'égard des dévots n'a d'égale que son indulgence à l'égard des libertins. Il critique impitoyablement les travers que la piété n'a point encore extirpés, sans tenir compte ni des efforts faits ni des vertus acquises; il ne veut pas voir que telle personne d'humeur inégale ou de tempérament brouillon serait encore cent fois plus insupportable, si, chaque matin, elle ne prenait au pied de l'autel des résolutions généreuses; il ignore enfin que la perfection, surtout en fait de caractère, n'est pas l'affaire d'un seul jour, ni le résultat d'un seul acte, mais le but de la vie entière et la récompense d'une multitude de sacrifices. Consolons-nous! Celui « qui sonde les cœurs et les reins (1) » sera moins sévère.

Toutefois, les pieux auraient tort de s'endormir. Si le scandale pharisaïque du monde les touche peu, l'amour du Christ et de son Eglise doit suffire à les exciter. La mansuétude sera chez eux une forme d'a-

(1) *Scrutans corda et renes Deus. Ps. vii, 10. — Cf. I. PARALIP., cxviii, 9; PROV., xxxii, 3; JEREM., xi, 20, xvii, 10, xx, 12; APOC., ii, 23.*

postolat; elle manifestera et honorera leur foi, elle rendra devant tous le témoignage qu'il fait bon vivre avec Dieu; enfin, elle conquerra les âmes, car rien n'attire comme cette humble et gracieuse fleur de l'amour (1), rien ne s'empare du cœur comme cette vertu : Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit qu'elle doit posséder la terre, c'est-à-dire le cœur de l'homme (2) ?

La douceur est à la piété ce que le sourire est au visage, un charme captivant, une puissance séductrice. On n'y résiste guère. Orphée, dit-on, apprivoisait les fauves; les charmeurs de l'Inde enchantent les serpents : l'homme doux opère un prodige plus merveilleux, il ravit les âmes. Les revêches et les farouches même s'y laissent prendre. Beaucoup d'autres, simplement légères, ressemblent aux mouches dont parle saint François de Sales : longtemps volages, un jour vient cependant où elles cherchent à se fixer; ce jour-là, une goutte de miel leur est une amorce plus sûre qu'un flot de vinaigre. Où échoue le zèle enfiellé, la bonté réussit. C'est « que rien n'est plus fort que la douceur, » au dire de saint Jean Chrysostome : *nihil mansuetudine validius* (3). « Heureux les cœurs pliables, disait encore le doux évêque de Genève, parce qu'ils ne se brisent et ne brisent point! » Comme un jour certains catholiques du Chablais se plaignaient au saint missionnaire de ce

(1) *Charitas patiens est.* I COR., XIII, 4.

(2) *Beati mites, quoniam possidebunt terram.* MATH., V, 4.

(3) *Adv. Anom.,* Homil. 1, 7.

qu'il n'avait opposé que la douceur aux injures du ministre protestant La Faye, il leur fit cette belle réponse : « Jamais je ne me suis servi de répliques piquantes ni de paroles contre la douceur que je ne m'en sois repenti. Les hommes se gagnent par l'amour plus que par la rigueur ; nous ne devons pas seulement être bons, mais très bons (1). »

D'autant que cette bonté est ordinairement si facile!... Un léger service, une prévenance, une démarche bienveillante, une amabilité, un salut, un sourire, un mot, tout cela coûte si peu et donne tant de joie, quelquefois même tant de force au prochain ! « Les bonnes paroles, remarque le P. Faber, sont la musique céleste de ce monde, elles ont un pouvoir qui semble dépasser la nature ; c'est comme la voix d'un ange qui se serait égaré sur notre terre, et dont les accents immortels blesseraient suavement les cœurs et déposeraient en nous quelque chose de la nature angélique (2). »

Mais pour se rendre ainsi maître des autres et de soi-même, il faut d'abord assouplir son âme dans l'humilité (3) et réprimer sans trêve les malheureux écarts de l'orgueil, puis s'abreuver souvent aux

(1) *Vie de saint François de Sales*, par M. HAMON, liv. II, chap. III. Voir *l'Introduction à la vie dévote*, 3^e partie, chap. VIII et IX. — Il faut lire aussi, sur ce sujet, les lettres du saint docteur, mine précieuse trop peu explorée. Nous signalons en particulier les lettres DCLXXVIII, DCCXXX, DCCCLIV, DCCCLXV.

(2) *Conférences spirituelles*, Bonté en paroles.

(3) *In humilitate tua patientiam habe. ECCL. I., II, 4.*

sources vives de la force, prévoir chaque matin les difficultés de la journée, pour les affronter avec calme et les surmonter avec paix, tenir son âme dans cette région supérieure, toujours sereine, où elle rencontre « le Dieu de la patience (1), » et où elle demeure sous l'influence de l'Esprit-Saint, se souvenir enfin, aux heures pénibles, de Celui qui, avant de subir en silence les avanies et les douleurs du Calvaire, a supporté les fatigues du travail, les tribulations de la pauvreté, le mépris de ses compatriotes, l'importunité des foules, l'arrogance et l'astuce des pharisiens, la grossièreté de ses apôtres.

Jésus nous saura gré de lui faire honneur, et de prouver par notre aménité et l'épanouissement de notre cœur que nous sommes les serviteurs d'un bon Maître. « Il ne convient pas, disait saint François d'Assise, lorsqu'on est au service de Dieu, de montrer un visage mélancolique et renfrogné (2). »

Du reste, on n'est jamais plus content des autres que lorsqu'on l'est de soi-même, et on n'est jamais plus content de soi que lorsque Dieu l'est aussi. « Ce qui rend l'esprit aigre, dit Bossuet, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même. Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien et par la joie d'une bonne conscience, comme on n'a rien d'amer en soi, on n'a que

(1) *Deus autem patientiæ...* Rom., xv, 5.

(2) *Vie de saint François d'Assise*, par le R. P. Léopold DE CHÉRANCÉ, chap. vi.

douceur pour les autres. La vraie marque de l'innocence ou conservée ou recouvrée, c'est la douceur (1). »

Telle est la genèse de toute joie véritable : elle descend du ciel, brille sur l'âme pure et la dilate, puis de là, comme d'un miroir sans tache, rayonne tout alentour.

(1) BOSSUET, *Médit. sur l'Evang.*, 3^e jour.





CHAPITRE XVII

LE SACRIFICE ET LES SENS

UNE école prétendue philosophique, renouvelée d'Epicure, a entrepris de nos jours la réhabilitation de la chair; mais on ne voit pas qu'en réclamant la pleine satisfaction des appétits, elle s'appuie sur des arguments nouveaux ou sur des motifs avouables. Ni les lumières de la raison, ni les aspirations du cœur, ni même les exigences légitimes de l'intérêt ne lui font écho; son unique avocat est le mal qu'elle favorise, le côté pervers de notre nature. Doctrinalement, elle nie la chute; pratiquement, elle nie la morale. C'est caresser à la fois l'orgueil et la luxure, et l'on comprend sans peine qu'avec de telles avances aux passions, ses adeptes se multiplient : les lâchetés et les convoitises ne déclinent guère ces sortes de rendez-vous.

Notre but n'est pas de combattre directement cette secte. La simple exposition de la doctrine catholique sur les relations de l'âme et du corps suffira à ruiner ses dégradantes revendications. Elle ne prône que le plaisir, parlons de sacrifices. Elle ne voit dans la croix qu'une folie, prouvons avec saint Paul qu'il y réside la force de Dieu (1).

I

« L'homme, a dit Pascal, n'est ni ange ni bête. » Le fait est qu'il tient des deux. Esprit et matière, il résume la création et touche à ses extrémités, au limon terrestre d'une part, de l'autre à la spiritualité angélique.

Entre ces deux éléments si distincts, et pourtant si unis, l'ordre le plus parfait régnait à l'origine. Pas ombre d'antagonisme : le Créateur n'en a établi nulle part. Le corps, « outil de l'âme, » obéissait à l'âme, comme l'âme, « outil de Dieu (2), » obéissait à Dieu, sans effort, sans essai de résistance ; et de cette hiérarchie naturelle naissait l'harmonie.

(1) Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est ; iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus. I Cor., I, 18.

(2) Le mot est de Plutarque, qui le met sur les lèvres d'Anacharsis, dans le *Banquet des sept Sages*. — *Œuvres morales*, t. I. — La comparaison est ingénieuse, mais, comme toute comparaison, il ne faut pas la serrer de trop près, et faire du corps, par exemple, un instrument matériel séparé de l'âme.

On sait ce qui advint : du jour où l'âme se fit ennemie de Dieu, le corps, par de justes représailles, se fit ennemi de l'âme. Bien loin de se soumettre, il prétendit dominer à son tour et asservir sa noble compagne. Éternel but de toute révolte ! Le péché n'est qu'égoïsme, et au fond de cet égoïsme gît un germe de tyrannie dont le développement prend d'effrayantes proportions, s'il n'est incessamment réprimé.

La guerre s'alluma donc et, grâce à un aliment qui ne se consume pas, elle dure toujours.

Comment la paix serait-elle possible ? Même après la chute, l'âme, blessée sans doute, mais non essentiellement viciée, aspire encore, par sa partie supérieure, aux choses d'en haut. Le vrai, le beau, le bien, le juste, l'infini, tout l'ensemble du domaine spirituel reste son champ d'activité. De plus, rachetée par le sang du Calvaire, relevée par le baptême à l'état d'être divin, et rétablie dans l'ordre surnaturel, elle doit se mouvoir au sein d'une atmosphère toute pure, penser, aimer, agir sous le mouvement de la grâce, et finalement tendre à Dieu par le médiateur Jésus.

Le corps répugne à ces hauteurs, il regimbe et, laissé à sa pente, il glisse en bas de tout son poids, avec d'autant plus de rapidité qu'il a pour complice la partie sensitive de l'âme. Par chacun de ses organes, il se rive à la terre dont il recherche les infimes jouissances. Ne lui parlez ni d'idéal à contempler, ni de devoirs à remplir ; il ne connaît que le tangible, et sa délectation à lui, c'est la matière.

On le voit, le terrain de la lutte est nettement dessiné.

Son caractère spécial n'apparaît pas avec moins de clarté, si l'on songe aux étroites relations de l'âme et du corps. Ces deux substances ne sont pas simplement juxtaposées, elles sont hypostatiquement unies, et de cette hypostase résulte l'unité de la personne humaine. Leur influence mutuelle est donc non seulement inévitable, mais encore très intime. Toute la question est de savoir d'où viendra l'influence maîtresse, à qui restera la victoire.

Le corps se précipite-t-il vers les jouissances animales, l'âme reçoit aussitôt une impulsion dans le même sens. Qu'elle cède, la voilà la proie de son vainqueur, et l'état où elle tombe ne peut être mieux exprimé que par cette épithète de *charnelle* dont tous les Pères de l'Eglise ont à l'envi flétri sa prévarication : flétrissure d'autant plus vengeresse qu'elle s'attache à l'essence même de son être, à la spiritualité de sa nature (1).

Que si, au contraire, l'âme résiste, c'est la guerre, la guerre avec ses gloires sans doute, mais aussi avec

(1) Rien ne serait plus facile que de multiplier ici les citations des Pères. Une seule suffira, venant à la fois de saint Augustin et de Bossuet : « Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes ; et il est arrivé que l'homme, qui devait être spirituel, même dans sa chair, devint tout charnel, même dans l'esprit ; *qui futurus fuerat etiam carne spiritualis, factus est etiam mente carnalis.* » BOSSUET, *Premier Sermon pour la fête de la Purification*, 2^e point ; — et SAINT AUGUSTIN, *De Civit. Dei*, lib, XIV, chap. XV, n. 1.

ses nombreux périls, accrus encore par les secrètes intelligences que l'ennemi a dans la place. La pauvre âme, en effet, à la suite de sa déchéance, est devenue vulnérable aux voluptés ; le goût des choses terrestres, cet attrait du sensible qu'on appelle la concupiscence l'a suivie jusque dans son relèvement. Appesantie par le corps (1), elle incline vers lui et, pour bien peu, pactise avec ses appétits. Assurément, ce qu'il y a de plus élevé en elle gémit et proteste, mais la protestation est souvent inefface ; souvent aussi, pareille au remords, elle finit par ne plus se faire entendre à qui ne l'a pas d'abord écoutée.

Il nous faut donc, une fois de plus, constater ce fait capital, à savoir que, si la lutte s'impose, l'effort isolé n'y suffit pas. Pour plier le corps au joug de l'âme, pour restituer à celle-ci le sceptre que sa débile main laisse si facilement choir, l'intervention divine est nécessaire. Qu'est-ce à dire, sinon que nous voilà ramenés à ce sacrifice chrétien dont les formes diverses se succèdent à nos regards, mais dont la substance immuable se compose toujours de l'énergie de l'homme, aidée de la grâce de Dieu ?

(1) Corpus enim quod corrumpitur aggravat animam. SAP., IX, 15.

Cette tyrannie du corps, conséquence de la chute, a été constatée en tout temps. Platon, dans le *Phédon* appelle le corps βαρὸν καὶ γεώδες, lourd et terrestre, et il ajoute que l'âme en est appesantie : ὁ δὲ καὶ ἔχουσα ἢ τοιαύτη ψυχὴ βαρύνεται. — Et Virgile : *Noxia corpora tardant!* *Æn.*, VI, 731. — Et Sénèque : *Corpus hoc animi pondus ac pœna est.* Ep. 65. — On pourrait aligner les citations par milliers.

Là encore, dans cette lutte de l'esprit contre la chair, le but à atteindre dépasse nos forces, car il est divin : nous devons être configurés à un modèle qui n'est autre que Jésus. « Le Christ, dit saint Pierre, ayant souffert passion *en sa chair*, armez-vous d'un même vouloir (1). » — « En effet, reprend saint Paul, si vous voulez vivre selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'esprit vous mortifiez les œuvres de la chair, vous vivrez (2). » — « Je vous en conjure, poursuit le même Apôtre, faites de vos corps une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu (3). Car, hélas ! je vous le dis avec larmes, beaucoup se conduisent en ennemis de la croix du Christ, leur fin sera la perdition, ils font leur Dieu de leur ventre et mettent leur gloire dans leur propre ignominie (4). Pour vous, mortifiez vos membres, tuez en vous la fornication, l'impureté, le libertinage, les mauvais désirs, crimes pour lesquels la colère de Dieu tombe sur les fils de l'incrédulité (5). »

(1) Christo igitur passo *in carne*, et vos eadem cogitatione armamini. I, PETR. IV, 1.

(2) Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini ; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. ROM., VIII, 13.

(3) Obsecro itaque vos... ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. ROM., XII, 1.

(4) Multi enim ambulant, quos sæpe dicebam vobis (nunc autem et flens dico) inimicos crucis Christi, quorum finis interitus, quorum deus venter est, et gloria in confusione ipsorum. PHILIP., III, 18 et 19.

(5) Mortificate ergo membra vestra quæ sunt super terram, fornicationem, immunditiam, libidinem, concupiscentiam malam... propter quæ venit ira Dei super filios incredulitatis. COLOS., III, 5 et 6.

Ces quelques lignes des Princes des Apôtres contiennent tout l'enseignement catholique sur le corps. Un mot le résume, mot absolument neuf, et tout à fait inconnu du monde païen : la *mortification*, c'est-à-dire la mort quotidienne de ce qu'il y a de mauvais en nous, par la domination de l'esprit sur la chair, de l'âme sur le corps. Et cette mortification s'impose à un triple point de vue que saint Paul prend encore soin de nous indiquer : comme imitation du Christ, comme expiation du péché, comme destruction de la concupiscence (1).

Hélas ! notre génération frivole, au christianisme amoindri, oublie de plus en plus ces principes, si élémentaires pourtant et si indispensables ; elle ne les traduit presque plus en œuvres. Même parmi les personnes qui se disent pieuses, combien en est-il apportant à la lutte contre elles-mêmes, et en particulier à la lutte contre les envahissements désordonnés de la vie matérielle, une attention sérieuse avec des efforts soutenus ? Au lieu de la robuste austérité chrétienne, la mollesse, le laisser-aller, je ne sais quel *far-niente* spirituel affadissent ces pauvres âmes et, par le libre accès ouvert aux exigences du corps, les réduisent, en rien de temps, à un état pitoyable d'alanguissement et de dépérissement moral.

A ces âmes surtout nous voudrions rappeler, en

(1) Qui autem sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitis et concupiscentiis. GALAT., V, 24.

quelques pages précises, les moyens de résistance et par là même de victoire.

II

Qu'on nous permette auparavant un coup d'œil rapide sur les actes *extraordinaires* de la mortification. Bien qu'ils dépassent le niveau de la foule et ne s'adressent qu'au petit nombre, ces actes sont tous d'un grand exemple : l'air des montagnes fait du bien même à qui ne peut les gravir, et la vue des beaux renoncements excite les moins généreux.

Le martyr apparaît au premier rang, comme la plus haute expression de la suprématie de l'âme. Qu'est-ce que le martyr, en effet, sinon la réponse de la conscience, ou mieux la réponse du cœur — d'où viennent non seulement les grandes pensées, mais les grandes actions — à ce dilemme si terrible dans sa clarté : « L'âme ou le corps doit périr ; l'un ne peut être sauvé que par la mort de l'autre : qu'on choisisse ! » Assurément ce dilemme ne se pose pas tous les jours ni à tous les hommes, mais encore est-il qu'il se pose. Alors les lâches et les fous sacrifient l'âme, les vaillants et les sages sacrifient le corps : ceux-là recueillent de leur félonie quelques jours terrestres ; ceux-ci, au prix du sang, conquièrent les années éternelles.

Après le martyr, la virginité. Elle n'est plus un acte transitoire, elle est un état permanent, mais un état presque divin. Nous l'avons admirée déjà, en

tant qu'elle aide à la liberté du cœur, à la dilatation de l'amour, à l'intimité des célestes unions, à l'éclatante beauté des âmes : saluons-la de nouveau comme l'ange de cet autel sacré où le corps ne cesse de s'immoler à l'âme, et par l'âme à Dieu (1).

Non loin d'elle, et plus ordinairement avec elle, se rencontre l'intrépide pénitence avec ses rudes crucifixions. Longues veilles, jeûnes rigoureux, dénûment volontaire, larmes brûlantes au pied du crucifix, prières prolongées faites à genoux et les bras en croix, haïres et cilices de crin, disciplines et ceintures de fer, toutes les armes lui sont bonnes, pourvu que, saisissant le corps au vif, elles « le châtient, le réduisent en servitude (2), » le transforment en victime, et lui impriment enfin, par de généreux stigmates, quelque ressemblance avec le corps du Crucifié. Hâtons-nous d'ajouter que l'obéissance doit toujours la régir. Bien présomptueux et bien coupable celui qui volontairement dépasserait les limites prescrites ! Si l'Église bénit toutes les saintes ardeurs, elle réprouve aussi tous les excès, et elle n'a pas moins condamné les Flagellants des treizième et quatorzième siècles que les libertins de tous les temps.

Mais cette réserve une fois faite, n'hésitons pas à affirmer que les pénitences corporelles, même très

(1) Saint Jérôme appelle la virginité « l'hostie et l'holocauste du Christ ; *virginitas hostia et holocaustum Christi est.* » *Contra Jovinianum*, lib. I.

(2) *Castigo corpus meum et in servitutum redigo.* I Cor., IX, 27.

dures, sont un élément actif, plus que cela, un élément indispensable de sainteté. Du reste, tous les saints *sans exception* les ont pratiquées ; nul n'a été grand devant le Seigneur sans avoir mortifié ses sens, et, à lui seul, ce fait parle plus haut que tous les discours. Que si on en cherche le pourquoi, une vierge dont l'austérité a étonné le moyen âge, sainte Catherine de Sienne, va nous l'indiquer : « L'amour de Dieu, dit-elle, engendre naturellement la haine du péché, et lorsque l'âme voit que le germe du péché est dans ses sens et que c'est là qu'il prend racine, elle ne peut s'empêcher de haïr ses sens, et de s'efforcer, non pas de les détruire, mais d'anéantir le vice qui est en eux ; et elle ne peut y parvenir sans de grandes peines (1). » Telle est la cause de ces pénitences héroïques qui, chez les Saints, ressemblent à un véritable acharnement contre leur corps. C'est que, seuls, ils ont compris dans la perfection et suivi dans sa rigueur le conseil de saint Jude, et ont franchement « haï cette tunique souillée qui est de chair (2). » En retour, ajoute saint Paul, « il leur a été donné non seulement de croire en Jésus-Christ, mais de souffrir pour lui (1). »

Toutefois, nous en sommes convenu, macérations,

(1) *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le B. RAYMOND de Capoue ; première partie, ch. x.

(2) *Orientes et eam quæ carnalis est maculatam tunicam.* JUD., 23.

(1) *Quia vobis donatum est pro Christo non solum ut in eum credatis, sed etiam ut pro illo patiamini.* PHILIP., 1, 29.

virginité, martyre, ce sont là des mortifications d'élite. Elles jaillissent du cœur plus que de la raison, de la charité plus que de la foi, de ces hauteurs enfin que nous avons si souvent nommées les cimes de l'âme ; elles revêtent un caractère d'expiation, de réparation, et plus encore d'amour pur, qui en fait le lot des âmes choisies. Peu y sont appelés.

Mais il est un *minimum* de pénitence corporelle qui s'impose à chaque chrétien, comme une condition absolue de la vie de l'âme. Nous y insisterons davantage, en raison de son utilité pratique.

III

Ce *minimum* n'est pas le même pour tous. Quand on parle des âmes, il ne faut jamais perdre de vue leur variété infinie, leurs innombrables nuances : dans tout l'univers, on n'en trouverait pas deux absolument semblables. La mesure rigoureuse de mortification ne saurait donc être unique ; elle se détermine en chacun par le plus ou moins de péchés passés à expier, et par le plus ou moins d'obstacles présents qu'oppose le corps à la libre marche de l'âme. Tel est, en effet, le double but de la mortification : réparer les ruines faites, en empêcher de nouvelles. Et c'est pourquoi nul n'a le droit de s'y soustraire.

Jésus-Christ seul a pu dire, sans crainte d'un démenti : « Qui de vous me convaincra de péché (1) ? »

(1) *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* JOAN., VIII, 46.

Mais ce défi, téméraire sur les lèvres des plus saints, deviendrait scandaleux dans la bouche de la foule. Tous nous avons péché (1); l'expiation s'impose à tous, et puisque le corps, par le concours qu'il prête aux opérations de l'âme, participe à ses fautes, il doit, en justice, participer à sa contrition et pâtir avec elle. Ne jamais lui faire sentir l'aiguillon de la douleur, ne lui infliger aucune privation, c'est un régime absolument contraire à la loi évangélique, tout à fait opposé au sens chrétien, et d'autant plus nuisible qu'à l'absence d'expiation il ajoute le péril de nouvelles chutes.

La pénitence, en effet, a pour seconde mission de prévenir le péché par une salutaire contrainte :

... Ut licentiam
Carnis refrænet spiritus,

dit l'Église dans une hymne du Bréviaire (2). Tant que la chair se mutine, elle doit être réprimée; et comme cette révolte, au moins dans son principe, ne prend fin qu'avec la vie, la répression peut se ralentir, elle ne peut jamais cesser complètement.

Il ne s'agit pas, on le voit, d'exterminer le corps, ni même de l'exténuer; il s'agit simplement de le soumettre et de le contenir, de le châtier pour le réduire à l'obéissance (3), de le rétablir enfin dans l'ordre en

(1) *In multis enim offendimus omnes.* JAC., III, 2.

(2) *Hymn. ad Mat.*, in Fest. S. Joannis Cantii, 20 octob.

(3) *Castigo corpus meum et in servitutum redigo.* I Cor., IX, 27.

le ramenant à sa place de serviteur, à son rôle d'instrument. Il n'est un ennemi qu'autant qu'il s'érige en maître. Redevient-il docile, le voilà presque ami, — un ami peu sûr toutefois, et constamment à surveiller.

Comment l'âme domptera-t-elle ce perpétuel insurgé ? par quelle force lui imposera-t-elle son empire ?

Quand on veut redresser un arbre qui penche, on ne se contente pas de le ramener à la ligne verticale, on l'incline longtemps encore du côté opposé. Ainsi du corps : violemment enclin au plaisir, il ne revient à la vertu que sous l'aiguillon de la souffrance. Avant la chute, l'âme pouvait le traiter en serviteur fidèle et lui donner ses ordres avec douceur ; force lui est maintenant d'élever le ton et de se faire impérieuse, car elle n'évite la tyrannie du rebelle qu'en lui imposant, de rigueur, sa propre autorité.

La pire forme de cette tyrannie, la plus tenace comme la plus avilissante, est sans contredit celle des passions impures. L'âme n'y fait face que par la chasteté ; — et nous ne parlons plus ici de la chasteté absolue des vierges, mais de cette chasteté relative qui, loin d'être une vertu de conseil et d'exception, est un devoir universel. Honneur de la vie humaine, auréole de la vie chrétienne, elle donne à tous les âges une grâce singulière : au jeune homme un rayon d'intelligence et de force, à la jeune fille la fleur même de la beauté, à l'homme mûr une mâle vigueur, à la femme et à la mère je ne sais quelle noblesse exquise où l'autorité s'illumine d'un reflet de pureté, au vieil-

lard une majesté transparente, à tous enfin une vitalité robuste et une virile tendresse. Comme la myrrhe qui est son symbole, elle répand autour d'elle un parfum de suavité (1). C'est elle que le Sage a chantée : « O qu'elle est belle, la génération des chastes, qu'elle est lumineuse ! Son souvenir est immortel ; Dieu et les hommes la glorifient. Présente, on la révère ; absente, on la regrette ; couronnée pour l'éternité, elle triomphe victorieuse, et conquiert la récompense des combats immaculés (2). »

Dans sa première Epître aux Corinthiens, saint Paul a établi les raisons de cette chasteté générale, de ce respect religieux que chacun doit à son corps. Notre corps, dit-il, n'est pas à nous, il est à Dieu. Il est à Dieu qui l'a créé et qui le ressuscitera, il est à Jésus-Christ comme un de ses membres sanctifiés par le baptême, il est au Saint-Esprit qui en fait sa demeure et son temple. Nous ne sommes donc pas à nous, *non estis vestri !* nous sommes à Dieu, et Dieu est en nous. — C'est pourquoi, conclut l'apôtre, « glorifiez et portez Dieu dans votre corps (3) ».

(1) Quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris. ECCLII., XXIV, 20.

(2) O quam pulchra est casta generatio cum claritate ! Immortalis est enim memoria illius, quoniam et apud Deum nota est et apud homines. Cum præsens est, imitantur illam ; et desiderant eam cum se eduxerit, et in perpetuum coronata triumphat, incoquinatorum certaminum præmium vincens. SAP , IV, 1 et 2.

(3) Corpus autem non fornicationi, sed Domino... Deus vero nos suscitabit per virtutem suam. Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi ! An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus Sancti... et non estis vestri ?... Glo-

Quel honneur pour le chrétien ! Ce n'est point seulement au fond de son âme qu'il doit garder Dieu et le louer ; il doit le montrer jusque dans son corps, le réfléchir dans la limpidité de son regard, dans la pureté de ses lèvres et de son front, dans la modestie de son maintien, dans la vigilance de ses démarches ; il doit le glorifier jusque dans une virginité matérielle, conséquence et symbole de l'immatérielle beauté de l'âme. Oh ! comme le Christ Jésus a donc tout ennobli ! Et qu'on est heureux, fier et humblement reconnaissant de lui appartenir !

Mais qui dira les abjections du vice contraire ? Qui dira le ravage de ces « passions ténébreuses qui nous cachent le ciel et la lumière (1) ? » A leur souffle, toute vie se fane, toute existence se flétrit, les forces se dissolvent, l'intelligence s'épaissit et dédaigne la vérité, le cœur se dessèche et méprise l'amour, le caractère s'affaïsse, l'âme entière se dégrade. Trésors de piété et de dévouement, trésors de pensées, de tendresses et d'énergie, trésors d'enthousiasme, d'héroïsme, de jeunesse et de beauté, tout est consumé par le feu mauvais, tout est dévoré par l'égoïsme sensuel. Le corps lui-même ne tarde pas à ressentir le contre-coup de la dépravation morale,

Et les hontes du cœur s'impriment sur le front ! (2)

rificate et portate Deum in corpore vestro. I Cor., vi, 13, 14, 15, 19 et 20.

(1) BOSSUET, *Traité de la Concupiscence*, chap. vi. — Tout ce magnifique *Traité* est à lire.

(2) J.-M. VILLEFRANCHE, *Fables, le Lys*.

Le front se déprime en effet, le regard s'éteint, les lèvres se contractent, perdant avec l'empreinte de la bonté la grâce du sourire; peu à peu un masque dur et laid, hâve et cadavérique couvre le visage : c'est « l'effroyable diminution de physionomie » dont parle Lacordaire (1); c'est la décrépitude dans la honte, l'agonie dans la boue. Quoi d'étonnant? On a déchaîné la bête, et la bête a tout dévoré. Qui l'arrêtera? Qui la musellera, sinon le frein de la douleur aux mains de la grâce?... Hélas! un jour vient où le mal est sans remède; la douleur elle-même n'a plus de prise, et la grâce plus d'accès : « Les os du pervers, disait Sophar de Naamath, seront remplis des vices de son adolescence, et ces vices dormiront avec lui dans la poussière (2). »

Mais si, dès ses jeunes ans, l'homme a soumis son corps à la discipline de l'âme, s'il l'a contenu dans la sobriété, s'il la contraint aux saines fatigues du travail, s'il l'a condamné à une vigilance austère, défendant à ses yeux les regards qui souillent ou qui fascinent (3), à ses oreilles les sons qui enivrent, à ses

(1) *Conférences de Toulouse*, 2^e Confér.

(2) *Ossa ejus implebuntur vitiiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient. JOB., xx, 11.*

Il faut lire sur toute cette question le livre iv^e de la *Connaissance de l'âme* du P. GRATRY.

(3) Bossuet a dit : « La volupté commence ses attaques par les yeux; ce sont les premiers qui se corrompent. » *Pensées chrétiennes et morales*, xxxix. Et ailleurs : « C'est par les yeux que l'on commence à avaler le poison de l'amour sensuel. » *Traité de la Concupiscence*, ch. v. — Aussi, dans la prière qu'il adresse à

mais les caresses qui amollissent, à sa bouche les paroles dont on rougit, à ses pieds les sentiers obliques ; si, en un mot, il a mortifié, réduit à l'état de mort tout ce qui, dans sa nature déchue, s'opposait à la vie supérieure, nul doute qu'il ne soit sauvé. Il le sera plus sûrement encore si, chaque jour, il commande à ses genoux de fléchir et de prêter à la prière de l'âme l'attitude de l'humilité ; enfin, il le sera infailliblement s'il met son corps et son âme en contact fréquent avec le corps, l'âme et la divinité du Rédempteur, et s'il s'abreuve « du vin qui fait germer les vierges (1). » Voilà par quelles armes, au sein d'un monde corrupteur, on peut se défendre, et garder au front cette couronne de vertu, faite de lis et d'épines, mais d'épines protégeant les lis.

Nous n'avons à insister ici que sur le rôle de la mortification proprement dite ; rôle immense, du reste, qui affirme incessamment la souveraineté de l'âme et qui centuple ses forces en les délivrant et en les contenant : « L'homme n'est fort, a dit de Bonald, qu'autant qu'il est retenu (2). »

Or, en signalant la chasteté parmi les salutaires

Dieu pour obtenir la pureté, l'auteur de l'*Ecclésiastique* demande-t-il d'abord d'être préservé de la licence des yeux : *Extolentiam oculorum meorum ne dederis mihi*. ECCL., XXIII, 5. Et plus loin, il s'écrie : « Y a-t-il une créature pire que l'œil ? *Nequius oculo quid creatum est ?* » ECCL., XXXI, 15. — « Ce sont mes yeux qui ont ruiné mon âme, » dit aussi Jérémie : *Oculus meus deprædatus est animam meam*. THREN., III, 51.

(1) Vinum germinans virgines. ZACH., IX, 17.

(2) *Théorie du pouvoir*, Des gens de lettres.

contraintes qui le retiennent, nous avons nommé aussi la sobriété. Une simple mention de cette vertu ne serait pas suffisante, étant données la place qu'elle occupe dans la vie chrétienne et l'influence qu'elle y exerce.

Que le corps ait droit à la nourriture, rien de plus évident; qu'on lui procure, qu'on lui facilite même l'exercice de ce droit, rien de plus légitime. Et cependant, l'heure du repas, indispensable au corps, n'est presque jamais sans péril pour l'âme. « Il est difficile, disait saint François d'Assise, de satisfaire aux besoins du corps sans se laisser aller à la sensualité (1). » Par la fonction même qui s'y remplit, la pauvre âme est reléguée au second plan, quelquefois au dernier; le corps passe au premier. De fait, il est là sur son terrain; c'est son œuvre qui s'opère, c'est son appétit qui se satisfait, c'est sa jouissance qui est procurée: la bête est en force contre l'ange. Aussi comprend-on ce qui est raconté de saint Jean Chrysostome, « que le besoin de manger l'humiliait. »

De tout temps, on a essayé de relever cette action trop animale, et de la rendre plus humaine; on a fait appel à la politesse, à la conversation, aux relations de famille et de société, aux ressources de l'esprit et du cœur. Les anciens avaient leurs symposiaques, et ce qui nous en reste, soit dans Platon, soit dans Plu-

(1) *Vie de saint François d'Assise* par le R. P. Léopold DE CHÉRANCÉ, chap. xvi.

tarque, n'est pas sans grandeur. Mais le chrétien va plus haut : il s'élève jusqu'à Dieu, l'invoque avant le repas, lui demande d'y présider et de garder à l'âme ses droits de souveraine, à un moment où ces droits sont le plus exposés. Qui l'ignore ? Trop nourri, le corps est insolent ; repu, il devient intraitable et n'a pour l'âme que dédain, semblable à ces manants enrichis qui, du haut de leurs écus, déversent le mépris sur la vieille noblesse. Pour le mater, pour le ramener au sentiment ou du moins au rôle de sa condition, une frugalité persévérante est nécessaire. Assurément cette frugalité peut prendre bien des formes, et toutes sont louables, mais nous n'en connaissons guère de plus efficace, ni à la fois de plus facile, qu'une légère privation à chaque repas : privation d'un rien, qui réprime sans nuire ; privation discrète, dont nul ne s'aperçoit, sauf « celui qui voit dans le secret (1), » privation qui constitue cependant un triomphe perpétuel sur la sensualité, et qui suffit, d'ordinaire, à tenir le corps en respect, l'âme en éveil, en honneur et en liberté (2).

(1) Ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo qui es in abscondito ; et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. MATTH., VI, 18.

(2) Saint François de Sales remarque « qu'une continuelle et modérée sobriété est meilleure que les abstinences violentes faites à diverses reprises et entremeslées de grands relaschements ». *Introduction à la vie dévote*, 3^e partie, chap. XXI. — Saint Bonaventure indique, pour la pratique habituelle de la tempérance, quatre défauts à éviter. Il faut, dit-il, ne manger 1^o ni entre les repas, 2^o ni avec avidité, 3^o ni avec excès, 4^o ni avec

On recueille noblesse et force dans cette retenue. Autant il y a honte et dégradation à placer son unique joie ou même sa joie principale dans les satisfactions des sens, autant la sobriété, en dégagant l'esprit et le cœur des étreintes de la matière, en les délivrant des appesantissements charnels, les rend aptes aux choses élevées, aux grandes pensées (1), aux belles œuvres et aux saints dévouements. Quand la chair est mortifiée, l'âme entend mieux la parole intérieure, elle la comprend et la goûte davantage ; elle désire plus ardemment et atteint plus vite les biens célestes (2). A Daniel et à ses compagnons qui ne vivaient que de légumes et d'eau, Dieu donne en récompense « la science et l'intelligence de tous les livres, ainsi que le don de la sagesse (3). » On sait aussi comment l'ange de Dieu, annonçant à Zacharie la naissance et la mission du Précurseur, alliait en la personne de saint Jean-Baptiste l'idée de grandeur à celle de tempérance : « Il sera grand devant le Seigneur, et il ne boira ni

recherche dans les mets : 1° *ante debitum tempus, vel sæpius quam deceat, comedere, præter necessitatem, more pecudum* ; 2° *cum nimia aviditate, sicut canes famelici* ; 3° *nimis se implere, ex delectatione* ; 4° *nimis exquisita quærere*. — *De Prof. relig.*, lib. I, cap. 36.

(1) On connaît le vers d'un aimable satirique :

« Il mangeait en glouton et pensait sobrement. »

COLNET, *L'Art de dîner en ville*.

(2) *Ut carne mortificati, facilius cœlestia capiamus. Orat. in fest. S. Petri Alcant.*, 19 octob. — Cette pensée revient fréquemment dans la sainte liturgie.

(3) *Pueris autem his dedit Deus scientiam et disciplinam in omni libro et sapientia. DAN.*, 1, 17. — Cf. *Is.*, xxviii, 7-9.

vin ni liqueur enivrante (1). » Cela est vrai, même dans l'ordre naturel. Tous les hommes supérieurs ont été sobres, et les Saints, ces hommes plus que supérieurs, ont été plus que sobres.

La pleine lumière est à ce prix. « A qui le Seigneur enseignera-t-il la science ? » demande Isaïe. Et il répond : « Aux enfants qu'on a sevrés et qu'on n'allaité plus (2), » c'est-à-dire aux âmes sevrées des jouissances sensuelles et dégagées de la servitude de leurs corps. Il faut donc suivre le conseil du fils de Sirach : « Ne sois point avide au milieu des festins, et ne te précipite pas sur toute nourriture (3). » — « Car, ajoute Salomon, celui qui nourrit délicatement son serviteur le verra bientôt se révolter (4). »

Comment oublier ici les jeûnes et les abstinences de l'Eglise ? Mortifications d'autant plus sanctifiantes et d'autant plus méritoires qu'elles sont en même temps un acte d'obéissance. Hélas ! le relâchement est

(1) Erit enim magnus coram Domino, et vinum et siceram non bibet. Luc., I, 15.

(2) Quem docebit scientiam ? et quem intelligere faciet audium ? ablactatos a lacte, avulsos ab uberibus. Is., xxviii, 9. — Nous ne pouvons résister au désir de citer le beau texte du pape saint Léon : *Quotidiano experimento probatur potus satietate aciem mentis obtundi, et ciborum nimietate vigorem cordis hebetari : ita ut delectatio edendi etiam corporum contraria sit saluti, nisi ratio temperantiæ obsistat illecebræ.* — Serm. viii, de jejuniis decimi mensis.

(3) Noli avidus esse in omni epulatione, et non te effundas super omnem escam. Eccl., xxxvii, 32.

(4) Qui delicate a pueritia nutrit servum suum, postea sentie eum contumacem. Prov., xxix, 21.

grand sur ce point, même parmi les chrétiens, même parmi les pieux. Que de réclamations ! que de plaintes ! que de dispenses sollicitées ! Pour beaucoup, le carême, même mitigé, est un épouvantail. Nos pères ne nous reconnaîtraient plus. « Il y a quarante ans, pour peu qu'on se crût chrétien ou qu'on le voulût paraître, on faisait son carême. Il y a trente ans, on le réduisait de moitié, on enlevait trois semaines sur six. Il y a vingt ans, dans la seconde moitié conservée encore, on supprimait les exercices de piété, l'assistance aux offices et aux prédications ; on introduisait les dîners, les grandes soirées. Il y a dix ans, on a enfin réduit le carême à la Semaine Sainte (1). » Et aujourd'hui, demanderons-nous, la Semaine Sainte elle-même est-elle respectée tout entière ? C'est une décadence aussi lamentable que rapide ; c'est l'envahissement de la vie purement naturelle, voire même de la vie animale sur la vie chrétienne ; c'est, dans l'amour excessif du bien-être, l'oubli le plus complet de la loi de la pénitence.

Pourtant cette loi existe, elle est rigoureuse, elle s'impose à tous comme le contre-poids du péché dont elle est l'expiation : « Malheur à ceux qui ne font pas pénitence, disait le saint d'Assise, ils courent sciemment à leur perte (2). » Que d'illusions sur ce point ! Peu à peu, chacun se fait une religion à son image, et non plus à l'image de Jésus-Christ : religion large,

(1) Mgr ISOARD, évêque d'Annecy, *La Vie chrétienne*, chap. vi.

(2) *Vie de saint François d'Assise*, par le R. P. Léopold DE CHÉ-
RANCÉ, chap. VIII.

commode, sensuelle, sans privations volontaires ni pratiques purifiantes, religion complice de l'égoïsme et presque son auxiliaire, où le corps occupe une place absolument exagérée, quelquefois exclusive et absorbante, et où l'âme ne sait plus entendre le cri du Précurseur qui est le cri du salut : *Pœnitentiam agite!*

On s'excuse, il est vrai, et l'on met en avant, non sans quelque bruit, les exigences des santés affaiblies. Raison valable pour quelques-uns, soit! mauvais prétexte pour le grand nombre. Il faudrait savoir d'abord si l'exclusion de toute pénitence corporelle n'est pas une des principales causes de la débilité des tempéraments. La science médicale ne fait-elle pas écho à la science religieuse quand elle affirme que l'intempérance est la source ordinaire des maladies, que « l'homme ne meurt pas, mais qu'il se tue par ses excès (1), » que le carême lui-même, au commencement du printemps, est un régime éminemment salubre qui apaise les mouvements du sang, en assainit les éléments, en combat la pléthore et en ranime la vigueur? Saint Ambroise remarque que le jeûne avait donné à Esther un surcroît de beauté, comme si la grâce corporelle elle-même était fille de la sobriété (2). Ce n'est donc pas l'âme seulement, c'est le

(1) FLOURENS, *Longévité*, p. 32. — Cette parole s'inspire de celle de l'Écriture : « Beaucoup ont péri par gloutonnerie, mais l'homme tempérant prolonge sa vie. *Propter crapulam multi obierunt; qui autem abstinens est adjiciet vitam.* » ECCL. I., xxxvii, 34.

(2) Esther quoque pulchrior facta est jejunio : Dominus enim gratiam sobriæ mentis augebat. *Lib. de Elia et jejunio.*

corps aussi qui trouve profit à la mortification ; et si Job a dit que « la sagesse n'habite point chez ceux qui vivent dans les délices (1), l'auteur de l'*Ecclésiastique* a soin d'ajouter que « de l'excès des aliments naissent aussi les infirmités (2). »

Qu'on cesse donc de réclamer, au nom de la santé, contre les lois de l'Eglise. Protectrices de tous les intérêts, même de ceux du corps, elles ressemblent à la piété qu'elles favorisent et « sont utiles à tout, aux biens de la vie présente, comme à ceux de la vie future (3). » Ce qu'elles tuent en nous, ce qu'elles mortifient, ce qu'elles essaient du moins de réprimer, ce ne sont pas les principes de la vie, mais les germes de mort, de mort surnaturelle et naturelle, les germes de luxure et de péché, les germes d'infirmité et de maladie. Il serait temps de revenir à leur pratique, si l'on ne veut voir grandir des générations de plus en plus méprisables, dont l'anémie spirituelle n'aura d'égale que l'impuissance physique.

La conclusion, c'est que chacun, dans sa vie, doit donner à la pénitence une place sérieuse. Elle y est nécessaire à tous égards : au point de vue humain, pour favoriser la santé du corps, l'activité de l'intelligence, la pureté et la bonté du cœur ; au point de vue

(1) Sapientia vero ubi invenitur?... Nec invenitur in terra suaviter viventium. JOB, xxviii, 12 et 13.

(2) In multis enim escis erit infirmitas. ECCL., xxxvii, 33.

(3) Pietas autem ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est et futuræ. I TIM., iv, 8.

de la foi, comme un préservatif des passions mauvaises, une expiation du péché, une délivrance et un dégagement de l'âme, une ressemblance avec Jésus-Christ, et finalement une glorification de Dieu : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro*





CHAPITRE XVIII

LE SACRIFICE ET LA MORT

LES mortifications dont nous venons de parler ont pour caractère spécial le libre choix qui y préside. De ce choix découle aussi le meilleur de leurs mérites, celui du renoncement volontaire. Par contre, la mitigation dont elles sont susceptibles, les limites qu'on leur trace, le congé qu'il est toujours loisible de leur donner, enfin la simple pensée qu'elles dépendent de nous et qu'elles cesseront au premier signal, tout cet ensemble de causes atténuantes contribue, sans conteste, à leur enlever une part de ce qu'elles ont de crucifiant.

Il en va tout autrement des pénitences que la Providence choisit elle-même sans notre participation, des épreuves qu'elle envoie ou des châtimens qu'elle inflige. On ne leur échappe en aucune manière; il faut les subir dans toute la rigueur et dans toute la

durée qu'il plaît à Dieu. Est-ce à dire qu'elles soient infécondes ? Loin de là. Si la volonté humaine, au lieu de tenter une vaine révolte, s'unit alors à la volonté divine, si elle dit au Maître l'*amen* de la résignation, à plus forte raison si elle lui chante l'*alleluia* de l'acceptation joyeuse, ces peines, redevenues libres par ce côté, engendrent un mérite qui s'accroît encore de l'incertitude de leur terme et de l'impossibilité de les fuir.

Elles sont nombreuses, elles ont mille formes, les pénitences forcées qui viennent ainsi d'en haut. Pas une partie de notre être où Dieu ne puisse poser le doigt de sa justice ou celui de son amour ! Notre âme, notre cœur, notre esprit, notre corps, nos biens, tout en nous est vulnérable, et par conséquent tout est matière à sacrifice.

Nous insisterons ici sur la dernière de ces immolations : la mort, — et sur son précurseur immédiat : la maladie.

I

D'ordinaire, en effet, la maladie est la préface de la mort. Elle en a déjà les caractères, elle en porte la livrée, elle en prépare la venue, elle en assure les coups. Comme la mort, elle s'attaque à l'essence de la vie et blesse à l'intime de l'être (1).

(1) Les Arabes appellent la maladie « le premier-né de la mort, » et Job, qui était Arabe, lui donne ce nom : *primogenita mors*. JOB, XVIII, 13.

Si elle ne brise pas complètement les liens qui unissent l'âme et le corps, elle les relâche et les détend ; elle est une désagrégation partielle des deux éléments dont nous sommes composés et dont l'union produit la vie. En réalité, elle nous détruit pièce à pièce, et fait de notre corps une ruine avant d'en faire un cadavre ; elle le flétrit avant de le tuer. Souvent même, en réduisant les organes à l'impuissance, il lui arrive d'affaiblir les forces de l'âme, ou du moins la manifestation de ces forces : l'intelligence s'obscurcit, la mémoire se trouble, le caractère s'affaïsse, la douleur agit seule et règne en maîtresse.

Et cette douleur, de combien de manières ne nous saisit-elle pas ? « Là elle étend, dit Bossuet, là elle retire ; là elle tourne, là elle disloque ; là elle relâche, là elle engloutit, là sur le tout, là sur la moitié ; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par un tremblement. Pitoyable variété, chrétiens ! C'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps que le péché a donnés en proie à ses cruelles bizarreries (1). »

Qui croirait qu'un état aussi lamentable puisse être un bienfait du ciel ? Ainsi en est-il cependant, et Bossuet nous avertit encore que la maladie fait partie du « contre-poison et du remède que le Médecin des âmes tire de nos maux et de nos faiblesses (2). »

(1) *Premier sermon pour la Nativité de la sainte Vierge, Péroraison.*

(2) *A Madame d'Albert de Luynes, Lettre vi, 22 janvier 1691.*

Comment cela ?

C'est que la maladie, surtout si elle se prolonge, et que la douleur physique laisse à l'âme quelque répit, amène avec elle trois grâces précieuses : une grâce de lumière, une grâce d'humiliation, une grâce de purification.

D'abord elle éclaire, parce qu'elle recueille. Il est hors de doute que, pour le plus grand nombre des hommes, la vie présente ressemble à un mirage. Les rêves s'y multiplient, les illusions s'y succèdent ; on s'agite dans un tel tourbillon d'affaires, de soucis ou de plaisirs, qu'on en perd la juste notion des choses et l'idée exacte de leur valeur. Ce qui est inutile paraît important, ce qui est dangereux séduisant, ce qui est mauvais délectable : seul, l'*unique nécessaire* est oublié. Les bruits du dehors se mêlent à ceux du dedans pour étouffer non seulement la voix de Dieu, mais celle même de la raison et de la conscience. L'ombre s'étend ainsi sur la route, le chemin s'encombre d'idoles, on marche à l'aventure ; c'est dire que l'on court à l'abîme.

Mais voici qu'au plus rapide de cette folle course, la main de Dieu arrête brusquement le voyageur et le jette brisé sur sa couche. Dès lors, tout change. « Du sein des ténèbres de la douleur, une lumière se lève pour l'homme droit (1), » et s'étend à la fois sur ce monde et sur l'autre, sur les incommensurables vani-

(1) *Exortum est in tenebris lumen rectis. Ps. cx1, 4.*

tés de celui-là, sur les réalités éternelles de celui-ci; les ombres se dissipent, chaque objet reprend ses proportions. Tout se simplifie alors. Les mille désirs où l'âme se complaisait, ces fleurs sans consistance où elle allait chaque jour, papillon volage, se poser un instant, s'évanouissent devant la claire vue de l'éternité. Les biens tant poursuivis, les chimères longuement caressées, les pauvres petits plaisirs qui simulaient le bonheur, tout se montre à nu; le masque des créatures se brise; leur appareil, le faux costume que leur prêtait l'imagination tombe à terre; que reste-t-il?... Rien! Rien que le mot de l'Ecclésiaste complété par le mot de l'*Imitation* : « Vanité des vanités, et tout est vanité, sauf aimer Dieu et le servir (1). » Oh! comme alors, pour peu qu'elle soit attentive, l'âme voit clairement, à cette lumière grandissante, la fragilité des appuis qui lui échappent, la solidité du Dieu qui lui reste, et l'utilité des œuvres faites pour ce grand Dieu!...

D'autant plus qu'à mesure qu'elle éclaire, la maladie humilie. En pleine possession de la santé, l'homme sent une exubérance de forces qui l'exalte et l'enivre. C'est que la vie est une puissance, et, comme toutes les puissances, elle peut donner le vertige. Lorsque dans les veines de l'homme elle coule à pleins bords, opulente et fière, elle engendre vite cet orgueil dont

(1) Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, vanitas vanitatum, et omnia vanitas. ECCLE., 1, 2. — Præter amare Deum et illi servire. *De Imit. Christi*, lib. I, cap. 1, n. 3.

parle saint Jean et qui produit la fièvre : *superbia vitæ* (1). Pour peu qu'aux forces physiques s'ajoute la fortune, l'homme en arrive à se croire indépendant et de ses semblables et de Dieu. De qui a-t-il besoin? Que ne peut-il pas? Qui lui résistera (2)? L'espace s'ouvre devant lui, les horizons sont immenses, ils sont radieux; aucun rivage n'est trop éloigné pour ses pieds, aucun fardeau trop lourd pour ses bras; « on est content, le vaisseau va bien, il y a du vent dans les voiles; on voit ses amis, on discute, on raisonne, on fait et on refait le monde, on commence et on termine cent choses (3)... » Ainsi passent les jours!

Tout à coup le mal a touché ce superbe. Sa tête s'appesantit, son esprit se voile, ses pieds chancellent, ses bras défont, ses mains ne peuvent même plus porter à la bouche le remède ordonné. Lui qui ne voulait dépendre de personne dépend de tous et de tout, des proches qui l'entourent, des voisins qui le visitent, des médecins qui l'assistent, de l'atmosphère extérieure, du soleil et de la pluie, du bruit et du silence; il est à la merci des hommes et des choses. Bon gré mal gré, l'ivresse se dissipe, et l'orgueil aux abois ne trouve plus où se prendre.

(1) JOAN., II, 16.

(2) Qui dixerunt : Labia nostra a nobis sunt; quis noster Dominus est? Ps. XI, 5. — Quomodo potui? aut quis me subjiciet propter facta mea? ECCLI., V, 3.

(3) Henri PÉREYVE, *la Journée des malades*, p. 2.

C'est alors que la maladie purifie. Qui ne l'a expérimenté? les jours prospères sont difficilement des ours de vertus; les fautes s'y accumulent, et le péché, se précipitant par la brèche du plaisir, envahit l'âme violemment et la réduit en esclavage, avec la complicité du corps. La maladie vient reprendre une partie de ce corps dont l'homme se faisait un instrument de jouissance; elle vient aussi, par l'amertume de la douleur, racheter les mauvaises joies, et par sa flamme expiatrice consumer la rouille née d'un repos malsain; elle est un second baptême qui retrempe l'âme dans la pureté. Puis, en expiant le passé, elle sanctifie le présent. « La maladie grave, dit l'Écriture, rend l'âme sobre (1), » sobre surtout des fruits défendus. Elle sèvre le cœur d'une foule de convoitises, et lui donne le goût des choses pures. Qui ne sait enfin les vertus qu'elle provoque? Elle aiguise l'espérance, elle exerce la patience, elle donne à l'amour cette forme toute filiale qui s'appelle l'abandon; bien plus, elle imprime dans l'âme l'image de la croix, et jusque sur la chair les stigmates du Crucifié, augmentant de la sorte et accentuant notre ressemblance avec le divin Modèle. Elle peut détruire le corps, l'âme y puise de jour en jour une rénovation plus parfaite, selon la belle pensée de saint Paul (2): *Licet is qui foris est nosler homo corrumpatur, tamen is qui intus est renovatur de die in diem.*

(1) *Infirmitas gravis sobriam facit animam. ECCLII., XXXI, 2.*

(2) *II COR., IV, 16.*

Faut-il donc s'étonner que tant de conversions aient eu leur cause, ou du moins leur occasion, dans la maladie ? Pour ne citer que les plus célèbres, saint Venant martyr, saint Simon de Crespy, le B. Jean le Bon, saint François d'Assise, saint Pierre Gonzalès, le B. Bernard de Scammaca, saint Ignace de Loyola, saint François Caracciolo, sainte Hyacinthe Mariscotti (1) ont entendu l'appel de Dieu dans la retraite d'une chambre de malade et dans le silence même de la souffrance.

Seulement, — et ceci est capital, — il en va de la maladie comme de toutes les grâces : ses avantages dépendent de notre coopération. Nul n'a le pouvoir d'éloigner ses rigueurs, chacun reste libre de mépriser ses bienfaits. Ce grand moyen de sanctification peut devenir et devient en effet quelquefois (2) une cause de perte, une source inépuisable d'aigreur, d'impatiences, de révoltes, de blasphèmes, de désespoir. Mais qu'ils sont à plaindre, les malheureux qui perdent ainsi le prix surnaturel de la maladie et se privent de sa plus haute consolation ! Comme les damnés, ils souffrent sans espoir, parce qu'ils souffrent loin de Jésus ; aucun rayon ne réjouit leur couche, leurs

(1) Nous citons ces saints personnages suivant l'ordre chronologique. On trouvera les détails qui les concernent dans les *Petits Bollandistes* par Mgr Guérin, et dans leur *Supplément* par Dom Piolin : c'est là que nous avons puisé nos renseignements.

(2) Peut-être, au lieu de dire *quelquefois*, faudrait-il dire *souvent*. A en croire l'*Imitation*, ce n'est que le petit nombre qui profite de la maladie : *Pauci ex infirmitate meliorantur*. — Lib. I, cap. xxiii, n. 4.

larmes sont stériles, et les germes d'éternité qui gisent au fond de toute douleur périssent étouffés, parce que le soleil d'en haut n'est pas venu les féconder.

Bienheureux, au contraire, ah! bienheureux qui sait profiter du temps d'épreuve et en faire un temps de moisson, ou tout au moins un temps de semailles! Celui-là a l'intelligence des choses de Dieu, il connaît ses voies, il les bénit, il aime à les suivre, il y rencontre toujours le Consolateur. Ce n'est pas lui qui exprimera jamais le vœu insensé d'une mort subite : désir païen, aspiration bestiale qui témoigne de l'extinction de toute foi et qui pourtant, hélas! devient de moins en moins rare, même sur les lèvres des baptisés. Le vœu du chrétien véritable, c'est que la fin de ses jours terrestres soit précédée de la fin de ses iniquités, fût-ce au prix d'une longue souffrance; c'est que l'âme paraisse devant Dieu purifiée par une dernière maladie, de telle sorte qu'à l'heure où commence l'éternité, le juge lui soit clément, le ciel ouvert et, partant, la mort très douce.

II

La mort! Ce n'est point Dieu qui l'a faite : le Dieu vivant n'a fait que la vie (1). Et cette vie qu'au jour de la création il répandait sur tous les rivages avec une prodigalité de Souverain, il en infusa dans

(1) Deus mortem non fecit. *SAP.*, I, 13. — Deus creavit hominem inexterminabilem. *Ibid.*, II, 25.

l'homme un flot si généreux que rien ne devait jamais l'épuiser. Quand, de ses mains divines, il unit l'âme et le corps d'Adam, c'était d'un nœud digne de lui, d'un nœud indissoluble : aussi bien, ses actes sont sans repentance et il ne crée pas pour détruire.

Comment donc le nœud s'est-il rompu ? comment le flot s'est-il tari ?

Pour éclaircir ce sombre mystère de la mort, il faut se rappeler qu'en l'homme il y a deux vies, la vie surnaturelle et la vie naturelle, celle de l'âme et celle du corps. L'âme ne peut vivre que si elle est unie à Dieu, et le corps que s'il est uni à l'âme. Or entre ces deux vies, le Créateur, dont les plans sont tout harmonie, établit dès l'origine une corrélation absolue : Si tu ne te sépares pas de moi, dit-il à l'homme, jamais non plus les deux éléments qui composent ton être ne seront séparés ; après un temps d'épreuve, je les élèverai ensemble, sans secousse ni solution, de la terre au ciel, de la grâce à la gloire. Mais si ta volonté brise avec la mienne, je briserai, moi aussi, le lien que j'ai formé entre ton corps et ton âme, afin de te prouver par cette mort sensible combien est dure la mort éternelle du péché, combien est violent le désordre qu'elle produit : *In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (1).

(1) GEN., 11, 17. — Même dans l'état d'innocence, l'homme n'était point préservé de la mort par un droit essentiel à sa nature, mais par un don spécial de Dieu. Ce don que les théologiens appellent *préternaturel* était, dans le plan divin, corrélatif à l'état *surnaturel* ; de sorte que la perte de la grâce par le péché

On sait ce qui arriva. Malgré la clarté de la menace, malgré sa rigueur, l'homme rompit avec Dieu : c'était rompre avec la vie. Et de la sorte, par le fait de la volonté humaine, par le fait d'une libre révolte (1), la mort entra dans le monde pour n'en plus sortir, et s'attacha au pécheur en vengeresse implacable. La mort n'est donc pas l'œuvre de Dieu, elle est le fruit naturel du péché : *peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors* (2) ; elle en est la solde : *stipendia peccati mors* (3) ; elle en est l'esclave sans cesse aiguillonnée, et qui travaille sans relâche sous les coups de l'aiguillon : *stimulus autem mortis peccatum est* (4). Devant toutes les générations, elle se dresse comme le témoin inéluctable du péché et comme un de ses plus terribles châtiments.

C'est qu'en effet, par cela même que nous n'étions pas faits pour la mort, tout en nous répugne à mourir. Nous voudrions bien le ciel et sa gloire, mais sans le

entraîna comme châtiment celle de la vie. On peut donc dire avec saint Augustin : « La mort même du corps vient du péché, *mors etiam corporis de peccato est.* » (*De Gen., ad lit. VI.*) Du reste, cette doctrine est de foi : le concile de Trente frappe d'anathème quiconque nierait *primum hominem incurrisse per offensam prævaricationis hujusmodi iram et indignationem Dei, atque IDEO mortem.* Sess. v, can. 1.

(1) Cette révolte fut d'ailleurs suggérée par le démon qui conquiert ainsi l'empire de la mort : *eum qui habebat mortis imperium, id est diabolum.* (HEB., 11, 14.) C'est pourquoi saint Léon le Grand appelle le démon « l'inventeur de la mort, *inventor mortis diabolus* » (*Serm. 1, De Nativ.*).

(2) Rom., v, 12.

(3) Rom., vi, 23.

(4) I COR., xv, 26.

dur dépouillement qui les précède : *nolumus exspoliari, sed supervestiri* (1). La mort est absolument contre notre nature ; elle nous violente, elle nous livre assaut et ne s'empare de nous qu'en ennemie, *inimica mors* (2) ; elle attend à notre immortalité native, à notre faim et à notre soif de vie ; elle disjoint, elle brise et sépare ce qui devait toujours être uni ; et pour opérer ses ravages, elle promène avec elle tout un sinistre cortège : incertitude de son heure, agonie qui la précède, affres qui l'accompagnent, décomposition qui la suit, tombeau, vers, pourriture, « ce je ne sais quoi enfin qui n'a plus de nom dans aucune langue (3), » rien ne lui manque de ce qui peut exciter l'horreur. Ne semble-t-il pas que l'homme ne puisse avoir en face d'elle d'autre sentiment que la terreur (4) ?

Et pourtant, depuis que Jésus l'a subie, depuis qu'il en a fait l'instrument de son sacrifice et le moyen de notre rédemption, la mort s'est transfigurée ; un reflet divin tombant du Calvaire illumine son visage et, sans lui enlever sa marque austère, le rend plus calme et moins dur. Elle ne nous épargne pas davantage, mais le châtement se transforme en expiation, le mal en remède. Assurément, pour nous comme pour le Maître, le remède reste amer, l'expiation cruci-

(1) II COR., V, 4.

(2) I COR., XV, 26.

(3) BOSSUET, *Sermon pour le jour des morts*, 2^e point.

(4) Job appelle la mort « le roi des terreurs ». Voir le texte hébreu, XVIII, 14.

fiance; pour nous comme pour lui, le cri de la nature supplie que le calice s'éloigne; mais des deux côtés c'est le calice du salut, et dès lors le regard a moins de peine à le voir, la main le saisit avec moins de tremblement, et les lèvres le vident avec plus de courage. Depuis que la mort, fruit du péché, a tué le péché sur la croix, le chrétien s'est réconcilié avec elle, ou plutôt il la domine de toute la hauteur de son espérance et lui redit avec l'Apôtre : « O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon (1)? »

Laissons Bossuet nous exprimer ces pensées sous forme de prière. La page est à citer et non pas à refaire :

« Voici donc, Seigneur, votre coupable qui vient porter la mort à laquelle vous l'avez condamné; enfant d'Adam, pécheur et mortel, je viens humblement subir l'exécution de votre juste sentence. Mon Dieu, je le reconnais, j'ai mangé le fruit défendu, dont vous avez prononcé qu'au jour que je le mangerais, je mourrais de mort. Je l'ai mangé, Seigneur, ce fruit défendu, non seulement une fois en Adam, mais encore toutes les fois que j'ai préféré ma volonté à la vôtre. Frappez, Seigneur; votre criminel se soumet. J'adore ce coup tout-puissant de votre main souveraine; j'entre dans la voie de toute chair. Il fallait à notre orgueil et à notre mollesse ce dernier coup pour

(1) Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?
I COR., XV, 55.

nous confondre. Les vanités nous auraient trop aisément enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face, si de quelque côté qu'on se peut tourner, on ne voyait toujours devant soi ce dernier moment, lequel, lorsqu'il est venu, tout le reste de notre vie est convaincu d'illusion et d'erreur. O Seigneur, je vous rends grâces de ce secours que vous laissez à notre faiblesse, de cette humiliation que vous envoyez à notre orgueil, de cette mort que vous donnez à nos sens. Taisons-nous, mortels malheureux ; il n'y a plus de réplique : il faut céder ; il faut, malgré qu'on en ait, mépriser ce squelette, de quelques parures qu'on le revête. Ainsi, ô mort, tu m'es un remède contre moi-même. Il est vrai, tu ôtes tout à mes sens ; mais en même temps tu me désabuses de tous les faux biens que tu m'ôtes. O mort, tu n'es donc plus mort que pour ceux qui veulent être trompés. O mort, tu n'es plus ma mort, tu es le commencement de ma délivrance (1). »

On comprend que, vue à cette lumière, la mort perde une partie de ses rigueurs, et même qu'elle devienne douce. Quand on s'est bien dit que la vie présente n'est pas la vraie vie, mais le chemin qui y mène, et que la mort n'est que le dernier pas à franchir avant d'atteindre les rivages de la patrie, on s'explique les désirs des saints, on pénètre l'énigme de leurs impatiences. Non pas que le passage en lui-même leur soit

(1) BOSSUET, *Préparation à la mort*, première partie.

plus agréable qu'à nous, mais mieux que nous ils contemplent l'au-delà. La tombe n'a rien qui leur sourie, mais ce n'est pas la tombe qu'ils voient dans la mort, ils regardent plus haut ; les yeux sont fixés sur Jésus et sur le ciel, et la mort va leur donner l'un et l'autre. Elle n'est donc point pour eux cette région que Dante appelle inconsolée, mais la région des divins bonheurs. Non seulement la vie qui s'en va n'est pas perdue, elle est encore accrue et transformée, et sur le cercueil de ses fidèles l'Eglise a raison de chanter : *Vita mutatur, non tollitur* (1).

Quelques jours après son martyre, sainte Agnès, apparaissant à ses parents qui veillaient à son tombeau, leur dit : « Ne me pleurez pas comme on pleure une morte, car je suis vivante dans les cieux, près de Celui que j'ai aimé de toute mon âme sur la terre (2). » Voilà comment le jour de la mort, selon le beau mot liturgique, est le jour de la naissance, *dies natalis*, le jour natal de ceux qui, semblables à l'angélique Sta-

(1) Préface des morts. — Cette belle parole, reproduite par l'Eglise dans sa liturgie, est éclosée sur les lèvres d'un martyr lyonnais, saint Epipode (177), qui l'adressa à son juge : *Ita mihi vita non tollitur, sed mutatur in melius*. (Voir les *Petits Bollandistes*, 22 avril.)

Dans le chapitre v de sa II^e épître aux Corinthiens, saint Paul a très bien marqué les divers sentiments que la mort fait éprouver à l'âme chrétienne : d'abord la crainte naturelle, *nolumus exspoliari* ; puis la victoire remportée sur cette crainte, *audentes igitur* ; enfin le désir même de la mort pour jouir de Dieu, *bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore, et præsentem esse ad Dominum*. II COR., v, 2, 6, 8.

(2) Leçon du Bréviaire romain en la fête de sainte Agnès *seundo*, 28 janvier.

nislas, ne veulent naître qu'aux choses éternelles (1). C'est aussi le jour des noces, des noces célestes, car elle jette l'âme dans les bras de l'Époux : *Ecce Sponsus venit!* « Pour celui qui a aimé toute sa vie, disait Xavérine de Maistre, la mort est le baiser et la perfection de la charité (2). »

Mais pénétrons plus avant dans ce mystère : il nous reste à y découvrir un aspect plus beau encore.

III

D'après saint Jean, Jésus-Christ nous a tous faits « prêtres de Dieu le Père (3) ; » et saint Pierre dit de tous les chrétiens qu'ils sont une race sacerdotale (4).

(1) *Ad æterna se, non ad caduca natum affirmans. Lect. 17 Breviar.*, in fest. S. Stan. Kos., 13 novembre.

Les Chartreux ont une touchante coutume qui traduit bien cette pensée surnaturelle de la mort. Le jour de l'enterrement d'un religieux, pour signifier que c'est le jour de la délivrance, la communauté agit comme aux jours de fête, en prenant le repas au réfectoire. *Guigonis Carth. Maj. Prioris v. Consuetudines.*

(2) *Vie de la Révérende Mère Thérèse de Jésus (Xavérine de Maistre)*, par M. l'abbé HOUSSAYE et Mgr GAY, 2^e partie, chap. III, p. 298.

« Je vais à l'agonie comme un époux à la noce, » disait le saint abbé Peythieu, après une longue vie consacrée à Notre-Dame du Laus. Voir l'admirable *Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus*, par l'abbé PRON, chap. VII.)

(3) *Fecit nos sacerdotes Deo et Patri suo. APOC.*, 1, 6. — C'est en ce sens que saint Jérôme a dit : « *Sacerdotium laici baptismi*, le baptême est le sacerdoce des laïques. » *Adversus Luciferianos*, n. 4

(4) *Et ipsi... sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias... Vos regale sacerdotium. I PÉT.*, 11, 5 et 9.

De fait, en un sens large, tout baptisé a en lui un sacerdoce initial, il est prêtre parce qu'il est membre vivant du Prêtre par excellence. Or, ajoute saint Paul, on n'est prêtre que pour offrir des sacrifices (1). Aussi avons-nous vu ces sacrifices s'échelonner tout le long de la vie, chacun plaçant sur la croix une part de notre être. Sacrifices de l'esprit, du cœur, de la volonté, du corps lui-même, ils s'appellent foi, amour, courage, patience, pureté, pénitence. Mais ces immolations quotidiennes — *quotidie morior* — ne sont que le prélude de l'oblation finale et du sacrifice suprême. Plus que toute autre action, la mort est une action sacerdotale. Quelle offrande plus complète? L'homme entier y prend part, le corps et l'âme y sont immolés à la fois, d'une immolation totale, pénétrante, douloureuse, absolument semblable à celle de Jésus. Le lit du mourant est vraiment un autel, la mort une messe où le chrétien offre sa vie en union avec la Victime sans tache : *configuratus morti ejus* (2).

Heureux qui le comprend! Ce qui pour tous est nécessité devient pour lui vertu, nous dirions presque bonheur, car il recueille en mourant tous les fruits de son sacrifice, il achève de réparer, de racheter la vie qui s'éteint, il purifie son âme, il en expie les fautes, il en lave les souillures, il la baigne dans le sang du Calvaire, il la transfigure.

(1) *Omnis pontifex constituitur ut offerat dona et sacrificia.*
HEB., V, 1.

(2) PHILIP., III, 10.

Bien plus, s'il a le sens complet des choses de Dieu, à cette heure dernière, il dilate ses intentions et, comme Jésus à la croix, comme le prêtre à l'autel, il embrasse dans sa pensée toutes les âmes rachetées, il offre sa vie pour chacune d'elles, pour l'accroissement du royaume des cieux, pour l'extension des frontières de l'Église, pour la sanctification des justes, la conversion des pécheurs, la glorification de Dieu et de son Christ.

Quels magnifiques horizons ouverts au seuil de l'éternité ! Comme elle est belle, la mort chrétienne ! comme elle est féconde !... Une petite âme inconnue quitte la terre ; à cent pas d'elle on l'ignore, nul ne s'en inquiète. A peine tout à l'heure quelques voisins diront-ils banalement « qu'elle est morte, » et ce sera tout ; les yeux de la foule n'auront rien vu. Mais, dans son humilité, cette âme obscure est unie à la Victime du Calvaire, elle a l'intelligence du grand acte qu'elle accomplit, elle sait que le royal sacerdoce dont elle a reçu le principe au baptême va exercer sa plus auguste fonction ; elle sait que non seulement elle paie la dette de son péché, mais qu'elle peut encore payer pour d'autres, multiplier ses propres mérites et en léguer le trésor à l'Église, faire vivre par sa mort beaucoup d'âmes et les donner à Jésus ; elle sait tout cela, elle le veut, elle le désire, elle en tressaille ; son offrande monte vers le ciel, et au sein des dernières trances, son sacrifice se consomme dans une joie qui est le rayonnement de la paix et le commencement de la

gloire. Pour elle, comme pour le Crucifié, la mort n'a été que l'acte suprême de l'amour. Les hommes peuvent ne rien voir : les anges admirent et Dieu couronne!...

Enfin, comment ne rien dire ici de ces âmes héroïques qui, au lieu d'attendre la mort, vont au-devant d'elle et qui, par un don spécial, hâtent le moment du sacrifice, en en précisant l'intention ? Elles demandent à Dieu de les appeler avant l'heure, pour qu'en retour il sauve une âme égarée, ou prolonge telle autre vie qu'elles jugent plus utile à sa gloire et plus avantageuse à son Eglise.

Qu'on ne s'imagine pas que ce soient là de vaines oblations ! Très souvent, presque toujours, Dieu accepte l'échange. « On ne soupçonne pas, dit Mgr Gay, à quel point Celui à qui on se livre a coutume de prendre ces choses au sérieux (1). »

L'histoire des âmes est pleine de ces dévouements, et à ne consulter même que les biographies contemporaines, on peut en recueillir plusieurs.

Albert de la Ferronays offre sa vie et, avec sa vie, le plus intime de son bonheur, pour que la lumière de la foi vienne éclairer l'âme de sa jeune femme. Il est pris au mot, et la même hostie qui lui apporte le Viatique des mourants se divise pour donner à la nouvelle convertie les prémices de la communion.

Plus tard, cette même femme, devenue chrétienne

(1) *Vie et vertus chrét.*, de l'Abandon.

austère, obtient par sa mort prématurée la guérison du P. de Ravignan (1).

Le jeune dominicain, Marie-Raphaël Meysson, supplie le Maître d'agréer sa vie pour le succès du concile du Vatican : il est exaucé sans retard (2).

Mathilde de Nédonchel, la douce vierge de Tournai, s'offre, dans le secret des divines relations, pour être victime expiatrice ; et à la fleur de sa vie terrestre, elle est appelée au jardin de l'Époux (3).

Valentine Riant fait cette prière : « Mon Dieu, je vous donne ma vie pour sauver mon père, l'Église et la France. » Elle est enlevée à vingt ans (4)!

Sans quitter notre siècle et notre pays, nous pourrions multiplier les exemples. Et pourtant, la plupart de ces immolations volontaires ne sont connues que de Dieu, s'abritant sous le voile de l'humilité ou dans le sanctuaire impénétrable de la direction spirituelle. Doux et purs sacrifices dont la gloire sera révélée dans les cieux, mais dont la fécondité est certaine dès ici-bas ! Morts admirables qui sont des résurrections, et que la poésie antique eût appelées bienheureuses : εὐθανασία !

IV

Volontaires ou non, elles sont à envier, toutes ces

(1) Voir *Récits d'une Sœur*, par madame Augustus CRAVEN.

(2) *Vie intérieure du fr. Marie-Raphaël Meysson*, par le R. P. F. PIE BERNARD.

(3) *Histoire d'une âme*, par l'abbé L. LAPLACE.

(4) Notice sur Valentine Riant.

morts bénies; elles sont surtout à préparer de loin par une vie sainte, afin que Dieu lui-même les prépare de près par ses dernières grâces sacramentelles, par la purification de la Pénitence, par la vertu des Onctions, et surtout par la douceur ineffable de sa présence.

Qui dira bien ce qu'il y a de tendre et de fort dans cette rencontre de l'Ami céleste avec l'âme mourante? Déjà ceux qui s'aiment ici-bas ne peuvent se visiter sans émotion aux heures solennelles de la vie, ni sans larmes à l'heure plus solennelle de la mort. Qu'est-ce donc, quand il s'agit de la venue du Bien-Aimé? Aussi croyons-nous que si la dernière communion participe à la suavité de la première, elle y ajoute quelque chose de plus intime encore et de plus profond.

La première rencontre de l'âme d'un enfant avec le divin Maître est tout embaumée du parfum des prémices : c'est le printemps d'un amour qui pourra donner des fruits, mais qui ne porte encore que des fleurs ; c'est moins la vertu que l'innocence s'unissant à l'Infini ; c'est le mystère de Bethléem plus que celui du Calvaire : le cœur en est ému, mais à la surface, comme la fleur elle-même sous la brise du matin et sous les caresses de l'aurore.

Quand, au contraire, Jésus vient pour la dernière fois, c'est jusqu'aux entrailles de l'âme qu'il fait sentir sa présence. Car Lui au moins sait que cette union précède immédiatement la vision, que ce colloque est le prélude des célestes cantiques, que cette action de

grâces enfin ira s'achever au pied de son trône. Comment croire, dès lors, que Celui qui connaît jusqu'à l'infini les divines délicatesses de l'amour ne laisse pas entendre à l'âme de son enfant un écho des harmonies du ciel, ne lui fasse pas entrevoir un reflet de sa lumière et pressentir, dans les suprêmes étreintes de la terre, quelque chose des éternels embrassements ? L'âme, disait un ancien, quand elle est près de mourir, a quelque chose de plus divin, *multo est divinior* (1). Qu'aurait-il dit, s'il avait connu, s'il avait soupçonné les intimes mystères de notre Viatique ?

Puis, s'il est vrai que la communion soit toujours la réception de l'Hostie, combien l'union à cette Hostie n'est-elle pas plus étroite au jour de l'immolation suprême ! Jésus vient alors dans l'âme avec les grâces mêmes de sa mort ; il reproduit en elle son sacrifice, pour l'aider à consommer le sien avec Lui. « Le chrétien, dit Bossuet, s'unissant alors, non seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur, entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins, voulant disposer de son être et de sa vie, comme le grand Sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort, et achève, dans ce dernier moment, ce sacrifice auquel il avait été consacré au Baptême et qu'il a dû continuer tous les moments de sa vie (2). »

(1) CICERO, *De divinatione*, I, § 63.

(2) BOSSUET, *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ*.

Ainsi donc, plus que toute autre, la dernière communion brille sur le déclin des jours comme un rayon de joie et comme une grâce de force. Elle est le feu qui consume la victime, et qui la donne pour toujours à Celui que saint Paul appelle, dans son superbe langage, « le destructeur de la mort et l'illuminateur de la vie (1). »

Dès lors, comment craindre la mort ? Avec Jésus il n'y a plus de mort, parce qu'il n'y a plus de péché qui engendre la mort, mais plénitude de vie et certitude d'immortalité.

(1) Qui destruxit quidem mortem, illuminavit autem vitam
II TIM., 1, 10.





CHAPITRE XIX

LE SACRIFICE ET LA FAMILLE

SI, de l'homme pris individuellement, le regard s'étend aux êtres collectifs, il rencontre deux groupes principaux : la famille et la société. Nul doute que le sacrifice y doive occuper une place, mais quelle place ? Nul doute qu'il y doive exercer une influence, mais quelle influence ? Il ne sera ni sans utilité ni sans intérêt de l'examiner.

Commençons par la famille.

I

La famille est l'œuvre de Dieu, sa première œuvre après le grand acte de la création qu'elle parachève. Ayant tiré la femme des flancs de l'homme, le Seigneur la lui présente non seulement comme une compagne, une sœur ou une amie. mais comme une aide

et un complément (1) : lui-même bénit cette première alliance dont il est le seul témoin, et inspire le premier chant de l'amour conjugal, le prophétique épithalame d'Adam : « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair... Désormais l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair (2). »

La famille remonte donc au berceau de notre race, et elle a Dieu pour auteur immédiat. On comprend, du reste, qu'une institution de cette importance, destinée à être la source de toutes les générations humaines et le fondement de la société, vînt en droite ligne de Celui qui est la Vie. Seul il pouvait sceller des liens aussi étroits ; seul aussi il pouvait les sanctifier et rendre efficace, dès l'origine, la parole de fécondité redite plus tard à Noé : « Croissez et multipliez-vous (3) ! »

Comme toutes les œuvres divines, la famille reçut du péché une secousse violente qui, sans la détruire tout à fait, ne laissa pas que de l'ébranler fortement.

(1) *Adjutorium simile sibi.* GEN., 11, 18.

(2) *Dixitque Adam : Hoc nunc, os ex ossibus meis, et caro de carne mea... Quamobrem relinquet homo patrem suum et matrem, et adhærebit uxori suæ : et erunt duo in carne una.* GEN., 11, 23 et 24.

— On remarquera le caractère inspiré de ce chant. Comment Adam, s'il n'eût parlé d'après l'Esprit-Saint, aurait-il pu prédire que l'époux quitterait son père et sa mère, lui qui, sorti adulte des mains de Dieu, ne savait encore ce qu'étaient la paternité et la maternité humaines ?

(3) *Crescite et multiplicamini.* GEN., VIII. 17. — Cf. IX. 1 et 7.

Les deux plus beaux fleurons de la couronne nuptiale, l'unité et l'indissolubilité, sont emportés au souffle des passions ; le plaisir et le caprice prennent la place du devoir, et la société antique nous montre partout le niveau moral de la famille abaissé, bien qu'à des degrés très divers. Trop souvent, de ce sanctuaire de l'amour l'amour est banni ; il n'y reste plus que la volupté qui tue l'affection : *Sine affectione!* dit saint Paul (1). L'homme devient tyran, la femme esclave et instrument. Même chez les peuples les moins corrompus, même dans la nation choisie, le divorce et la polygamie s'étendent sur l'institution primitive comme deux grandes taches qui la défigurent et l'amoindrissent.

Pour la relever, pour lui rendre l'honneur avec l'intégrité, il fallait le Christ. Aussi peut-on dire que si la famille en général est l'œuvre de Dieu, la famille chrétienne est spécialement l'œuvre du Rédempteur Jésus. C'est lui qui l'a guérie des deux plaies dont elle était rongée, et cela en la ramenant d'abord à ses lois et à ses vertus d'origine, puis en l'élevant plus haut encore jusqu'à l'ordre surnaturel et divin.

Elle était un simple contrat, il en fit un sacrement, c'est-à-dire une partie essentielle de la religion ; il alla prendre dans le sang du Calvaire une grâce de choix qu'il déposa comme une sainte parure sur le front des époux, et plus encore comme une force

(1) ROM., 1, 31.

sanctifiante dans leur cœur. Dès lors, leur union n'a plus rien de banal, car elle est exclusive de toute autre; plus rien d'éphémère, car elle est indissoluble; plus rien de profane, car elle est consacrée; et l'amour humain lui-même, cette chose exquise sans doute, mais si fragile, ne craindra plus les ruines du temps, car il est tout imprégné de l'amour éternel.

A cette première grâce Jésus-Christ en ajoute une seconde, en s'offrant lui-même comme modèle aux époux. Le mystique mariage qu'il a contracté sur la croix avec l'Eglise, et qui se poursuit à travers les siècles, indissoluble, immaculé, toujours fécond mais toujours douloureux, voilà désormais l'idéal du mariage chrétien. A ceux qui entrent dans cet état Jésus dit : Voyez comme j'ai aimé l'Eglise mon épouse; je me suis dévoué pour elle jusqu'à la mort, pour elle encore je m'immole tous les jours, et la vertu de mon sang ne cesse de circuler en elle et de la vivifier. Je n'ai rien qui ne lui appartienne, lui ayant tout donné, mon nom, mes mérites, mes sacrements et ma Personne. Enfin, je l'assiste de mon Esprit et je la gouverne jusqu'à la consommation des siècles. — Voyez aussi comme elle répond à mon amour : toute son occupation est de m'imiter, toute son ambition de me ressembler; elle multiplie à ma gloire les actes de vertu, elle me loue, elle me chante, elle m'honore, elle m'obéit, et sa fidélité n'a pas une tache, comme son visage n'a pas une ride; elle porte mon nom dans le monde entier et m'enfante d'innombrables généra-

tions au prix de ses labeurs, de ses souffrances et de son sang. Faites de même !

Tel est le type divin du mariage. Il est incomparable; mais, on l'a remarqué, tout y parle de sacrifice. C'est que le sacrifice est la sève régénératrice de la famille chrétienne; il doit couler à pleins bords dans chacun de ses membres et, par ses généreux effluves, rendre au foyer ce qui en fait la force et la noblesse : la sainteté.

Entrons dans le détail.

II

Le sacrifice se rencontre à l'origine même de la famille; il est là comme un ami qui préside à sa formation, avant d'être le guide qui préside à son développement. Invisible, mais actif et agissant, il accompagne les fiancés au pied de l'autel. A cette heure radieuse où tout est joie, fleurs, parfums, lumières, espérances, douces promesses, il se glisse, à la manière des anges, entre la grâce divine et l'amour humain pour se confondre avec eux et les unir à jamais. On sait que les époux exercent alors une fonction sacerdotale, puisque le Christ les a établis ministres du sacrement; mais ils ne sont les prêtres de leur alliance que pour en être aussi les saintes victimes dans le Seigneur.

Ozanam a écrit sur cette mystérieuse immolation

une page délicate qu'il faut citer intégralement :

« Dans le mariage, dit-il, il y a autre chose qu'un contrat ; par-dessus tout il y a un sacrifice, ou mieux deux sacrifices : la femme sacrifie ce que Dieu lui a donné d'irréparable, ce qui fait la sollicitude de sa mère, sa première beauté, souvent sa santé, et ce pouvoir d'aimer que les femmes n'ont qu'une fois ; l'homme, à son tour, sacrifie la liberté de sa jeunesse, ces années incomparables qui ne reviendront plus, ce pouvoir de se dévouer pour celle qu'il aime, qu'on ne trouve qu'au commencement de sa vie, et cet effort d'un premier amour pour lui faire un sort glorieux et doux. Voilà ce que l'homme ne peut faire qu'une fois, entre vingt et trente ans, un peu plus tôt, un peu plus tard, peut-être jamais!... Voilà pourquoi je dis que le mariage chrétien est un double sacrifice ; ce sont deux coupes : dans l'une se trouvent la vertu, la pudeur, l'innocence ; dans l'autre l'amour intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui, qu'hier il ne connaissait pas, et avec laquelle, aujourd'hui, il se trouve heureux de passer ses jours ; et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte, et pour que le ciel la bénisse (1). »

La voilà donc établie sur l'austère fondement du sacrifice, cette union dont le paganisme ne faisait guère que le portique du plaisir ou tout au plus un

(1) *La Civilisation au v^e siècle*, xiv^e leçon.

contrat d'utilité sociale (1). Du premier jour au dernier, si elle veut être chrétienne, la vie conjugale devra s'appuyer sur le renoncement pour s'élever jusqu'au dévouement, car on ne se voue à autrui que dans la mesure où l'on renonce à soi-même.

Du reste, par le fait même que la famille, en tant que famille, a des devoirs spéciaux, il est inévitable qu'elle ait aussi des sacrifices particuliers. Devoirs et sacrifices vont toujours ensemble ici-bas, comme devoir et bonheur iront ensemble là-haut. Exposer les obligations que Jésus-Christ impose aux membres de la famille, c'est donc exposer du même coup les renoncements qu'il en exige. Or, semblables à un flux et à un reflux perpétuels, ces renoncements vont sans cesse de l'époux à l'épouse, de l'épouse à l'époux, et de tous deux aux enfants.

III

Entre époux, ils se nomment support, fidélité, affection, trois choses si étroitement liées qu'elles n'en font qu'une : on ne supporte bien que ce que l'on aime; à plus forte raison, ne reste-t-on fidèle que dans la mesure où le cœur est attaché. De là, sans doute, le nom si expressif d'*attachement* donné à l'at-

(1) Notre législation sécularisée, c'est-à-dire redevenue païenne par sa séparation d'avec l'Eglise, a défini le mariage « un engagement stipulé au profit de la société générale du genre humain. » Comme c'est noble ! Jeunes fiancés, songez au profit de la société générale. On vous tient quittes du reste !

fection profonde. Sans amour donc, ni support durable, ni fidélité réelle. Mais qu'on y prenne garde, l'amour n'est pas un simple sentiment, sorte de vapeur douceuse et fugitive; il est une vertu, la plus grande des vertus surnaturelles. Il en est une déjà quand il s'adresse à Dieu, la Beauté essentielle : combien plus quand il s'adresse à un être nécessairement imparfait ! S'il nous en coûte d'aimer le Créateur, comment aimer la créature sans effort ?

Durant les premiers jours, les défauts peuvent disparaître sous le voile que tressent à l'envi la jeunesse, la beauté, la nouveauté de vie, les joies des prémices, mais chaque heure arrache un fil de ce voile qui bientôt n'existera plus. Au contact prolongé, les illusions tombent une à une, et l'imparfaite réalité se montre à découvert : l'esprit qu'on avait cru brillant n'est qu'ordinaire, le cœur n'a pas toute la délicatesse rêvée, le caractère révèle des aspérités inconnues, l'insuffisance de la créature éclate de toutes parts; puis bientôt la jeunesse s'en va, la fleur du visage se décolore, tous les charmes extérieurs disparaissent; enfin se déroule le grave cortège des occupations quotidiennes, l'organisation de la vie, le travail, les affaires, les soucis, les ennuis, la fatigue, quelquefois la maladie, souvent la pauvreté. C'est alors que l'on peut juger de la valeur de l'amour promis, et constater par expérience s'il a été le don de soi dans l'abnégation, ou le simple vernis de l'égoïsme.

Alors aussi, se fait sentir plus pressant le besoin de

la grâce, de cette grâce divine déposée par le sacrement dans l'âme des époux, et qui jamais, à moins d'obstacles volontaires, ne cesse de provoquer les sacrifices de la vie conjugale et de les adoucir en accroissant la générosité du cœur. Que le regard s'élève en haut ! que du foyer il monte jusqu'à l'autel ! qu'il appelle Dieu ! qu'il appelle Jésus ! que la même foi, la même prière, les mêmes sacrements, les mêmes espérances, la même charité soient les appuis surnaturels qui aident à atteindre le même but ! Si, comme il est juste, le divin Maître a la première place au sanctuaire domestique, s'il y est invoqué chaque matin et chaque soir, s'il y inspire toutes les pensées et tous les actes, aussitôt le support et la fidélité deviendront faciles, l'indulgence sera l'atmosphère ambiante du cœur, les époux aimeront à se faire de mutuelles concessions, et pour eux comme pour le jeune Tobie (1), l'union avec Dieu sera la garantie de l'union réciproque. Au lieu de récriminer sur leurs défauts, ils s'efforceront de les diminuer ; non seulement ils sauront souffrir, mais à souffrir l'un pour l'autre ils éprouveront une satisfaction austère. Ainsi, leur amour se maintiendra dans l'ordre, grandira dans

(1) Tunc hortatus est virginem Tobias, dixitque ei : Sara, exsurge, et deprecemur Deum hodie et cras et secundum cras, quia his tribus noctibus *Deo jungimur*; tertia autem transacta nocte, *in nostro erimus conjugio*. TOB, VIII, 4. — Belle parole ! « Unissons-nous d'abord à Dieu, puis nous nous unirons l'un à l'autre ! »

l'effort et s'épanouira dans le respect d'eux-mêmes fondé sur le respect de la loi divine.

Nous parlons de respect : aucune vertu n'est plus indispensable aux relations de famille ; elle est même plus nécessaire que l'amour, parce que sans elle l'amour est impossible. Le respect, c'est l'hommage rendu à ce qu'il y a de divin dans l'être aimé, et par conséquent à ce qu'il y a d'immortel : c'est en quelque sorte un diminutif de l'adoration. A quelle hauteur n'élève-t-il pas les époux ; combien il les ennoblit à leurs propres yeux ! Par lui, la femme reconnaît dans son mari le chef en qui réside l'autorité de Dieu et à qui revient le gouvernement du foyer domestique, celui qui doit être son soutien dans les affaires matérielles, son appui dans les difficultés morales, son guide même dans les choses spirituelles et dans la vie chrétienne (1). A son tour, le mari voit dans sa femme

(1) L'époux est en effet tout cela pour l'épouse. Si, par son âme et ses droits surnaturels, la femme est l'égale de l'homme, elle lui est naturellement inférieure, non seulement quant au corps, mais encore, dit saint Thomas, quant à la vigueur native de l'âme et à la force de la raison. *Pars 1, quæst. xcii, art. 1, ad 2^m*. De plus, l'ordre surnaturel veut qu'elle soit soumise à l'homme comme l'homme au Christ et le Christ à Dieu. Admirable gradation formulée par saint Paul : *Omnis viri caput Christus est, caput autem mulieris vir, caput vero Christi Deus*. I COR., XI, 3. — Il est donc vrai que, dans une certaine mesure, le mari devrait être le directeur religieux de sa femme, et la conduire dans le chemin de la vie chrétienne, soit par son enseignement, soit par ses exemples. Saint Paul le dit formellement : « Si les femmes veulent s'instruire de quelque chose, qu'elles interrogent leurs maris à la maison. » I COR., XIV, 35. Le contexte fait voir qu'il s'agit là d'instruction religieuse. Ainsi, d'après l'Apôtre, le chef de famille a le droit et le devoir d'exhorter et d'instruire sa femme

non pas un objet dont il peut jouir à sa guise, non pas un instrument dont il peut faire ce qu'il veut, mais un être sanctifié qui appartient à Dieu avant de lui appartenir, et sur lequel Jésus-Christ a des droits primordiaux. De cette pensée naissent d'elles-mêmes l'estime, la retenue, la pudeur, la délicatesse, la concendance, et, pour tout dire, une affection sainte fondée sur la beauté de l'âme et indépendante des fragiles appas du dehors.

Même ici-bas, de telles vertus ne restent pas sans récompense. Outre la paix dans l'union, les époux y puisent encore cette haute joie, cette volupté presque divine de se vénérer en s'aimant, parce que, « enfants des saints (1), » ils voient toujours en eux l'image de Dieu.

Quelle déchéance au contraire dans les familles où rien n'est divin ! A fuir le joug suave du Seigneur, elles tombent sous le joug impitoyable des passions. Le désordre s'installe en elles avec le péché, et y engendre des peines d'autant plus cuisantes qu'elles

dans les choses de Dieu. Suivant le mot de saint Augustin, il remplit en quelque sorte chez lui un ministère ecclésiastique et épiscopal : *Ita in domo sua ecclesiasticum et quodammodo episcopale adimplebit officium.* (In Joan., tract. 11, n. 13.) Hélas ! aujourd'hui les rôles sont ordinairement intervertis, et c'est la femme qui connaît le mieux sa religion, qui la pratique avec le plus de régularité, et qui essaie de l'apprendre et de la faire pratiquer à son mari. C'est la femme qui est l'évêque de l'homme !

(1) « Nous sommes les fils des saints, et nous ne pouvons pas nous marier comme les nations qui ignorent Dieu. — *Filii quippe sanctorum sumus, et non possumus ita conjugii sicut gentes quæ ignorant Deum.* » TOB., VIII, 5.

sont humainement sans issue et surnaturellement sans mérite.

Si l'on rencontre tant d'unions malheureuses où l'amour juré éternel a pourtant été si court, n'est-ce point parce que Dieu en a été exclu, et avec lui les saintes énergies du sacrifice, les pacifiantes abnégations du devoir ? On rêvait l'immortalité sans le seul immortel ; on voulait d'un bonheur exclusif, d'un bonheur égoïste où l'Auteur de toute joie ne devait entrer pour rien : Dieu dédaigné s'est tenu à l'écart, et il n'a pas fallu de longs jours pour vérifier la parole de l'Écriture qui nous apprend que tout édifice auquel Dieu n'a pas mis la main n'est qu'une ruine commencée. Les aigreurs d'abord, puis les reproches, puis les conflits, puis les délaissements, puis les haines, puis les trahisons hantent ce malheureux foyer. C'est un enfer anticipé où, comme dans celui de Milton, l'on ne découvre de toute part que « des horizons de douleurs : régions de chagrins où ne peuvent habiter ni repos ni paix (1), » mais où règne Satan, suivant la parole de l'ange Raphaël à Tobie : « Ecoute-moi, et je t'apprendrai quels sont ceux sur qui le démon peut prévaloir : ce sont ceux qui s'engagent dans le mariage de manière à exclure Dieu de leur cœur et d'eux-mêmes, et qui ne pensent qu'à leur passion (2). »

(1) *Paradis perdu*, I, 64-65.

(2) Audi me, et ostendam tibi qui sunt, quibus prævalere potest dæmonium. Hi namque qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini ita vacent, sicut

Il grandit chaque jour, le nombre de ces tristes mariages. L'esprit de famille, cet esprit fait d'amour, de respect et d'abnégation, décroît dans la mesure même où diminue l'esprit chrétien et où augmente l'esprit d'irréligion et d'immoralité. Quand Dieu n'est plus le roi du foyer, les éléments qui le composent se désagrègent : rien ne reste debout ! Les époux qui ne sont plus à Dieu ne sont pas davantage l'un à l'autre, et l'égoïsme impie qui les jette loin du sanctuaire divin les pousse du même coup hors du sanctuaire domestique : ils vont chercher ailleurs ce que le poète antique appelait les *mauvaises joies de l'âme*. Comment s'étonner que le centre de la vie commune leur soit insupportable, alors que leur cœur n'y est plus ?

A ces coupables misères dont il est l'auteur, le monde ne sait opposer qu'un remède plus coupable encore et absolument inefficace : le divorce. En vérité, l'Eglise fait mieux, elle prévient le mal par l'idée du bien, par des habitudes de vertu, en un mot, par la fortifiante hygiène du sacrifice, laquelle, après avoir préservé les époux des défaillances morales, les affermit encore dans leurs devoirs envers leurs enfants.

IV

Les enfants sont le but, la joie et la récompense du mariage ; — non pas l'enfant isolé, fruit avare d'une

equus et mulus quibus non est intellectus, habet potestatem dæmonium super eos. Tob., vi, 16-17.

union volontairement stérile, mais les enfants nombreux, groupés autour du père et de la mère, pour employer une comparaison biblique, comme les ceps de la vigne ou les plants de l'olivier (1). C'est là ce que demande l'Eglise dans la bénédiction de l'épouse : « Qu'elle soit féconde en enfants ! *Sit fecunda in sobole !* » Cette fécondité est à la fois très noble et très désirable, puisque, en multipliant les créatures de Dieu, elle multiplie sa gloire extérieure. Donner à Dieu de nouvelles âmes, accroître le nombre des esprits qui le connaîtront, des cœurs qui l'aimeront, des volontés qui le serviront, des lèvres qui le chanteront, et pour tout dire, des élus qui le loueront durant l'éternité, quelle belle mission (2) ! mais aussi quelle mission difficile ! Pour la remplir c'est peu d'enfanter les corps à la vie naturelle, il faut surtout enfanter les

(1) *Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus tuæ, filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. Ps. cxxvii, 3.*

(2) C'est à ce point de vue tout surnaturel que se plaçait encore le jeune Tobie, en épousant sa cousine Sara. Qu'on relise sa belle prière : « Seigneur, tu sais que ce n'est point par passion que je prends ma sœur pour épouse, mais dans le seul espoir d'une postérité dans laquelle ton nom soit béni dans les siècles des siècles. — *Domine, tu scis quia non luxuriæ causa accipio sororem meam conjugem, sed sola posteritatis dilectione in qua benedicatur nomen tuum in sæcula sæculorum.* » *Tob., vii, 9.*

Nous aimons à citer ce beau livre de Tobie. Il contient en effet, sur la vie conjugale, sur la préparation qu'il y faut apporter, sur le but qu'il y faut poursuivre, sur les devoirs qu'il y faut remplir, sur les vertus qu'il y faut pratiquer, des pages délicieuses, très élevées de pensée, très fraîches d'expression. On dirait le code religieux des époux encadré dans une idylle. Nous voudrions voir ce livre dans toutes les familles chrétiennes.

âmes à la vie divine ; il faut les *élever*, dans toute la force du mot, les élever jusqu'à Dieu.

Nulle œuvre n'est plus laborieuse ; nulle n'exige plus d'abnégation et de dévouement, plus de force et de bonté : il y faut, avec le secours divin, toute l'autorité du père, toute la tendresse de la mère, et l'exemple de tous deux. Cette œuvre, en effet, embrasse un champ immense qui va, pour ainsi dire, de la terre au ciel, comprenant les soucis de la vie présente et ceux de la vie future, depuis les humbles soins corporels jusqu'aux plus hautes sollicitudes morales, jusqu'à l'avenir éternel. Elever l'enfant, c'est le prendre petit sur la terre pour le faire monter peu à peu jusqu'au ciel ; c'est développer son corps dans la pureté et la tempérance, son esprit dans la lumière et la foi, sa conscience dans la droiture et la délicatesse, son cœur dans la générosité et la charité, son caractère dans la rectitude et la force, son âme dans la grâce et la vertu, tout son être dans la sainteté ; c'est diriger chacune de ses facultés naissantes vers cette divine Lumière qui s'appelle Jésus-Christ, comme « ces fleurs embaumées de senteurs matinales, qui, sitôt que le soleil paraît à l'horizon, tournent vers lui leur tête toute fraîche encore des rosées de l'aurore (1). » Élever l'enfant, c'est lui assurer non seulement une situation dans ce monde, mais une place dans l'autre ; c'est faire de lui un homme, sans doute,

(1) L'abbé LAPLACE, *Une vocation*, chap. 17.

mais plus qu'un homme, c'est en faire un chrétien dans le temps, un élu dans l'éternité; en un mot, c'est le former en Dieu et former Dieu en lui. Non moins que le prêtre, le père et la mère ont donc charge d'âmes. Au sortir du baptême, l'enfant leur est confié comme un calice consacré qu'ils ont non seulement à préserver de toute souillure, mais à remplir encore, à l'instar de la coupe eucharistique, du sang de Jésus, de la divine liqueur du sacrifice. Saint Thomas a dit de ces jeunes âmes « qu'elles sont des vases très purs dans lesquels Dieu se plaît à verser le baume de la grâce, et qu'elles sont naturellement douées de virginité, d'innocence et d'humilité (1). »

Telle est l'œuvre de l'éducation. Quand on songe qu'elle doit s'accomplir à l'encontre de la concupiscence native, de l'orgueil et de la colère, de la sensualité et de la paresse, de la curiosité et de la légèreté, sans parler des obstacles extérieurs, mauvais conseils et mauvais exemples, mauvais livres et mauvais maîtres, on reste effrayé du dévouement qu'elle réclame, et l'on sent qu'à ceux dont le courage va jusqu'au bout est réservée une splendide récompense.

Un maître en cette matière, Mgr Dupanloup, a dit : « Les lois de l'éducation sont les lois mêmes de la vie et de l'Évangile. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'elles sont

(1) Deus balsamum gratiæ suæ libenter ponere vult in vase in quo immunditia nunquam fuit. Habent pueri virtutes naturales, scilicet virginitatem, innocentiam, humilitatem. — *De erudit. Princip.*, lib. v, cap. vi.

les lois du sacrifice ? Oui, cette œuvre de vie est une œuvre d'immolation ; elle ne s'opère dans l'enfant que par une certaine mort dans les parents, par cette mort à eux-mêmes, toujours difficile, mais toujours glorieuse, qui s'appelle renoncement, dévouement et amour. C'est le même mystère que nous rencontrons partout. L'épi n'est plein que si le grain dont il est engendré se consume à le faire vivre ; sans doute, il y faut encore le soleil et la rosée, mais avant tout il y faut la mort. Que le père et la mère s'oublient, qu'ils se donnent, qu'ils travaillent, qu'ils souffrent, qu'ils luttent : peines, travaux, sueurs et larmes seront bénis, car la grâce du ciel se plaît à les féconder.

Dieu, en effet, prend part au labeur. Il a mis dans le cœur du père et de la mère une puissance naturelle d'abord, puis une grâce divine, proportionnées à la tâche qui leur est confiée. La puissance dure d'ordinaire autant que la vie et s'épuise rarement par l'usage : un père, une mère qui n'aiment pas ou qui n'aiment plus leurs enfants, cela ne se voit presque jamais. Mais trop souvent la grâce les trouve infidèles, et leur amour, sans ressort surnaturel, au lieu de monter jusqu'à Dieu, fin dernière de toute créature, s'arrête à l'enfant comme à son terme. C'est le premier écueil de l'éducation contemporaine. L'ordre de la charité y est interverti : on aime l'enfant pour lui et non pour Dieu ; on s'incline vers ce petit être comme vers une divinité, alors qu'il faudrait l'élever vers le seul Être souverain. On se donne à lui, au lieu de se donner et

de le donner au Maître. Ainsi faiblit l'idée chrétienne, et avec elle la grande éducation.

Sans parler des malheureux qui, de parti pris et par haine de sectaires, tuent la foi dans l'âme de leurs enfants, où sont les pères et les mères dont cette âme est le *premier* souci ? Presque tous s'occupent fiévreusement des intérêts temporels : santé, parure, fortune, instruction humaine, situation extérieure, ils ne négligent rien ; mais là s'arrête leur sollicitude, comme si tout finissait avec la vie présente. D'autres, sans doute, font place à l'élément chrétien, mais une place insuffisante, parce qu'elle est temporaire et accessoire. L'enseignement religieux prend fin vers la première communion, juste au moment où il pourrait être le mieux compris ; et déjà, avant cette époque, il cède trop souvent le pas à tous les autres, même à celui des arts d'agrément. Cependant, il en est des familles comme des âmes : si la religion n'y occupe pas la première place, elle n'en occupe aucune. Où elle n'est pas reine, elle n'est rien. Or, elle cesse d'être reine dès qu'elle cesse de gouverner, dès que, reléguée parmi les choses secondaires, elle n'exerce plus d'influence ni sur les pensées, ni sur les affections, ni sur les actes, ni sur les épreuves de la vie.

Il est donc fort restreint le nombre des parents en qui le sens chrétien est assez développé pour leur faire redire du fond du cœur la parole de la reine Blanche : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que souillé d'un seul péché mortel. » Et pour

tant cette parole, qui semble héroïque, n'est que l'expression rigoureusement suffisante de la foi.

Ce premier écueil confine à un second : la faiblesse des parents ; et, quand on va au fond de cette faiblesse, on y découvre un égoïsme très subtil et plein d'embûches : ils s'aiment eux-mêmes dans leurs rejets. De là vient que, lorsqu'il faudrait être ferme, on est mou, que lorsqu'il faudrait redresser la jeune plante qui penche à terre, on la laisse flotter à tous les vents au risque de la briser, ou traîner sur le sol au risque de la souiller. On prévient les désirs de cet être à peine né, on satisfait ses caprices, on adule ses grâces, on a pour ses défauts naissants des complaisances immorales : ce n'est plus une créature de Dieu qu'on veut rendre belle, c'est un objet charmant dont on veut jouir. L'amour devient idolâtrie, mais attendez un peu : pour être châtiée, l'idolâtrie n'aura besoin que de l'idole qui, tout à l'heure, sera le moins commode des dieux, le plus insupportable des tyrans.

Nous ne voulons pas refaire ici le portrait de l'enfant gâté : on le trouve partout. Mais autrefois on en parlait comme d'une exception ; aujourd'hui, c'est la règle. Les défaillances de l'autorité familiale se multiplient, l'idée même de hiérarchie semble menacée, tant les chefs sont apathiques au commandement et faciles à la soumission. Un des signes, entre beaucoup d'autres, de cette déplorable faiblesse, n'est-il pas dans l'absence de toute punition corporelle ? Sans

doute cette sorte de correction ne doit être ni la seule, ni même la principale : elle doit varier avec l'âge et le caractère, se renfermer, comme les autres et plus que les autres, dans les bornes de la justice et de la modération, être un acte de fermeté et non un accès de colère ; mais circonscrite dans ces limites, outre qu'elle est toujours la marque extérieure de la correction morale, elle en est encore très souvent le complément indispensable, surtout dans le premier âge où, le cœur et la raison n'étant que peu développés, le corps reste la partie la plus sensible de l'être.

Or, la verge, tant de fois recommandée par l'Esprit-Saint, est aujourd'hui un instrument introuvable dans les maisons ; nous ne parlons pas des écoles où le maître ne peut toucher l'élève du bout des doigts sans être menacé des tribunaux. Éducation rachitique ! éducation abaissée à laquelle nous opposerons toujours l'enseignement divin :

« Celui qui ménage la verge n'aime pas son fils ; celui qui le chérit le corrige constamment (1). »

« Frappe-le de la verge et tu sauveras son âme de l'enfer (2). »

« Celui qui aime son fils le châtie assidûment, afin de s'en réjouir à son dernier jour (3). »

(1) Qui parcit virgæ odit filium suum ; qui autem diligit illum instanter erudit PROV., XIII, 24.

(2) Tu virga percuties eum, et animam ejus de inferno liberabis. PROV., XXIII, 14.

(3) Qui diligit filium suum, assiduat illi flagella, ut lætetur in novissimo suo. ECCL., XXX, 14.

« Fais plier la tête de ton fils pendant qu'il est jeune, et frappe-lui les côtes pendant qu'il est enfant, de peur qu'il ne devienne opiniâtre, ne t'obéisse plus et ne soit la douleur de ton âme (1). »

Jamais cette dernière menace s'est-elle mieux réalisée qu'en nos jours ? Autant l'enfant a été choyé, autant le jeune homme se fait revêche.

A mesure qu'il grandit, le respect de l'autorité paternelle va s'affaiblissant dans son cœur, parce que cette autorité n'a su ni se respecter elle-même, ni

(1) *Curva cervicem ejus in juventute, et tunde latera ejus dum infans est, ne forte induret, et non credat tibi, et erit tibi dolor animæ. ECCL. I., xxx, 1.*

La pratique des peuples est d'accord avec l'Écriture. La correction corporelle a toujours été en usage dans l'éducation des enfants, même chez les anciens. Horace décerne l'épithète de *plagossus* à son maître Orbilius. (Ep., lib. II, — I. 71.) — Prudence, saint Augustin et, plus près de nous, saint François de Sales, rappellent des souvenirs analogues. On connaît la piquante lettre de Henri IV à la gouvernante des enfants de France : « Madame de Monglat, je me plains de vous, de ce que vous ne m'aves pas mandés que vous aviés fouetté mon fils ; car je veulx et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniastre ou quelque chose de mal, saichant bien par moi-même qu'il n'y a rien au monde qui lui face plus de profit que cela ; ce que je recognois par expérience m'avoir profité. Car estant de son âge, j'ay esté fort fouetté. C'est pourquoy je veulx que vous le faciés et que vous lui faciés entendre. A Dieu, Madame de Monglat, ce xiiij. novembre, à Fontainebleau. » (Lettres missives de Henri IV publiées par M. BERGER DE XIVREY, t. VII ; *Collection des documents inédits de l'Histoire de France.*) — Aujourd'hui, l'enfant de la rue ne peut plus être traité comme le fils des rois.

Autre détail curieux : dans l'inventaire de la maison de campagne que possédaient à Saint-Ouen le père et la mère de Molière, on trouve « six boules de buis pour amuser les enfants et un paquet de verges pour les corriger. » (Gustave LARROUMET, *La Comédie de Molière*, chap. II.)

s'imposer, alors qu'il en était temps. Plus vite encore disparaît ce mélange de déférence et de tendresse dont se compose le culte intime et doux auquel on a donné le beau nom de piété filiale. Hélas ! on s'imaginait gagner l'amour à force de gâteries, mais la gâterie ne développe que l'égoïsme, et l'égoïsme est un sauvageon dont tous les fruits sont amers. Aussi, la vieillesse des parents moissonne-t-elle en longues douleurs les tristes semences de leurs fautes. Ils n'ont pas élevé leurs enfants pour Dieu, ils en pâtissent les premiers, et l'expiation commence dès ce monde. Ce qu'ils ont injustement ravi au Père céleste leur est dénié avec la même injustice et, suivant le mot d'Isaïe, ils sont confondus par les idoles auxquelles ils ont sacrifié (1).

Le respect, la vénération devaient être l'auréole de leurs cheveux blancs : ils ne recueillent que mépris, et l'on entend sur leurs lèvres la plainte entendue par le Prophète : « J'ai nourri des enfants jusqu'à l'âge d'homme, mais eux, ils m'ont méprisé (2). »

Une délicate tendresse devait rejouer leurs derniers jours : ils sont délaissés.

Le secours devait être assuré à leurs pas chancelants : ils sont rebutés.

Leur présence même est à charge, et — chose monstrueuse mais trop certaine — leur mort, loin d'être

(1) Confundentur enim ab idolis quibus sacrificaverunt. Is. .1, 19.

(2) Filios enutrivi et exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Is., 1, 2.

pleurée, est accueillie avec un ignoble soulagement, après avoir été attendue avec une impatience qui n'a pas toujours pris la peine de se voiler.

Qu'on ne dise pas que c'est là un tableau d'imagination : les faits protestent que c'est une scène de tous les jours. L'histoire et l'expérience se chargent de confirmer l'adage de l'Écriture devenu adage populaire : L'homme est puni par où il pêche (1). » Nulle part peut-être sa réalisation n'est plus frappante que dans la famille.

Les époux ont-ils amoindri la place de Dieu à leur foyer ? La place de l'amour, de la vertu et du bonheur s'y amoindrit d'autant.

Ont-ils déserté le premier de leurs devoirs et profané les sources de la vie ? Leur rare progéniture sera enlevée avant le temps, ou ne leur sera laissée que pour un deuil pire que celui du sépulcre.

Enfin, ont-ils oublié Dieu dans l'éducation de leurs enfants, ces enfants les oublieront un jour et les trai-

(1) *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur. SAP., XI, 17. — Illis qui in vita sua insensate et injuste vixerunt, per hæc quæ coluerunt dedisti summa tormenta. Ibid., XI, 23. — Cf. EZECH., II, 4, 8, 9.*

— « Dieu est juste, et c'est une des lois de sa justice publiée dans le livre de la Sagesse et justifiée par toute sa conduite sur les impies, que quiconque pêche contre lui soit puni par les choses qui l'ont fait pécher. Il a fait la créature raisonnable de telle sorte que, se cherchant elle-même, elle serait elle-même sa peine et trouverait son supplice où elle a trouvé la cause de son erreur. L'homme étant devenu pécheur en se cherchant soi-même, est devenu malheureux en se trouvant. » BOSSUET, *Traité de la Concupiscence*, ch. XI.

teront comme des morts, même avant le tombeau : *oblivioni datus sum, tanquam mortuus a corde* (1)!

V

Toutefois, il est au sein des familles de plus pures douleurs, des douleurs où le caractère de punition fait place à celui d'épreuve.

Depuis le Calvaire, nous l'avons répété maintes fois, rien de bon ne se fonde ici-bas sans le sacrifice, c'est-à-dire sans une participation au sacrifice de Jésus. C'est pourquoi Dieu envoie aux plus saintes familles une part de sa croix, en y ajoutant, d'ailleurs, une part égale de sa grâce. Il atteint les unes dans leurs intérêts terrestres, comme pour aviver leur foi en sa providence, leur faire désirer davantage les biens éternels, et les leur faire conquérir plus sûrement. Il en frappe d'autres à l'endroit le plus sensible du cœur : c'est le père ou la mère qui disparaissent ; c'est l'épouse jeune encore enlevée à l'époux, ou l'époux à l'épouse : les êtres les plus chers manquent brusquement et laissent un vide qui ne se comblera pas. D'autres fois, c'est la mort d'un enfant : Dieu se fait sa part dans le groupe aimé, il en cueille les prémices et s'y choisit des anges. Au ciel la joie est grande, sur la terre l'Eglise chante

(1) Ps. xxx, 13.

son *Laudate*, mais quel deuil près du berceau vide ! Les yeux sont en larmes, les cœurs ont des gémissements, et souvent les pauvres Rachels resteront inconsolées.

Il est un autre appel d'en haut, l'appel mystérieux qui se fait entendre à l'oreille de l'enfant et qui, tout à coup, vient ravir au foyer, pour le donner au cloître, le jeune homme avec les promesses de son avenir, la jeune fille avec la grâce de ses vingt ans et le charme de ses vertus ? Faut-il en parler ici ? Est-ce donc là un sacrifice ? N'est-ce pas plutôt un bonheur ?... C'est l'un et l'autre. Le bonheur est d'offrir au Christ les plus belles fleurs de la famille, le sacrifice est de se priver de leur doux éclat et de leur intime parfum. L'âme est heureuse, le cœur est déchiré. A la lumière de la foi, le père et la mère bénissent Dieu de ses adorables préférences ; leurs yeux n'en versent pas moins des larmes, lorsqu'ils voient s'enfuir, et pour toujours, les êtres aimés, les êtres aimables et purs dont la seule présence ensoleillait leur vie. Quant à ceux qui partent, certes ils souffrent aussi, et vivement, Dieu n'ayant pas coutume de faire ses choix parmi les cœurs insensibles ; ils connaissent toutes les délicatesses de l'affection ; ils aiment toutes les joies qu'ils abandonnent : cependant, ne les plaignons pas trop, ils ont en réserve d'ineffables compensations.

La douleur sans compensation, ah ! ce n'est point celle qui naît d'une vocation sainte ; c'est bien plutôt celle qui va blesser jusqu'à l'intime, non seulement le

cœur humain dans ses tendresses, mais la partie divine de l'âme dans ses immortels espoirs. C'est la douleur des parents chrétiens qui, malgré leurs efforts et leurs prières, voient s'éloigner de Dieu l'âme de leur enfant. Blessure inguérissable! Douleur sans mesure, la plus grande des douleurs terrestres! La mort naturelle n'est rien en face de cette mort qui peut devenir éternelle. Entre l'une et l'autre il y a l'abîme qui sépare le ciel de l'enfer. Quel supplice, quelle torture de voir l'être le plus aimé sur le chemin de la perdition! Oh! alors, ce n'est plus le cœur seul, c'est l'âme entière qui se brise : le sang et les larmes s'en échappent par toutes les fêlures avec un immense sanglot, semblable au cri dont parle Job : *Anima vulneratorum clamavit* (1)!... Ce fut l'angoisse de Monique; mais, on le sait, de cette angoisse jaillirent plus abondants ses pleurs, ses prières et ses pénitences.

Combien de mères, hélas! se peuvent comparer à cette mère, quand elles regardent leurs fils! Mais, qu'elles nous permettent de le leur demander, toutes pourraient-elles soutenir la comparaison quand elles en viennent à se considérer elles-mêmes? En est-il beaucoup, même parmi les meilleures, qui, sans blesser la vérité, pourraient se rendre le témoignage d'avoir eu, avant l'épreuve, la même prévoyance inquiète, et d'avoir, après la chute, la même sollicitude agissante, la même supplication persévérante, les

(1) « L'âme des blessés a crié! » JOB, XXIV, 12.

mêmes larmes navrées mais non pas désespérées? C'est peut-être parce que de telles conditions se rencontrent rarement, que rarement aussi se rencontrent les ineffables joies du retour, et qu'aujourd'hui, parmi tant d'Augustins de Carthage et de Rome, il s'en trouve si peu de Milan, de Cassiacum et d'Hippone !

Résumons-nous. Dans la famille comme partout, l'égoïsme est l'ennemi, le sacrifice l'auxiliaire. Que ce sacrifice s'appelle unité et indissolubilité, fidélité, support, respect, amour, patience, courage, fermeté,... il est toujours le même principe sous des formes différentes : principe vivifiant qui, en extirpant l'égoïsme soit des relations conjugales, soit de l'éducation des enfants, fait les familles fortes, les familles unies, les familles heureuses, mais surtout les familles saintes.





CHAPITRE XX

LE SACRIFICE ET LA SOCIÉTÉ

I



AUCUNE question n'est aussi brûlante, à l'heure actuelle, que la question sociale. Du domaine des idées elle est descendue rapidement dans l'arène des passions ; du livre elle a passé dans les journaux et les clubs, et bientôt peut-être se discutera-t-elle dans la rue, non plus avec les syllogismes de la raison ou les sophismes de la haine, mais avec les balles de l'émeute. C'est qu'il ne s'agit point là d'une question platonique, abandonnée aux spéculations des savants ou aux rêves des artistes ; il s'agit d'une question vitale qui touche aux intérêts les plus graves ; et le débat n'est aujourd'hui si violent que parce qu'il y a désordre, et par là même souffrance, dans le corps social. Les

membres qui le composent, au lieu de se prêter le mutuel concours sans lequel aucun corps ne peut vivre, s'insurgent les uns contre les autres. Comme dans la fable, les mains, les bras, les jambes ne veulent plus servir l'estomac ni se soumettre à la tête. Entre gouvernants et gouvernés, entre propriétaires et prolétaires, entre patrons et ouvriers, entre riches et pauvres, le conflit s'accuse chaque jour davantage et provoque une irritation qui, sourde d'abord et voilée, tend à devenir tout à fait aiguë.

Qu'y a-t-il donc au fond de ces antagonismes ? Il y a un effroyable déchaînement d'égoïsme, provoqué par la disparition progressive du sacrifice chrétien et surtout de la charité qui en est la forme la plus parfaite. Or, sans la charité, sans les dévouements qu'elle inspire, aucune société n'est possible. La justice sans doute a son rôle nécessaire dans les relations publiques : elle met chaque homme et chaque chose à son rang, elle établit et protège tous les droits, et, pour parler avec saint François de Sales, « elle est le lien du monde, la paix des nations, le soutien de la patrie, la sauvegarde du peuple, la force d'un pays, la protection du faible (1). » — Mais isolée, réduite à ses seules forces, elle demeure impuissante et finit même par disparaître. Les engrenages d'une machine ont beau

(1) Discours par lequel le jeune François de Sales remerciait le sénat de Savoie de l'avoir reçu dans l'ordre des avocats (24 novembre 1592). Voir HAMON, *Vie de saint François de Sales*, livre I, chap. v.

Être *justes*, si l'huile n'adoucit leurs mouvements ils grinceront toujours, et souvent se briseront. Les pierres d'un édifice ont beau être à la place déterminée par l'architecte, tant que le ciment ne les relie pas, elles ne forment qu'une juxtaposition de matériaux sans cohésion et à la merci d'un coup de vent. L'huile de la machine sociale, le ciment de l'édifice social, c'est la charité. Mais ces liens d'affection mutuelle et de mutuel secours sans lesquels les hommes ne seront toujours que des individus isolés, ces liens se sont rompus sous les efforts de l'impiété ; car ayant été formés ou du moins grandement fortifiés par la foi, ils ne pouvaient que se relâcher et se briser sous les coups de l'indifférence religieuse et de l'incrédulité. Une diminution de vertu vient toujours d'une diminution de vérité, et si la charité se refroidit, c'est que la foi s'éteint. Les hommes ne s'aiment plus parce qu'ils ne connaissent plus Jésus-Christ ; ils ne veulent plus s'aider, parce que, en dépit de toutes les déclarations officielles, ils ne voient plus en eux de véritables frères, des êtres de même origine, de même rédemption, de même destinée, faits pour vivre ensemble ici-bas et pour se soutenir sur le chemin du ciel. L'égoïsme a gagné tout le terrain perdu par la charité, et la charité a perdu le même terrain que la foi. Telle est la grande cause de la crise que nous traversons ; on peut lui trouver d'autres motifs secondaires, la raison première est là.

On nous objectera sans doute que l'égoïsme n'est

pas nouveau dans le monde. C'est vrai. Il a même été, pendant de longs siècles, sous la forme monstrueuse de l'esclavage, la base principale de la société païenne, de cette société où la jouissance exclusive des uns s'alimentait à la misère des autres. Mais, Dieu merci, nous ne sommes plus sous le régime du paganisme, ou du moins si nous y retournons, c'est après en avoir été délivrés par le Christ et après avoir connu la liberté de la Rédemption. De là vient que, dans les sociétés chrétiennes, l'égoïsme ne peut plus atteindre un certain niveau sans engendrer aussitôt de graves malaises et de sérieuses perturbations. Jetées dans le moule du sacrifice, elles ne le brisent jamais sans ressentir la douleur d'une déchirure, la souffrance d'une plaie.

De droit divin, le Christ est le roi des nations comme il est le roi des individus (1) ; il est le Législateur des peuples comme des hommes, et son Évangile est le code de la vie publique comme celui de la vie privée ; mais il ne gouverne toujours que par le sceptre de sa croix. Partout où son règne est reconnu, l'égoïsme est sinon détruit, du moins considérablement diminué, et le sacrifice s'insinue dans toutes les

(1) Ego constitutus sum rex ab eo... Postula a me et dabo tibi gentes. Ps. 11, 6 et 8.

Sa royauté est, avec sa divinité, le seul de ses attributs que Jésus-Christ ait affirmé durant sa passion. Pilate l'interroge « Tu es donc roi ? » Jésus répond : « Tu l'as dit, je suis roi. » JOAN., XVIII, 37.

parties du corps social sous cette forme achevée dont nous venons de parler : la charité.

C'est là, du reste, ce que proclame tout l'enseignement social de Jésus-Christ.

Il dit aux princes : L'autorité dont vous êtes les dépositaires ne vous appartient pas en propre, elle vient de Dieu (1) ; elle ne vous est point conférée pour votre bien personnel, mais pour le bien public ; elle ne doit donc pas s'exercer à votre profit, mais au profit de tous.

Il dit aux peuples : C'est moi qui commande par les rois de la terre ; respectez-les comme mes représentants, et, tant qu'ils n'ordonnent rien de manifestement injuste, obéissez-leur, non point comme des esclaves et par crainte du glaive, mais noblement, par conscience et par devoir (2).

Il dit aux riches : Usez de vos richesses avec modération pour vous, avec générosité pour les pauvres.

Et aux pauvres : Soyez mes imitateurs dans vos privations et vos travaux ; j'ai travaillé et souffert avant vous, plus que vous et pour vous. Chaque effort dans la patience vous sera compté par le Père qui est dans les cieux.

Enfin et surtout, il dit à tous : La vie présente a

(1) Non est enim potestas nisi a Deo. ROM., XIII, 1.

(2) Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt. — Subditi estote non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam. ROM., XIII, 2 et 5

une sanction inéluctable dans une autre vie sans fin, où l'ordre parfait sera rétabli et où chacun recevra selon ses œuvres.

En un mot, il déclare la guerre à l'égoïsme personnel, à la préoccupation exclusive des plaisirs et des intérêts privés, pour assurer, par de mutuelles concessions, le bien de tous et les intérêts généraux du corps social. C'est le précepte de l'amour et la loi du sacrifice appliqués aux nations (1).

Avec de tels principes, une société est nécessairement dans l'ordre. Elle peut avoir encore quelques écarts transitoires, parce que l'homme n'est jamais impeccable, mais elle porte en elle le remède à ses maux. Seule, une société composée exclusivement de saints serait une société du ciel. Malheureusement, c'est là un idéal qui risque fort de ne se réaliser jamais ; non pas que le christianisme n'ait en lui une vertu assez puissante pour amener l'humanité entière à la sainteté ; — n'a-t-il pas toujours le sang du Christ et le souffle de l'Esprit ? — mais l'abus de la liberté humaine laisse forcément aux passions leur part d'empire. Cette part, du moins, sera d'autant plus restreinte que le règne social de Jésus-Christ aura plus d'extension.

(1) Lire, sur cette grave question de l'origine et de la nature du pouvoir, l'Encyclique *Diuturnum*, du 29 juin 1881, et l'Encyclique *Immortale Dei*, du 1^{er} novembre 1885.

Nous ne sommes ici que l'écho affaibli de cette magistrale doctrine.

II

L'hérésie de notre temps est la négation de ce règne. De tous côtés retentit le cri de la parabole évangélique : « *Nolumus hunc regnare super nos!* Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous (1) ! » Non seulement les lois ne se font plus ni en son nom ni d'après son Évangile, elles se font contre lui. Il est l'ennemi, et la guerre lui est déclarée de tous les côtés à la fois, sur le terrain des doctrines et sur celui de l'action.

En faisant découler l'autorité du seul vrai Maître, Jésus-Christ la relevait aux yeux des peuples et la divinisait en quelque sorte ; il lui donnait dans le *droit divin* (2) sa seule base inébranlable. Car, par lui-même, nul homme n'a le droit de commander aux autres : ce droit n'appartient qu'à Dieu, et si les

(1) Luc., xix, 14.

(2) Par ce mot de *droit divin* dont on a tant abusé, la doctrine catholique entend simplement que le pouvoir civil émane de Dieu, comme de la source de tout droit. Dieu, en effet, ayant voulu la société, a voulu, par là même, la souveraineté qui en est inséparable. Ceci n'enlève pas au peuple le droit de choisir la forme du gouvernement et le dépositaire du pouvoir. Ce droit, le peuple l'exerce dans les conditions établies ou traditionnelles qui varient avec les temps et les lieux ; mais il a l'obligation d'en respecter l'effet, car l'ayant exercé au nom de Dieu, il ne lui est pas permis de renverser ce qu'il a légitimement établi.

hommes l'exercent, ce ne peut être que par délégation (1).

La Révolution prend le contre-pied de cet enseignement. Pour elle, Dieu n'existe pas ; l'homme, indépendant de tout être supérieur, est son seul maître, et l'autorité sociale réside exclusivement dans la volonté de la foule (2) : d'où cette monstrueuse conséquence, condamnée par le *Syllabus* (3) et par la raison : que le peuple, ou simplement la majorité du peuple, fait le

(1) Quand le peuple a choisi le dépositaire du pouvoir, Dieu communique la souveraineté à l'élu. La lui communique-t-il immédiatement, ou médiatement par le peuple en qui il l'a déposée dès l'origine ? La question est débattue, mais les plus grands théologiens sont partisans de la délégation médiate. — Lire sur ces délicates questions un ouvrage très clair et très substantiel intitulé : *L'Eglise et l'Etat, ou les deux puissances, leur origine, leurs rapports, leurs droits et leurs limites*, par le chanoine Ferd.-J. MOULARD, professeur à l'Université de Louvain, 1879.

(2) Sans doute, le suffrage n'est pas en soi une chose condamnable, et s'il ne peut créer le pouvoir, il peut du moins, dans certaines circonstances, être pour le peuple un moyen légitime de désigner le dépositaire de la puissance publique. Toutefois, aucun homme sensé ne saurait approuver le suffrage universel tel que nous le voyons pratiqué en France : suffrage aveugle et inepte qui ne tient compte ni de la capacité, ni de la propriété, ni de la famille, et qui sacrifie au nombre brutal toutes les forces vives de la nation. Un tel mode de gouvernement, fondé sur cette double erreur que toutes les intelligences sont égales et que chacun a les mêmes intérêts à défendre, livre forcément le pouvoir aux moins intelligents qui sont et seront toujours la majorité, ou aux plus violents qui auront abusé de l'inintelligence des foules. De là d'inévitables catastrophes.

(3) La proposition LX^e du *Syllabus* condamne la doctrine qui affirme que « l'autorité n'est pas autre chose que le nombre et la somme des forces matérielles : *Auctoritas nihil aliud est nisi numerus et materialium virium summa.* »

droit et le défait selon ses caprices, que le nombre est la règle souveraine du bien et du mal, de la justice et de la conscience au point que toute révolte faite en son nom est par là même légitime. C'est la ruine de tous les principes sociaux, la ruine de l'ordre, de la stabilité, de la propriété, de la liberté; en un mot, c'est le règne exclusif de la force, ou, comme on l'a dit, *la force primant le droit*.

D'autre part, en montrant dans celui qui commande le représentant de Dieu, Jésus-Christ ennoblissait l'obéissance. La révolution la ravale et la détruit en ne laissant voir que l'homme dans le chef qui gouverne. On ne tarde pas à braver le pouvoir qui n'a rien de divin : c'est la ruine du respect et de l'autorité.

Enfin, Jésus-Christ unissait le riche et le pauvre par la compassion de celui-ci, la résignation laborieuse de celui-là, et les saintes espérances de tous deux. « Ni l'un ni l'autre, en effet, ne sont nés pour les biens changeants d'ici-bas, mais pour le ciel, où l'un doit arriver par la patience, l'autre par la libéralité (1). » La Révolution les rend ennemis irréconciliables par ses doctrines matérialistes qui tuent la générosité de l'un en même temps qu'elles aiguillonnent l'avidité de l'autre : c'est la ruine de l'amour et de la fraternité.

(1) *Cumque neuter sit ad hæc commutabilia bona natus, alter patientia, alteri liberalitate in cœlum esse veniendum. — Encyclique Auspicato de S. S. Léon XIII, à l'occasion du Centenaire de saint François d'Assise, 17 septembre 1882.*

Ainsi donc, ce que Jésus-Christ enseigne, la Révolution le nie ; ce qu'il ordonne, elle le défend ; ce qu'il défend, elle l'ordonne. Où il dit oui, elle dit non : c'est la raison en révolte contre Dieu, c'est l'erreur usurpant les droits de la vérité.

Mais quoi ! cette haine du Christ a-t-elle donc fait grandir l'amour et la paix dans le cœur des hommes ? Donne-t-elle aux nations plus de gloire, aux peuples plus de bonheur et de liberté ? Inspire-t-elle aux diverses classes sociales plus d'union ? Il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder. Alors, la plainte du captif israélite monte aux lèvres, et l'on se prend à dire avec lui : « Parce que nous n'avons pas obéi aux préceptes du Seigneur, nous sommes livrés au pillage, à la servitude et à la mort, et nous servons de fable et de risée à toutes les nations (1). » Jamais l'honneur national n'a été plus humilié, jamais le despotisme et l'anarchie n'ont eu plus d'audace, la souffrance et la haine plus d'acuité. Quelque chose de dur et d'ineffablement triste pèse sur les hommes. Le laboureur lui-même n'a plus, dans les champs, ses gais refrains d'autrefois ; l'ouvrier est sombre, quand il n'est pas haineux ; le riche est inquiet. « Le monde, disait le prince de Liechtenstein, est assombri par la présence d'une an-

(1) Quoniam non obedivimus præceptis tuis, ideo traditi sumus in direptionem, et captivitatem, et mortem, et in fabulam, et in improperium omnibus nationibus. Tob., III, 4. — Cf. DANIEL, III, 37-38.

goisse incessante. Depuis qu'il écarte la loi divine, la loi humaine n'est plus que le vouloir des forts, le mal que sa violation par les faibles, et le bien que l'art par lequel les habiles parviennent à l'é luder. Et pendant que le plus grand nombre des hommes, dévoré par le besoin, épaisé par l'excès du travail, et privé des espérances éternelles, est torturé à la vue des jouissances hors de sa portée, le petit nombre, consterné, voyant la haine s'asseoir à sa table comme un spectre et l'attendre à sa porte comme un bourreau, parce qu'il se trouve seul en possession des biens, vit dans la pensée continuelle de se les voir ravir. Les hommes se sont créé un véritable enfer en ce monde (1). » On croirait entendre Isale : « La terre est infectée par ceux qui l'habitent, parce qu'ils ont violé les lois, changé le droit et rompu l'alliance éternelle (2). »

Et en effet, l'égoïsme coule à pleins bord en haut et en bas. En haut, il s'appelle le despotisme : c'est l'égoïsme assouvi, hautain, violent, tyrannique, sans entrailles. Nous le voyons à l'œuvre. Ah ! on ne veut plus du Christ pour roi : la vengeance du Christ est facile ; il n'a qu'à laisser agir ceux qui l'ont chassé et qui le remplacent. Comme au temps des prévarications d'Israël, « on a donné à l'insensé le nom de

(1) *Discours sur la question sociale*, au Congrès des catholiques autrichiens, à Vienne ; 3 mai 1877.

(2) Et terra infecta est ab habitatoribus suis, quia transgressi sunt leges, mutaverunt jus, dissipaverunt fœdus sempiternum. Is., xxiv, 5.

prince et au trompeur le titre de grand (1); » mais « quand les impies gouvernent, le peuple gémit (2). » Quels soucis du peuple ont-ils donc, ces « maîtres sans Dieu (3) ? » Le peuple ? ils l'adulent un jour, afin d'accaparer par lui pouvoir et richesse, ils l'égarent par de misérables sophismes et de ridicules promesses ; puis, quand une fois ils sont parvenus, quel dédain pour les petits, quel oubli des faibles et des malheureux ! Sans doute, ils continuent à parler de liberté, mais ils asservissent ; à parler d'égalité, mais ils dominant et tyrannisent ; à parler de fraternité, mais ont-ils jamais, *de leurs deniers*, soulagé une misère, créé un hospice, fondé un hôpital, un ouvroir, un asile ? Ils n'ont su que détruire les anciennes institutions si douces aux pauvres, ou s'emparer des œuvres de la charité catholique, en exclure l'Eglise qui les avait inspirées, et les laisser périlcliter entre leurs mains. On dira qu'ils ont multiplié les écoles ; oui,

(1) Non vocabitur ultra is qui insipiens est princeps, neque fraudulentus appellabitur major. Is., xxxii, 5.

(2) Cum impii sumpserint principatum, gemet populus. PROV., xxx, 2.

(3) C'est encore un mot d'Isaïe : « Seigneur notre Dieu, *des maîtres sans vous* nous ont possédés ! *Domine Deus noster, possederunt nos domini absque te.* » Is., xxvi, 13.

Quand on lit dans les Prophètes l'action de Dieu sur les peuples, la cause, la nature et l'étendue des châtiments qu'il leur inflige, on est frappé de la ressemblance de ces antiques tableaux avec les scènes qui se passent sous nos yeux, et l'on serait tenté de faire un chapitre entier de citations. Les voies de la providence ne changent pas, et les mêmes causes amènent toujours les mêmes effets.

en vérité, ils les ont multipliées à foison, mais chacun sait dans quel but, dans quel esprit, et surtout avec quelles ressources.

Pendant ce temps, le peuple souffre, et sa souffrance s'accroît de toutes les chimères dont on l'abuse et de toutes les espérances dont on le frustre.

Certes, s'il est une doctrine que l'Évangile rappelle incessamment aux hommes, c'est bien qu'ils sont des êtres déchus, puis rachetés, mais toujours enclins au mal ; qu'en conséquence, ils doivent coopérer à leur rédemption par des sacrifices personnels, et à leur bonheur futur par des efforts présents. La Révolution renverse tout cet ordre de vérités : elle nie la chute, le Calvaire et le Ciel, et c'est uniquement sur la terre qu'elle prétend établir le bonheur d'une humanité qu'elle regarde comme parfaite. Avec un de ses apôtres, elle nargue « la vieille chanson des renoncements, ce dodo des cieux avec lequel on endort, quand il pleure, le peuple, ce grand mioche, » et elle s'écrie avec le même utopiste : « O mes amis, je veux vous composer une chanson nouvelle, une chanson meilleure : nous voulons sur la terre rétablir le royaume des cieux (1) ! » C'est bien ! mais comme il se trouve que, malgré tous les rêves, la vieille chanson est la seule vraie, comme elle demeure le seul cantique des divines réalités et des fortes vertus, le

(1) Henri HEINE, *Germania*.

seul refrain des saintes consolations, qu'arrive-t-il ? Que le royaume des cieux qu'on devait ramener ici-bas, reste là-haut, et que le peuple, en perdant tout espoir pour l'avenir, recueille moins de bonheur que jamais dans le présent.

Pas n'est besoin d'être grand philosophe pour déduire la conséquence de pareilles doctrines. La négation du ciel change complètement l'axe du bonheur ; ou plutôt c'est le pôle même de la vie qui se déplace, selon qu'elle doit finir à la mort ou se prolonger éternellement. La voie se modifie avec le but, et la question de nos fins dernières n'est plus seulement une question théologique, mais une question morale, politique et sociale. S'il n'y a rien après la mort, si tout s'engloutit dans la tombe, si le bien et le mal n'ont d'autre sanction que celle de la justice humaine, il ne reste qu'un seul but raisonnable à poursuivre : le bonheur immédiat, le bonheur terrestre, et tous les moyens pour l'atteindre deviennent légitimes.

Eh quoi ! être éphémère, je n'ai que quelques années à vivre ; nul espoir au delà ; mes jours sont enfermés dans ce cercle à la fois si dur et si étroit, et je me condamnerais à les passer dans les fatigues du travail et les privations de la pauvreté, alors qu'à ma porte un voisin regorge de richesses, sans avoir à subir ni le labeur du jour ni le souci du lendemain ! Ce serait folie. La sagesse est de jouir, et la logique de jouir envers et contre tous. Et comme la société, avec son organisme actuel, me barre le passage et

m'arrête sur le chemin de ces jouissances, le plus urgent de mes devoirs est de la renverser.

La conclusion découle des prémisses avec une rigueur impitoyable : nous défions qu'on y réponde en dehors de la foi. Sans doute, elle exprime l'égoïsme à sa plus haute puissance, l'égoïsme brutal des instincts déchaînés ; mais nous osons dire que, le matérialisme une fois admis, cet égoïsme devient légitime et s'impose, en quelque sorte, avec toute la force des aspirations infinies refoulées. « On nous parle de la vie future, s'écriait-on dans un congrès socialiste d'ouvriers, on nous parle du ciel ; la science a démontré que c'est une rêverie, un mensonge. Nous n'en voulons pas. Ce que nous demandons, c'est l'enfer, c'est le néant avec toutes les voluptés qui le précèdent (1). » Voilà le cri de fauve qui s'échappe du cœur de l'homme, quand tout espoir immortel lui a été ravi. Cri logique, encore une fois ! car si Dieu n'existe pas, s'il n'y a ni Calvaire ici-bas ni Ciel là-haut, si les peines de la vie, sans modèle et sans consolation, doivent rester sans récompense, qu'importent le bien et le mal, la vertu et le vice ? Y a-t-il même un bien et un mal ? Le plaisir seul existe, ou plutôt le plaisir seul est désirable : c'est toute la morale, comme c'est toute la vérité : *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur!* (2).

(1) D'après le *Bien public*, de Gand, 12 septembre 1877. — Cité par le chanoine F. DUILHÉ DE SAINT-PROJET : *Apologie scientifique de la foi chrétienne*.

(2) « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » I COR., xv, 32.

Dès lors, tout homme pauvre qui ne croit à rien est nécessairement révolutionnaire : *Increduli et subversores*, dit Ezéchiel (1). Comment ne le serait-il pas ? Comment ne chercherait-il pas à détruire ce qui existe, puisque ce qui existe lui refuse le seul bonheur que lui laisse le matérialisme, le bonheur de ce monde ? Ah ! le grand coupable, dans ces aberrations et ces violences, non, ce n'est pas le pauvre ouvrier trompé, aigri, saturé de mensonges et de misères, sans pain aujourd'hui, sans espoir pour demain. Le grand coupable, c'est le prétendu savant qui lui a dit : Il n'y a pas de Dieu ! C'est l'heureux de ce monde qui lui a dit : Il n'y a pas de ciel ! Ce sont les politiques rassasiés qui lui ont dit : Tu es ton seul maître, commande et jouis ! Voilà ceux sur qui retombe la terrible menace du Prophète : « Malheur à vous qui faites des lois iniques ! malheur à vous, écrivains qui écrivez l'iniquité pour opprimer les pauvres, et pour accabler les humbles de mon peuple ! (2). »

Car ces humbles et ces pauvres ne l'auront jamais, le bonheur terrestre si violemment poursuivi : ni socialisme, ni révolution, ni aucune force humaine ne le peuvent donner. On rêve de l'égalité des conditions comme d'une panacée : ce n'est qu'une folie. Outre

(1) EZÉCH., 11, 6.

(2) *Væ qui condunt leges iniquas, et scribentes injustitiam scripserunt, ut opprimerent in judicio pauperes, et vim facerent causæ humilium populi mei. Is., x, 1 et 2.*

que cette égalité n'est désirable pour personne, car elle conduirait à la misère universelle, elle est encore radicalement impossible, car elle est contre nature. Rien n'est au même niveau dans les œuvres de Dieu, et l'ordre n'a jamais consisté dans l'égalité des êtres, mais dans leur harmonie. L'univers visible se compose de montagnes et de plaines, de collines et de vallées; le brin d'herbe vit au pied du cèdre; les étoiles du firmament n'ont ni la même dimension ni le même éclat. L'homme lui-même suit nécessairement dans ses œuvres une loi identique : les pierres avec lesquelles il construit ne sont ni également belles, ni uniformément disposées; les unes plus grossières restent enfouies dans les murailles où leur utilité, pour être plus obscure, n'en est pas moins réelle; d'autres, taillées, polies, ciselées, brillent au dehors et demeurent en évidence. Ainsi en est-il de la société et des classes qui la composent. Il y a toujours eu et il y aura toujours des hommes supérieurs aux autres, et supérieurs non seulement de cette supériorité artificielle qui s'appelle la fortune et les honneurs, mais de cette supériorité intrinsèque qui a son siège dans les facultés de l'âme et dans la force du corps, dans l'intelligence, la volonté, la santé, le travail, la tempérance, l'économie, et qui conduit inévitablement à la supériorité extérieure. L'égalité est impossible (1). Au ciel même

(1) La dernière raison des inégalités sociales, dit l'Écriture, est la sagesse de Dieu : « C'est par la grandeur de sa sagesse que le Seigneur a distingué les hommes et a diversifié leurs voies :

elle n'existe pas, et l'Évangile déclare qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de Dieu : le bonheur y est parfait sans doute, mais dans une hiérarchie parfaite; pas un ange qui soit absolument semblable à un autre, pas un saint qui ait la même mesure de gloire et de félicité.

Tout cela est vrai, mais aux yeux de l'homme qui nie, qui souffre et qui hait, cette vérité a le sort des vérités de foi, elle est conspuée. Quand la doctrine fondamentale a été rejetée, toutes les autres périlclitent; quand l'édifice n'a plus de base, il croule. Or, la base des sociétés chrétiennes, nous ne saurions trop le redire, c'est Jésus-Christ avec son Évangile, avec son enseignement de justice et de charité, sa grâce présente et ses promesses éternelles. La négation de Jésus-Christ mène à toutes les autres, à la négation de l'ordre, de l'autorité, de la justice, de la propriété, de la liberté, de la famille, à la négation même de la patrie. Car, — remarquons-le en passant, — alors que, suivant un beau mot de saint Augustin, « l'amour pour la patrie éternelle rend le chrétien saintement passionné pour ce lambeau de terre sur lequel il flotte comme un vaisseau dans son pèlerinage à travers le temps (1), » le socialisme, au contraire, supprime radicalement l'idée de patrie et tue dans son germe le

In multitudine disciplinæ Dominus separavit eos et immutavit vias eorum. » ECCL1., XXXIII, 11.

(1) S. AUGUST. — Cité par Mgr PLANTIER, *Discours sur le patriotisme.*

sentiment du patriotisme : par doctrine et par tendance il est cosmopolite. Aussi bien la patrie est encore quelque chose de sacré, elle porte un caractère divin, elle confine de toute part à la religion; puis, elle garde des traditions qui vont à l'encontre des erreurs et des projets révolutionnaires, elle a un territoire qu'il faut défendre, des lois qu'il faut subir, des chefs auxquels il faut obéir, des tribunaux dont on relève; la patrie, c'est encore l'ordre, la justice, le devoir, le dévouement, c'est encore le sacrifice. Aussi la république universelle est-elle le rêve du socialisme. Que si jamais ce rêve se réalise, le monde périra sous la plus effroyable des oppressions.

III

En vérité, le mal est grand, et il s'alimente chaque jour aux sources les plus corrompues. L'intelligence du peuple, dépouillée de la force que lui donnait la foi, n'ayant en pâture que le poison quotidien d'un journalisme haineux et ignorant, va s'affaiblissant chaque jour. Comme au temps du Psalmiste, « les vérités ont perdu leur grandeur pour les fils des hommes, et chacun ne parle que de choses vaines (1). » Il n'est pas d'insanités qui ne trouvent aussitôt des

(1) *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum : vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum. Ps. xi, 2 et 3.*

croyants et des apôtres ; le proverbial bon sens populaire sombre, lui aussi, dans le naufrage des croyances, et la fougue des passions n'a même plus ce frein pour la contenir. Un tel état ne saurait se prolonger sans amener en Europe une crise violente, que tout d'ailleurs semble annoncer.

Cette crise sera-t-elle mortelle, ou en sortira-t-il quelque germe de rénovation ? C'est le secret de Dieu. Malgré tout, nous sommes de ceux qui espèrent. Dans les tombeaux des catacombes, les premiers chrétiens plaçaient une lampe, symbole de résurrection. Au sein de notre société, cette lampe n'est pas complètement éteinte. Elle brûle au moins d'une manière latente, comme ce feu de l'autel, caché autrefois dans un puits par les prêtres juifs : quand on alla le chercher, on ne trouva d'abord que de la boue, mais cette fange ne fut pas plus tôt jetée sur l'autel du sacrifice qu'un grand feu s'alluma (1). L'autel du sacrifice, voilà donc, pour les peuples comme pour les individus, le lieu des résurrections. C'est dire que si nous espérons, notre pouvoir est exclusivement d'ordre divin : les moyens naturels nous paraissent absolument insuffisants.

Sans être indifférent à telle ou telle forme de gouvernement, nous sommes persuadé que le principe du salut n'est point là. Les gouvernements ne sont toujours qu'une forme, et leur action n'agit guère qu'à la

(1) II MACHAB., 1, 19-22.

surface. Or, le mal est au fond ; il est dans l'esprit et le cœur des gouvernés, dans les erreurs et les passions, dans l'incrédulité et dans la haine, il est dans l'égoïsme. Voilà ce qu'il faut réformer avant tout, et Dieu seul peut atteindre à de telles profondeurs et guérir de telles plaies. Si jamais la société doit revenir à des jours meilleurs, ce ne sera qu'en revenant à Celui « en qui tout subsiste (1) », en revenant à sa doctrine et à sa loi, résumées toutes deux dans la doctrine et dans la loi du sacrifice.

L'Apocalypse parle d'un arbre dont les feuilles guérissent les nations (2) : ce ne peut être que l'arbre de la Croix. La société ne se décompose en effet et ne périlite que parce qu'elle a horreur de la Croix, parce qu'elle se détourne du Crucifié, parce que l'idée du sacrifice l'épouvante, parce que, livrée à la recherche exclusive des jouissances matérielles et oubliant les espérances d'en haut, elle n'a plus le courage des austères devoirs. Pour ramener la santé dans ce corps malade, il faut y faire circuler de nouveau le sang du Calvaire et lui infuser par les sacrements la vie surnaturelle ; il faut lui rendre le noble repos du dimanche et l'union fraternelle de la prière publique, lui rendre aussi les saints relèvements de la pénitence, avec les forces et les joies eucharistiques. Voltaire a dit : « Les peuples qui se confessent sont faciles à

(1) *Omnia in ipso constant. COLOS., 1, 17.*

(2) *Et folia ligni ad sanitatem gentium. APOC., XXII, 2.*

gouverner. » Pour tomber d'une telle bouche, le mot n'en est pas moins exact. Un peuple qui se confesse et qui communie est un peuple où les coalitions de l'égoïsme font place aux harmonies du dévouement. Déjà Tertullien le remarquait : « Les chrétiens les plus complets sont aussi les citoyens les meilleurs. »

Une simple réflexion fera toucher du doigt cette vérité.

La société a le devoir de protéger à la fois les intérêts matériels, les intérêts moraux et les intérêts spirituels de ses membres ; or, la raison démontre et l'expérience prouve que les premiers ne sont garantis que par les seconds, et les seconds que par les troisièmes. En supprimant la religion, on supprime la vérité qui est la base de la morale, et par conséquent la morale elle-même ; et en supprimant la morale, on prépare tous les désastres matériels et toutes les catastrophes financières. C'est pourquoi, dans une société irréligieuse, les progrès matériels ne sont qu'un vernis : à peine dissimulent-ils le mal, ils ne le réparent point. Pour les sociétés comme pour les individus, la seule règle de prospérité est donc le mot de l'Évangile : « Cherchez *premièrement* le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît (1). » Que si, au contraire, on cherche avant

(1) Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. MATTH., VI, 33.

On nous objectera sans doute la prospérité matérielle de certains peuples qui semblent pourtant beaucoup moins chercher le royaume de Dieu que *le reste*. L'objection a frappé plus d'un

tout *le reste*, c'est-à-dire les jouissances de ce monde et les biens terrestres, à plus forte raison si on ne cherche qu'eux, on ne les obtiendra même pas ; et de plus, on perdra le royaume de Dieu et les biens éternels. On se ruine dans le temps, avant de se ruiner pour l'éternité. Aussi peut-on dire qu'il n'y a de vrais conservateurs que ceux qui veulent tout d'abord conserver Dieu, Jésus-Christ et l'Évangile. C'est ce qu'enseigne saint Augustin : « Si, au mépris des biens supérieurs qui appartiennent à la céleste cité, l'on s'éprend des biens d'ici-bas jusqu'à les croire uniques, ou du moins jusqu'à les préférer aux plus excellents, la misère ou un surcroît de misère est inévitable (1). » Augmentez, au contraire, la somme des vertus et des renoncements, vous augmenterez par là même la somme de la prospérité. La justice sera plus complète, la liberté plus large, la propriété plus inviolable, la charité plus intense, la paix plus assurée, l'union plus constante : Cherchez *premièrement* le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît !

Tel est l'enseignement de la foi, tel est aussi celui de la raison et de l'expérience.

esprit et provoqué plus d'une réponse. Sans entrer dans le vif du débat, nous noterons simplement deux faits incontestés : 1° les peuples en question ne laissent pas de donner une assez grande place à la religion dans leurs lois ; 2° leur prospérité si vantée recouvre d'effrayantes misères, notamment la plaie immense et hideuse du paupérisme, fille de l'égoïsme et de l'immoralité.

(1) *De Civitate Dei*, lib. XV, cap. 17.

En Europe, des hommes éminents ont consacré leur vie à l'étude de cette grave question : partis de points fort opposés, ils se sont tous rencontrés dans la solution catholique. On connaît la conclusion des immenses travaux de M. Le Play : « C'est que la religion est la première base de la prospérité et de la félicité des sociétés, que celles-ci ne vivent que par elle, et que sans elle elles meurent (1). » Joseph Droz et Frédéric Bastiat (2), MM. Ch. Perrin, de Ribbes, de Mun, Harmel, le P. Ludovic de Besse en France, — Mgr Haffner, le baron de Schorlemer-Alst, MM. Windhorst, Winterer et Hitzé en Allemagne, — le baron Vogelsang, le comte Blome, le prince de Liechtenstein en Autriche, — M. Decurtins en Suisse, et beaucoup d'autres ailleurs ne pensent pas différemment. Chacun peut préconiser tel ou tel moyen secondaire, relatif aux questions si complexes qui se rattachent au grand problème social, et qui touchent à l'économie politique : questions du travail, de la propriété et du crédit ; questions de la liberté et de la concurrence, du capital et du paupérisme, de la production et de la consommation, du libre échange et de la protection ; questions des rapports du patron et de l'ouvrier, de l'association, du patronage, de la corporation, de la mutualité, etc., — la religion reste le

(1) *La Foi et ses victoires*, par M. l'abbé BAUNARD ; t. II, page 358.

(2) Voir l'étude que leur a consacrée M. l'abbé BAUNARD dans l'ouvrage que nous venons de citer

moyen principal sans lequel les autres ne mènent à rien et demeurent frappés de stérilité.

IV

Or, la religion a sur la terre son expression la plus complète dans une société, et cette société réalise l'idéal social autant qu'il puisse être réalisé par les hommes : c'est l'Eglise.

Société parfaite et universelle, directement établie par Jésus-Christ, ayant pour but le royaume de Dieu et pour mission le salut des âmes, elle a pour moyens les vertus qu'elle produit par les sacrements. Née au Calvaire, elle en garde et elle en distribue le sang divin, prolongeant ainsi dans le monde la rédemption de Jésus. L'autel est son centre, la croix son symbole, le sacrifice sa vie. On pourrait la définir : *une société fondée sur la Croix par le Crucifié, pour conduire les hommes au ciel par le sacrifice.*

Nous lui aurions consacré dans ce livre un chapitre entier, si chaque page déjà ne nous eût parlé d'elle. Quelques mots suffiront à résumer et à compléter notre pensée.

L'Eglise, disons-nous, est une société essentiellement régie par le sacrifice. Qu'il s'agisse de sa doc-

trine, de ses lois, de sa hiérarchie, de ses œuvres, de son histoire, on trouve le sacrifice partout.

Que demande-t-elle de tous ses membres ? La foi et l'humilité, c'est-à-dire le sacrifice de l'esprit ; la charité et le dévouement, c'est-à-dire le sacrifice du cœur ; l'obéissance et le travail, c'est-à-dire le sacrifice de la volonté ; la pénitence et la mortification, c'est-à-dire le sacrifice des sens ; l'espérance et le détachement, c'est-à-dire le sacrifice des biens terrestres.

Son culte converge tout entier vers la croix et vers l'autel : c'est là qu'aboutissent ses hommages, ses louanges, ses supplications et ses prières.

Sa hiérarchie repose sur le même fondement. Son chef suprême, imitateur de Celui dont il tient la place (1), s'appelle le serviteur des serviteurs de Dieu ; chacun de ses évêques et de ses prêtres doit dépenser toutes ses forces au service des fidèles, *in obsequium plebis* (2), tandis que les fidèles adhèrent aux pasteurs par l'obéissance, et s'unissent entre eux par un amour sans cesse renouvelé dans la communion au même sacrifice.

Son histoire est toute pleine des œuvres de son dévouement, toute radieuse de l'héroïsme de ses apôtres, de ses martyrs et de ses vierges, tout embaumée des humbles vertus de ses membres. Sa trace est

(1) *In medio vestrum sum sicut qui ministrat. Luc., xxii, 27.*
— *Qui major est in vobis fiat sicut minor. Luc., xxii, 26.*

(2) *Pontifical*, Prières de l'ordination des prêtres. — Ceci rappelle l'ardente parole de saint Paul : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris. II Cor., xii, 15.*

marquée dans le monde par un long sillon de sang, de sueurs et de larmes.

Sans cesse attaquée, elle reste pourtant invincible, parce que jamais elle ne détache ses bras de la croix ni ses lèvres du calice. C'est là qu'elle puise son immortelle vie, là qu'elle apprend à souffrir sans colère, à lutter sans crainte, à triompher sans ivresse, à aimer sans défaillance.

Sûre de ne point mourir parce qu'elle a d'éternelles promesses, elle est encore, par les vérités qu'elle enseigne et par les vertus qu'elle engendre, un principe de vitalité pour toutes les sociétés humaines. En face du socialisme de plus en plus menaçant, elle demeure la seule force de résistance sérieuse, la seule force capable « de briser le frein de l'erreur dans la mâchoire des peuples (1). » Bon gré mal gré, les nations qui voudront ne pas mourir devront revenir à sa doctrine, à ses lois, à ses sacrements. Cette nécessité s'impose chaque jour davantage. Les intermédiaires tendent à disparaître; il ne reste plus en présence que la Révolution et l'Eglise, la négation de Jésus-Christ et son affirmation, l'erreur qui hait et la vérité qui aime, la fureur qui détruit et la force qui édifie, la secte de la mort et la société de la vie, et, pour tout dire d'un seul mot, l'égoïsme et le sacrifice. Le terrain de la lutte est clairement délimité, les camps sont tranchés : heureux les fils de l'Eglise !

(1) Frenum erroris quod erat in maxillis populorum. Is., xxx, 28.



CHAPITRE XXI

LE SACRIFICE ET LE BONHEUR



LA première page de ce livre, nous faisons remarquer que le mot de *sacrifice* était quelquefois employé comme synonyme de douleur. Ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici savent dans quelle mesure la synonymie est exacte.

Mais voici que, parvenu au terme de notre travail, nous associons deux mots et, par là même, deux idées qui semblent inconciliables : sacrifice et bonheur ! Serait-ce donc jeu d'esprit ? Serait-ce amour des contrastes ? Ni l'un ni l'autre, mais expression pure et simple de la vérité.

La prétendue opposition n'est, en effet, qu'à la surface : sous le vêtement des apparences, le sacrifice et le bonheur se donnent la main. Dès qu'on creuse les

deux idées, on découvre que leur alliance est non seulement possible, mais nécessaire, et que la félicité de l'homme a dans l'immolation son unique source et son unique mesure.

I

S'agit-il du bonheur éternel? La chose est de telle évidence qu'elle n'exige aucune preuve. Cohéritier du Christ, le chrétien ne va au ciel que par le Calvaire, et ne conquiert sa couronne que par la lutte. Pour ressusciter dans la gloire, il a fallu que notre Chef souffrît (1), il a fallu qu'il mourût : nous aussi, nous ne vivrons en lui que si nous mourons avec lui, *si commortui sumus, et convivemus* (2); nous ne régnerons dans les cieux que si nous souffrons sur la terre, *si sustinebimus, et conregnabimus* (3); enfin, nous n'aurons part au triomphe éternel que si nous avons d'abord part à la passion du temps, *si tamen compatimur ut et conglorificemur* (4). Mais telles sont les joies qui nous attendent, que toutes les douleurs de ce monde n'ont avec elles aucune proportion : *Existimo enim quod non*

(1) Oportebat Christum pati et resurgere a mortuis tertia die. LUC., XXIV, 46. — Cf. HEB., II, 9; — I PETR., I, 11.

(2) II TIM., II, 11.

(3) II TIM., II, 12.

(4) ROM., VIII, 17.

sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis (1).

Et c'est pourquoi « bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ; bienheureux les doux, car ils posséderont la terre des vivants ; bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ; bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ; bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ; bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. Ah ! bienheureux serez-vous, lorsqu'on vous maudira, qu'on vous persécutera et qu'on vous calomnierà à cause de moi : réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans les cieux (2). »

Quelle étroite union entre le sacrifice et le bonheur,

(1) ROM., VIII, 18.

(2) Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum ; beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram ; beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur ; beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur ; beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur ; beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt ; beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur ; beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos mentientes, propter me : gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis. MATTH., 5, 3-12.

entre l'immolation d'un jour et l'éternelle béatitude ! Aussi n'y a-t-il rien à ajouter à ces paroles du Maître. Tous ses disciples les ont enseignées au monde : le Nouveau Testament les redit à chaque page (1) ; les actes des martyrs, la vie des saints, les annales de l'Eglise, l'histoire des âmes, ne sont qu'un écho ininterrompu de cette octave des béatitudes, comme l'appelle Bossuet (2), et la terre n'est si pleine de gémissements, de pleurs et de sang, que parce que « le ciel souffre violence (3). »

II

Mais, pour recueillir quelque fruit de nos labeurs, faudra-t-il donc attendre le ciel ? Et dans la vie présente le sacrifice n'offre-t-il qu'amertume ? n'apporte-t-il aucune consolation ?

Certes, il en serait ainsi, que toute plainte devrait expirer sur nos lèvres : le regard fixé vers la patrie, nous devrions encore cheminer sans défaillance sur les routes de l'exil. Mais telle est la bonté de notre Dieu, qu'il a versé jusque dans ses remèdes une intime douceur.

(1) Outre les textes déjà cités, voir HEB., XII, 6 et 11 ; — I PETR., IV, 13 ; — JAC., I, 2, 3, 4 et 12.

(2) *Méditations*, x^e journée.

(3) Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. MATTH., XI, 12.

Il a fait l'âme humaine si noble que toute souffrance qui la purifie, tout effort qui l'élève la rend heureuse en la rendant meilleure. « Le bonheur, disait Joubert, est de sentir son âme bonne (1). » Et il ajoutait : « Il faut vivre irréprochable pour pouvoir vivre satisfait (2). » Voilà ce que chacun, une fois ou l'autre, a éprouvé au plus intime de son être. Chacun aussi a constaté qu'on ne vit pas irréprochable sans qu'il en coûte : la joie n'est au sommet que lorsque le sacrifice est à la base, et plus le sacrifice est complet, plus la joie est intense. « La mesure de vos consolations, ô mon Dieu, est celle même de nos douleurs (3)! » Dans les âmes comme dans les champs, les fleurs les plus belles puisent leur sève aux racines les plus amères.

C'est là une de ces vérités qui ont leur asile dans toutes les consciences et qu'on retrouve partout, jusque chez les païens, dans cette partie de leur âme que Tertullien appelait *naturellement chrétienne*. « La douleur même a ses joies », disait Ovide : *Sunt quoque gaudia luctus*. Sous la plume de l'exilé de Tomes, une telle parole ne manque pas de saveur. Du reste, avec Ovide nous pourrions citer Eschyle, Sophocle, Platon (4), Virgile, Sénèque et cent autres. Dieu n'a pas

(1) *Pensées*, titre v, xxx, p. 67.

(2) *Ibid.*, titre vi, p. 85.

(3) *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*. Ps. xciii, 19.

(4) Dans sa *République*, Platon prouve longuement que le plus vertueux des hommes est le plus heureux. Voir notamment le

voulu que le devoir, même naturel, que la vertu, même humaine, restassent sans récompense ici-bas, et de tout acte généreux il fait naître un contentement qui envahit l'âme entière et lui apporte un bien-être singulier. C'est une jouissance à part, noble, pure, délicate, toute intérieure, une sorte de jouissance esthétique, sœur de la beauté et fille de l'honneur.

Toutefois, il faut s'élever jusqu'à l'ordre surnaturel pour goûter dans leur plénitude les joies de l'immolation. « Je monterai au faite du palmier, dit l'Époux des Cantiques, et je saisirai ses fruits (1). » C'est au sommet de la vie chrétienne que se cueillent aussi les fruits les plus savoureux. A mesure que le sacrifice enlève l'âme aux plaisirs égoïstes, toujours superficiels, courts et mêlés, à « ces plaisirs de rien (2) » dont parle l'Écriture, il l'inonde de félicités supérieures. Avec l'ordre il lui donne la paix, et la paix ne tarde point à s'épanouir dans la joie. Lorsque sous le joug du Seigneur, chaque chose est à sa place, l'esprit dans la vérité, le cœur dans la charité, la volonté dans le devoir, les sens dans la soumission, l'âme éprouve aussitôt une impression toute céleste : impression de délivrance sans doute, car les chaînes odieuses sont

livre IX. — Dans le *Second Alcibiade*, il dit expressément : « Οι ἀγαθοὶ τῶν ἀνθρώπων εὐδαίμονες, οἱ κακοὶ ἄθλιοι ; les hommes bons sont heureux, les méchants sont infortunés »

(1) Ascendam in palmam et apprehendam fructus ejus. CANTIC., VII, 8.

(2) Qui lætamini in nihilo. AMOS, VI, 14.

brisées ; mais surtout impression d'amour, car les liens qui unissent à Jésus sont resserrés et affermis.

Il suffit, en effet, que le sacrifice soit la source in- tarissable de l'amour, pour qu'il soit celle du bonheur. Quand on aime, tous les labeurs deviennent doux et tous les fardeaux légers. C'est la belle pensée de saint Augustin : *Aut non laboratur, aut labor amatur* (1).

Les saints sont la preuve vivante de cette maxime. Certes, ils ont à lutter plus que personne, mais ils luttent pour Dieu, et, comme au temps des Machabées, leurs combats se livrent dans l'allégresse : *Præliabantur prælium Israël cum lætitia* (2). Plus que d'autres encore ils connaissent des jours arides et sombres, mais le soir n'est pas venu que déjà ils sont inondés de cette rosée de lumière dont parle le Prophète, *ros lucis, ros tuus* (3), et qui descend des hauteurs où habite la lumière éternelle. Quelquefois la désolation se fait plus intense et s'accroît de mille tentations. Dieu lui-même semble se retirer, et Jésus est invisible ; on dirait qu'entre l'âme et lui il y a une épaisse muraille. Mais voici que tout à coup, comme au cénacle, il entre « les portes étant fermées, » et sa première

(1) Citons le texte complet : « *Nulla modo enim sunt onerosi labores amantium, sed etiam ipsi delectant. Interest ergo quod ametur, nam in eo quod amatur aut non laboratur, aut labor amatur.* » *De bono viduitatis*, cap. XXI, n. 26.

Saint Bernard a dit dans le même sens : « *Ubi est amor, ibi non est labor, sed sapor.* »

(2) I MACH., III, 2.

(3) Is., XXVI, 19.

parole est encore celle d'autrefois : *Pax vobis* (1) ! Paix à vous ! et la paix rayonne dans l'âme entière.

En vérité, rien ne frappe davantage, dans la vie des Saints, que le contraste perpétuel entre leurs tribulations et leurs joies. Il est raconté de sainte Thérèse que chaque soir, après avoir visité les cellules des sœurs, elle rentrait dans la sienne où dormait son amie, Anne de Jésus, et qu'alors s'approchant d'elle pour la bénir, elle la couvrait *de croix et de caresses*. Ainsi fait le divin Maître pour ceux qu'il aime : il les couvre à la fois de croix et de caresses, de caresses qui sont des croix, de croix qui deviennent des caresses. Ce sont des peines sans intermittences et des jubilatons sans fin, des sanglots et des chants simultanés, avec cette particularité que la note joyeuse domine toujours ; car, en somme, la souffrance n'est guère qu'au dehors et à la surface, *quasi tristes*, le bonheur est au-dedans, *semper autem gaudentes* (2). La souffrance a un caractère transitoire, comme sa cause terrestre ; le bonheur a des racines et des rameaux immortels, parce qu'il est un fruit de l'Esprit-Saint : *Fructus Spiritus gaudium* (3).

Qu'on ouvre l'histoire !

Les apôtres sont-ils flagellés par les Juifs ? ils s'en vont heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour

(1) Venit Jesus, januis clausis, et stetit in medio, et dixit: Pax vobis! JOAN., XX, 26.

(2) II COR., VI, 10.

(3) GALAT., V., 22.

Jésus (1). Saint Paul surabonde de joie dans ses tribulations (2). Les martyrs, au milieu des supplices, ont des élans et des ravissements indicibles. Dès qu'on rencontre un Saint, on rencontre la béatitude dans le sacrifice. On n'a qu'à prêter l'oreille :

« Le bonheur de souffrir pour Dieu est le meilleur de tous (3). »

« Si servir Dieu, c'est régner, souffrir pour lui, c'est jouir (4). »

« Je ne suis jamais mieux que quand je ne suis guère bien (5). »

« La Croix sue le baume et transpire la douceur (6). »

Et ainsi de suite. C'est par milliers qu'il faut compter de telles paroles. Ne pouvant les citer toutes, citons du moins, pour terminer, cette fière réplique du plus humble des saints à quelqu'un qui s'avisait de plaindre son malheur : « Il n'y a de malheureux que ceux qui vont en enfer (7) ! »

(1) Et illi quidem ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habitus sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. ACT., v, 41.

(2) Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. II COR., vii, 4. — Cf. I, 5 ; VIII, 2 ; XII, 10, et I THESS., I, 6.

(3) Sainte THÉRÈSE. — Voir son *Histoire* d'après les Bollandistes, tome II, p. 217.

(4) Saint FRANÇOIS DE BORGIA, *La Très Sainte Ame de Jésus* chap. iv.

(5) Saint FRANÇOIS DE SALES. — Voir sa *Vie*, par M. HAMON.

(6) Vénérable CURÉ D'ARS. — Voir *Esprit du Curé d'Ars*, par l'abbé A. MONNIN, 3^e partie, ix.

(7) Saint BENOIT-JOSEPH LABRE. — Voir sa *Vie*, par M. Léon AUBINEAU.

Parole admirablement simple, admirablement lumineuse, et qui suffit à expliquer les joies du sacrifice. Oui, aller en enfer, c'est l'unique malheur, parce que c'est le malheur irréparable. En vain possède-t-on fortune, honneurs, plaisirs, santé, ces biens très insuffisants et très éphémères ne peuvent donner ni la paix (1) ni la joie à ceux que chaque minute rapproche des éternelles vengeances. « Il n'y a pas de paix pour l'impie, dit le Seigneur (2). » Cela est si vrai que, même lorsque la foi baisse et que le remords s'éteint, même quand un certain silence se fait dans l'âme coupable, la paix n'y entre pas ; car, qu'on le veuille ou non, le lendemain accourt, et le lendemain c'est la mort. Ah ! ils ont bien raison, le grand Apôtre et le grand Docteur, saint Paul et saint Augustin, quand ils proclament que de toutes les tribulations d'ici-bas, aucune ne surpasse celle d'une conscience chargée (3) !

Il est d'ailleurs une loi à laquelle nul n'échappe : de même que tout sacrifice engendre une sainte joie, de même tout égoïsme provoque une honteuse souffrance :

..... Medio de fonte leporum
Surgit amari quid (4) !

(1) Illam quam mundus dare non potest pacem. *Orat. commem. le pace.*

(2) Non est pax impii, dicit Dominus Deus. *Is., LVII, 21.*

(3) Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operans malum. *Rom., II, 9.* — Inter omnes tribulationes humanæ animæ, nulla est major tribulatio quam conscientia delictorum. *S. AUG., in Psalm. XLV, n. 3.*

(4) *LUCR., IV, 11, 29.*

Qu'est-ce que l'orgueil, l'ambition, l'impudicité, l'avarice, la colère, sinon des sources de douleurs, et de douleurs d'autant plus cuisantes qu'elles sont sans mérite, sans consolation et sans espoir? « L'homme, dit Bossuet, était devenu pécheur en se cherchant soi-même, il est devenu malheureux en se trouvant. Il ne lui est plus demeuré que ce qu'il peut avoir sans Dieu, c'est-à-dire l'erreur, le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colères, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui le troublent dans le bien particulier qu'il a préféré au bien général... Voilà ce que produit l'amour de nous-mêmes : voilà comment il fait d'abord notre péché et ensuite notre supplice (1). »

Ah ! qu'il vaut mieux prendre franchement la croix du Christ, et gravir avec elle le sentier du ciel ! Aller du côté de Dieu, vivre dans sa grâce et dans son amitié, c'est déjà le bonheur, non pas complet assurément, mais très réel et vivement senti. Un jour viendra, et il est proche, où ce bonheur aura sa pleine maturité au soleil éternel ; dès ici-bas, il est en germe dans toute abnégation volontaire, en croissance dans tout devoir accompli, et en floraison dans tout amour immolé. Dieu peut accumuler les épreuves : il ne frappe jamais ses serviteurs qu'avec la verge de Moïse,

(1) BOSSUET, *Traité de la concupiscence*, chap. ix.

cette verge sous les coups de laquelle jaillissent des eaux délicieuses.

Et c'est pourquoi, si accablés qu'ils soient, les saints ne sont jamais tristes, jamais du moins de cette tristesse humaine qui vient des blessures de l'amour-propre, et qui produit la mort (1). « Leur bouche, au contraire, est pleine de sourires, et leurs lèvres d'allégresse (2). »

Le péché seul les navre et les fait pleurer, parce que seul il crucifie leur amour.

III

Un des écrivains les plus délicats de notre temps, — un homme, hélas ! qui a lamentablement fini, et à qui le bonheur a manqué dans la mesure même où lui manquaient les espérances de la foi, — M. Prévost-Paradol a écrit sur la tristesse quelques pages exquises. Nous lui emprunterons une pensée très juste qui va droit à notre sujet.

« Nos tristesses, dit-il, sont du même ordre que nos désirs, puisque nos désirs déçus les composent, et nos désirs c'est nous-mêmes. Quelles sont donc les causes de notre tristesse ? Sont-elles nobles, élevées,

(1) *Sæculi autem tristitia mortem operatur.* II Cor., VII, 10.

(2) *Impletur risu os tuum, et labia tua júbilo.* Job, VIII, 21.

avouables ? ou égoïstes, misérables, bonnes à cacher loin de toute lumière?... Nous pouvons ainsi prendre notre mesure. Savoir au juste pourquoi l'on est triste, c'est être bien près de savoir ce qu'on vaut (1). »

Voilà qui dit bien la valeur des Saints, valeur toute divine, puisque la perte de Dieu peut seule les attrister. A nous de les suivre ; à nous de mettre nos âmes si haut que les orages de la terre ne puissent ni les atteindre ni les troubler.

S'il est un écueil dans la vie chrétienne et plus encore dans la vie pieuse, — écueil d'autant plus perfide qu'il se voile davantage sous de louables apparences, — c'est bien celui de la mauvaise tristesse et du sot découragement. Quand on va au fond de ces mélancolies abattues ou rêveuses, on ne trouve guère que de l'égoïsme. L'âme se replie sur soi et se regarde, au lieu de regarder Jésus ; elle s'occupe et s'inquiète de ses intérêts personnels plus que des intérêts de Dieu ; elle s'appuie sur les créatures et non sur la grâce, et comme elle ne rencontre guère dans les créatures et dans elle-même que misère et pauvreté, elle devient mécontente, morose, troublée, chagrine. Bientôt, elle trouve la piété trop difficile et commence à en abandonner les pratiques : c'est que, déjà, elle en a abandonné l'esprit.

Il faut combattre vigoureusement cette sotte et sté-

(1) PRÉVOST-PARADOL, *De la Tristesse*. — Ce petit traité, d'une vingtaine de pages, se trouve à la fin des *Études sur les moralistes français*.

rile tristesse ; elle est une tentation qui met l'âme en péril, et qui l'épuise sans profit.

Il y avait bien de la sagesse dans cette loi de l'ancienne Perse qui disait : « Le chagrin est un péché. » Tel que nous l'entendons ici, il est pour le moins une infirmité, « une maladie couarde qui moisit l'âme (1) ; » et l'on comprend que nos saints Livres le condamnent si souvent : « Les amertumes rendent les âmes débiles, et inhabiles au bien (2) ; » elles « en tuent un grand nombre et ne sont utiles à aucune (3). »

Pour s'en délivrer, qu'on ait recours d'abord à la prière, selon le conseil de saint Jacques : « Quelqu'un est-il triste ? qu'il prie ! (4). » Mais qu'on réagisse aussi par un dégagement plus complet de soi-même, par une fidélité plus vigilante à tous les devoirs, au besoin par quelque pénitence ou quelque immolation spéciale, en tout cas par un don et un abandon plus absolu au divin Maître (5). Alors tout redeviendra radieux, tout, jusqu'à la souffrance ; et l'âme ne tardera pas à se revêtir de cette « robe d'allégresse » dont le Seigneur récompense les martyrs (6). Aussi bien,

(1) CHARRON, *De la Sagesse*.

(2) Infirmata est in bonum quæ habitat in amaritudinibus. MICH., 1, 12.

(3) Multos enim occidit tristitia, et non est utilitas in illa. ECCL., XXX, 25.

(4) Tristatur aliquis vestrum ? oret. — JAC., V, 3.

(5) Il faut relire sur ce sujet le chapitre XII de la quatrième partie de *l'Introduction à la vie dévote*.

(6) Stola jucunditatis induit eum Dominus. — R., VI lect. ad *Matut. Commun. unius Martyris*.

« il y a une inévitable tendance à la joie dans tout ce qui appartient à Dieu (1). » On n'est triste que lorsqu'on veut jouir de soi; dès qu'on se renonce, la tristesse s'en va et fait place à la joie. La joie est le signe infailible d'une âme saine, et toute âme saine est bien près d'être une âme sainte.

Ce n'est donc pas seulement au terme qu'on recueillera le bonheur : il est déjà dans la marche. Saint Ambroise a un beau mot : « Marchons vers les sommets, car il fait bon monter! *Sit gressus ad superiora, quia melius est ascendere* (2)! » Oui, rien qu'à gravir, il y a jouissance. Sans doute, l'ascension est laborieuse, le soleil brûlant, le rocher dur, la pente abrupte... mais comme l'air est pur! comme l'horizon est vaste! comme le ciel est proche! Encore une fois *melius est ascendere!* Ceux qui descendent n'ont peut-être pas la fatigue (et encore, n'en ont-ils pas une pire?) mais sûrement, ils n'auront jamais les ravissements de la montagne.

Ah! qui nous donnera le bonheur? C'était le cri de David, c'est le cri de toutes les âmes. *Multi dicunt : quis ostendit nobis bona* (3)? Chaque génération répète, en passant, cette unique question qui domine et comprend toutes les autres, et elle attend la réponse avec angoisse. La réponse est toujours la même : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine, dedisti lætitiã in*

(1) P. FABER, *Bethléem*, VIII.

(2) EPISTOL., XXVIII, ad Irenæum, n. 8.

(3) PSALM. IV, 6 et 7.

corde meo. Le bonheur est en Dieu seul et ne vient que de lui ; il est la lumière de sa face se reflétant sur l'âme humaine. Et pour qu'aucun nuage ne voile cette lumière, pour qu'aucune ombre ne s'interpose entre le ciel et nous, il faut qu'incessamment un sacrifice de justice soit offert au Seigneur : *Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino*.

Accomplir la justice au prix de l'immolation, et conquérir la béatitude au prix de la justice, c'est toute la vie chrétienne.

C'est aussi, croyons-nous, tout l'enseignement de ce livre.

APPENDICE



LE SACRIFICE & LE BEAU

Les quatre chapitres que nous publions ici faisaient partie du second ouvrage que préparait M. Buathier, *Le Sacrifice et le Beau*. Ce sont les seuls qui aient reçu de l'illustre écrivain leur forme définitive. Les lecteurs qui voudront avoir une idée complète de l'ensemble de cet ouvrage qui promettait d'être digne du premier, feront très bien de lire la très intéressante *Vie de l'abbé Buathier*, par le chanoine Laplace, laquelle en donne de copieux extraits absolument inédits.

(Note de l'Éditeur.)



SACRIFICE & LE BEAU

I

QU'EST-CE que le beau ? De prime face, la question paraît si simple qu'elle ne semble guère dépasser l'intelligence d'un enfant. Elle est pourtant si difficile, si haute et si complexe que les plus grands génies ne l'ont pas épuisée. Peut-être, au paradis terrestre, Adam aurait-il pu nous répondre, alors que la sombre tache du péché ne s'était point encore étendue sur la création. Mais depuis, le voile d'abord si diaphane qui séparait l'homme de la Beauté incréée s'est tellement épaissi, qu'à peine percevons-nous quelque rayon de l'astre éternel. Du moins le souvenir des splendeurs primordiales ne s'est jamais effacé, et ce souvenir fait notre tourment.

Le beau ! Nous en avons tous, — à des degrés divers sans doute, mais sûrement à quelque degré, — nous en avons tous l'instinct, le sentiment, la passion, j'allais presque dire l'intuition. A force de le désirer, notre âme le pressent, le devine et ne cesse de le poursuivre sous les mille formes des œuvres créées. Plus d'une fois nous

avons cru le saisir, tant il caressait notre œil et faisait palpiter notre cœur... C'était quelque soleil couchant avec son ineffable mélancolie ; c'était le printemps avec sa jeunesse en fleur, *novitas florida mundi* (1) ; c'étaient les blanches gouttes de lumière semées au firmament ; c'était une page d'un livre, ou mieux encore quelque apparition humaine ; c'était un regard, un sourire, une mélodie, que sais-je ? Toujours est-il qu'au plus profond de notre être, à cette place intime où nous donnons rendez-vous à l'infini, une fibre était touchée et faisait courir le frisson dans nos veines : *Deus, ecce deus !* disions-nous, voilà le beau !

Le voilà, oui, mais entrevu plutôt que vu, rêvé plutôt que possédé. Le voilà, mais encore qu'est-il ? et qui donc l'analysera ? Ne serait-il qu'une convention ou une fantaisie ? Non, car ni les fantaisies ne durent, ni les conventions ne s'imposent. Mode et caprice, tout cela est changeant ; le beau reste immuable avec des lois fixes et absolues. Il est donc quelque chose de réel, mais quoi encore ?

« La splendeur du vrai », dit Platon (2). — « La splendeur du bien », ajoute saint Augustin (3). — « L'intégrité, l'harmonie et la splendeur de l'être », reprend saint Tho-

(1) LUCRÈCE, *De natura rerum*.

(2) Cette définition est universellement attribuée à Platon, et, sur la foi générale, nous la lui laissons ; mais nous avouons l'avoir cherchée en vain dans ses œuvres. Platon traite directement du beau dans *Phèdre* et dans le *Premier Hippias* ; il en traite indirectement dans un grand nombre de dialogues, notamment dans *Philèbe* et le *Banquet*. Nulle part nous n'avons trouvé de définition précise. Il faut convenir toutefois que la formule attribuée au grand philosophe rend assez exactement, sinon la lettre, du moins l'esprit de sa doctrine.

(3) *Splendor boni. Epist. 18.*

mas (1). Et pour citer un moderne : « L'épanouissement de l'être dans la lumière, l'harmonie, la grandeur et la bonté (2). »

Définitions diverses, mais dans chacune desquelles dominent deux idées fondamentales, l'idée d'*ordre*, et l'idée de *splendeur* ; de telle sorte qu'on les pourrait tout à la fois concilier et condenser, en disant que le beau est *l'éclat de l'ordre*, ou, si l'on préfère, *l'ordre revêtu de clarté*.

Par son sens général, le mot *ordre* comprend le *vrai* de Platon, le *bien* de saint Augustin, l'*intégrité* et l'*harmonie* de saint Thomas ; et en appuyant ainsi l'idée du beau sur la vérité et sur la vertu, il lui donne une base inébranlable, large et puissante comme la nature humaine. Car, sans se confondre jamais, les différentes facultés de l'âme ne vont point l'une sans l'autre, et le beau n'est le beau que parce qu'il est l'épanouissement et, pour ainsi dire, l'efflorescence du vrai et du bien. Le vrai est la racine, le bien et la tige, le beau est la fleur. Hélas ! que de racines mortes, et que de tiges qui ne savent pas fleurir !

Cependant, de l'aveu de tous, cette efflorescence est la condition nécessaire, la caractéristique du beau. L'*ordre* seul ne suffit point, il faut l'*éclat*. Distinct de l'*ordre*, l'*éclat* ne saurait en être séparé, pas plus que la flamme ne peut être séparée du feu dont elle est le rayonnement.

(1) Ad pulchritudinem tria requiruntur ; primo quidem integritas sive perfectio, (quæ enim diminuta sunt, hoc ipso turpia sunt) ; et debita proportio sive consonantia, et iterum claritas. — *Sum. theol.*, pars I, quæst. xxxix, art. viii, ad concl.

(2) LACORDAIRE, *Conférence de Toulouse*, 5^e Confér.

Tel feu brûle sans flamme, mais aucune flamme ne brille sans feu : tel ordre existe sans éclat, aucun éclat ne resplendit sans ordre.

Voici un homme dont l'intelligence est établie dans le vrai, dont la volonté est fixée dans le bien ; il est dans l'ordre et déjà sur le chemin du beau. Toutefois il ne parviendra au beau lui-même que si son esprit et son cœur, sortant des régions moyennes et se rapprochant des sommets, se pénètrent d'une intensité de lumière et de chaleur qui les fasse resplendir.

D'où il résulte que, dans son état présent, l'âme humaine ne s'élève à la beauté que par une ascension laborieuse vers les hauteurs du vrai et du bien, vers les splendeurs de l'ordre. C'est dire qu'elle n'est belle que par le sacrifice.

On peut vérifier cette doctrine même dans l'ordre purement naturel. « Les belles choses sont difficiles », disait déjà la sagesse antique (1).

Et notre de Bonald n'a été que l'écho de cet adage, quand il a écrit : « Le beau en tout est toujours sévère. » L'esprit humain n'arrive à la beauté intellectuelle que par l'effort de la pensée, les durs labeurs et les longues veilles : demandez aux vieux savants ce que leur a coûté leur couronne de laurier ! Le cœur et la volonté ne parviennent à la beauté morale que par les douloureux oublis du renoncement et les nobles souffrances du dévouement : qui donc est monté sans peine sur le piédestal de l'hé-

(1) Proverbe grec cité par Platon dans le *Premier Hippias*.

roïsme ? Aussi les anciens, dont quelques-uns ont eu le sens esthétique si affiné, ont-ils, eux aussi, cherché le beau sur les cimes du sacrifice. Ils ont compris que, non seulement l'air y est plus pur, la lumière plus limpide, l'horizon plus vaste, mais que les cieux y sont plus proches et l'infini plus familier : témoins leur Psyché, leur Prométhée, leur Œdipe, leur Antigone, leur Iphigénie, toutes leurs grandes créations

Quant à nous, nous voulons regarder plus haut encore. Nous ne saurions oublier que l'homme a été créé pour l'état surnaturel, et que dans les veines de son âme doit circuler un sang divin. Depuis le péché, il ne peut donc atteindre à sa vraie *splendeur* sans entrer dans l'*ordre* de la rédemption, sans se laisser pénétrer des saintes énergies de la grâce. Aussi négligerons-nous volontairement ici, comme incomplète et mutilée, la beauté purement profane, y compris la beauté purement humaine. Non pas que nous la méprisions : même dans son infirmité, elle demeure une marque de notre noblesse originelle, une expression digne de respect du besoin d'infini qui est en nous ; mais ce qu'elle a de douloureusement inachevé l'empêchera toujours de nous séduire tout à fait.

C'est pourquoi, envisageant l'âme immortelle dans toute son ampleur, avec les dons supérieurs que le Christ lui offre, et la glorieuse destinée qu'il lui prépare, nous disons que le sacrifice chrétien est la condition indispensable de sa beauté.

Oui, depuis que l'homme, par sa révolte, s'est éloigné de l'éternelle Beauté dont il a défiguré en lui l'image visible,

il n'a plus, pour se rapprocher de Dieu, d'autre chemin que celui de l'immolation. Il n'en a plus d'autre surtout depuis le Calvaire. Jésus-Christ ayant choisi la douleur et la mort pour relever toutes les ruines, pour restaurer, embellir et illuminer l'âme humaine, le sacrifice devient pour chacun de nous l'agent exclusif de toute beauté.

Les âmes ne participent donc à l'infinie beauté que dans la mesure où, participant à la rédemption, elles deviennent semblables au Rédempteur, et par lui, semblables à Dieu. La plus belle, c'est la plus sainte. La plus sainte, c'est la plus sacrifiée.

Il est trois moyens divinement institués pour nous embellir : la pénitence, la prière et les sacrements. Tous trois ont avec le Calvaire de mystérieuses relations et des liens indissolubles. Qui dira bien ce qu'ils ont engendré de splendeurs surnaturelles, — l'un nous dégageant du mal et de nous-mêmes, l'autre nous élevant jusqu'à Dieu, le troisième faisant descendre Dieu jusqu'à nous et jusqu'en nous, tous trois opérant la jonction et l'union des âmes avec l'auteur et le consommateur de la vie ?

L'histoire de la pénitence, de la prière et des sacrements, mais c'est l'histoire même des saints ; et l'histoire des saints est la plus magnifique épopée qu'on puisse jamais écrire. Vous aimez le merveilleux : cette épopée n'est que merveilles ! Vous aimez la variété dans l'unité : nulle part elle n'est plus accentuée. Vous aimez les actions d'éclat et les grands coups d'épée : où trouverez-vous des luttes pareilles ? luttes contre l'ennemi officiel, le *mauvais* ; luttes contre le monde, fils du *mauvais* ;

luttés contre le péché, œuvre du *mauvais*. O sainte hagiographie chrétienne, que vous êtes radieuse ! et comme vous nous consolez du reste de l'histoire !...

Nous avons parlé du péché. Voilà le grand destructeur de la beauté, comme le grand adversaire du sacrifice. Egoïsme actif, il enlaidit tout ce qu'il touche. Le beau est composé d'harmonie et de clarté, le péché n'est que désordre et ténèbres. Sans doute, nous ne connaissons bien que plus tard toute sa laideur intrinsèque ; mais les déguisements dont il la couvre ici-bas ne sont pas tellement habiles que nous ne puissions en entrevoir quelque chose.

Dès qu'une âme s'éloigne du centre divin pour se replier sur elle-même et se faire son propre centre, elle devient au moins vulgaire, vulgaire de pensées, de désirs, d'aspirations, d'actions. Rien d'élevé dans son esprit, rien de généreux dans son cœur, rien de grand dans ses projets, en un mot rien qui rayonne et resplendisse dans son être. Ses facultés, privées de leurs ailes, se traînent vers les jouissances inférieures, captives des passions ou des appétits. Selon les circonstances, vous la trouverez étroite, dure, hautaine, haineuse, rapace, voluptueuse, violente, hypocrite, jamais désintéressée, simple et pure, jamais belle. Prenez un orgueilleux, un impudique, un avare, un lâche,..... la première impression que vous ressentirez à leur contact sera une impression de laideur : ils repoussent.

Au contraire, voici un homme humble, doux, chaste, vaillant, qui s'oublie pour servir Dieu, qui se renonce

pour servir le prochain, qui combat en lui tous les germes d'abaissement, qui se garde vierge par amour, qui donne sa vie pour sa foi ; voici un saint, voici un martyr ; n'est-il pas vrai que son front se couronne peu à peu d'une auréole céleste ?

Il est des noms dont le seul souvenir fait tressaillir l'âme, comme une apparition de beauté. Pensez à saint Paul, le docteur tout illuminé des clartés du Christ, le prisonnier tout glorieux de ses chaînes, le père tout plein de virile tendresse, qui crie à ses chers Corinthiens : « Non, vous n'êtes pas à l'étroit dans notre cœur (1) ! » Pensez à sainte Agnès, la virginale enfant tellement éprise de l'Époux céleste qu'elle ne rêve que de Lui et que devant ses bourreaux, elle ne célèbre que Lui. « Quand je l'aime, je suis chaste ; quand je le touche, je suis pure ; quand je le reçois, je suis vierge ! » Pensez à François d'Assise prêchant aux oiseaux de l'Ombrie et épousant « la veuve du Christ », la sainte Pauvreté. Pensez à Thérèse dont les extases et les ardeurs n'ont d'égal que le bon sens. Pensez à Jeanne d'Arc, à notre Jeanne d'Arc d'Orléans, de Reims, de Rouen... Et dites si le souvenir de ces merveilleuses créatures n'est pas un parfum qui embaume ?

Et maintenant, si vous le pouvez, revenez au péché et aux esclaves du péché, à Judas le traître, à Pilate le faible, à Tibère l'infâme, à Néron la brute, ou même simplement à cette foule niaisement indifférente qui ne veut pas sortir de la matière, et dites encore quelle est votre impression.

(1) Non augustiamini in nobis ! II COR., VI, 12.

Quel contraste ! Alors que, dans le pécheur, tout est dissonance, le saint fait régner l'harmonie en tout son être. L'intelligence se fixe dans la vérité par la foi, le cœur dans la charité par le dévouement, la volonté dans le devoir par la règle, le corps dans la pureté par la pénitence, toute l'âme dans la grâce par la prière et les sacrements ; et un moment vient où de cette harmonie chaque jour grandissante, où de cet *ordre* de plus en plus parfait, jaillit la *splendeur*. Regardez ! C'est la beauté qui rayonne !

Comme toute lumière, elle rayonne au delà de son foyer. De l'âme, elle irradie à travers le corps, se reflète sur le visage et lui imprime peu à peu cette empreinte spirituelle qui constitue la physionomie. Il s'en faut en effet que la physionomie soit uniquement la résultante des lignes et des couleurs ; elle est encore, elle est surtout ce je ne sais quoi d'immatériel et de plastique qu'on appelle expression.

Or l'expression a sa source au fond de l'âme dont elle est le signe sensible et presque le sacrement. C'est l'âme transpirant au dehors et formant le corps à son image. De là vient qu'elle apparaît tantôt dure comme l'égoïsme ou repoussante comme le vice ; tantôt attrayante comme la bonté, vive comme l'intelligence, limpide comme la pureté, recueillie comme la prière, ardente comme l'amour, austère comme la pénitence, intrépide comme le courage, noble comme l'héroïsme, céleste comme la sainteté, toujours à l'image de l'âme. Que si, chez plusieurs, elle est nulle ou presque nulle, c'est que nombre d'âmes, hélas ! sont endormies et sans vigueur, banales et sans caractère, im-

puissantes à **communiquer** à la face humaine une forme quelconque : âmes sans figure, elles ne façonnent que des figures sans âme.

Les traits physiques n'exercent donc sur la physionomie qu'une influence très secondaire. A l'expression revient, et de beaucoup, le rôle principal. Cela est si vrai que tel visage, même avec des lignes correctes, reste vulgaire, atone ou stupide, tandis que tel autre, avec des lignes irrégulières, est accentué, vivant et beau.

Avez-vous vu, au Louvre, ce tableau de Murillo, qu'on appelle *la cuisine des Anges* ? Le frère cuisinier d'un monastère, au moment de préparer le repas de la communauté, est brusquement ravi en extase. Pendant qu'il est absorbé par les visions du Ciel, les anges viennent prendre sa place et remplir à l'envi ses humbles fonctions. Au fond, par une porte, entre le supérieur émerveillé de ce qui se passe. Tout est exquis dans cette toile : les anges ont une grâce et un charme sans pareil, au milieu des assiettes et des légumes ; l'attitude du supérieur indique un singulier mélange d'étonnement, d'admiration et de reconnaissance ; mais où le peintre s'est surpassé, où il a fait preuve de maître, c'est dans la physionomie de l'extatique. Nulle part nous n'avons vu exprimés à ce degré l'influence de la grâce sur l'âme, et le reflet de l'âme sur le corps. Regardez ce visage : les contours en sont durs, incorrects, grossiers, presque laids : c'est bien là un pauvre cuisinier. Mais regardez encore : quelle flamme dans les yeux, quelle sainte aspiration sur les lèvres entr'ouvertes, quelle vie supérieure dans toute la physionomie ! Vraiment cet homme

n'est plus de la terre, il voit Dieu, Dieu lui parle. Il est transfiguré, et la difformité naturelle du visage s'enfuit et disparaît dans la splendeur divine. Voilà le beau !

Mais que parlons-nous de peinture ? Chacun n'a-t-il pas eu sous les yeux, une fois ou l'autre, quelque preuve vivante de notre thèse ? On en cite souvent un exemple remarquable et qui nous touche de près. Deux hommes très diversement célèbres, qui tous deux ont vécu dans notre région, Voltaire et le Curé d'Ars avaient les traits physiques presque semblables. Et pourtant où trouver deux physionomies plus opposées ? Au premier, il ne resta guère, vers la fin de ses jours, que ce *rictus* hideux dont parle Joseph de Maistre, témoignage et flétrissure de ses haines basses et de sa vie honteuse. On ne pouvait regarder le second sans être ému jusqu'au fond de l'âme : cette figure émaciée par la pénitence ; ces yeux profonds et doux, familiarisés avec le ciel, le tabernacle et les larmes ; ces lèvres d'où ne montait que la prière et d'où ne descendait que le pardon ; toute cette physionomie céleste et transparente, telle que Cabuchet nous l'a rendue dans une œuvre immortelle, parlait de Dieu, attirait les hommes, et provoquait l'admiration. Elle était belle de toutes les splendeurs de l'âme, et l'âme était belle de toutes les splendeurs de Dieu. « O visage des Saints, douces et fortes lèvres accoutumées à nommer Dieu et à baiser la croix de son Fils ; regards bien aimés qui discernez un frère dans la plus pauvre des créatures ; cheveux blanchis par la méditation de l'éternité ; couleurs sacrées de l'âme qui resplendissez dans la vieillesse et la

mort, heureux qui vous a vus ! plus heureux qui vous a compris, et qui a reçu de votre glèbe transfigurée des leçons de sagesse et d'immortalité ! (1) »

Ainsi donc, telle est la loi. Plus l'homme se sacrifie, plus il est beau. A chaque pas en avant dans l'oubli de soi, dans le dévouement au prochain, dans le service et l'amour de Dieu, il recueille des clartés nouvelles qui rejaillissent jusque dans l'infirmité de sa chair. Le sacrifice est un abrupte sentier, mais un sentier qui conduit, d'effort en effort, jusqu'à l'éternelle Beauté : plus on monte, plus on est baigné de splendeurs.

Ah ! montez, montez encore, âmes généreuses. Montez toujours, quel que soit votre point de départ. Peut-être sentez-vous déjà le poids des ans, et plus encore, hélas ! le fardeau d'une triste expérience : Qu'importe ? La lumière d'en haut ne connaît pas le déclin de la lumière d'ici-bas ; elle peut grandir au soir même de la vie, et changer votre crépuscule en aurore : j'en ai pour garant l'affirmation du Prophète : *et in tempore vesperi erit lux* (2) !

Mais c'est à vous surtout, jeunes gens, que je veux dire : Montez ! Vous avez vingt ans, l'âge des ardeurs et de l'ambition. Sans doute, vous faites des rêves, — peut-être des rêves de gloire ; vous rêvez de conquérir un nom, d'être au premier rang dans les arts, dans les sciences, dans la magistrature, dans l'armée ; — peut-être des rêves d'amour, vous rêvez de donner votre cœur à quel-

(1) LACORDAIRE, *Confér. de Notre-Dame*, 48^e Confér.

(2) *Zach.*, XIV, 7.

que noble créature dont les charmes élevés vous ont séduits. C'est bien ! mais à côté de ces rêves légitimes, quoique bornés dans le temps et l'espace, faites-en un plus beau qui les dominera tous : rêvez d'être des saints et mettez-vous à l'œuvre. Allez droit à Dieu, au Christ, à l'Eglise, à leur cause immortelle..... D'ailleurs, écoutez ! si par lâcheté vous désertiez cette voie, il arriverait de deux choses l'une : ou bien vous laisseriez périr les forces qui sont en vous, et vous seriez des êtres *nuls* ; ou bien vous emploieriez ces forces contre Dieu, et vous seriez des êtres *malfaisants*, et dans l'un et l'autre cas, vous seriez des êtres *laids*... Ne gaspillez point votre vie et ne la souillez point ; mais pendant que rien encore n'est dévié ni flétri en vous, regardez en haut, vers la Croix, et allez votre chemin. Puis, le long de la route, ne vous arrêtez ni aux fleurs terrestres toujours éphémères, ni aux lueurs factices toujours trompeuses. Quelque rencontre que vous fassiez, préférez votre beauté à votre plaisir ; et la beauté, fière de votre amour, restera votre fidèle fiancée.

II

L'appel à la beauté morale et surnaturelle, par lequel nous terminions nos dernières pages, nous l'adressons à tous, mais avec plus d'insistance encore aux artistes. A eux surtout nous voudrions dire : Montez ! Montez, car l'art est une cime, et quiconque s'obstine à demeurer dans la plaine, n'en jouira jamais que de loin.

Bien souvent, on a comparé l'art au sacerdoce, et l'artiste au prêtre. En rigueur théologique, la comparaison ne serait guère admise, ou ne le serait qu'avec mille restrictions : prise dans un sens large, elle a du vrai.

Quest-ce que le prêtre ? Un homme choisi d'en haut et marqué d'un caractère qui le distingue de la foule, qui l'en sépare et en fait un être choisi, κληρος (1) ; un homme muni de pouvoirs extraordinaires, qui possède des droits et sur Dieu et sur les âmes ; un homme ayant mission d'user de cette double puissance pour donner Dieu aux âmes et les âmes à Dieu ; un homme enfin qui ne peut remplir cette mission que par le sacrifice : sacrifice eucharistique de l'autel, sacrifice personnel de l'immolation quotidienne.

Tel est le prêtre, médiateur officiel entre le ciel et la terre, homme de Dieu et homme du peuple, mais aussi homme de l'autel, parce que c'est à l'autel seulement que se rencontrent, s'embrassent et s'unissent le peuple et Dieu, *Deifica professio*, dit saint Ambroise (2), profession divine ! Dans le prêtre, en effet, tout est surnaturel, caractère, puissance, mission et sacrifice ; tout découle directement de Jésus-Christ, Prêtre éternel et principe unique de tout sacerdoce communiqué.

Cela étant, ne devient-il pas évident que comparer l'artiste au prêtre est, pour le premier, un honneur dont nul autre n'approche ? Encore une fois, la comparaison n'est pas adéquate, — et d'ailleurs quelle est donc la comparai-

(1) *Separavi vos a cæteris, ut essetis mei. Levit., xx, 26.*

(2) S. AMBR., *De dignit. sac.*, cap. 3.

son qui puisse être poussée aux dernières limites ? — mais en tenant compte des distances, en descendant de l'ordre surnaturel à l'ordre naturel, nous trouverons dans l'artiste les quatre gloires du prêtre : le caractère, le pouvoir, la mission, et enfin le grand moyen, par lequel il honore son caractère, exerce son pouvoir, remplit sa mission : le sacrifice.

Qu'est-ce que le caractère dans l'artiste ? C'est une empreinte, non pas surnaturelle sans doute, mais spirituelle et intime, qui affecte et fortifie certaines facultés de son âme. C'est une aptitude plus grande à saisir l'invisible dans le visible, le Créateur dans la création, l'esprit dans la matière ; c'est une vue plus pénétrante qui ouvre des horizons sur le monde supérieur ; c'est un sens plus délicat qui perçoit le goût du divin ; c'est une imagination plus puissante qui embrasse d'un seul coup le fini, l'infini et leurs rapports ; en un mot, c'est une organisation d'âme particulière, ce que Taine appellerait « une structure mentale » plus fine, et ce que les anciens appelaient *mens diviniior*. L'artiste est donc, lui aussi, un *clerc*, κληρος, un être privilégié, séparé du vulgaire, et marqué, dans les puissances de son âme, d'un sceau spirituel qui le caractérise, le distingue et l'ennoblit.

Et pour que ce caractère ne demeure point stérile, Dieu le complète par un pouvoir qui en est comme le corollaire extérieur.

Qu'est-ce que le pouvoir dans l'artiste ? C'est le don de traduire sa pensée et de la rendre sensible, en la revêtant d'une forme ; le don d'exprimer au dehors l'idéal conte -

plé au dedans, de fixer dans un corps le rêve poursuivi : le don enfin d'incarner le verbe intérieur. Puissance admirable qui domine la matière, qui lui commande et l'assouplit ! Voici de la pierre et des colonnes, voici du marbre et un ciseau, voici une toile et des couleurs, voici un clavier et des sons, voici des rythmes et des mots : donnez-les à la foule, la foule ne saura qu'en faire ; donnez-les aux artistes. Pierre de Montereau en fera la Sainte-Chapelle, Michel-Ange en fera *Moïse*, Raphaël en fera la *Transfiguration*, Mozart en fera l'*Ave Verum*, Corneille en fera *Polyeucte*.

Cette puissance n'est pas acquise ; nous l'avons appelée un *don*, et elle l'est en effet. Sans doute, elle peut s'accroître par le travail, comme elle peut s'engourdir par l'inertie, mais dans son germe, elle est un bien gratuit, un présent de la libéralité divine, une sorte de grâce naturelle. Et la preuve, c'est que ceux qui ne l'ont point reçue travaillent en vain : ils peuvent apprendre plus ou moins la technique de l'art ; jamais, dans l'exécution, ils ne s'élèvent au-dessus de la médiocrité. La preuve encore, c'est ce que ceux qui en ont été gratifiés n'en jouissent pas également à toutes les heures. Interrogez l'artiste que vous voudrez, statuaire, peintre, musicien, orateur, poète, il vous dira qu'à certains jours il est incapable de produire quoi que ce soit ; son génie est comme frappé de stérilité. Attendez le lendemain, le chef-d'œuvre va éclore.

Et maintenant, il faut se demander pourquoi ces privilèges, pourquoi cette puissance conférée à quelques-uns ;

car Dieu ne fait rien sans raison, et en créant l'artiste, il lui a donné une mission.

Quelle est cette mission ? En d'autres termes quel est le but de l'art.

Grande question, à laquelle plusieurs, hélas ! ont répondu en hérétiques ou en égoïstes.

Les uns ont dit : L'art pour l'art.

D'autres : l'art pour l'artiste.

D'autres encore ont dit : L'art pour le plaisir.

Quant à nous, regardant plus haut nous disons : L'art pour Dieu. Pour Dieu ! Car, en dernière analyse, le beau c'est Dieu ; et exprimer le beau, c'est exprimer quelque chose de divin. Or, si toutes les œuvres créées, même les plus humbles, ont pour fin suprême la glorification du Créateur, combien plus celles qui réfléchissent davantage et son intelligence et sa gloire.

La mission de l'art, ce n'est donc pas seulement de condenser en une germe lumineuse les rayons de beauté épars dans l'univers : c'est encore de les faire briller de telle sorte aux yeux de l'homme qu'il soit attiré vers leur éternel foyer. La mission de l'art, ce n'est pas seulement, comme dit le poète, de

Murmurer ici-bas quelque commencement

Des choses infinies,

mais, en les murmurant, de faire connaître, adorer, aimer et servir l'Infini lui-même. La mission de l'art, ce n'est pas seulement de communiquer, par des images visibles, l'idée ou le sentiment de l'invisible, c'est encore d'y faire

tendre toutes les forces de la volonté. La mission de l'art, c'est de contraindre la matière à chanter, dans un merveilleux cantique, la louange de l'Être éternel : *montes et colles cantabunt coram vobis laudem* (1) ; et, du même coup, de ravir l'âme humaine au-dessus des fanges terrestres, de la faire tressaillir d'un saint tressaillement qui l'émeuve et qui provoque en elle les plus pures aspirations avec les plus nobles élans. En un mot, la mission de l'art, comme celle du sacerdoce, c'est de donner Dieu à l'homme et l'homme à Dieu ; d'offrir à l'homme le spectacle de la grandeur, de la bonté et de la beauté divines ; d'offrir à Dieu l'encens de l'adoration, de la prière, et de l'amour humain. Et comme, depuis l'Incarnation, le Christ est l'unique voie qui mène à Dieu, l'art chrétien a le devoir de faire connaître Jésus, sa vie, sa doctrine, sa grâce, ses sacrements, son Eglise, ses œuvres, les merveilles qu'il accomplit dans ses saints.

Le grand art est religieux ; il est tout à la fois un culte et une théologie. Comme culte, il adore, il prie, il pleure, il sacrifie. Comme théologie, il parle, il enseigne, il prêche, et quelle prédication ! Non seulement elle est universelle, s'adressant à tous par les yeux, mais elle est puissante de la puissance même de la beauté. Or le propre de la beauté est d'être attractive : elle attire irrésistiblement ; puis, quand une fois elle a attiré, elle retient, captive, enchaîne ; son pouvoir est immense. Dieu n'aurait qu'à montrer aux hommes un rayon direct de sa gloire, on ne verrait plus ni in-

(1) Is., LV, 12.

crédules, ni indifférents, ni pécheurs ; tous les esprits, tous les cœurs seraient à jamais ses captifs. Mais il n'a pas voulu de ce genre de conquête qui aliénerait la liberté des conquis ; il réserve la plénitude de sa beauté pour le jour éternel de la récompense. Toutefois, il a voulu que le reflet de cette beauté eût sa part dans le prosélytisme et l'apostolat, et cette part est celle de l'artiste. « Quoi que vous racontiez, disait saint Augustin en parlant de l'éloquence, racontez de telle sorte que l'auditeur en entendant croie, en croyant espère, en espérant aime. » Paroles vraies de tous les arts. Faire croire en Dieu comme à la vérité substantielle, le faire désirer comme le bien complet, le faire aimer comme la beauté parfaite, et, par là même, le glorifier comme l'Être unique, voilà le but de l'art, et voilà aussi sa gloire la meilleure.

C'est qu'en effet, entendu de la sorte, l'art est vraiment un sacerdoce, sacerdoce secondaire sans doute, mais réel et efficace. Entendu autrement, il n'est qu'un puénil amusement, quand il n'est pas une profanation qui touche au sacrilège.

On parle de « l'art pour l'art ». D'une part, c'est une théorie athée qui nie Dieu ou le supprime ; d'autre part, c'est une théorie étroite dont le résultat va à la destruction de l'art lui-même, car toujours le désordre théologique engendre le désordre esthétique.

Qu'ont-ils donc produit de si beau, ces bruyants amoureux de l'art pour l'art ? Non seulement leurs œuvres n'élèvent point l'âme et ne la fortifient point, — c'est là leur moindre souci, — mais, outre que souvent elles l'abais-

sent et la dégradent, elles ne lui donnent même jamais, dans sa plénitude, cette jouissance esthétique qu'ils recherchent, et qui s'échappe de toute œuvre belle, comme le parfum de la fleur. A cela quoi d'étonnant ? Uniquement prisé de la forme, ils oublient que la forme n'est qu'un vêtement, et que, pareille à tout vêtement, elle ne tire sa suprême perfection que du corps qu'elle recouvre. La première et principale beauté d'une parole n'est pas dans la parole elle-même, mais dans la pensée que la parole exprime. Une œuvre d'art n'a de mérite que dans la mesure où elle traduit une idée, et plus l'idée traduite est pure, simple, limpide, en un mot, plus elle se rapproche de Dieu, plus aussi l'œuvre est belle.

Voilà pourquoi nos artistes matérialistes, qui ont volontairement écourté leur pensée en lui interdisant le domaine divin, ne peuvent atteindre, malgré des efforts inouïs, qu'à une forme pour le moins inachevée. Ils descendent au-dessous des païens qui, avec Eschyle, demandaient aux statues de produire l'impression de la divinité. En se privant de la grande idée de Dieu et de son Christ, ils s'appauvrissent au delà de toute expression ; et leurs œuvres, si habilement travaillées qu'elles paraissent, ne ressemblent guère qu'à ces costumes de devanture qui habillent des mannequins. Elles visent au grand, je le veux bien ; mais, privées de Celui qui « seul est grand », elles n'arrivent qu'à la grimace de la grandeur, à l'étrange, à l'énorme, au difforme, quelquefois à l'horrible, jamais au beau. Au premier aspect, elles peuvent faire illusion à la foule et obtenir ainsi une vogue d'un jour ; la posté-

rité ne s'y méprend pas, et au mépris de la vérité elle ne répond que par le mépris de l'œuvre.

Ceux-là ne se trompent pas moins qui ne veulent voir dans l'art qu'une source de plaisir. « La fin de la peinture est la délectation », a dit Le Poussin. Le Poussin se trompe. La délectation est un moyen, elle n'est pas le but, ou, du moins, elle n'est pas le but final. Sans doute, toute peinture qui élève, tout tableau qui éveille de nobles désirs ou de saintes pensées, donne à l'âme une jouissance intime, la jouissance des hauteurs, pure et bienfaisante. Malheureusement, l'homme déchu est accessible à d'autres délectations, et malheureusement aussi, il y a toujours eu des artistes pour fournir la pâture à ce goût dépravé. Aujourd'hui surtout, dans notre atmosphère saturée de sensualisme, l'art se ressent des doctrines en faveur, et la matière qui devait, sous les doigts de l'artiste, glorifier Dieu, ne sert trop souvent qu'à diviniser la chair.

Triste symptôme : chaque année, au Salon, le nombre des nudités augmente, et, — il faut le dire, — des nudités obscènes que rien d'avouable n'explique, et que rien, absolument rien n'excuse. Des milliers d'hommes et de jeunes gens, des milliers de femmes et de jeunes filles viennent là, contempler à l'aise, sur une toile ou un marbre, ce que la police des mœurs ne souffrirait pas une minute dans la rue.

Que l'étude du nu soit ou ne soit pas nécessaire à l'éducation de l'artiste, nous n'avons point à le discuter ici : la question, du reste, dépasse notre compétence. Mais sûrement, l'exposition publique du nu, — et de quel nu ! —

est une immoralité. Depuis le péché, l'homme ne peut se montrer à l'homme que vêtu ; et ce qui est vrai de l'homme est incomparablement plus vrai de la femme. C'est la loi de la pudeur, et nous ne reconnaissons point à l'art le droit de la violer.

Nous cherchons en vain un but honnête, une raison plausible à ces orgies du pinceau et du ciseau : nous n'en trouvons pas. Idéal, grâce, goût, délicatesse, amour, tout ce qui élève l'âme en la charmant, proteste, non moins que la religion, contre de telles productions qui ne s'adressent qu'aux instincts mauvais, et qui font descendre l'art au niveau de l'égout : car non seulement elles sont immorales, vos nudités, ô artistes, mais elles sont laides, et c'est leur châtiment. Elles sont laides, vos prostituées, avec leur visage éhonté et leur ignoble rire ; et plus vous les multipliez, plus elles écœurent...

Sursum ! Après la religion, rien ne doit être plus pur, plus haut, plus saint que l'art. « L'art, a dit un doux mystique, est véritablement une révélation du ciel et une puissante ressource pour nous faire connaître Dieu. En vertu de son origine céleste, il possède une grâce spéciale pour purifier les âmes des hommes et pour les unir à Dieu en commençant par les élever au-dessus de la terre. Si l'art dégradé est la plus terrestre des choses d'en bas, l'art véritable possède sur l'âme une influence tellement céleste qu'elle semble presque toucher à la grâce. »

Mais pour qu'il exerce cette influence, pour que, pareil à un grand arbre, il étende au loin des rameaux vigoureux,

à l'ombre desquels les hommes puissent se reposer, réfléchir, rêver et prier, il doit d'abord plonger ses racines dans les profondeurs mêmes du sacrifice.

Ce point est capital, et ce ne sera pas trop que de lui consacrer un chapitre.

III

Le premier sacrifice que l'art demande à l'artiste est celui de la vaine gloire et des intérêts vulgaires.

Certes, la tentation est délicate non moins que dangereuse. L'écueil a d'autant plus de perfidie qu'il est plus caché, et ici les prétextes ne manquent ni pour excuser les appétits égoïstes, ni pour en voiler le péril. Il reste vrai néanmoins que l'égoïsme de l'artiste, sous quelque forme qu'il se présente, vanité ou cupidité, est toujours un désordre esthétique qui amoindrit son œuvre, parce qu'il est un désordre moral qui amoindrit son âme.

Préoccupé de sa personne, inquiet de l'opinion, en quête d'applaudissements ou de richesse, l'artiste ne possède ni assez de paix dans le cœur, ni assez de limpidité dans l'esprit pour bien contempler l'idéal à reproduire. Son but n'étant plus unique, sa vue n'est plus simple. De ses deux yeux il fait deux regards, l'un fixé en bas, sur le public et sur lui-même, l'autre dirigé en haut, vers le ciel et l'infini : de là une vue louche et une conception troublée. Entre la beauté et lui s'étendent, pareilles à un brouillard opaque, la peur du qu'en dira-t-on, la fièvre de la popularité.

« La pâle soif de l'or et les instincts serviles (1). »

Avec de tels soucis, l'horizon intellectuel se restreint à la merci des influences étrangères, puisqu'il prend mesure sur les caprices de la mode, toujours exclusifs, très souvent dépravés. La pensée se rétrécit d'autant, et l'esprit, enfermé dans un cercle de plus en plus étroit et de moins en moins éclairé, s'enveloppe d'ombres grandissantes. On ne saurait croire combien de telles entraves diminuent l'artiste. Sous ces chaînes, il devient un être humilié qui suit la foule, au lieu de la conduire : ce n'est plus un prêtre qui enseigne, c'est un esclave qui obéit.

Par une conséquence inéluctable, la diminution de la lumière amène la diminution de l'amour. Comment aurait-il la passion du beau, celui que tourmente l'aiguillon de la gloriole ou la tarentule de l'argent ? Comment serait-il épris des saintes visions, celui qui est absorbé en lui-même ou dans les biens terrestres ? Comment entendrait-il les harmonies d'en haut et les confidences divines, celui dont l'oreille est captive des bruits d'ici-bas ? A tant de contacts profanes, l'inspiration s'envole, — car l'inspiration, c'est l'amour vierge, désintéressé, sans mélange, — et l'inspiration partie, adieu le beau ! En vain l'ouvrier s'use à la peine, son œuvre ne sera pas vivante, privée de ce souffle intérieur qui est esprit et vie. Peut-être le feu sacré brûlait-il cette âme d'artiste, peut-être même ce feu n'est-il pas éteint tout à fait, mais la multitude des petits désirs et des choses infimes l'a recouvert de tant

(1) VICTOR DE LAPRADE.

de cendres qu'il demeure sans flamme et à peu près sans chaleur.

Disons-le donc hautement : quiconque veut être le chantre de l'idéal, doit d'abord se dépouiller des ambitions basses, sortir de la prison du *moi*, et, libre enfin de tout lien honteux, aller droit à l'œuvre et concentrer sur elle toutes ses puissances.

L'abneget semetipsum est la loi du beau non moins que la loi du bien. Ce renoncement dont le christianisme fait la base de la sainteté est aussi la première condition de l'art, et le beau, comme l'épi, ne peut naître que d'une semence de mort. Aussi l'art n'a-t-il de perfection que dans la mesure où l'artiste meurt à lui-même, en sacrifiant son succès à son sujet, sa réputation à sa cause, son individualité à son œuvre. Hors de ces limites austères, règne le médiocre.

Un maître contemporain, à la fois grand chrétien et grand artiste, a magnifiquement exprimé cette doctrine, et nous ne pouvons mieux faire que d'abriter notre pensée sous la sienne. S'adressant à la jeunesse impatiente du joug : « Ah ! jeunes gens, s'écrie-t-il, vous visez à l'effet comme on vise l'esprit. Ce n'est pas votre *Art* qui vous possède, c'est votre *Moi*. Vous vous souciez bien moins d'être que de *paraître* : vous pensez à vous, et vous vous cherchez avec une passion qui n'est que le cauchemar de votre propre succès. Eh bien ! vous ne vous trouverez pas ; car « qui se cherche se perdra et qui se renonce se retrouvera ». Qui placera sa force et sa joie dans le succès trouvera sa faiblesse et son découragement dans un échec. L'amour-pro-

pre est un suicide ; c'est une méprise proportionnée à la quantité de lumière et de générosité qui est la véritable vie de l'amour. Or, de même que l'amour, le génie est avant tout l'abnégation, et c'est pourquoi, dans la valeur esthétique d'une œuvre d'art, aussi bien que dans la valeur d'un acte moral, il entre pour le moins autant de ce qu'on s'y permet. Le génie, c'est toujours la *personnalité* sans doute, mais s'oubliant elle-même et s'élevant ainsi jusqu'à l'expression de l'humanité tout entière, c'est-à-dire jusqu'à la plus haute *impersonnalité* (1).

N'est-il pas vrai que cette page est belle ? On devrait la graver au frontispice de toutes les académies. Elle dirait de quelle manière et en quel sens l'art, qui est un don, est aussi une vertu. Elle rappellerait, entre autres vérités, cette maxime fondamentale : que l'humilité est la pierre angulaire du bon sens qui, lui-même, est le *substratum* du génie.

L'orgueil au contraire déforme tout ce qu'il touche, et n'enfante guère qu'extravagance et boursouffure. Ses productions peuvent avoir un certain éclat, un éclat violemment recherché ; elles manquent toujours d'équilibre, je veux dire de cette mesure, de cette proportion et de cette sobriété sans lesquelles il n'y a pas de perfection esthétique. La pose étouffe l'éloquence, l'infatuation tue la poésie, l'étalage est fatal à tout art plastique. Tel détail est trop effacé, tel autre poussé à un relief excessif, par le vain désir de l'extraordinaire, pour ne pas dire de l'excen-

(1) GOUNOD, *Discours prononcé dans la séance publique annuelle des cinq Académies*, le 25 octobre 1882.

trique ; et voilà détruites d'un coup l'unité et la simplicité, ces deux qualités qui font le charme des chefs-d'œuvre, qui font le chef-d'œuvre lui-même.

Nous insistons sur ce point, et pour cause. La simple pensée de plaire est déjà funeste à l'artiste. Que dire, lorsque cette pensée devient fixe et prédominante, lorsqu'elle se change en véritable obsession ? Ne serait-ce point là qu'il faudrait chercher le pourquoi d'un phénomène souvent constaté : la supériorité des premières œuvres sur les œuvres qui suivent le succès. Des unes aux autres, le talent n'a pas faibli, il s'est plutôt accru avec le temps et l'expérience ; mais égaré par la passion des louanges, il s'exerce à vide ou à faux, il perd ce charme suprême que j'appellerais sa candeur, et, visant au brillant, il tombe dans le clinquant. C'est que dans le monde esthétique comme dans le monde spirituel, il y a des élus et des réprouvés, et de part et d'autre, l'orgueil est le signe des réprouvés, l'humilité le signe des élus : *reproborum signum superbia est, at contra humilitas electorum* (1), dit saint Grégoire.

Le conseil de saint Paul est donc plein d'actualité : *Non efficiamini inanis gloriæ cupidi !* (2) Et la sentence évangélique citée par Gounod garde toute sa force : « Qui se cherche se perdra, et qui se renonce se retrouvera. »

Pratiquement en effet, si l'on a tout à perdre avec l'égoïsme, on a tout à gagner avec l'abnégation. L'oubli de soi étant un principe de fécondité, est aussi, par une con-

(1) S. GRÉGOIRE-LE-GRAND, *Mor.*, lib. 34, cap. 22.

(2) Galat., v, 26.

séquence logique, un principe de gloire, même de gloire humaine ; si bien qu'à tout prendre, le plus sûr et le plus court chemin pour parvenir à ce but, c'est encore le renoncement. Oui, cette gloire contre laquelle nous prévenons l'artiste, elle viendra d'elle-même le trouver en sujette, s'il ne l'a pas traitée en idole ; elle sera sa récompense, si elle n'a pas été sa passion ; elle ceindra son front d'une auréole, si elle n'a pas embarrassé sa marche d'une entrave. Ah ! que l'artiste en croie donc le Christ Jésus ! Qu'il poursuive avant tout le règne de Dieu et sa justice ! Alors tout le reste — honneurs, célébrité, fortune, — tout le reste lui sera donné par surcroît : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis* (1).

*
* *

L'oubli de soi, tel est le premier sacrifice que doit s'imposer l'artiste. Ce sacrifice toutefois serait, à lui seul, fort insuffisant ; car, malgré son importance, il reste purement négatif. Il enlève l'obstacle, — et assurément c'est beaucoup, — mais il n'édifie rien ; il déblaie le terrain, mais sans construire le temple.

Pour cette construction, deux nouveaux sacrifices sont nécessaires : l'un d'ordre intellectuel, c'est le travail ; l'autre d'ordre moral, c'est la sainteté, ou du moins la sanctification.

Par le travail, nous n'entendons point ici l'étude des procédés techniques. Non pas, certes, qu'elle soit à dé-

(1) LUC, XII, 31.

daigner : il n'y a pas d'artiste sans ce labeur obscur qui, lui aussi, est un sacrifice. La connaissance des méthodes et des moyens d'exécution, la dextérité de la main, la sûreté de l'œil, la science de la composition, l'effort par lequel la matière est dominée, soumise et assouplie, tout cela est indispensable, et tout cela, encore un coup, est très méritoire. Mais aussi tout cela serait inutile sans le grand travail préparatoire de la pensée. A quoi servirait l'habileté du statuaire ou du peintre, si, par défaut d'élévation dans l'esprit, ils ne l'emploient qu'à des sujets inférieurs ? Nos Salons modernes sont pleins de jolies choses médiocres, fort adroitement exécutées mais sans portée véritable, sans réelle grandeur, et par suite, sans influence sur les âmes. Dès lors, à quoi bon ? Si le but de l'art n'était que de nous récréer un instant, peut-être serait-il atteint par ces œuvres légères dont quelques-unes au moins ne manquent ni de finesse ni de grâce. Mais l'art n'est-il donc qu'un amusement ? une frivolité d'une espèce supérieure ? Nous en avons une autre idée, et nous l'avons dit : il doit chanter Dieu et élever l'homme, il doit être l'illustration de la doctrine et la parure de la religion

Sans doute, le moindre paysage peut à sa manière me parler de Dieu ; telle marine, avec ses teintes fuyantes, peut éveiller en moi l'idée de l'Infini ; telle figure isolée, tel groupe humain peut murmurer à mon oreille le nom d'une vertu. Soit ! Nous ne sommes pas exclusifs, et si Voltaire estimait bons tous les genres littéraires, sauf le genre ennuyeux, nous admettons tous les genres artistiques, sauf le genre laid, c'est-à-dire impie ou immoral.

Seulement, on nous accordera deux choses : d'abord, que dans l'art il y a des degrés ; ensuite, que les degrés supérieurs sont de moins en moins occupés. Chez beaucoup, le sens spirituel et je ne sais quel vague instinct religieux surnagent encore ; ce qui est rare, c'est le sens chrétien. Et voilà de quoi nous gémissons. Peut-être les artistes du moyen âge, tout occupés de Dieu, avaient-ils trop délaissé la nature ; mais le reproche contraire, infiniment plus grave, doit s'adresser à nos artistes contemporains. Le grand art religieux qui, autrefois, inspirait toutes les écoles et captivait tous les maîtres, n'a plus aujourd'hui au service de ses autels que le petit nombre. Ce qui ravissait l'âme de Giotto, de Fra Angelico, de Raphaël, de Michel-Ange, de Lesueur, et dans un ordre différent, de Palestrina, de Pergolèse et de Mozart, ne suffit plus aux générations nouvelles qui cherchent leur inspiration ailleurs et moins haut. Que de fois en parcourant les grandes salles de nos musées, le mot de Sulpice-Sévère nous revenait aux lèvres : « Ils ont voué leur esprit aux fictions et leur âme au sépulcre (1). » Et nous pensions à la malédiction du prophète : « *Væ qui cogitatis inutile!* (2) »

Pourquoi cette décadence ? Il en est, croyons-nous, deux raisons principales.

La première vient du dehors, de la foule indifférente, et plus encore de cette demi-aristocratie sceptique et mondaine, incroyante et blasée, imprégnée de naturalisme, et de sensualisme, qui, bien loin de chercher dans l'art un

(1) *Hist. de S. Martin*, Patrologie latine de Migne, t. xx, c. 160.

(2) MICH., II, I.

enseigne ment, ne lui demande qu'une jouissance. Cette attitude du public est assurément une pierre d'achoppement pour l'artiste, surtout pour l'artiste chrétien ; elle est une tentation de découragement, quand elle n'est pas une tentation d'apostasie. Pourtant, il faut se le dire, la muraille qui barre le chemin du sanctuaire n'est pas tellement épaisse ni tellement solide qu'on ne puisse la renverser, ou du moins y faire une forte brèche. En soi, la beauté céleste n'a rien perdu de ses attraits. Vienne l'artiste qui la traduise avec splendeur, elle captivera les foules elles-mêmes : l'homme peut bien éprouver quelquefois une fausse soif de fictions ; au fond de son âme, il a surtout soif de vérité.

Mais voilà le second obstacle, et de beaucoup le plus considérable. Où trouver ces artistes, d'une foi éclairée et d'une trempe robuste, qui, bravant l'opinion et remontant le courant naturaliste, imposent à l'admiration des hommes les grandes œuvres surnaturelles de Dieu ? Volontiers nous dirions d'eux ce que les *Proverbes* disent de la femme forte : *Procul et de ultimis finibus!* Toutefois, de même qu'au sein de l'humanité déchue il y a encore des femmes fortes, il y a aussi, parmi tant d'admirateurs d'un paganisme nouveau, de véritables artistes chrétiens, et nous ne marchons point ici tout à fait dans les régions de l'utopie. Ils ne sont pas le nombre, c'est vrai, mais ils sont l'élite, et notre désir le plus ardent est de voir cette élite s'accroître de jour en jour.

Pour cela, que faut-il ?

Il faut avant tout que l'artiste chrétien connaisse par

faitement ce qu'il doit enseigner, qu'il possède dans son intégrité la doctrine catholique, et, par conséquent, qu'il l'étudie sans cesse, la médite et se l'approprie. La Bible, la théologie dogmatique, la théologie mystique, l'histoire de l'Eglise, la Vie des Saints, voilà pour lui cinq livres de chevet. Entre tous les traités de l'Incarnation, de l'Eucharistie et de la grâce doivent lui être familiers : c'est par eux qu'il pénétrera dans l'adorable mystère que saint Paul appelle « le mystère du Christ (1) » et qu'il affinera en lui ce que le même Apôtre appelle encore « le sens du Christ (2) ». Car, observe saint Ambroise, « méditer le Christ, c'est être dans la lumière (3). »

Est-il besoin de le faire remarquer ? Le catholicisme a presque infiniment agrandi le domaine de l'art. A elle seule, la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en rapprochant Dieu, en le mettant à la portée de notre regard, en lui donnant une forme sensible, a créé un type incomparable que l'antiquité n'a pas même soupçonné. Sa naissance, sa vie, sa prédication, ses miracles, son cœur, ses amitiés, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, en un mot tout le récit évangélique est une source inépuisable d'inspiration.

Or, ce divin Idéal demeure parmi nous, continuant dans les âmes son action et sa vie. Prolongation de Jésus et de son sacrifice, l'Eucharistie est le centre surnaturel des arts. Architecture, peinture, sculpture, musique, poésie,

(1) *Ad loquendum mysterium Christi.* COLOSS., IV, 3.

(2) *Nos autem sensum Christi habemus.* I COR., II, 16.

(3) *Omnis anima quæ Christum cogitat, in lumine semper est.*

éloquence,..... de Lui et à Lui toutes les œuvres esthétiques ! ces œuvres que résument si bien nos cathédrales, soit dans l'essor lumineux de leurs ogives, soit dans le doux recueillement de leur plein-cintre. C'est l'Eucharistie surtout qui fait de la Religion catholique la plus esthétique des religions. Voyez le protestantisme : pour avoir supprimé le sacrifice, il est devenu sombre, lourd et froid. Ses temples sont sans autel, ses rites sans onction : ses tableaux, ses statues et sa musique, parfois mélancoliques comme un regret, ou tristes comme un remords, n'ont jamais le plein élan de l'amour.

Autour de Jésus, type céleste et modèle parfait, se groupent tous ceux qui l'ont imité : la Vierge-Mère d'abord, merveille suave que le protestantisme encore a criminellement amoindrie, mais que toutes les générations ne cesseront de proclamer bienheureuse, et dont on n'épuisera jamais le charme ; puis les saints avec leurs innombrables nuances : apôtres, prophètes, martyrs, confesseurs, vierges, pénitents ; enfants, jeunes gens, jeunes filles, vieillards ; rois, soldats, laboureurs et bergers, tous portant dans leur âme le signe du Christ, et reflétant sa lumière jusque sur leur front : héroïques légions où l'on ne trouverait pas une tache.

Tout ce que l'âme humaine a gagné dans ses rapports avec le Christ, l'art en a profité. Or quel abîme entre l'âme chrétienne et l'âme païenne ! Quel abîme dans l'intelligence, dans la manière de concevoir Dieu, de comprendre la vie, de considérer la mort et l'éternité ! Quel abîme dans le cœur ! Les plus belles statues antiques ne dépassent

guère, je ne sais quelle sérénité superbe, qui assurément n'est pas sans grandeur, mais qui reste bien égoïste et bien froide. Où trouverez-vous, même chez les Grecs, les yeux élevés vers le ciel et appelant l'infini, l'élan de l'âme en haut, la prière recueillie ou ardente, la compassion affectueuse? Où trouverez-vous surtout cet indéfinissable aspect, cette forme transfigurée de l'âme qui aime Dieu et qui souffre pour lui, ce visage transparent de nos saints, cette enveloppe émaciée et toute éclairée de la flamme intérieure? « L'art antique, a-t-on remarqué, mourut de mélancolie, en voyant qu'il est des aspirations que les formes les plus ravissantes du corps ne sauraient satisfaire. Tout ce que l'homme peut dire de la nature et se dire à lui-même, il l'a dit; mais qui lui donnera de s'entretenir avec Dieu et de réaliser le *consortium divinum*? » Cette gloire était réservée à l'art chrétien, à cet art « qui ne se contente pas de reproduire les formes fugitives de la nature créée, mais qui fait entrevoir le monde céleste et représente les diverses phases de la transformation qui y conduit, qui célèbre enfin l'union de l'homme et de Dieu (1). »

Tel est le champ immense qui s'ouvre à l'étude de l'artiste. Mais qu'il ne se contente pas d'une rapide excursion dans ce pays de la foi; qu'il s'y naturalise et en fasse son pays d'adoption. Qu'il soit théologien comme Dante ou comme Jean de Fiesole, et, sous ses doigts, la théologie deviendra un poème. Ses œuvres ne seront plus les pâles

(1) L'abbé HETSCH, 2^e partie, chap. X.

enfants du rêve, mais les filles vigoureuses de la foi ; comme le Psalmiste, il exprimera non ce qu'il imagine, mais ce qu'il croit : *Credidi, propter quod locutus sum.*

*
* *

Nous voilà bien haut déjà. Cependant, il est un dernier degré à franchir, si l'on veut arriver au sommet. Il est, pour le grand artiste chrétien, un suprême sacrifice à offrir, le plus difficile, mais aussi le plus noble et le plus fécond : celui qui fait les saints. Oui, même en nous plaçant au seul point de vue de l'art, nous voudrions que l'artiste fût saint, ou du moins, — si un tel désir semble trop audacieux et un tel mot trop absolu, — nous voudrions qu'il tendît sincèrement et constamment à la sainteté, selon la fière devise : *Excelsior !*

Combien ce vœu est légitime, nous allons essayer de le faire comprendre.

Le but suprême, le plus élevé, le plus désirable, de l'art chrétien est de traduire la beauté surnaturelle. Mais pour la bien traduire, c'est peu de la voir *hors de soi* par l'étude, et même par la croyance, si on ne la possède *en soi* : or on ne la possède vraiment que par la sainteté, c'est-à-dire par la pureté du cœur et l'union intime avec Dieu. Que l'âme, de plus en plus purifiée, se séraphise en quelque sorte, et que, sur les ailes de la grâce, elle plane habituellement dans les régions divines, oh ! alors, elle parlera bien de Dieu, elle saura chanter le Verbe, elle saura célébrer notre Emmanuel, le Jésus de la Crèche, du Calvaire et du Tabernacle ; elle saisira sans effort et fixera

sans défaillance la variété et l'harmonie de nos mystères; elle rendra, avec ses nuances les plus délicates et les plus diverses, cette « vénusté déiforme » que l'Aréopagite admirait dans l'Eglise et dans les âmes, *venustatem deiformam*. La création matérielle elle-même, avec la multitude merveilleusement graduée de ses êtres, lui apparaîtra sous un jour nouveau, car au soleil de la grâce, tout s'illumine de clartés singulières, tout se colore de rayons jusque-là inconnus.

La sainteté apporte donc avec elle des lumières de beaucoup supérieures à celles de la science, parce que le foyer en est au dedans et non pas au dehors. Mais elle fait plus : seule, elle apprend la véritable langue esthétique, la langue de l'amour, parce qu'elle seule elle apprend à aimer. Demandez-le au peintre de Fiesole, à ce génie immaculé, fait de tendresse et de pureté, qui peignait à genoux des visages dont les modèles sûrement n'étaient plus ici-bas. Demandez-le à tous ceux qui ont puisé ou puisent encore leur inspiration aux sources sacrées, dans les visions de la prière, dans les révélations douloureuses de la pénitence, dans les colloques des rendez-vous eucharistiques. Tous nous répondent par des chants, — toile, marbre, mélodie, parole humaine, — qui nous émeuvent jusqu'aux larmes, et qui nous jettent troublés, repentants ou ravis au pied du crucifix : beaux chants qui viennent du ciel, et qui, dans la nuit de ce monde, consolent l'âme exilée comme un cantique de la patrie : *Deus qui dedit carmina in nocte* (1) !

(1) JOB, XXXIV, 10.

Ah ! bienheureux qui s'élève à ces hauteurs ! Bienheureux l'artiste dont le génie a créé, ne fût-ce qu'une seule fois, une œuvre d'amour, si cette œuvre doit à jamais faire vibrer l'âme humaine, la faire pleurer, la faire prier, la faire monter jusqu'à Dieu, dans le dédain de ce qui passe et dans l'amour de l'impérissable. Celui-là pourra s'endormir en paix, au soir de son labeur : il vivra en bénédiction dans la mémoire des hommes, et son apostolat se poursuivra d'âge en âge, redisant sans fin les magnificences de l'Infini et les miséricordes de la Rédemption.

Quelle douleur, au contraire, en face des égarements du pinceau, du ciseau et de la plume ! Pourquoi donc tant d'esprits naturellement élevés profanent-ils ainsi leur talent ? Ne serait-ce point qu'entre eux et la beauté ils ont mis leurs passions, des passions étroites qui obscurcissent l'intelligence, des passions laides qui souillent le cœur ? Qui dira bien ce que le péché éteint de lumières, ce qu'il annihile de forces, ce qu'il arrête d'élans, ce qu'il tue en germe de chefs-d'œuvre ? C'est que le péché est l'antipode de l'amour. Or, dit saint Bernard, le langage de l'amour, sur les lèvres de celui qui n'aime pas, revêt un caractère étranger et barbare : *lingua amoris, ei qui non amat, barbara est*. Hélas ! que de barbarismes dans nos expositions modernes ! Des artistes prétendent parler de Dieu, du Christ, de Marie, des Saints, des âmes ; et ils en parlent sans les connaître ni les aimer, comme on parlerait de Corneille ou de Beethoven. Ils prennent leurs imaginations pour la vérité, leurs passions humaines pour l'amour divin, et ils nous donnent des scènes évangéliques ridicules

ou impies, des vierges grotesques, des Madeleines qu'on n'ose même pas regarder.

Quand donc l'artiste comprendra-t-il que sa vie doit être digne de son art ? On connaît les paroles d'amer regret prononcées par Carpeaux, sur son lit de mort : « Si j'avais toujours vécu comme un bon moine, je serais devenu l'égal de Michel-Ange..... Si vous saviez les délicatesses, les adorations que je portais en moi, c'était immense ! Mais j'ai été lancé dans une mauvaise voie. » Plainte désolée ! De combien d'autres lèvres ne pourrait-elle pas s'exhaler ? Elles sont innombrables les délicatesses fanées au souffle du vice, et les adorations mortes au souffle de l'orgueil.

Les meilleurs eux-mêmes et les plus grands n'ont pas toujours échappé à la contagion. Vous êtes-vous demandé quelquefois ce qui serait advenu, si Raphaël avait eu la sainteté du *Beato* ? De la perfection du génie unie à la perfection de l'âme quels chefs-d'œuvre auraient jailli ! Au lieu de ses vierges, gracieuses sans doute, mais parfois si humaines, ne nous eût-il pas donné la vraie Vierge ; la Vierge *virginale*, la Vierge de l'adoration et de l'intercession, toute éprise de son Fils unique, toute miséricordieuse à ses fils adoptifs ? Qui sait même ? peut-être eût-il saisi enfin dans une heure d'extase, cette figure du Christ encore introuvable, éternel tourment des maîtres, et leur éternel écueil.

Ne viendra-t-il donc jamais, cet artiste que nous rêvons, puissant en œuvres, infatigable au travail, passionné de la gloire de Dieu ; ayant l'esprit dans la lumière, le cœur

dans la pureté, l'âme entière dans le recueillement ; accroissant la force de son intelligence par celle de la prière, et la force de sa prière par celle de la souffrance sans laquelle rien n'est achevé ; élevé enfin au-dessus de toutes les choses terrestres, et attirant tout au Christ : *exaltatus a terra omnia traham* ? Sous sa main, la foi tracerait les lignes et formerait le dessin de l'œuvre ; l'amour y ajouterait le coloris et le relief, le mouvement et la vie. Comme il serait grand ! Et de plus, comme il serait heureux, heureux au milieu même de tous ses sacrifices ! Dante, en face de Béatrix, s'avouait « terrassé d'une intolérable béatitude ». C'est la béatitude de tous les amants, mais surtout des amants de Dieu.





BEAUTÉ DE DIEU

DIEU seul n'a point à conquérir la perfection de son être : de toutes les beautés la sienne seul ne doit rien au sacrifice. Par essence, il est ordre et splendeur, puissance et harmonie. Saint Jean l'appelle lumière, non pas une lumière comme celle d'ici-bas où entre toujours une part de ténèbres et qui tend à s'épuiser, mais une lumière pure, sans mélange ni atténuation : *Deus lux est, et tenebræ in eo non sunt ullæ* (1).

Hélas ! cette lumière incorporelle est aussi une lumière insaisissable, elle se dérobe à nos yeux de chair, elle se voile même à l'œil spirituel de notre intelligence : et quand nous cherchons à nous représenter la figure de Celui qui est la Vie, aucune apparition précise ne vient réjouir notre regard. L'infini nous dépasse autant qu'il domine, nos rêves les plus audacieux ne sauraient l'atteindre. Qu'en peuvent dire nos livres ? Qu'en peuvent exprimer nos pinceaux ?

Déjà en présence des beautés créées, l'esprit hésite et

(1) I Joan., I, 5.

la langue bégaye. Comment peindre le Beau substantiel ? Quelles couleurs employer ou quelles syllabes ? Les couleurs s'enfuient comme l'étoile devant le soleil ; les mots défont d'eux-mêmes parce que, appartenant à l'homme, ils ne sont point à la mesure de Dieu. On connaît l'extase de saint Paul : revenu du troisième ciel, il n'a su que se taire, réduit à cette parole d'impuissance : « Que l'œil n'a rien vu, l'oreille rien entendu, le cœur rien senti ni même soupçonné qui approche des invisibles splendeurs (1).

Dès lors, l'esthétique divine reste le secret du ciel. Quand on en veut balbutier sur la terre, on est réduit aux pâles comparaisons des créatures, auxquelles on ajoute l'idée d'infini. Mais quoi donc ! Quand on aura nommé l'océan sans rivage, l'horizon sans bornes, ou la clarté sans ombre, sera-t-on bien avancé ? Connaîtra-t-on mieux la forme et le visage de Dieu ?

Que si la raison pure, venant au secours de l'imagination en détresse, fait appel aux abstractions métaphysiques et s'arrête par exemple à l'idée d'être essentiel et incommunicable, ou bien, parcourant la série des divins attributs, contemple tour à tour la sainteté, la puissance, la sagesse, la science, la justice, la bonté, l'amour de *Celui qui est*, elle y découvre sans doute autant de perfections adorables, et par là même autant de rayons de beauté ; mais la vision poursuivie s'en dégage-t-elle avec netteté ? apparaît-elle clairement au point que l'âme s'y repose enfin dans

(1) *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ preparavit Deus iis qui diligunt eum. 1 Cor., II, 9.*

la quiétude du rassasiement ? Il n'en est rien, nous le savons trop.

Bien plus, la foi elle-même qui accroît si étonnamment nos connaissances sur Dieu, qui nous révèle, non seulement l'unité de sa nature, mais encore la Trinité de ses Personnes, qui ouvre un jour si nouveau sur l'insondable abîme de la vie divine, sur les éternelles relations du Père, du Fils et de l'Esprit,.... la foi ne déchire pas le voile, à peine en soulève-t-elle la frange ; et il reste vrai, malgré toutes les révélations, que Dieu est le plus grand des mystères, et « *qu'il habite une lumière inaccessible* » (1). Un jour viendra, — c'est notre indicible consolation ! — où nous le contemplerons « *face à face* », où nos yeux fortifiés s'abreuveront de sa gloire : dans le temps présent il faut nous résoudre à ne le voir « *qu'en énigme* » (2) ; car, dit l'Épouse des Cantiques, « *il se tient derrière la paroi* » (3), la paroi de ses œuvres.

Aussi nulle iconographie n'est-elle plus pauvre que celle de la Divinité. Cela étonne d'abord, puis cela se comprend. Par sa nature même, le Dieu immatériel échappe à toute représentation sensible ; sa beauté n'étant point de celles qui se voient (4), n'est pas davantage de celles qui se traduisent (5). La théologie et la poésie, cha-

(1) « Et lucem habitat inaccessibilem. »

(2) « Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie. ad faciem. » I Cor., XIII, 12.

(3) « Stat post parietum. » Cant., II, 9.

(4) « Super omne quod visu pulchrum est. » I s., II, 16.

(5) Proportion gardée, la même remarque s'applique aux anges. Purs esprits, substances immatérielles, leur beauté nous échappe

cune à sa manière, peuvent essayer de murmurer son nom ; ni la peinture ni la sculpture ne sauraient reproduire sa Face.

Et pourtant, tel est notre besoin de voir l'Invisible, que les hommes n'ont pu s'empêcher d'en faire des images qui, à défaut de ses traits, rappellent du moins sa présence, son action, ou quelques-uns de ses attributs. Loin de sa vue, exilés de sa cour, ils se sont ingéniés à le rapprocher de leur pensée en le rapprochant de leurs yeux, soit par des symboles, soit par des figures.

Une main venant du Ciel, signe de celui qui fait tout ; Un œil ouvert, signe de celui qui voit tout ; Un triangle entouré de gloires, ou trois cercles enlacés se pénétrant sans se confondre, ou encore trois personnages sur un seul trône, voire même trois visages sur un seul corps, — figures diverses de la Trinité.

Un vieillard à la fois puissant et bon, figure du Père, celui que Daniel nomme « l'Ancien des jours » (1).

Une colombe, symbole particulier de l'Esprit Saint.

comme celle de Dieu. Pour les représenter, l'art a dû recourir à des formes de convention, et il a eu le bon goût de s'arrêter aux formes humaines rehaussées par la jeunesse, l'agilité et la pureté ; par la jeunesse, car selon la bonne tradition (dont la Renaissance, hélas ! s'est éloignée), les anges sont représentés non point avec les grâces trop molles de l'enfance, mais avec les grâces plus viriles de la pleine adolescence ; par l'agilité, car les ailes sont leur attribut essentiel ; — par la pureté, car d'ordinaire leur vêtement a la blancheur du lis. — Ils ont souvent et fort heureusement inspiré les artistes chrétiens. Citons en passant les admirables figures angéliques de Cimabre, Giotto, Fra Angélico, Orcagne, L. de Vinci et Murillo.

(1) « Antiquus dierum., D, 211, VII, 9, 13, 22.

Tel est, à peu de chose près, tout ce que l'art a osé dire de l'essence de Dieu. En vérité, c'est peu, et l'aveu ne s'en fait point sans confusion ; mais par son impuissance même, ce demi-cantique n'est-il pas un hommage ? Et ne garde-t-il pas, jusque dans sa faiblesse, un caractère touchant, à la fois filial et religieux, humble comme l'adoration, naïf comme l'amour ? En tout cas, l'Eglise l'a béni et l'a protégé contre les hostilités iconoclastes (1).

A vrai dire, Dieu nous est connu surtout par ses œuvres : c'est par elles qu'il se manifeste, par elles qu'il attire. Sa trace y est visible toujours, éblouissante souvent, qui ne sait l'y voir à l'œil troublé. *Générateur de toute beauté* (2), *Père des lumières* (3), il éclaire toute la création non moins qu'il la gouverne. Quelle splendeur créée qui ne soit un rayon de la sienne. Pourquoi, par exemple, le ravissement de notre âme en face d'un horizon fuyant dans l'immensité. Pourquoi ses tressaillements au spectacle des grandes eaux tourmentées ou limpides ? Pourquoi ses rêves sans fin à la vue du firmament peuplé d'étoiles ? C'est que sur la terre, la mer ou les cieux, elle a senti le souffle de l'Eternel, et a reconnu l'empreinte de ses doigts. Quelque chose de divin, un éclair d'infini a passé devant elle et lui a arraché un cri d'admiration.

Mais s'il en est ainsi de vos œuvres, ô Dieu caché, que doit-il en être de vous ? Si le simple aspect de vos créatures

(1) Alexandre VIII a condamné la proposition suivante : *Dei Patris sedentis simulacrum nefas est christiano in templo collocari* (7 décembre 1690).

(2) *Speciei generator*. Sap., XIII, 3.

(3) *A Patre luminum*. Isc., I, 17.

nous émeut si fort, et parfois jusqu'aux larmes, dans quel ravissement nous jettera la splendeur de votre être? Dites-le nous, Anges qui l'adorez! Dites-le nous, élus du ciel dont les yeux ne se détachent plus de sa beauté toujours nouvelle! Et versez dans nos âmes une soif inextinguible du *torrent de voluptés* qui nous attend! (1)

JESUS-CHRIST

« Il a revêtu la couleur de notre humanité », dit
sainte Catherine de S. (Dialogue)

L'homme désirait voir Dieu, Dieu daigna se montrer à l'homme. Il fit bien plus, il se fit homme lui-même et s'unit à sa créature au point de ne former avec elle qu'une seule personne.

Ce prodigieux événement comble, et au delà, tous les rêves antiques; il réalise, en les surpassant, les aspirations les plus audacieuses, par lui le Ciel s'allie à la terre, l'Invisible devient visible, l'Esprit revêt un corps, l'Eternel habite dans le temps, l'Infini prend place dans l'espace et le regard humain peut enfin contempler un être qui est Dieu.

Cet être, c'est Jésus-Christ.

Bienheureux ceux qui l'ont vu de leurs yeux! (2). Non

(1) *Et torrente voluptatis tuo potabis eos. Ps. xxxv, 9.*

(2) « Vestri autem beati oculi, quia vident. » Math., xiii, 16.

moins heureux ceux qui le connaissent par la foi et l'approchent par l'amour ! (1)

Aussi bien, son nom remplit l'histoire. Promis, prédit, figuré, attendu, il apparaît un jour au milieu des hommes, les enseigne de la parole, les édifie de ses exemples et de ses miracles, les sauve de son sang ; puis, continuant de siècle en siècle à les nourrir de sa substance, il ne cesse de présider à la sanctification des âmes, aux destinées et à la civilisation des peuples.

Sa Personne est le centre du dogme comme elle en est le foyer, elle résume et elle éclaire tout le symbole. Y a-t-il vérité plus radieuse que cet indissoluble mariage entre la divinité et l'humanité ? Y a-t-il poésie plus haute que cette union hypostatique, immédiate, complète, et cependant inconfuse, qui de Dieu et de l'homme ne fait qu'un seul être.

Et quand on songe qu'à l'Incarnation s'ajoute la Rédemption, et que les cantiques de la crèche ont pour épilogue le *consummatum est* du Calvaire, la poésie devient une épopée, la plus grande épopée du Ciel et de la terre. Le Christ en occupe le centre, et autour de lui se groupent tous les êtres sans exception : Dieu, les anges et les démons, la Vierge-Mère, Joseph et Jean-Baptiste, les bergers et les mages, les malades et les pécheurs, les apôtres et les femmes fidèles, et aussi, hélas ! les hypocrites et les bourreaux. Jésus est au milieu de tous, *ad ruinam et resurrectionem*.

(1) « Beati qui non viderunt et crediderunt ! » Joan., xx, 29.

Aussi le mystère de Jésus est-il le sommet de l'esthétique, comme il est le sommet de tout. Par lui, non seulement la création entière s'illumine des clartés d'en haut, et reçoit au front un diadème divin, non seulement le fini et l'infini se rencontrant dans une seule Personne complètent admirablement le cycle du Beau, mais la grâce se répand dans l'humanité entière, et avec la grâce le salut et la gloire. Les ruines humaines sont restaurées, et l'homme est élevé jusqu'à la vie de Dieu.

Ainsi donc, Dieu parfait, homme parfait, victime parfaite, le Christ est un être unique, supérieur plus encore à toute expression plastique.

En tant que Verbe, il est le Beau par essence, étant l'image du Père (1), la splendeur de sa gloire et la figure de la substance (2), l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu (3), le soleil de la justice incréée (4).

En tant qu'homme, sa beauté surpasse celle de toutes les créatures, qu'il s'agisse de la beauté de son âme ou de celle de son corps : *speciosus forma præ filis hominum* (5).

Son intelligence possède la plénitude de la vérité dans l'universalité de la science et dans la lumière de la vision

(1) « Qui est imago Dei invisibilis. » Col., I, 15. « Christi qui est imago Dei. » II Cor., IV, 5.

(2) « Qui cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. » Heb., I, 3.

(3) « Candor est enim lucis æterna et speculum sine macula Dei majestatis. » Sap., VII, 26.

(4) « Sol justitiæ. Malach., IV, 2.

(5) Psalm. XLIV, 3.

béatifique (1). Ni dans le ciel, ni sur la terre, rien n'échappe à son regard. Dieu, les anges, les âmes, les corps, le monde matériel et le monde spirituel, la nature des êtres et leur gradation, il voit tout, pénètre tout, comprend tout. En lui, pas même une ombre ! Vierge de l'ignorance, vierge de l'erreur et de l'incertitude, il n'a jamais senti sur son front le triste stigmate de nos infirmités intellectuelles. Aussi sa parole, expression de sa pensée, a-t-elle une puissance que nul n'a jamais atteinte, ni avant ni après lui (2).

Sa volonté humaine n'est pas moins parfaite. En harmonie constante avec la volonté divine, elle est une harpe impeccable qui chante, sans se lasser, les accords éternels. Impeccable ! c'est bien le mot. Car non seulement l'âme de Jésus n'a jamais failli, mais malgré sa pleine liberté, elle n'a jamais pu faillir. D'une rectitude suréminente, d'une sainteté inamissible, elle n'a jamais cessé un seul instant d'être unie au Souverain Bien. Seul de tous les hommes, le Christ a pu porter au monde ce défi que nul n'a relevé : *qui de vous me convaincra de péché ?* (3)

Que dire de son cœur ? Par l'immensité d'un amour dont nul n'est exclu, c'est le plus grand de tous les cœurs, c'en est le plus généreux par la plénitude et par l'héroïsme de l'immolation. Il monte incessamment vers Dieu dont il adore les perfections, il descend incessamment vers

(1) « In quo (Christo) sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. » Col., II, 5.

(2) « Admirabantur turbæ super doctrina ejus. Erat enim docens eos sicut potestatem habens, et non sicut. »

(3) « Quis ex vobis arguet me de peccato. » Joan., VIII, 46. « Scribæ eorum, Pharisei. » Math., VII, 29.

l'homme dont il relève les faiblesses et guérit les misères. C'est le cœur le plus pur dans ses tendresses, le plus sûr dans sa fidélité, le plus délicat dans ses prédilections, le plus dépouillé d'égoïsme, le cœur le plus sacrifié.

Le plus sacrifié ! Il est temps de le redire et d'y insister. Car cette empreinte du sacrifice pénètre tellement le Christ qu'elle le marque d'un caractère indélébile. Ce caractère d'immolation est une partie de sa physionomie, il en constitue même la note dominante : avant tout le Christ est un être immolé, immolé à la gloire de Dieu, immolé au salut des hommes.

Par elle-même déjà, et par elle seule, l'Incarnation est un abaissement infini, puisqu'elle fait descendre Dieu au rang des créatures, mais cet abaissement initial se prolonge en se poursuit durant toute la vie du Sauveur, pour se consommer dans sa mort. A la pauvre crèche de Bethléem, sur le dur chemin de l'exil, dans le laborieux atelier de Nazareth, au sein des villages de la Galilée et de la Judée, dans la sombre grotte de l'agonie, au sommet du Golgotha, partout bien que sous des aspects divers et dans une mesure inégale partout et toujours la Croix apparaît avec Jésus et lui donne la divine et douloureuse nuance de sa beauté.

Dès le premier instant de son existence, et jusqu'à la fin, l'humanité du Christ ne s'est plus appartenue, corps et âme, elle s'est vouée, livrée, abandonnée à Dieu, immolée à tous les vouloirs d'en haut, elle est entrée enfin jusqu'à l'héroïsme, nous allons dire jusqu'à la *splendeur* de la mort, dans l'*ordre* de la Rédemption. Elle y entre tou

jours dans les anéantissements eucharistiques, mais l'Eucharistie n'est-elle pas encore, sous son vêtement humilié, ce que la terre possède de plus beau, le germe de toutes les splendeurs spirituelles, froment des élus, et vin des Vierges ? *Quid pulchrum ejus nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines ?* (1).

Jésus-Christ est donc essentiellement une victime, mais une victime volontaire, par conséquent une victime d'amour, c'est le cœur qui le pousse au martyre.

Or, ce grand amour d'où jaillissent ses douleurs et sa gloire, n'a point été exclusivement intérieur et n'est point demeuré tout à fait invisible. Bien des fois il a jeté ses reflets sur le visage de l'enfant, de l'adolescent, du docteur, du thaumaturge, du Crucifié. Comment, en effet, le corps de Jésus n'aurait-il pas reçu l'empreinte habituelle de son âme, et même l'empreinte de sa divinité ? Si le plus humble des hommes laisse déjà transpirer sur sa face l'émotion et la passion qu'il ressent, avec quelle intensité la vie intime de Jésus ne devait-elle pas se manifester au dehors ? Plus qu'aucune autre, sa chair immaculée se prêtait à ces manifestations, son corps parfait formé par l'Esprit-Saint du sang virginal de Marie, était merveilleusement apte à se plier aux mouvements de l'âme et à les traduire par l'expression vivante de la physionomie. Aussi les foules ne pouvaient-elles s'en défendre, elles le suivaient des jours entiers, captives de son regard, ravies de sa parole, non moins séduites par ses miracles. Le

(1) Zach., ix, 17.

port, le geste, la démarche, le sourire, tout en lui respirait le divin, évidemment Dieu rayonnait à travers l'homme, — non pas sans doute comme au Thabor où le rayonnement fut sans voile, mais assez cependant pour qu'il devînt visible à quiconque voulait le voir.

Tous ne le voulaient pas, tous ne voyaient pas de la même manière. Alors comme aujourd'hui il fallait un œil pur pour contempler Jésus.

Parmi les Juifs qui le rencontrèrent, plusieurs sans doute ne prirent point garde à sa physionomie : *L'homme animal ne perçoit pas ce qui est de Dieu!* (1) D'autres, comme le Pharisien, n'y furent pas absolument insensibles, mais l'orgueil d'abord, la haine ensuite, les aveuglèrent. Par contre, nombre d'âmes droites en subirent le charme : on sait avec quelle irrésistible puissance elle attira les apôtres, avec quelle force suave elle subjuga Madeleine, combien elle fit tressaillir les foules, depuis les enfants jusqu'aux vieillards ; qui dira à quel point elle enivra les regards de Marie et de Joseph.

Ainsi en va-t-il aujourd'hui encore. Toutes les âmes ne sont point également préparées à saisir le divin : il en est tant, hélas ! en qui s'est émoussé le sens de l'esthétique céleste ! A force de se repaître des laideurs de ce monde, l'œil se déprave et finit par voir faux. Combien d'hommes, par exemple, réservent leur admiration pour des beautés grossières, — si j'ose accoupler ces deux mots, — et la refusent à l'expression surnaturelle de l'âme ! Combien pré

(1) « *Animalis autem homo non precipit ea quæ sunt spiritus Dei.* »
I Cor., II, 14.

fèrent les chairs épaisses de Rubens aux figures transparentes du *Beato* ! Ils ont des yeux, et ne voient point (1).

Ceci nous amène à l'art et aux artistes. Innombrables sont ceux qui ont essayé de rendre la physionomie de Jésus, très rares ceux qui l'ont bien rendue. On peut même dire que nul ne l'a exprimée d'une manière parfaite, et la chose se comprend ! le divin est inexprimable. Rendons hommage cependant à tant d'efforts, et signalons les plus heureux.

Le véritable portrait du Sauveur n'existe pas ; c'est donc à l'artiste de le créer, mais en tenant compte tout à la fois du type traditionnel et de certaines règles qui s'imposent.

Le type traditionnel mérite le plus grand respect, non seulement parce qu'il est beau dans sa simplicité, mais encore parce que, remontant au I^{er} siècle, il doit se rapprocher beaucoup du divin modèle. Que nous offre-t-il ? Un visage de forme ovale, grave et doux, au front assez vaste, uni et serein, des yeux limpides, pénétrants, avec une de ces nuances insaisissables que l'on a comparées au vert azuré des eaux ; des cheveux d'un blond tirant sur le brun et retombant en boucles sur les épaules ; une barbe fine et courte, partagée par le milieu ; un teint clair et modestement coloré ; une taille avantageuse sans être beaucoup au-dessus de la moyenne ; un port noble et assuré ; enfin un ensemble d'expression où la grâce tempère la majesté.

Quant aux règles à suivre, nous les ramènerons à trois. Et d'abord, que de la physionomie de l'Homme-Dieu,

(1) « Oculos habent et non videbunt ». Ps. cxiii, 5.

l'artiste écarte impitoyablement tout ce qui serait vulgaire, ou banal, ou même simplement indécis. C'est bien le moins qu'on puisse demander, et cependant que de fois ce minimum n'est-il pas obtenu ? La divine figure exige une pureté de lignes exquise, une régularité sans défaillance ; car, s'il est un point hors de doute, c'est bien que Jésus-Christ réunissait en sa personne toutes les conditions plastiques de la beauté humaine : coupe du visage, couleur du teint, proportion et souplesse des traits, grâce et distinction de l'expression, harmonie des formes, plénitude de la vie, rien ne laissait place ni à une tache, ni à une ride, ni à une infirmité, ni à une imperfection quelconque. « *Aucune laideur, dit saint Jérôme, ne peut se trouver dans un corps habité par la divinité* (1). » Arrière donc ces Christs informes ou anguleux, épais ou grossiers qui affligent l'âme chrétienne, comme la caricature d'un père afflige le cœur de l'enfant.

Une seconde règle s'impose à l'artiste. Sans s'écarter de la physionomie générale du divin Maître, il doit y ajouter la nuance réclamée par la circonstance évangélique où elle apparaît. La prière, l'amour, la miséricorde, l'éloquence, l'indignation, la majesté, la force, la crainte, la tristesse, la souffrance, ont passé tour à tour dans cette âme, tour à tour ont marqué leur empreinte sur ce beau visage. Cette empreinte doit se voir. Sans parler de la

(1) Nous ne rappellerons ici que pour mention la discussion des anciens Pères de l'Eglise sur la beauté ou la laideur de Jésus-Christ. Tout le monde est d'accord aujourd'hui et pense avec saint Augustin et saint Jean Chrysostome, que le Sauveur charmait les hommes par l'éclat de son visage non moins que par la suavité de ses paroles

différence par trop évidente entre un Jésus enfant et un Jésus docteur, n'est-il pas vrai qu'on ne saurait représenter de la même manière le Christ chassant les vendeurs du temple et le Christ pardonnant à la pécheresse.

Et que dire du Christ mourant, du Christ de la Croix ? Ah ! c'est lui surtout qui captive les hommes, parce que c'est lui qui les a rachetés ; c'est lui, avec ses blessures, qu'ils veulent voir et embrasser, c'est lui qu'ils demandent aux artistes.

Les artistes se sont mis à l'œuvre, et depuis dix-huit siècles la Scène du Calvaire a été reproduite partout et des milliers de fois. Mais quelle variété : Les uns n'ont vu dans le crucifié que le paroxysme de la souffrance ; d'autres au contraire l'ont contemplé dominant la douleur et la méprisant. Chez ceux-ci, le Dieu s'est affirmé aux dépens de l'homme par une sérénité stoïque ; chez ceux-là l'homme apparaît seul dans des transes d'agonie. Erreur des deux côtés ; Jésus-Christ n'est pas seulement Dieu, il n'est pas seulement homme, il est l'Homme-Dieu. Pour le bien rendre dans la sanglante beauté de son sacrifice, il faut allier la plus puissante des douleurs à la plus douce des majestés.

Ce n'est point facile ; d'autant plus que, sur la croix, l'exception de l'adorable Victime a nécessairement subi des modifications successives. Quel effroi, par exemple, quelle désolation infinie dans ce cri d'épouvante : « Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » C'est une détresse grande comme Dieu ! N'y a-t-il pas, au contraire, un doux rayon de miséricorde dans la parole adres-

sée au bon Larron, dans ce colloque mystérieux entre deux crucifiés dont l'un promet le paradis à l'autre ? N'y a-t-il pas surtout un admirable mélange de tristesse, de confiance et d'amour dans le don de Marie à Jean et de Jean à Marie ? Saintes et délicates nuances que l'artiste doit associer à la double et permanente expression de la douleur humaine et de la majesté divine.

Le problème, il faut en convenir, est plus facile à poser qu'à résoudre. En fait, il n'a jamais été résolu complètement et il ne le sera pas : sur la croix comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, Jésus est inexprimable. Cependant de nobles efforts ont été tentés, et il y aurait injustice à les méconnaître. L'école mystique, si pieuse et si tendre, a eu plus que toute autre le sens du Christ et le sens de la croix : le Guide, Giotto, Jean de Fiesole, Duccio, notre Lesueur lui-même, ont laissé d'admirables figures de Jésus souffrant. Une fresque récemment découverte dans l'église de St-Antoine (Isère) mérite d'être signalée comme expression de tendresse douloureuse. Comment ne pas nommer aussi Jean Guillemin, l'auteur du fameux Christ d'Avignon, l'auteur plus heureux encore du Christ de buis ? Le premier de ces chefs-d'œuvre laisse un peu froid : la justice irritée y apparaît trop isolée. Le second ravit et fait tomber à genoux, tant il traduit avec intensité et harmonie la douleur, la mansuétude et la bonté ?

C'est que l'artiste avait une âme de saint : avant de prendre le ciseau, il a médité, prié, pleuré ; il a aimé son Christ-Victime. Il réalisait ainsi la troisième règle de notre esthétique, en ravissant au ciel ce rayon de divinité

qui doit constamment transfigurer la physionomie humaine du Sauveur. On ne reproduit bien que ce que l'on a vu, senti, ou rêvé : or, le divin ne se voit que par la foi, ne se sent et ne se rêve que par l'amour.

Voyez les anciens ; ils ont peint leurs dieux selon leurs conceptions théologiques. L'Égypte et l'Assyrie les font durs, raides, sans entrailles ; les Grecs leur ont donné une sérénité superbe, mais froide, l'Inde et le Thibet nous les montrent tourmentés, grimaçants et hideux, avec des multitudes de bras et de têtes ; ceux de la Chine sont plus calmes, mais leur recueillement bouddhique ressemble à la mort ou à l'abêtissement : c'est le paganisme sous ses aspects divers.

Quand il s'agit du Christianisme et de son adorable Fondateur, les conceptions humaines n'ont plus de raison d'être, elles font place aux données précises de la révélation. Or, ces données doivent envahir l'artiste chrétien au point, non seulement de l'éclairer mais de l'échauffer. Il lui faut voir Jésus, non pas tant avec les yeux de l'historien qu'avec les yeux du chrétien et du mystique, à la lumière des croyances, à la lumière plus ardente de la piété. Il faut que son âme vive de Lui, qu'elle en soit émue dans la clarté paisible de la méditation et plus encore dans le feu brûlant de la Communion ! *Celui qui peint l'histoire du Christ, disait Fra Angelico, ne doit penser qu'au Christ.* » Pour un peu on demanderait l'extase, et ce ne serait point trop.

Extase, amour et foi sont choses rares... Nous parcourions ces jours-ci, non sans quelque tristesse, l'illus-

tration des Évangiles de Bida. Certes, c'est une œuvre importante, et l'artiste est de valeur. Les scènes purement humaines sont ordinairement bien rendues ; quelques-unes sont superbes. La physionomie des saints laisse déjà à désirer : le reflet d'en haut est absent, ou fort pâle. La Vierge qui ouvre le second volume est un contre-sens. Quant au Christ, on peut dire que, dans l'ensemble, il n'a pas été saisi. C'est apparemment qu'il n'a pas été aimé.

O Jésus, nous savons bien que vous êtes intraduisible dans nos langues terrestres. Mais nous savons que plus nos âmes se rapprochent du ciel et de vous, plus elles sont aptes à parler la langue éternelle et à chanter le Verbe. Donnez-nous des ailes, et faites-nous monter ?

BEAUTÉ DE LA T.-S. VIERGE

Infiniment au-dessous de Jésus qui est Dieu, mais immensément au-dessus de toutes les créatures, soit angéliques, soit humaines, se place la Vierge Marie. Fille épouse et mère de Dieu, parente de toute la Trinité (1), nul être créé n'est plus proche du trône éternel, ni plus radieux des rayons qui en jaillissent.

Prédestinée avant tous les siècles, annoncée par tous les prophètes, figurée par les plus illustres filles d'Israël, elle est de moitié dans toutes les préparations à la venue du Verbe.

(1) *Consanguinea Deo.*

A peine conçue, la grâce l'enveloppe comme un manteau de lumière ; le Saint-Esprit, repoussant loin d'elle le démon et le péché, la pénètre de ses dons, de ses vertus, de ses fruits, de ses béatitudes, de ses divins effluves. Devant elle s'arrête soudain le flot souillé qui envahit toute la race déchue, et sur la corruption universelle elle fleurit comme le lis le plus pur de la race régénérée. Non seulement il n'y a pas de tache en cette Immaculée, mais il y a toutes les splendeurs à la fois naturelles et surnaturelles que le Ciel puisse départir.

Dès la première heure de son existence, elle possède, avec la plénitude des facultés humaines, la plénitude des grâces divines, *gratia plena*. Pur cristal, elle ne cesse jamais de refléter le divin soleil. Pour connaître Dieu, elle n'attend point, comme les autres enfants, de naître et de grandir ; elle le connaît aussitôt, dès sa conception, par les plus vives lumières et de la raison et de la foi ; elle le connaît mieux que personne ici-bas ne l'a jamais connu et ne le connaîtra jamais. Cette connaissance suréminente produisant un amour égal, un tel amour l'aliène à elle-même et la donne sans réserve au Souverain Bien : la voilà déjà servante du Seigneur, ou mieux encore sa victime volontaire. Elle ne s'appartient plus. Jamais il n'y aura en elle ni une pensée, ni un sentiment, ni un acte, ni une parole, ni un soupir, qui ne soit un vivant hommage à l'Eternel. Et, en retour, l'Eternel n'aura pas un don communicable qu'il ne lui communique sans réserve ; de telle sorte que, miroir sans tache de la sainteté divine, elle reflète les adorables perfections autant que puisse le faire

un être créé. « Au-dessus de sa pureté, dit saint Anselme, on n'en peut concevoir de plus grande que celle de Dieu même (1). » C'est la virginité dans toute sa splendeur.

Cette splendeur de Vierge n'est pourtant qu'une préparation. Si la fleur est si blanche, c'est qu'elle doit recevoir beaucoup plus que la lumière et que la rosée du ciel, elle doit recevoir le ciel lui-même. Le Verbe descend substantiellement en elle, il s'y arrête avec complaisance, comme dans un sanctuaire où il opère la plus grande de ses œuvres, où, prenant notre nature à sa source la plus limpide, il se l'unit dans l'hypostase d'une seule Personne. Dès lors, les splendeurs de la maternité divine s'ajoutent en Marie aux splendeurs virginales. Car si l'Incarnation est pour Jésus le mystère même de l'anéantissement, il est pour sa Mère le mystère de la gloire par excellence, le complément suprême de sa beauté. Dieu est en elle, Dieu, foyer lumineux de toute perfection ! *Gestans lucem in ulnis* (2). Marie se revêt du Verbe comme d'un soleil, *amicta sole*, elle en est éblouissante. Aussi, « chanter son incompréhensible et suradmirable maternité est chose impossible aux mortels, car elle dépasse toute intelligence, toute conception d'esprit, toute puissance de parole » (3).

Après cela, il n'y aurait plus rien à ajouter à la théolo-

(1) De conceptu originali, cap. 18.

(2) Saint Epiphane, *Orat. de Laudibus S. Mariæ Deiparæ*.

(3) Hymnificare modum superadmirabilem et omnem sensum superantem extraordinariæ suæ graviditatis nesciunt omnium catervæ ; omnem mentem et cogitationem prætergreditur. ac intelligentias omnium et verborum virtutem (*Hymn. Antholog. Græc ; XV dec.*)

gie de Marie, si de sa maternité ne découlaient à la fois toutes ses douleurs et toutes ses grandeurs. On sait comment elle suivit son Fils jusqu'au Calvaire, et comment elle l'immola en s'immolant avec lui dans le plus mystérieux et le plus crucifiant des martyres. On sait aussi comment elle le suivit au ciel et comment Reine des anges et des hommes, elle ne cesse d'user d'une puissance en quelque sorte infinie au profit d'une miséricorde sans rivale.

Ce simple aperçu ne suffit-il point à montrer la place merveilleuse occupée par la Vierge-Mère dans l'esthétique sacrée ? Marie est la perfection du créé, elle est le chef-d'œuvre de Dieu. Dans l'ordre de la création comme dans celui de la rédemption, elle constitue un monde à part, supérieur à tous les autres mondes réunis ensemble. Rien ne la surpasse, rien ne peut la surpasser. Ni la terre et ses parures, ni la mer et l'immensité de ses flots, ni les astres et leur éclat, ni les âmes saintes et leur amour, ni les anges et leurs ardeurs, ne peuvent se comparer à sa grâce et à sa gloire. Ah ! c'est que nul n'a été plus proche de Dieu, plus uni à la Trinité sainte. Le Père a épuisé en elle toute sa puissance créatrice, le Fils toute sa puissance rédemptrice, le Saint-Esprit toute sa puissance sanctificatrice. « Dieu, dit saint Bonaventure, peut faire un ciel plus grand, une terre plus grande, un monde plus grand, il ne peut rien faire de plus grand que sa Mère (1). »

(1) *Majus coelum potest facere Deus, majorem terram, majorem mundum facere potest ; majorem quam matrem Dei non potest Deus. (In Spect. B. M. V., cap. 8). Qua major sub Deo nullatenus intelligitur et quam proeter Deum nemo assequi cogitando potest (Bulle INEFFABILIS).*

Et pourtant une telle créature n'est pas un pur idéal, encore moins un mythe ; si admirable qu'elle soit, elle est une réalité ; elle a vécu sur la terre, ayant un corps comme nous, bien que sans concupiscence ; ses pieds ont touché notre sol, elle a été vue par ses contemporains, ils ont joui de son regard, ils ont entendu sa voix ; les plus privilégiés et les plus purs ont reçu ses caresses, un grand nombre ont été comblés de ses bienfaits.

Que pensaient-ils d'elle ? Furent-ils émus de sa beauté ? Quelle impression en reçurent-ils ? Autrement dit, de quelle nature était cette beauté ?

Que Marie fût belle, même physiquement, nous ne lui ferons pas l'injure de le discuter. Une créature sans péché, une créature pleine de grâces, une créature si étroitement unie à Dieu qu'elle devient sa Mère et qu'elle donne au Verbe une génération temporelle, comme le Père lui donne une génération éternelle, ... une telle créature doit être parfaite, même en son corps.

Déjà humainement parlant, Marie appartenait à une race dont le type était célèbre en Israël, à la race royale de David et de Salomon ; elle habitait un pays dont les femmes ont garde jusqu'à nos jours une beauté proverbiale, le pays enchanteur de Nazareth ; de plus, — et il ne faut pas l'oublier, — ses traits ne furent jamais altérés par aucune passion humaine ni par aucune infirmité, par rien de ce qui trouble, agite, déprime ou avilit ; ils ne cessèrent au contraire de s'embellir chaque jour sous l'influence persévérante des plus hautes pensées, des sentiments les plus délicats, des plus pures affections de l'âme ; de telle

sorte qu'à ce point de vue déjà, Marie surpassait toutes les filles de Judée, ou plutôt toutes les filles des hommes.

Mais, on le comprend, sa beauté principale, sa beauté vraie et essentielle vient d'une source plus sainte, la source divine elle-même, ce qui en fait une beauté tellement à part que nous cherchons un mot pour l'exprimer. Et quel mot? *Céleste* dit trop peu, car on l'applique aux anges et aux saints ; il faut en revenir au *divin*.

Cette âme pleine de grâces, en effet, ne reflète que Dieu ; cette chair immaculée, pleine du Verbe, n'exprime que Jésus. On a osé l'écrire avec une sainte hardiesse, et nous osons le reproduire : « Marie est aussi belle que Jésus ; car Jésus dans son corps n'a voulu aucune beauté qu'il ne tint du corps virginal de Marie. Dans un sens, il semblerait même que Marie pût avoir en beauté physique quelque chose de plus que Jésus, ayant, en sa qualité de femme, le privilège de la grâce ; mais tout ce qui est en la Mère revient en des termes proportionnels à son divin Fils, comme tout ce qui est dans le Fils se retrouve dans la Mère : la beauté virile de Jésus faisant mieux saisir ce qu'il doit y avoir de noblesse et de grandeur dans la beauté plus gracieuse de Marie, et la grâce virginale de celle-ci rejaillissant dans les traits du Sauveur pour en faire goûter le charme, sans rien leur enlever du côté de la majesté ou de la force (1). »

A vrai dire, une telle beauté échappe par plus d'un côté à nos faibles conceptions, et nul ici-bas n'en a jamais eu

(1) Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'art chrétien*, tome III, 2 et 3.

l'idée adéquate ni la vision parfaite. Par cela même qu'elle confine au divin et touche à l'infini, elle revêt un caractère à la fois transcendant et immuable : c'est comme un fond d'or tout brillant et tout uni.

Mais voici que sur ce fond lumineux apparaissent les broderies les plus variées : ce sont les mille circonstances, les mille aspects d'une vie humaine auxquels s'approprie une beauté inaltérable. Enfant, jeune fille, épouse, mère, martyre, inspiratrice des apôtres, toujours humble, bonne et pure, souvent dans la douleur, elle va ainsi du recueillement du Temple aux travaux de Nazareth, des joies et des épreuves de Bethléem aux angoisses du Calvaire, des suprêmes grâces du Cénacle aux suprêmes gloires du Ciel. Variété merveilleuse dans l'unité de la grâce, et dans une simplicité qui ressemble à celle de Dieu !

Combien est inexprimable une telle beauté ! Orateurs, poètes, musiciens, peintres, sculpteurs, tous s'en sont épris, — et, plus que tous, les mystiques et les saints. — Ils ont rêvé, médité, prié, travaillé, pleuré, en face de ce modèle si pur ; bien plus, ils ont aimé ; et quelques-uns d'un amour si ardent qu'il engendrait l'extase. Et cependant, qui donc parmi eux, qui donc a été satisfait, je ne dis pas de ce qu'il a pu écrire, peindre ou chanter, mais de ce qu'il a pu penser et contempler de Marie ?

Vous est-il arrivé quelquefois de fermer les yeux en plein soleil de midi ? Il se passe alors un phénomène singulier. A travers la paupière abaissée circule une vibration lumineuse tellement vive que, lorsqu'on ouvre les yeux de nouveau, le soleil, tout à l'heure si brillant, sem-

ble avoir pâli et ne plus éclairer qu'une nature morne. La lumière du dedans, ou, si vous aimez mieux, la lumière tamisée et en quelque sorte purifiée, exerce sur l'organe une action plus intense que la lumière extérieure, trop mêlée à la poussière d'en bas.

Ainsi en est-il de la beauté sacrée. Pour mieux la voir, il faut clore les yeux aux lueurs de ce monde : aussitôt les splendeurs saintes irradient, et les pauvres clartés terrestres prennent à nos regards leur valeur réelle, — une valeur amoindrie de toutes nos illusions.

N'est-ce point ce qui arrive aux privilégiés de Marie, à ces enfants par exemple, ou à ses saints auxquels elle daigne montrer quelque rayon de sa gloire ? Une telle vision les déprend à jamais de tout charme créé. L'univers leur semble triste : astres, fleurs et parfums, mélodies, formes et couleurs, tout est sombre, tout est décoloré. Ni la terre, ni le mondene peuvent plus leur offrir d'attraits captivants.

Si insaisissable que soit une telle beauté, si décourageante qu'elle puisse paraître à qui doit la traduire, nous voudrions pourtant la considérer de plus près encore, et en essayer humblement une analyse.

Il s'en dégage, nous semble-t-il, deux rayons principaux, le rayon virginal et le rayon maternel ; mais comme le dernier se divise lui-même en deux rayons nouveaux, dont l'un se réfère à son Fils véritable, le Christ Jésus, et dont l'autre se dirige vers les hommes, ses fils d'adoption, c'est donc en résumé une triple gloire qui environne Marie, une triple couronne dont son front est orné : couronne de

sainteté, car elle est vierge ; couronne de puissance, car elle est mère de Dieu ; couronne de miséricorde, car elle est mère des hommes.

Toutefois, si chacun de ces diadèmes est enrichi de pierres précieuses, chacun aussi laisse voir des épines. Marie est trop parfaite, elle est trop unie à son Fils, elle a dans l'œuvre de la Rédemption une part trop considérable et trop personnelle, pour que le sacrifice ne soit pas la source même de sa gloire et la condition de sa beauté. Nul n'est saint sans être victime ; bien plus, la mesure de toute sainteté est celle même de l'immolation. La Vierge immaculée doit donc être par excellence la Vierge immolée. Et de fait, aucune créature n'a été aussi complètement livrée au bon plaisir divin ; l'ombre d'une réserve égoïste ne l'a jamais effleurée, et du commencement à la fin Dieu a fait d'elle ce qu'il a voulu sans rencontrer aucun obstacle. Quant à sa double maternité, nous savons comment elle l'a conduite au Calvaire où il lui a fallu voir de ses yeux les épouvantables supplices de celui qui était tout son amour, et être mystiquement crucifiée avec Jésus pour le salut des hommes.

Ajoutons enfin que de tels privilèges, de telles vertus et de tels sacrifices ont à jamais dans le ciel la plus ineffable des récompenses. Elle est là en corps et en âme, tout près du trône de Dieu, revêtue d'une lumière qui éclaire tout le paradis. Rien n'est au-dessus d'elle dans ce royaume des élus, rien, si ce n'est la Trinité adorable et l'Humanité de son Fils. Les anges s'unissent aux saints pour la saluer comme leur souveraine, la vénérer comme

leur bienfaitrice, la proclamer unique entre les créatures, l'entourer de leurs hommages, obéir à ses ordres, et recevoir encore d'elle leur part de bonheur, comme ils en ont reçu jadis leur part de grâces.

Ainsi donc, Vierge-Victime, Mère à la fois glorieuse et douloureuse de Dieu et des hommes, douce Reine des cieux, telle nous apparaît Marie, dans un cadre où se marient à l'envi les lis de la pureté, les roses de l'amour, les épines de la douleur et les palmes de la gloire.

C'est bien de la sorte que l'art chrétien l'a vue. Mais dans son impuissance à la reproduire telle qu'elle est, et même telle qu'il la conçoit, il a dû en quelque sorte diviser ses perfections, et s'attacher de préférence à tel ou tel aspect de son âme, à tel ou tel mystère de sa vie.



TABLE DES MATIÈRES

APPROBATIONS ET LETTRES ÉPISCOPALES.	5
AVANT-PROPOS.	21
PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.	23

PREMIÈRE PARTIE

Le Sacrifice dans le dogme catholique.

CHAPITRE	I. — Idée générale du sacrifice.	33
—	II. — Le sacrifice avant la chute.	45
—	III. — Le sacrifice après la chute.	53
—	IV. — Le sacrifice de la Croix.	65
—	V. — Le Calvaire et la croix.	89
—	VI. — Le sacrifice eucharistique, <i>mémorial</i> du sacrifice de la Croix.	101
—	VII. — Le sacrifice eucharistique, <i>reproduction</i> du sacrifice de la Croix, et sacrifice réel.	113
—	VIII. — Le sacrifice eucharistique, <i>application</i> du sacrifice de la Croix.	131
—	IX. — Le sacrifice au ciel.	145

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	X. — Le sacrifice et le Sacré-Cœur.	161
—	XI. — Le sacrifice et la très sainte Vierge.	177

DEUXIÈME PARTIE

Le sacrifice dans la vie chrétienne.

CHAPITRE	XII. — Le sacrifice et la vie chrétienne.. . . .	197
—	XIII. — Le sacrifice et la foi..	213
—	XIV. — Le sacrifice et l'espérance..	237
—	XV. — Le sacrifice et l'amour.	265
—	XVI. — Le sacrifice et la volonté.	293
—	XVII. — Le sacrifice et les sens.	319
—	XVIII. — Le sacrifice et la mort..	345
—	XIX. — Le sacrifice et la famille.	369
—	XX. — Le sacrifice et la société.	397
—	XXI. — Le sacrifice et le bonheur.	425

APPENDICE

Le sacrifice et le beau.	443
Beauté de Dieu.	483
Jésus-Christ.	488
Beauté de la T.-S. Vierge	500